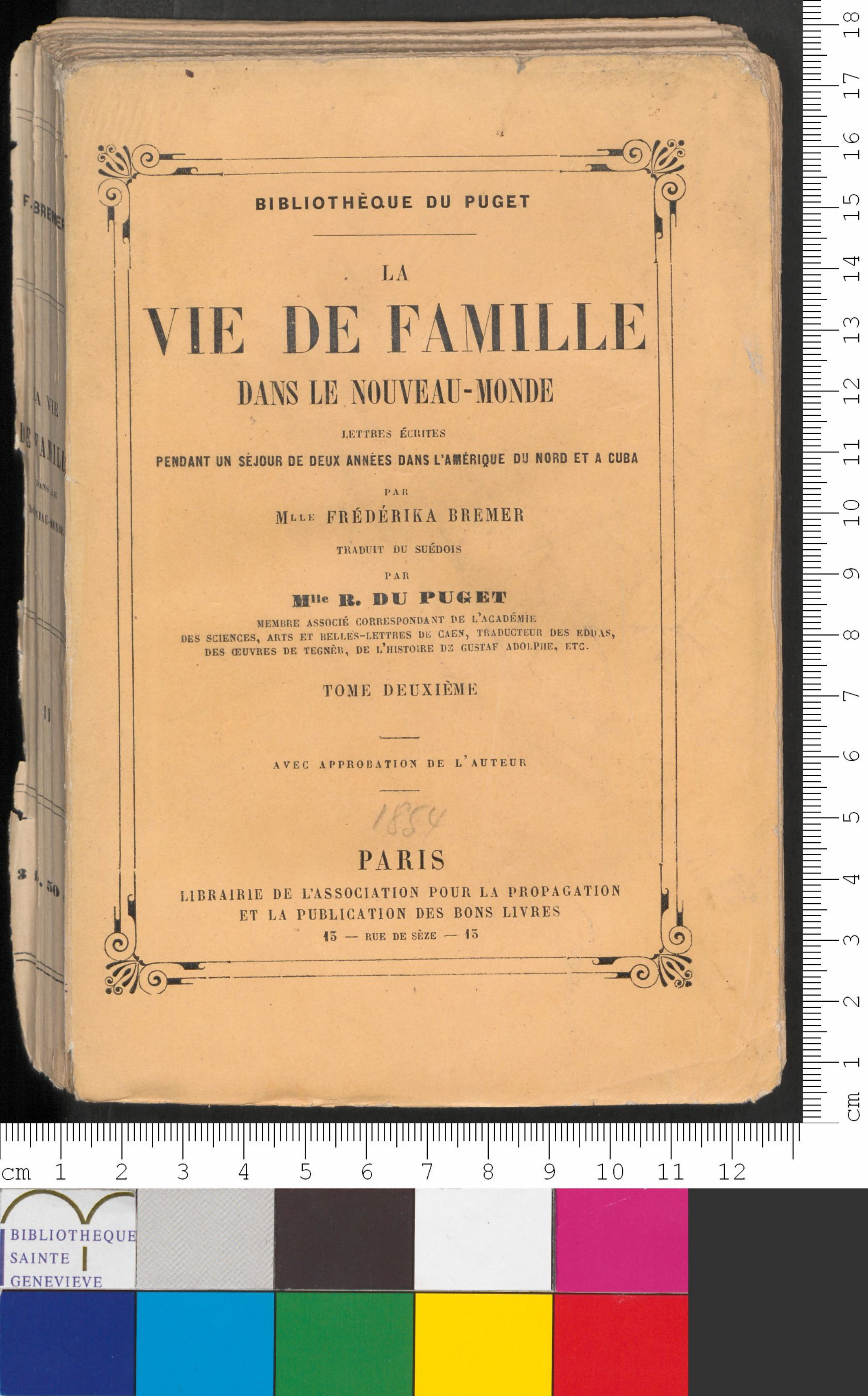
F. BREMER

LA VIE
DE FAMILLE
DANS LE
NOUVEAU-MONDE

II

3 fr. 50 c.





BIBLIOTHÈQUE DU PUGET

LA

VIE DE FAMILLE

DANS LE NOUVEAU-MONDE

LETTRES ÉCRITES

PENDANT UN SÉJOUR DE DEUX ANNÉES DANS L'AMÉRIQUE DU NORD ET A CUBA

PAR

Mlle FRÉDÉRIKA BREMER

TRADUIT DU SUÉDOIS

PAR

Mlle R. DU PUGET

MEMBRE ASSOCIÉ CORRESPONDANT DE L'ACADÉMIE
DES SCIENCES, ARTS ET BELLES-LETTRES DE CAEN, TRADUCTEUR DES EDDAS,
DES ŒUVRES DE TEGNÈR, DE L'HISTOIRE DE GUSTAF ADOLPHE, ETC.

TOME DEUXIÈME

AVEC APPROBATION DE L'AUTEUR

1854

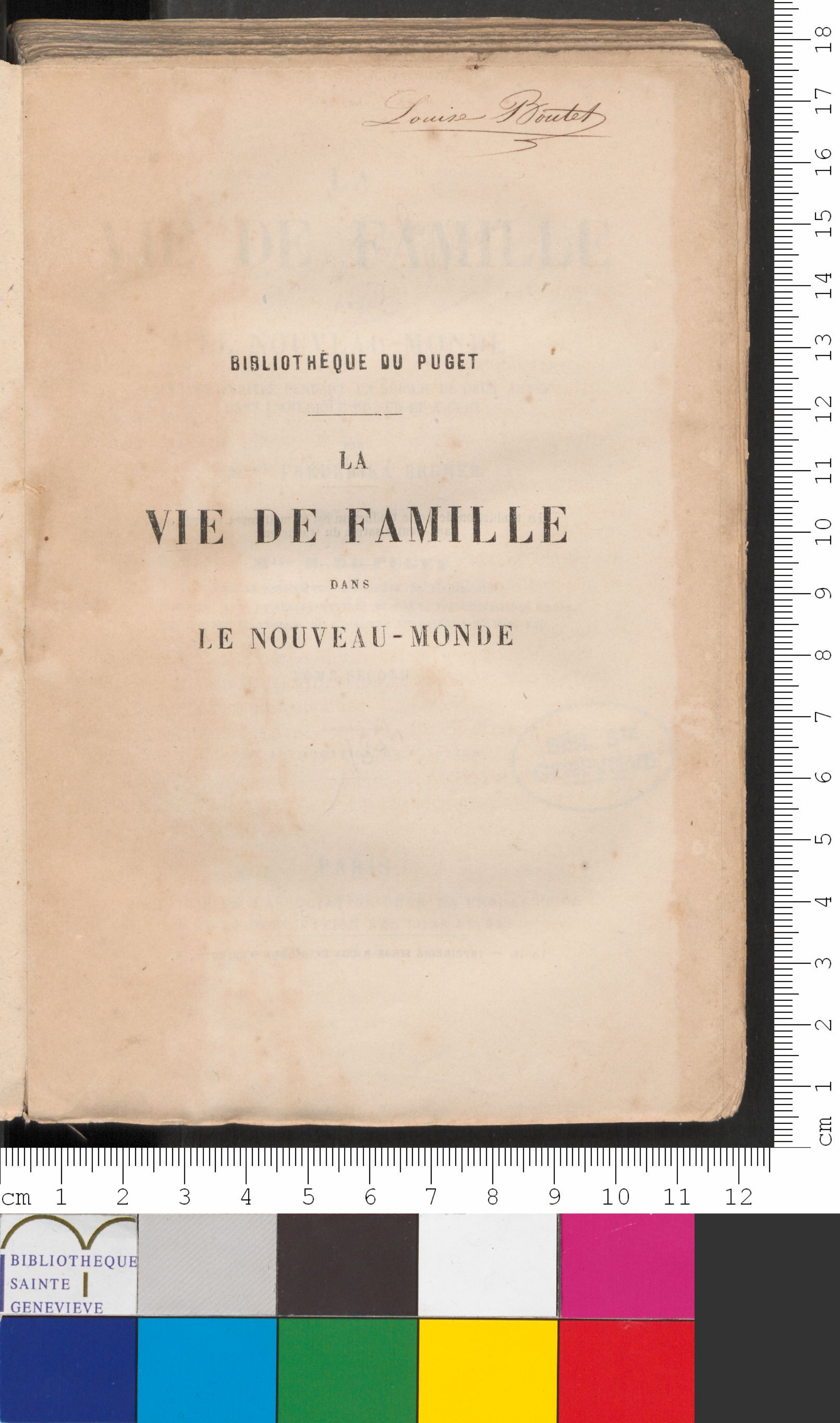
PARIS
LIBRAIRIE DE L'ASSOCIATION POUR LA PROPAGATION
ET LA PUBLICATION DES BONS LIVRES
13 — RUE DE SÈZE — 13

F. BREMER

LA VIE DE FAMILLE DANS LE NOUVEAU-MONDE

II

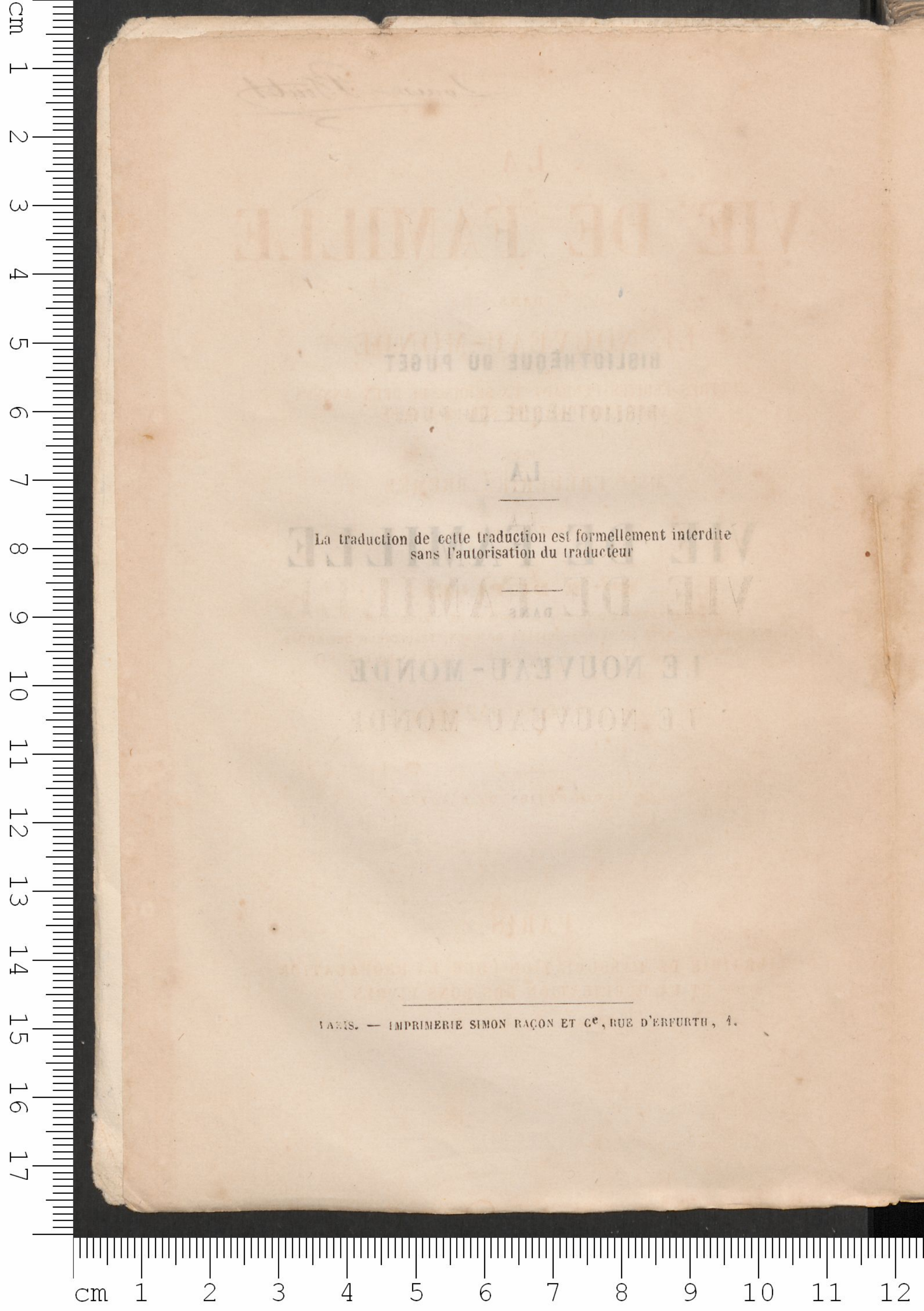
3 f. 50



Louise Boutet

BIBLIOTHÈQUE DU PUGET

LA VIE DE FAMILLE DANS LE NOUVEAU-MONDE



PARIS. — IMPRIMERIE SIMON RAÇON ET Cie, RUE D'ERFURTH, 1.

LA VIE DE FAMILLE

DANS

LE NOUVEAU-MONDE

LETTRES ÉCRITES PENDANT UN SÉJOUR DE DEUX ANNÉES
DANS L'AMÉRIQUE DU SUD ET A CUBA

PAR

Mlle FRÉDÉRIKA BREMER

TRADUIT DU SUÉDOIS

PAR

Mlle R. DU PUGET

MEMBRE ASSOCIÉ CORRESPONDANT DE L'ACADÉMIE
DES SCIENCES, ARTS ET BELLES-LETTRES DE CAEN, TRADUCTEUR DES EDDAS,
DES ŒUVRES DE TEGNÉR, DE L'HISTOIRE DE GUSTAF ADOLPHE, ETC

TOME SECOND

AVEC APPROBATION DE L'AUTEUR



PARIS

LIBRAIRIE DE L'ASSOCIATION POUR LA PROPAGATION
ET LA PUBLICATION DES BONS LIVRES

13 — RUE DE SÈZE — 13

LA
VIE DE FAMILLE
DANS
LE NOUVEAU-MONDE

LETTRE XVIII

Philadelphie (Pensylvanie), 23 juin 1850.

Enfin, chère Agathe, voici un moment de calme où je puis causer avec toi. Il a été difficile à conquérir dans cette ville amicale des « Amis. »

J'ai quitté Charleston le 15 de ce mois, accablée, comme partout, de cadeaux, d'infiniment de bontés et de bienveillance; mais, en même temps, fatiguée, harcelée, durant les derniers jours que j'ai passés dans cette ville, par une vie de société incessante. Ma dernière soirée s'est écoulée sur la terrasse de ma demeure, à contempler le firmament avec un astronome, M. Gibs (frère de l'aimable naturaliste de Columbia). Trois grandes constellations, le

Scorpion au cœur rouge-feu (Antarès), le Sagittaire, le Capricorne, ainsi que la Couronne du Sud (insignifiante), brillaient d'un grand éclat. La lumière zodiacale lançait sa lueur blanche vers la Voie lactée; nous dirigeâmes le télescope vers une nébuleuse de celle-ci, ensuite du côté où se trouve ma patrie, perdue, hélas! dans l'immensité de l'univers comme l'infusoire dans l'Océan. Mais je puis voir maintenant ce rapport sans qu'il m'écrase ou m'inspire des pensées inquiètes. L'écrit d'Oerstedt sur « l'unité de la raison humaine dans tout l'univers, » les bases sur lesquelles il l'édifie, m'engagent à y voir mon foyer, à me considérer comme la citoyenne du monde. L'univers n'est plus pour moi que le monde, le foyer particulier de l'homme. La nuit, étant fort obscure, rendait les étoiles d'autant plus brillantes; cependant elles l'étaient moins que chez nous et paraissaient aussi moins grandes. L'air était embaumé et si calme, que nous entendions les coups de rames et les chants des nègres sur la rivière. Je restai levée jusqu'après minuit. Le lendemain, j'ai dit adieu à mon foyer bien-aimé de la Caroline du Sud. Madame Howland a eu pour moi jusqu'à la fin les soins d'une mère, d'une sœur. Mon petit panier était rempli d'oranges, de bananes de choix, cadeau que m'avait fait la marchande de fruits de la maison, jolie mulâtresse qui noue d'une manière si pittoresque ses mouchoirs de tête. (J'ai son portrait dans mon album.) Le vieux Roméo m'a donné des fleurs. Je me suis embarquée à trois heures du soir sur le bateau à vapeur l'*Orfraie*. La compagnie de Philadelphie et de Charleston, à qui il appartient, m'avait envoyé des billets de « politesse, » auxquels je dois d'avoir effectué gratuitement le voyage de Philadelphie. Ce cadeau, d'une valeur de vingt dollars, ne pouvait être offert avec plus de bonne grâce.

La chaleur a été brûlante pendant la première nuit que j'ai passée à bord. Au calme de l'air et de la mer, on aurait pu croire que le vent avait cessé d'exister, et j'ai compris qu'on pouvait mourir de chaud. Beaucoup d'Espagnols de Cuba se trouvaient sur lé bateau. Leur personne et leur physionomie toute spéciale et si différente de celles des Américains me donnaient matière à observations. La vivacité de leurs gestes, leur langue fortement accentuée et mélodieuse, l'originalité de leurs traits, semblent indiquer une race plus marquante que la race anglo-saxonne, et cependant il n'en est pas ainsi, du moins actuellement. Les Espagnols de cet hémisphère surtout sont, à ce qu'il paraît, fort en arrière des Américains sous le rapport de l'instruction et de la science. Une partie de ceux qui se trouvaient à bord fuyaient, disait-on, pour se soustraire aux recherches qu'on fait maintenant à Cuba relativement à la tentative manquée de Lopez contre cette île. D'autres se rendaient à New-York pour consulter les médecins ou fuir l'été des tropiques, et un jeune couple de grandes familles et proches parents, pour s'y marier, la loi espagnole mettant beaucoup d'entraves aux mariages entre parents aussi rapprochés, parce que, dit-on, les enfants ou petits-enfants résultant de ces sortes d'union sont idiots ou des êtres manqués d'une manière quelconque. Le jeune fiancé, fort joli homme, avait l'air hautain et capricieux. La fiancée et sa sœur, jeunes, jolies également, étaient trop grasses. Un vieux comte, évidemment la proie d'une hydropisie de poitrine, soufflait tandis qu'un nègre le soignait avec la plus grande tendresse; les enfants de la même nation qui se trouvaient à bord me parurent singuliers par leurs gestes et leur parler pleins de vivacité. Le voyage sur mer fut calme et des plus agréables. Un M. Linton, de la ville des

Amis, jeune et très-bien, a pris soin de moi avec une courtoisie chevaleresque. L'Océan nous envoya, comme récréation, une foule de poissons volants ; des pélicans aux becs énormes planaient au-dessus des vagues et guettaient leur proie. Une grande baleine, en voyage comme nous, lançait des jets d'eau fort jolis. Notre course, en remontant la Delaware le lendemain matin, fut infiniment agréable, malgré un temps brumeux ; mais, le brouillard ayant relevé successivement ses pesantes draperies, nous vîmes des rives d'une beauté poétique, avec collines, beaux arbres, maisons de campagne, des troupeaux dans les pâturages, et une nature bien différente de celle que je venais de voir dans le sud. A Philadelphie, le professeur Hart, venu à ma rencontre, m'emmena chez lui, où je suis restée depuis lors. La vie de société, beaucoup de choses intéressantes, quoique parfois bien laborieuses, se sont emparées de moi corps et âme.

Les Quakers — « les Amis, » comme on les appelle ici ordinairement — sont d'une bienveillance extrême à mon égard; ils me prennent la main, m'appellent Frédérika et *toi*, me conduisent dans de beaux équipages voir ce qu'il y a de bien, de remarquable dans la ville et hors de la ville. Quels magnifiques établissements on a créés ici en vue du bien général ! Le cœur s'élargit en les parcourant, en voyant l'esprit qui les dirige, et l'on est frappé au plus haut degré par le contraste que présentent les États à esclaves et les États libres. Les uns ont pour principe l'égoïsme, tandis que les autres prennent pour base l'amour de l'humanité; chez les uns, le travail, c'est l'esclavage ; chez les autres, le travail et les hommes sont libres. On ne voit ici que des femmes blanches balayer le devant des portes de leur maison. Comme tout est soigné, élégant, florissant,

en ville et à la campagne! Et ces établissements publics, ces fleurs de l'amour des hommes! Ah! les jardins de luxe et les paradis de la nature n'ont aucun parfum à côté d'eux et sont bien inférieurs à ces asiles pour l'enfance, les malheureux, les vieillards, qu'on serait tenté de prendre pour l'avant-cour fleurie du sanctuaire.

Je n'ai pu m'empêcher de répandre des larmes de joie en visitant, l'autre jour, le grand asile des aliénés de Philadelphie, tant cette œuvre et les soins qu'on y apporte m'ont paru donner de grandeur et de noblesse au cœur humain.

Cette maison est dans un beau et vaste parc, avec allées, berceau et jardins ombragés. L'établissement est entouré d'un mur, disposé de telle sorte au pied de la colline, qu'on ne l'aperçoit ni du parc ni de la maison; les pauvres prisonniers peuvent donc se croire complétement libres. Un joli musée composé d'oiseaux et autres animaux empaillés, de collections de coquillages, de minéraux, se trouve aussi dans cet asile; les aliénés peuvent se distraire en y cherchant de l'instruction, le travail et la distraction étant les moyens principaux auxquels on a recours ici pour guérir ces infortunés. On leur fait dans le même but des « lectures » sur différents sujets deux ou trois fois par semaine dans une grande salle où ils sont assis sur des bancs. On les réunit souvent pour des plaisirs en commun, tels que concerts, bals, etc. Il y a aussi divers jeux, tels que billards et autres. Partout, dans l'intérieur, j'ai entendu de la musique, c'est pour la folie un moyen particulièrement curatif. Bon nombre d'entre eux jouaient du piano d'une manière remarquable. On m'a montré une femme un peu avancée en âge qui avait été amenée à Bloomingdale dans un état d'idiotisme complet. On lui donna un piano

sur lequel elle se décida à jouer un petit morceau qu'elle avait appris dans son enfance. Le souvenir de plusieurs autres airs lui était insensiblement revenu, et elle avait fini par se rappeler toute la musique exécutée par elle dans les premières années de sa jeunesse. Cette femme joua du piano devant moi et passa, avec un plaisir visible, d'un petit morceau à un autre; son visage prit en même temps l'expression lumineuse et joyeusement innocente de celui d'un enfant heureux. Il est probable qu'elle ne se rétablira jamais parfaitement, que les facultés de son âme resteront faibles, mais elle passe maintenant une vie heureuse, exempte de trouble, avec la musique de son jeune âge.

Quelques femmes, surtout les plus jeunes, étaient occupées à faire des fleurs artificielles; elles m'en donnèrent plusieurs qui étaient fort bien. On fait travailler les hommes aux champs et dans le jardin. Il y a ici une nièce du grand Washington, fille de son frère; c'est une belle vieille dame, d'une ressemblance remarquable pour les traits avec le président. Ses manières sont dignes et nobles. Elle était fort pâle; on la dit faible plutôt que malade d'esprit. Le grand nombre de belles fleurs naturelles, surtout des roses, était extraordinaire; les aliénés, même incurables, s'en trouvent entourés quand ils ont un instant de raison. Tandis que mon guide, un Quaker aimable et un peu fantasque (l'un des directeurs de cet asile), écoutait avec beaucoup d'attention et un intérêt visible ce qu'une vieille dame lui disait des affaires importantes qu'elle avait à — « Jérusalem, » une autre me chuchotait avec ironie : « Cet endroit est magnifique; c'est un paradis, n'est-ce pas? » — Puis elle ajouta avec crainte et plus bas : « C'est un enfer, je vous l'assure; il s'y passe des choses épouvantables! » Hélas! ces infortunés ne peuvent pas toujours être médicamentés

avec de la musique et le parfum des fleurs; on est obligé quelquefois d'employer des moyens de force. C'est déjà beaucoup de pouvoir se servir des autres plus fréquemment. Le nombre des aliénés guéris ici rend témoignage de l'efficacité de ces derniers moyens; on a recours aux autres avec autant d'adoucissement que possible. Un jeune militaire de bonne mine me dit : « Ah! je le vois, vous êtes venue pour me délivrer; nous sortirons ensemble de cette prison bras dessus, bras dessous. » Il ajouta : « Si vous aviez une sœur, aimée de vous plus que toutes choses au monde, et si on vous tenait enfermée pour vous empêcher d'aller vers elle, comment trouveriez-vous cela? » Je répondis que, si j'étais malade et obligée de soigner ma santé pendant quelque temps, je prendrais patience. — « Mais je me porte à ravir. J'ai *été* un peu malade, un peu *tête montée*, comme ils disent; mais je suis parfaitement bien maintenant. Ces gens doivent être fous, puisqu'ils ne s'en aperçoivent pas et s'obstinent à me garder. »

Les aliénés ont ordinairement ce trait de ressemblance avec les gens raisonnables, qu'ils se considèrent toujours comme beaucoup plus sensés que les autres. Mon jeune colonel était évidemment encore « tête montée, » et nous accompagna en s'exprimant avec chaleur à l'avantage des dames.

Le collége Girard est une grande école fondée pour trois cents garçons pauvres, dans le but d'en faire des ouvriers habiles de tous métiers. Un Français naturalisé en Amérique, M. Girard, a disposé de sa fortune pour créer cette

école. L'édifice, qui n'est pas encore complétement achevé, est en marbre blanc, construit sur le modèle du temple de Minerve en Grèce; il a coûté des sommes inouïes. Cette prodigalité est blâmée par bien des gens, car ce luxe extérieur met en seconde ligne la bonne œuvre que M. Girard s'était proposée. L'établissement ne contient encore qu'une centaine de garçons. Le penchant des Américains pour donner à tous leurs édifices la forme d'un temple est frappant. Je n'y trouve rien à redire, même lorsque l'emploi des colonnades et autres ornements est quelquefois poussé à l'excès, comparativement à l'idée qu'on se fait d'une construction destinée à devenir la demeure d'un particulier, car ceci prouve que la conscience du peuple dépasse de beaucoup le point de vue qui fait d'une habitation uniquement l'abri du corps sans y attacher un autre sens. Il veut que la demeure de l'homme soit un témoignage symbolique de la marche ascendante de son âme. Quand on voit une construction très-grande et magnifique ressemblant à un temple grec, à un panthéon, à un château gothique, on peut être certain que c'est un établissement public, une académie, une école, un capitole ou un hôtel.

M. Girard a ordonné expressément dans son testament que nulle instruction religieuse ne serait donnée à la jeunesse dans son institution, que pas un ecclésiastique ne se trouverait parmi les maîtres ou les directeurs de cet établissement. Mais la manière dont les Américains envisagent le rapport qui existe entre la religion, l'homme et la société, est si nette, leur amour pour la religion est si fort, qu'ils trouvent toujours le moyen d'éluder les défenses de ce genre. Tout en se conformant à la volonté du testateur relativement à l'exclusion des maîtres et de l'enseignement religieux, on lit à haute voix chaque matin, dans le col-

lége Girard comme dans toutes les autres écoles américaines, un chapitre du Nouveau Testament à la jeunesse réunie, avant de commencer les travaux de la journée. L'une des galeries splendides de l'école-temple contient la statue en marbre blanc de M. Girard. C'est un travail magnifique comme portrait fidèle d'un simple particulier en habit bourgeois; haute figure prosaïque sans aucune imagination, mais dont l'énergique réalité fait plaisir. Cette statue ne paraît point à sa place dans ce beau temple, car elle manque complétement de noblesse et d'élévation.

Il faut aussi te parler du « Pénitentiaire de Philadelphie. » Au centre de la vaste rotonde à laquelle viennent aboutir les grands corridors à cellules, comme les rayons du soleil à un foyer commun, était assis, dans un bon fauteuil, en habit jaune clair à grands boutons, la tête couverte d'un chapeau à larges bords, un Quaker, M. Scattergood. On dirait une grande araignée veillant sur les mouches prises dans sa toile. Mais non; cette comparaison convient peu à la chose et à l'homme, vieillard bienveillant, à l'air sensé, humain et bon. Il est difficile de se représenter un gardien plus agréable. L'Ami Scattergood nous accompagna dans les cellules. Les prisonniers vivent ici entièrement seuls, sans communications avec leurs codétenus ; mais on leur permet de travailler, de lire. La bibliothèque est considérable, et contient entre autres des livres religieux, des voyages, des écrits sur l'histoire naturelle, et même des ouvrages de pure littérature, mais choisis. Ce n'est pas d'une main parcimonieuse que les plus nobles semences de la civilisation sont répandues sur les enfants de la prison « assis dans les ténèbres. » L'esprit du Nouveau-Monde n'est ni timide ni avare; il ne

craint pas d en trop faire quand il veut le bien. Il s'applique seulement à trouver la bonne manière d'y parvenir, et en fait usage avec cœur et générosité lorsqu'il l'a découverte. J'ai souvent pensé que de jolies narrations, de beaux traits pris dans la vie humaine, de bonnes biographies, celles surtout des hommes coupables, qui, rendus à la liberté, sont devenus des membres vertueux de la société, contribueraient mieux au perfectionnement de l'esprit et du cœur des prisonniers que les prédications et les livres religieux, en exceptant toujours le Nouveau Testament. C'est pourquoi j'ai beaucoup désiré travailler dans ce genre. Mon opinion a été confirmée ici par ce que l'Ami Scattergood m'a raconté. Peu de temps auparavant, il avait visité un prisonnier connu par sa dureté, la roideur d'esprit dont il avait donné constamment des preuves pendant plus d'une année de captivité ; mais cette fois il paraissait changé, complétement doux et presque tendre. « Comment allez-vous ce matin? demanda le Quaker; vous n'êtes pas le même. Qu'y a-t-il? — J'ignore comment cela se fait, répondit le prisonnier; mais ce livre... (et il montra presque avec colère un petit volume intitulé : le *Petit Jean*) m'a rendu tout drôle!... Voilà bien des années que je n'ai répandu une larme, et cette histoire... » Il se détourna fâché de ce que de « sottes larmes » obscurcissaient de nouveau sa vue à la pensée de « cette histoire. » Le récit de la belle vie d'un petit enfant avait ramolli le cœur dur d'un pécheur. (Cet homme avait commis un meurtre.)

Un jeune détenu, enfermé depuis deux ans, ne savait en entrant dans la prison ni lire ni écrire, ne possédait pas la moindre notion religieuse. Il avait maintenant une écriture parfaite, et la lecture était son plus grand plaisir. Le

temps de sa peine finissait sous peu, il allait sortir de la prison plus instruit et meilleur qu'il n'y était entré. Son visage annonçait une nature grossière, mais l'expression en était actuellement fort bonne; sa voix et ses paroles rendaient témoignage de l'amélioration de sa nature. Un autre détenu avait peint sa cellule avec un goût artistique et fait une salle de verdure dans l'allée où il lui était permis, une fois par jour, de respirer l'air frais.

Tous les détenus jouissent de cette distraction dans une allée sortant comme un rayon lumineux de la prison et séparée des autres par une haute muraille. Le prisonnier s'y promène en ne voyant que la terre et le ciel. La vue de l'Ami Scattergood était évidemment agréable à tous les détenus; sa bonhomie, son air raisonnable, les mettaient en gaieté. Une jeune femme, qui était sur le point de quitter la prison, déclara « s'en éloigner à regret parce qu'elle ne verrait plus M. Scattergood. »

J'ai vu dans les cellules des prisonnières (parmi ces dernières il y avait deux négresses) des fleurs fraîches dans des vases; c'était un cadeau de leur gardienne, qu'elles aiment toutes. Je suis sortie de cette prison plus édifiée que je ne l'ai été bien des fois en sortant d'une église.

L'Ami Scattergood m'a dit que, depuis la création de ce pénitentiaire, le nombre des prisonniers ne s'était pas accru, il était resté à peu près le même; observation satisfaisante, vu que la population de la ville avait augmenté et augmentait considérablement tous les ans. Une autre remarque moins favorable et moins encourageante, relativement au système pénitentiaire, c'est qu'on ramène assez souvent les mêmes prisonniers et pour la même faute. Ceci n'est pas étonnant, vu qu'il n'est pas facile de se corriger des défauts dont les années ont fait des habitudes; les

vieux criminels ne s'améliorent pas aisément. Ce n'est donc pas dans les prisons qu'il faut chercher l'espoir du Nouveau-Monde, mais dans les écoles et surtout dans les foyers, quand tous seront devenus ce qu'ils doivent être, ce que plusieurs d'entre eux sont déjà. Deux maisons de refuge, ou asiles pour les garçons vagabonds, que j'ai vues, me semblent des établissements bien ordonnés et le fruit d'une pensée véritablement humaine. Ces garçons, et ceux de la grande institution de Westboro (Massachusett) fondée dans le même but, sont traités d'après le même système. On les garde pendant quelques mois seulement pour leur donner un peu d'instruction et les former à la discipline, après quoi ils sont placés dans de bonnes maisons à la campagne, surtout dans l'Ouest, où un individu laborieux trouve facilement de l'emploi.

« Le Foyer des marins » est un établissement fondé par des particuliers pour donner un bon gîte et à bon marché aux matelots de toutes les nations, tandis que leurs navires sont dans le port de Philadelphie. J'ai visité cette maison avec madame Hale, — l'auteur de *Miriam*, — femme au front magnifique et penseur, aux manières ouvertes et agréables. (Elle s'occupe dans ce moment de la publication d'un livre sur la position des femmes dans la société, et dont la tendance, selon moi, n'est pas assez large.)

De tous les établissements que j'ai vus, c'est la grande maison des pauvres de Philadelphie qui m'a le moins édifiée. Elle est assez vaste pour contenir trois mille personnes environ, a coûté des sommes énormes à la ville, et ne répond pas cependant à son but. Tout se passe ici beaucoup trop à la manière des manufactures ; l'individu, confondu dans la masse, n'est pas traité suivant son mérite. Le paresseux reçoit autant qu'un estropié, qu'un aveugle, et

ce dernier est privé des soins spéciaux qu'exige son infirmité. Je n'ai pas trouvé non plus la direction de cette maison aussi noble et attentionnée que celle des autres établissements de bienfaisance. Elle manque d'un lieu de repos en plein air, avec arbres, champs verdoyants et fleurs pour les vieillards. La petite cour, ornée de quelques arbres, est par trop insignifiante. Du reste, l'ordre et la propreté y sont remarquables, comme dans tous les établissements publics du Nouveau-Monde. Des salles claires et vastes, ont, dans l'épaisseur des murs, de petites chambrettes obscures, ressemblant à des niches, des cellules, où couchent les vieillards; ils ont ainsi chacun un petit coin à eux, avec porte ouvrant dans la salle commune où un poêle en fer répand la chaleur. Cette disposition m'a paru dominante pour les chambres des pauvres; elle est assurément bonne, et les vieillards peuvent ainsi, quand ils le veulent, être seuls, ou jouir de la société et des livres, dans une salle claire, chaude, garnie de tables, de bancs et de chaises.

La ville contient encore d'autres bons établissements publics; j'espère avoir le temps de les visiter. Parmi leurs fondateurs ou leurs directeurs, on trouve toujours des Quakers, et cet amour de l'humanité qui animait le premier législateur de la Pensylvanie, William Penn, le créateur de Philadelphie. Plus je vois de Quakers et plus ils me plaisent. Les hommes ont quelque chose de sensé, d'assuré, de sèchement gai qui est fort agréable; ils racontent volontiers de bonnes histoires, destinées presque toujours à illustrer le principe de la paix, à prouver combien la sagesse humaine s'accorde avec lui, et que tous deux sortiront victorieux de leur lutte avec le monde. L'amour chrétien se montre chez les Quakers, accompagné d'un peu de ruse,

d'adresse mondaine innocente, et leur calme permanent contient au fond une bonne dose de sel.

Les femmes me plaisent surtout par ce calme achevé de leur personne extérieure et intérieure que j'ai déjà remarqué, leur air raisonnable ; on ne leur entend pas faire de sottes questions. Il y a parmi elles beaucoup de visages expressifs avec de jolis yeux, des traits purs et un teint clair.

L'intérêt que les Quakeresses prennent aux affaires de la patrie, surtout quand celles-ci se rapportent aux grandes questions de l'humanité, les distingue aussi de la foule des femmes. Les Quakers ont été de tout temps les meilleurs amis des nègres ; ceux qui s'enfuient des États à esclaves trouvent des protecteurs zélés chez les « Amis ». Plusieurs Quakeresses, remarquables par leur talent oratoire, ont souvent parlé, et avec force, dans les assemblées publiques sur quelque affaire concernant l'humanité. Pour le moment, elles s'occupent de l'émancipation. L'un des plus célèbres orateurs féminins de cette cause, Lucrétia Mott, était parmi les visites que j'ai reçues l'autre jour. C'est une petite et belle femme de cinquante et quelques années, aux traits fins, aux yeux magnifiques, très-calme et décidée de sa personne.

Le 25 juin.

Hier, jour de la Saint-Jean, je suis allée dans la vieille église suédoise de cette ville. Nos compatriotes ont été les premiers colons du Delaware, à partir de la chute d'eau de Trenton jusqu'à la mer. William Penn acheta d'eux le terrain où se trouve maintenant Philadelphie. Ce furent no-

tre grand Gustaf Adolphe et Oxenstjerna qui tracèrent le plan d'une colonie suédoise dans le Nouveau-Monde, et, pour la faire prospérer, le roi se rendit caution personnellement d'une somme de quatre cent mille rixdalers (1) à prendre dans le trésor royal. Des personnes de toutes les classes furent invitées à prendre part à cette entreprise. La colonie devait vivre de son travail libre, « les esclaves, disait-on, coûtent beaucoup et travaillent à contre-cœur. Les Suédois étant laborieux, sensés, nous gagnerons assurément davantage avec des hommes libres ayant femme et enfants. » Les Suédois voyaient dans le Nouveau-Monde un paradis et croyaient la colonie future destinée à devenir « un asile pour les femmes et les filles de ceux que les persécutions religieuses ou la guerre obligeaient à fuir, et une bénédiction pour les individus, le monde protestant tout entier. » « Elle sera peut-être utile à la chrétienté opprimée, » disait le grand roi, qui, dans ses plans pour la gloire de la Suède, y ajoutait toujours la prospérité de l'humanité.

Ce projet fut réalisé par Oxenstjerna après la mort du roi. On acheta des terres sur la rive méridionale du Delaware ; elles furent peuplées par des émigrants suédois. La colonie prit le nom de la « Nouvelle-Suède, » prospéra pendant quelque temps et vit sa considération s'accroître, en se livrant à l'agriculture, à toutes les industries pacifiques. Elle construisit, pour se défendre contre les Hollandais, qui occupaient la rive opposée, la forteresse de *Christiania ;* la population suédoise de cette colonie ne se montait pas cependant à plus de sept cents âmes. Lorsque des contestations s'élevèrent entre elle et la colonie plus puissante de

(1) Cinq à six cent mille francs. (Trad.)

la Nouvelle-Néerlande, le gouverneur suédois, Rising, attaqua la forteresse hollandaise. Pour se venger, les Hollandais surprirent avec des forces supérieures la colonie suédoise. Elle succomba. Le nom suédois ne se faisait plus respecter au delà de l'Océan, et, malgré leur protestation, nos compatriotes se trouvèrent sous la domination étrangère. Les rapports avec la métropole cessèrent insensiblement. Le dernier prêtre suédois émigré étant mort fort âgé, la soi-disant église suédoise est administrée par un ecclésiastique américain. M. Clay, le pasteur actuel, avait réuni dans sa maison, pour me recevoir, tout ce qu'il connaissait de descendants des premiers colons suédois. Ils formaient une réunion de cinquante à soixante personnes. Je donnai des poignées de main à bon nombre d'individus fort bien, mais n'ayant plus rien de suédois que leur nom de famille, et nul souvenir de leur origine. Leur langage, leur extérieur, tout s'était complétement fondu dans la race anglo-saxonne maintenant dominante.

L'église, joli et solide petit édifice en brique, n'avait une apparence de vétusté qu'extérieurement. A l'intérieur elle est neuve et bien ornée. Un grand volume était ouvert sur une espèce de pupitre au centre de l'église, et on voyait sur le feuillet imprimé en grosses lettres (un peu maltraitées par la restauration) ces mots : « Une grande lumière est apparue au peuple qui habitait la terre des ténèbres ! »

Cette inscription, la vieille église et les noms suédois que je lus sur les tombes du cimetière, étaienttout ce qui restait de la « Nouvelle-Suède » sur la côte orientale du Nouveau-Monde. Non, ce n'est pas tout. Un noble et pacifique souvenir est conservé par l'histoire, c'est un épisode d'une fraîcheur, d'une pureté d'idylle. Les pèlerins de la nouvelle Angleterre ont souillé leur territoire par le sang

et leur cruauté envers les Indiens. Les pèlerins suédois, au contraire, traitèrent ceux-ci avec tant de justice et de sagesse, que durant le temps de leur domination sur cette rive, pas une goutte de sang indien n'y a été répandue; aussi étaient-ils aimés des sauvages, qui les appelaient « notre peuple à nous. » « Les Suédois, disent les chroniques du temps, sont pieux, laborieux, modérés dans leurs désirs, très-dévoués aux usages et aux mœurs de leur mère patrie. Ils vivent de l'agriculture, du soin des troupeaux; leurs femmes sont vertueuses, filent et tissent, prennent soin de leur ménage, élèvent bien leurs enfants. » William Penn, dans une lettre adressée aux négociants de Londres (6 août 1683) écrit à leur sujet :

« Les Suédois et les Finlandais habitent les contrées où les eaux du Delaware s'élèvent très-haut. Ce sont des gens simples, robustes et laborieux; mais ils ne paraissent pas faire de grands progrès dans la culture et les plantations. Ils semblent plus désireux du nécessaire que du superflu, et ne pas se soucier du commerce. Je dois louer leur obéissance envers l'autorité, leurs rapports cordiaux avec les Anglais, ils ne dérogent pas à la vieille amitié qui subsiste entre les deux royaumes; étant des gens vigoureux et sains, ils ont de beaux enfants. Chaque ménage a au moins trois ou quatre garçons et autant de filles; quelques-uns ont six, sept et huit fils. Je ne puis me dispenser de leur rendre cette justice, que je connais peu d'hommes jeunes plus sobres et plus laborieux! »

Ainsi parlent les plus anciens témoins de la vieille colonie suédoise; elle continue à vivre dans les annales: — son église est encore là. Il s'en élève une autre maintenant à l'Ouest, dans la vallée du Mississipi. Je suis désireuse de la voir.

Hier, j'ai fait une visite à la tombe de Franklin, et tressé une guirlande de trèfle et autres fleurs des champs que j'y ai déposée. Franklin appartient au groupe de ces hommes heureux qu'on peut appeler les héros de la vie pacifique et les bienfaiteurs de l'espèce humaine. Il était le troisième membre du grand triumvirat (Fox, Penn, Franklin) qui a fondé dans le Nouveau-Monde la puissance du principe de la paix, et le premier à marcher de l'avant dans la presse pour la liberté du peuple et l'indépendance de l'Amérique.

Franklin, avec son extérieur tranquille, ses mœurs simples, son regard franc, scrutateur, toujours dirigé vers les lois les plus simples et les plus universelles en toutes choses et en faveur de tous les êtres, « qui jouait avec la foudre comme un frère, faisait descendre, sans bruit ni fracas, l'éclair du nuage; » Franklin, avec sa philosophie pratique de la vie (plus superficielle, il faut en convenir, que profonde), avec son grand amour du travail, son caractère aimable, est, il me semble, le plus magnifique représentant du caractère réel des néo-Anglais dans leur rapprochement avec celui des Quakers.

Je crois devoir te parler un peu plus en détail de cette secte, qui a créé, non-seulement la Pensylvanie, Philadelphie, et donné à l'État, à la ville, leur caractère particulier, mais encore qui a exercé une influence transcendante sur la vie spirituelle du peuple de la vieille et de la nouvelle Angleterre. Pour nous, les Quakers sont une famille bizarre qui *tutoie* tout le monde, porte de grands chapeaux à larges bords et se distingue par ses petites singularités extérieures. J'ai appris ici à comprendre leur signification intérieure relativement à — toute l'humanité.

Georges Fox est né en Angleterre, il y a environ deux siècles : « son père, appelé Christophe le Probe, était tisserand

dans le Leicestershire; sa mère descendait de la bande des persécutés. Le petit Georges se fit remarquer de bonne heure par un profond sentiment religieux, un caractère inflexible, mais franc. On le mit en service chez un cordonnier de Nottingham; celui-ci, étant en même temps cultivateur, le chargea de garder ses moutons. Durant cette période, la lecture de la Bible, la prière, les jeûnes, l'occupèrent. Sa jeune âme avait soif de la perfection, elle était agitée par une aspiration secrète vers le bien suprême, la lumière, la lumière immuable et vraie. Son adolescence arriva pendant l'une des périodes les plus orageuses de l'Angleterre, lorsque l'Église et l'État étaient également ébranlés par les factions ennemies, et que les sectes religieuses, divisées dans leur propre sein, combattaient l'une contre l'autre. Georges voulait trouver une certitude inébranlable, une base solide, une lumière qui pût le diriger, ainsi que le monde, vers la vérité, le bien suprême; il n'entendait autour de lui que des querelles et des luttes d'opinions. Son âme en fut encore plus obscurcie. En proie à une anxiété inexprimable, George abandonna sa profession et son troupeau, s'enfonça dans la solitude des forêts, en espérant une révélation de Dieu. Il s'adressa à un grand nombre de prêtres afin qu'ils le consolassent, mais ce fut en vain. Il se rendit à Londres pour y chercher la lumière, et ne trouva chez les sectes qui se combattaient, chez les professeurs en renom, que des ténèbres. Georges retourna dans sa contrée natale, où les uns lui conseillaient de se marier, les autres d'entrer dans l'armée de Cromwell. Mais son esprit inquiet le poussait vers la solitude et dans les champs, où il erra durant bien des nuits avec une angoisse d'âme « trop forte pour qu'il pût l'exprimer. » De temps à autre cependant, un rayon de joie céleste pénétrait dans son

cœur et « je sentais alors, dit-il, que je reposais en paix dans le sein d'Abraham. »

Fox avait été élevé dans la religion d'État de l'Angleterre. Il reconnut maintenant qu'on pouvait avoir fait des études à Oxford ou à Cambridge, et être incapable de donner le mot de l'énigme de la vie ; il pensa aussi que Dieu n'habite pas dans les temples faits de main d'homme, mais dans le cœur des vivants. De l'Église d'État il passa dans celle des dissidents et n'y trouva pas non plus « la vérité immuable, » la base solide de la conviction morale qu'il cherchait.

Georges renonça aux sectes religieuses et chercha la vérité au-dessus d'elles ; « quoique ébranlé par les tempêtes, son cœur croyait à une puissance ayant pouvoir sur la tempête, » et ancrage solide de l'esprit. Un matin, Fox, assis près de son feu, méditait en silence et sondait du regard son âme à lui. Un nuage passa dessus, il lui sembla entendre une voix qui disait : « Toutes choses proviennent de la nature. » Une vision panthéiste obscurcit et oppressa son âme. Mais, tandis qu'il continuait à méditer, une autre voix s'éleva des profondeurs de son esprit et dit : « Il y a un Dieu vivant, » et la lumière se fit en lui tout à coup. Les nuages, les doutes s'envolèrent, Fox se sentit pénétré de cette lumière, et arrivé à une certitude infinie, à une joie inexprimable.

La lumière et la certitude qui avaient éclairé son âme, et s'y étaient levées par sa propre expérience intérieure, parlèrent ainsi :

« Il y a chez tous les hommes une lumière intérieure, c'est la révélation de Dieu, une voix intérieure qui rend témoignage de la vérité, c'est la voix de Dieu, qui conduit l'homme à la vérité. Pour trouver la vérité, l'homme

n'a qu'à se tourner attentivement vers la lumière et la voix intérieures.

« *La lumière intérieure !* La voix intérieure lui ordonna d'aller annoncer ce message à l'espèce humaine, d'entrer dans les églises, de crier aux prêtres pendant le service divin : « L'Écriture n'est pas la seule règle, l'esprit est au« dessus de l'Écriture ! » Elle lui ordonna de s'élever contre les « serviteurs mercenaires » de la religion, comme contre les loups couverts de la peau des agneaux.

Je n'entrerai pas dans le détail des persécutions qu'eut à subir l'homme qui s'élevait ainsi contre la foi et la morale anciennes, dont la force d'esprit faisait trembler les murs des églises ; rien ne serait cependant plus intéressant que de suivre cet homme, de voir qu'au sortir des mauvais traitements, des prisons, des dangers de mort, il était toujours le même, si ce n'est plus fort, plus décidé, et embrasé d'un zèle plus ardent ; de voir grandir autour de lui le nombre de ses partisans enivrés par les flots de la lumière intérieure, tandis qu'une partie des serviteurs de l'Église d'État avaient peur et tremblaient quand on disait : « L'homme aux culottes de peau est arrivé ! » Rien n'offre un plus haut intérêt que de voir ces partisans ignorants de la lumière intérieure, de la révélation de la voix intérieure, venir, en vertu « de la morale divine qui vit dans toute âme humaine, » proclamer les oracles de la vie intérieure. Des servantes et des manœuvres deviennent prédicateurs, lancent leur voix dans le monde, invitent le pape, le sultan, les puritains et les cavaliers, les nègres et les Hindous, à comparaître devant le tribunal suprême de la voix intérieure.

La lumière qui avait brillé aux yeux des plus illustres païens, de Socrate et de Sénèque, comme base dernière de

notre destination morale, de la source la plus limpide de la vie, avait pénétré par l'intermédiaire du berger Georges Fox dans le peuple, était devenue sa propriété. Même le dernier d'entre tous y participait, car la doctrine disait : « Assieds-toi n'importe où tu te trouves ; assieds-toi près de ton foyer, et lis la divine inscription tracée dans ton cœur. Les uns cherchent la vérité dans les livres, les autres près des savants ; mais ce qu'ils cherchent est en eux-mêmes. L'homme est un abrégé de l'univers, et, pour le comprendre, nous n'avons qu'à nous étudier nous-mêmes comme il faut. »

L'apparition de cette doctrine à une époque où les vieilles autorités chancelaient, où les oracles ne donnaient que des réponses confuses, explique l'enthousiasme approchant d'une orgueilleuse ivresse avec lequel plusieurs des partisans de Georges Fox propageaient ses préceptes. Se considérant comme les fondateurs d'une religion universelle, ils allèrent prêcher « l'infaillibilité de la lumière éternelle » à Rome, à Jérusalem, en Amérique, en Égypte, en Chine et au Japon.

Fox, guidé par la lumière intérieure, persévéra dans sa détermination. La voix intérieure lui avait ordonné de mettre l'esprit au-dessus de la lettre, de tutoyer tout le monde, de ne se découvrir pour personne, de refuser de prêter serment ; de ne reconnaître aucune forme de gouvernement sans y être invité par la voix intérieure. En revanche, elle lui ordonnait de serrer tous les hommes dans les bras de l'amour fraternel, de traiter même les animaux avec tendresse. Fox se rend dans le Nouveau-Monde et dit à l'Indien : « Tu es mon frère ! » En tous lieux, il répand avec sa doctrine la beauté intérieure de son âme, son amour pour le bien et la vérité éternelle ; partout il

acquiert de nombreux compagnons pour le suivre sur une route qui paraît si claire et si facile. Car Georges Fox enseignait que l'âme de l'homme était bonne de sa nature et un enfant pur de Dieu.

William Penn, jeune homme doué de facultés remarquables et d'un extérieur attrayant, d'une famille riche, devint l'un des disciples les plus ardents de Fox. Lui aussi eut à souffrir des persécutions et fut mis en prison pour sa doctrine, mais il s'y fortifia et devint son apôtre le plus énergique.

Les armes de la persécution et du ridicule étaient dirigées depuis longtemps contre les Quakers, dont le nombre augmentait; on leur opposa aussi de meilleurs arguments. entre autres leur amour-propre qui les trompait, et on disait : « Comment m'assurerai-je que je ne prends pas les inspirations de mon égoïsme pour celles de l'esprit de Dieu? » Penn répondait : « L'esprit rend témoignage par notre esprit. »

La Bible est la règle et le guide des protestants. Les Quakers en ont-ils une meilleure?

Les Quakers répondaient que la vérité était *une*. La parole de Dieu ne peut pas être en contradiction avec la voix de Dieu dans la conscience; mais l'esprit est juge, il habite dans celui de l'homme. La lettre n'est pas l'esprit. La Bible n'est pas la religion, mais l'histoire de la religion. L'Écriture est une exposition de la source et non pas la source elle-même. La lumière de Dieu dans notre esprit rend témoignage de la vérité de Dieu dans les Écritures et dans le christianisme.

Le Quaker chrétien évoquait sa communauté avec les enfants de la lumière de tous les temps, acceptait la révélation de la lumière chrétienne uniquement parce qu'elle

certifiait l'existence de la lumière intérieure dans son âme. Sa foi était basée sur le témoignage universel de sa conscience ; elle l'aidait à résoudre toutes les questions discutables. Quand on lui opposait les doctrines de la prédestination, des questions sur la liberté, la nécessité, le Quaker posait la main sur sa poitrine : « La voix intérieure a rendu témoignage ici de la liberté et de la responsabilité de la volonté. » Il disait encore :

« Tous les hommes sont égaux, parce que la lumière intérieure luit pour tous. Il faut rejeter tout gouvernement qui n'est point basé sur les lois de la raison universelle. Il n'y a aucune différence entre les prêtres et les laïques, entre l'homme et la femme. La lumière intérieure éclaire tout le monde, ne connaît pas de différence de classes ou de sexe. »

Mais je ne veux pas trop prolonger mes extraits de la doctrine des Quakers, et passe à la fondation de l'État qui porte leur nom. A mesure que la secte grandissait dans sa protestation contre l'Église et l'État, la persécution et la haine grandissaient également, et des milliers de Quakers moururent de froid et de mauvais traitements dans les prisons.

Ces sectaires opprimés tournèrent alors les yeux vers le Nouveau-Monde pour y chercher un refuge. Fox était revenu de la course qu'il avait faite, comme missionnaire, à travers les États orientaux de l'Amérique du Nord, depuis Rhode-Island jusqu'à la Caroline, en y répandant la semence de sa doctrine dans des milliers d'âmes prêtes à la recevoir. Plusieurs familles quakers anglaises se réunirent pour se préparer, ainsi qu'à leurs amis, un asile au delà de l'Océan, dans le pays qui avait accueilli Georges Fox. Elles achetèrent des terres le long du Delaware, s'y ren-

dirent avec un grand nombre de leurs coreligionnaires, pour y fonder une société dont l'unique loi et règle serait la loi intime du cœur, éclairé par la lumière intérieure. William Penn se joignit bientôt à eux et prit la direction de la colonie comme son chef et son directeur naturel.

Quant à leur organisation civile et politique, la société des Amis se réunit à la colonie des Puritains en disant : « Leurs concessions sont de celles que les Amis peuvent approuver ; car, ajoutaient-ils, *nous aussi nous plaçons la puissance chez le peuple.* »

Mais les Quakers allèrent plus loin que les Pèlerins dans leur manière de comprendre et d'appliquer ce principe.

Les Puritains avaient adopté pour règle l'Écriture. Les Amis laissaient à l'esprit de se prononcer sur ce qu'on devait croire et suivre dans l'Écriture. Chez les Puritains, la paroisse avait le droit d'élire ses pasteurs. Les Amis ne voulaient pas de prêtres. Chacun, homme ou femme, était prêtre et avait le droit de prêcher lorsque l'esprit l'excitait à exprimer une vérité, car la lumière intérieure était présente chez tous.

Les Puritains avaient accordé à chaque homme voix élective et faisaient dépendre les décisions de la majorité. Les Amis, croyant que la puissance et le témoignage final de la voix intérieure se trouvaient chez tous les hommes, revenaient, dans leurs délibérations, sur la même question jusqu'à ce qu'il en résultât un accord volontaire.

Les Puritains avaient construit des églises sans ornements et sans images.

Les Amis n'avaient point d'églises. Ils se réunissaient dans des salles ou des maisons appelées lieux de réunion, y étaient assis en silence, écoutant les révélations de la

voix intérieure, ne parlant que lorsqu'elle les excitait à le faire.

Les Puritains considéraient la femme comme la moitié de l'homme, sa compagne dans la famille et sur le sentier de la vie privée.

Les Amis regardaient la femme comme l'aide de l'homme dans les affaires publiques et la vie privée. Ils lui reconnaissaient le droit d'émettre son avis relativement aux questions politiques et religieuses. Les résolutions arrêtées dans l'assemblée délibérante des femmes avaient la même valeur que celles des hommes pour décider des questions et prononcer des jugements. On écoutait avec respect les inspirations de la femme lorsqu'elle se levait à l'appel de l'esprit dans les salles de réunion des Amis.

Les Puritains avaient simplifié l'acte de la bénédiction nuptiale. Les Amis rejetaient toute consécration faite par un pouvoir extérieur. Pour valider un mariage, il suffisait que l'homme et la femme déclarassent dans l'assemblée qu'ils voulaient vivre ensemble comme époux légitimes. La voix intérieure suffisait pour sanctifier une union et lui donner de la force, la lumière intérieure pouvait seule en montrer le chemin et purifier le cœur.

Telles étaient la pureté, l'élévation des principes de la petite société qui se transportait dans le Nouveau-Monde pour entreprendre « la sainte expérience (suivant l'expression de William Penn) de fonder une association complétement basée sur ce qu'il y a de plus intime et de plus spirituel dans la vie de l'humanité. » Tel fut le commencement de la colonie qui, sous la direction de Penn, se développa, parvint à l'état le plus florissant, et prit le nom de *Pennsylvanie*. Penn voulait fonder « une colonie libre en faveur de toute l'espèce humaine. »

Le renom de la « sainte expérience s'étendit au loin. Les fils des forêts, les chefs des tribus indiennes vinrent trouver le roi des Quakers. » Penn eut une entrevue avec eux en plein air dans la profondeur des forêts dépouillées de feuillage par les gelées de novembre, leur annonça le même message sur la noblesse de l'homme, la vérité et l'unité de la lumière intérieure, message que Fox avait présenté à Cromwell, et Mary Fischer aux souverains musulmans. Anglais et Indiens s'engagèrent à respecter la même loi morale. Un tribunal de paix, composé d'un nombre égal d'individus pris dans chaque peuple, devait prononcer un jugement, si des discussions venaient à s'élever.

« Nous nous rencontrons, dit Penn, sur le large chemin de la bonne foi et de la bonne volonté ; aucun ne cherchera à s'attribuer plus d'avantages que l'autre; tout sera empreint de loyauté et d'amour. — Nous sommes une même chair et un même sang ! »

Ces nobles paroles touchèrent les Indiens. « Nous voulons, dirent-ils, vivre affectueusement avec William Penn et ses enfants tant que la lune et le soleil existeront. »

La forêt, la rivière, le soleil, furent les témoins de cette alliance de paix et d'amitié conclue sur les bords du Delaware. C'est la première, ajoute un historien, qui n'ait point été confirmée par un serment, et n'ait jamais été rompue. »

Les Quakers disaient : « Notre œuvre est meilleure que si nous avions conquis, comme les fiers-à-bras espagnols, les mines du Potose. Nous enseignons aux pauvres âmes obscurcies dont nous sommes entourés leur *droit comme homme.* »

C'est sur un terrain situé entre le Delaware et la Schuykill, acheté des Suédois, et « jouissant de la bénédiction

d'avoir des sources transparentes, un air salubre, » que Penn fonda la ville de Philadelphie, « l'asile des persécutés, la demeure de la liberté, le foyer du genre humain. » — « Ici, disaient les Amis, nous adorerons Dieu selon sa loi et sa lumière pure ; nous vivrons d'une vie innocente sur une terre vierge et élyséenne. » Les Quakers conclurent une alliance étroite avec la colonie suédoise, et les Suédois prirent place dans les conseils de Penn.

Philadelphie était destinée à devenir plus tard la ville natale de l'indépendance américaine, de l'acte qui la déclarait un monde et réunissait tous les États séparés au nom d'une humanité plus haute. C'est à quoi les Amis ne songeaient point alors.

Les détails que je viens de te donner, mon Agathe, sont le fruit de mes lectures, de mes pensées, de mes observations. Cet épisode de l'histoire de l'humanité m'a fortement captivée, et je vois encore autour de moi des traces toutes fraîches de sa vie.

Si je considère maintenant le principe quaker en lui-même, il représente évidemment la doctrine pour laquelle Socrate est mort, pour laquelle le grand Gustaf Adolphe a combattu, a remporté la victoire, a péri de la mort des héros, — c'est-à-dire le droit de la liberté de la pensée, relativement à la foi en la lumière et la voix de Dieu dans l'âme humaine. Ce principe qui, chez Georges Fox, s'élance du cœur même du peuple, pour devenir ensuite celui de l'Église de l'État, du peuple, voilà ce qui constitue l'originalité de la secte des Quakers, et fait pénétrer ce principe

dans la vie sociale. Il n'est ni *nouveau* ni suffisant, vu l'étroitesse avec laquelle les Quakers l'ont compris.

Mais, si la lumière intérieure éclaire une volonté sombre dans l'âme de l'homme? si la voix intérieure se trouve contrariée par un penchant vil, amer du cœur? Les Quakers ont oublié, ou n'ont pas pris en considération ce vieux dire: « Tout cœur humain a une goutte de sang noir. » Pour le purifier, la lumière ou la voix intérieures sont insuffisantes, il faut *une goutte de sang* d'une force et pureté divine. Les Quakers trouveront, dans les mystères de leur propre vie, assez de preuves de la présence de cette goutte noire, même chez les enfants de « la lumière intérieure. » C'est la sinistre histoire des luttes, « peut-être non sanglantes, mais tenaces, silencieuses, amères, entre les Amis ; » d'oppressions cachées, de longs tourments secrets, de querelles irréconciliables, enfin de tous ces démons gris qui répandent l'amertume sur la vie commune. La secte des Quakers n'a pas vu tout cela à son origine ; ce mal n'existait peut-être point alors. L'enthousiasme pour une belle idée métamorphose l'âme en une matinée de printemps avec ciel serein, air pur, chant des oiseaux ; le parfum des fleurs l'embaume, les nuages ne se montrent que plus avant dans le jour. Cette secte, au moment de sa première et fraîche aurore, était un fleuve limpide, sortant de sources pures, et baptisant de nouveau le monde avec l'eau purifiante de la vérité, afin qu'il crût à la voix et à la puissance de la vérité. C'était, c'est la bonne œuvre qu'elle a faite en faveur de l'humanité. Son avertissement a pénétré avec une force purifiante dans des milliers d'âmes. (Waldo Emersan, sous le rapport de la foi en la lumière intérieure et la puissance de la vérité, est un Quaker.)

L'erreur de cette secte, c'est d'avoir cru, de croire encore

qu'il suffit à l'homme de sa propre lumière intérieure, de sa propre force pour atteindre la perfection. C'est pourquoi elle fait trop peu de cas de la prière, de la communion, de tous les moyens que le Père souverainement bon a donnés à ses enfants pour les mettre en rapport avec lui, et lui avec eux; leur communiquer sa vie et ce qu'on a si justement appelé les secours de la grâce. Aussi les Quakers manquent de l'assurance et de la liberté avec lesquelles un enfant de Dieu se meut dans le cercle de la Création, et trouve que rien n'est impur, nuisible, lorsqu'on en jouit avec un esprit pur et reconnaissant. Les Quakers contemplent avec des regards de méfiance tout ce qui est beauté, art; ils ont peur de la joie franche, se méfient de la beauté de la nature et manquent de cet esprit universel dont les Scandinaves sont doués, quoiqu'ils se laissent, il est vrai, égarer quelquefois par lui, ce qui faisait dire à ta connaissance un peu excentrique L...g : « On doit manger, jouer, chanter et même danser en vue de Dieu. »

Mais laissons les Quakers en paix ! Leur secte a rempli sa mission ; elle a porté un moment la torche de la liberté devant les hommes, tandis qu'ils étaient en route « pour sortir des ténèbres et arriver à la lumière. » Elle a eu son temps; il est passé quant à sa puissance; mais elle vit encore et fait sentir son influence dans le Nouveau-Monde, surtout comme principe rigide de la droiture, de l'amour universel de l'humanité; avec ce principe elle pourrait frayer des sentiers nouveaux à la nation américaine. La doctrine de la lumière intérieure ne meurt pas, mais elle désire se réunir à une lumière plus haute.

Son égalité civile pour les hommes et les femmes est une riche semence qui se répandra au loin. La société des Quakers a prouvé avec évidence combien cette égalité est

peu dangereuse en elle-même, et combien est insignifiant le changement extérieur qu'elle produit dans leur société. L'homme et la femme y ont des droits égaux et les exercent; mais ils n'en sont pas moins restés fidèles à leur nature; la femme plus occupée de son foyer, l'homme, des affaires extérieures. Les femmes n'en sont pas moins restées femmes, mais en même temps elles ont acquis plus d'importance sous le rapport du caractère. Les relations entre les deux sexes se montrent plus inébranlables en ce qu'ils ont de meilleur, et plus élevées en ce qu'ils avaient de moins bien. La « sainte expérience » a parfaitement réussi quant à ce point et devrait conduire à une expérience plus noble encore.

La jeunesse quaker actuelle se rapproche davantage du monde en fait de poésie, de musique, et commence à éclaircir un peu l'antique costume gris et jaune clair en y joignant diverses couleurs plus gaies. Le changement est préparé dans les esprits. Le monde a été purifié par la pureté des Quakers, sa joie et sa beauté innocente commencent à se frayer une route vers eux. Une jeune fille appartenant à une famille quaker de mes amies se servait de rubans roses, et avait donné une plus jolie forme à son chapeau. Sa mère lui reprochait de songer à plaire aux hommes plus qu'à Dieu. « N'a-t-il pas fait les fleurs et l'arc-en-ciel? » répondit-elle.

L'étroitesse d'esprit est rompue; cependant elle est si originale, si jolie dans ses simples et douces formes extérieures, que je tiens à les conserver, et ne voudrais pas pour beaucoup les perdre. J'aime le *toi* et le *tu* des Quakers, leurs assemblées, leur costume, surtout celui des femmes, si fin et d'une pureté si chaste. Sous ce costume se trouve plus d'une âme noble marchant encore à la clarté de la

lumière intérieure, rendue plus brillante par le soleil de la révélation chrétienne; y puisant pour elle et pour les autres des oracles qui échappent à l'oreille, au regard distrait du monde. Des poëtes comme Whittier, des orateurs comme Lucrétia Mott, prouvent que l'esprit et ses riches dons reposent encore sur la société des Amis.

Les Quakers des États-Unis sont, dans ce moment, divisés en deux sectes qu'on ne peut pas précisément appeler *amies*. Les « Quakers Hicksite se sont séparés de la société orthodoxe. » Cette dernière se rapproche, comme autrefois, de la confession des Trinitaires, l'autre de celle des Unitaires.

Le 27 juin.

J'ai assisté hier à une assemblée de Quakers orthodoxes. Dans une salle verte et claire, sans aucun ornement, deux cents personnes environ étaient réunies, les hommes d'un côté, les femmes de l'autre; il y avait, en outre, une foule d'enfants. On était assis, en silence, sur des bancs, en regardant devant soi, excepté moi, qui parcourais des yeux mon entourage. La température était fort chaude, le silence et l'immobilité de l'assemblée m'oppressaient; je me disais continuellement : « L'esprit ne touchera-t-il pas enfin quelqu'un? » Non, l'esprit ne bougeait pas. Un vieux monsieur toussa, j'éternuai, les feuilles s'agitaient faiblement en dehors de la fenêtre; je n'aperçus pas d'autre mouvement. Les femmes assises avec leurs chapeaux gris, tous de mêmes couleur et forme, ressemblant à des bateaux renversés à fond plat, me plaisaient moins que d'habitude. Cependant je vis beaucoup de visages dont les yeux et l'expression annonçaient la profondeur de l'esprit, quoiqu'elle manquât

de lumière. Et les enfants, les pauvres petits enfants que l'on forçait de rester assis tranquillement et éveillés, sans occupation, sans un but propre à fixer leur attention, que pouvaient-ils penser, sinon : « Ah! comme c'est ennuyeux! finira-t-on bientôt? » Moi qui ne peux penser et m'approfondir sur un sujet qu'en marchant, je me disais la même chose. Nous passâmes ainsi une heure, assurément. Enfin, deux anciens, assis dans la tribune, se levèrent et se tendirent la main; ce fut le signal annonçant que l'assemblée était finie. J'étais heureuse de recouvrer la liberté et de sortir pour respirer. Dimanche j'assisterai à la réunion des Quakers unitaires : nous verrons si l'esprit y sera plus vif; il a été tellement profond ici, qu'il n'a pu se montrer au jour. En tous cas, ces réunions silencieuses peuvent être fort bonnes comme discipline ; il y en a assez dans le monde où l'on parle de tout sans ordre ni résultats.

Dimanche 30 juin.

Oui, l'esprit a été vif dans l'assemblée des Quakers unitaires. Il a touché d'abord un homme, puis une femme, et je l'ai entendu parler du point central même de la confession quaker. L'homme (j'ai oublié son nom) était âgé, avait un air animé quoique grave; il exhorta l'auditoire à s'en tenir à l'intégrité, à la pureté de l'intention, de la conviction. De la lumière pure de la volonté en sortirait une autre qui se répandrait sur la vie et tous ses actes. Le discours était bon, animé, clair et sensé; mais je pensais à ces paroles : « L'homme naîtra de nouveau par l'esprit et l'eau. » Ici était l'eau, et rien de plus. C'était la purification humaine. Il ne fut pas question de l'esprit céleste, de la vie

inspirée de l'amour. L'orateur s'assit, tout l'auditoire resta un moment silencieux, puis une petite et jolie femme aux traits purs et beaux, aux yeux limpides, se leva de son banc. C'était Lucrétia Mott. D'une voix, non pas forte mais claire, avec une netteté de prononciation qui empêchait de perdre aucune de ses paroles, elle parla pendant une heure sans interruption, sans redites, sans que je formasse d'autre souhait que celui de l'entendre continuer, tant son exposition du principe non conformiste, qui est celui des Quakers, était net et fort, tant l'application qu'elle en faisait aux questions sur la vie pratique, débattues actuellement, était logique et parfaite, questions qui, suivant elle, étaient la paix, l'esclavage et les droits civils de la femme. J'écoutai avec le plus grand plaisir cet admirable discours entièrement inspiré par la voix intérieure de Lucrétia Mott ; on aurait dit un feu vigoureux quoique contenu. Il y avait là talent, force, clarté, lumière. Cependant ce discours manquait de la chaleur de l'inspiration, de la vigueur que donne la vie éternelle, la lumière était une clarté d'hiver. En attendant, je suis enchantée d'avoir entendu un orateur féminin parfait en son genre. La salle était comble, chacun écoutait Lucrétia Mott avec une admiration visible. On m'a parlé de quelques jeunes personnes qui ont prononcé dans ces réunions des paroles inspirées ; je ne les ai point entendues. L'assemblée se termina comme la précédente, c'est-à-dire que deux anciens se levèrent et se tendirent la main.

Lundi.

J'ai lu aujourd'hui, pour la première fois, dans son entier, la « Déclaration d'indépendance américaine, » dont

nous avons entendu tant parler, le monde, toi et moi. Je l'ai lue dans la salle même où elle a été signée; il faut que tu la lises aussi, c'est-à-dire ce qui concerne son principe fondamental, sur lequel reposent la liberté et les droits de l'humanité dans le Nouveau-Monde :

« Lorsque le cours des événements amène pour une nation la nécessité de rompre les liens politiques qui l'unissaient à un autre peuple et à se placer parmi les puissances de la terre, au point de vue particulier que la nature et les lois du maître de la nature lui assignent, alors une estime convenable pour le jugement de l'espèce humaine exige que cette nation déclare les raisons qui lui ont fait prendre cette pénible détermination.

« Nous considérons comme évidentes par elles-mêmes les vérités qui suivent : Tous les hommes ont été *créés égaux*. Leur Créateur les a dotés de certains *droits imprescriptibles*, au nombre desquels se trouvent la *vie*, la *liberté* et la *recherche du bonheur*. C'est pour assurer ces droits qu'ont été fondés des gouvernements dont l'autorité légale est appuyée sur le consentement des gouvernés ; n'importe le moment où la forme du gouvernement devient destructive de son but, le peuple a le droit de le changer, d'en établir un nouveau en la forme qui lui paraît la plus utile pour sa sécurité et son bonheur. »

Vient ensuite l'énumération des griefs des colonies américaines contre le gouvernement anglais, et qui les décident à s'administrer elles-mêmes. Les colonies qui formèrent ainsi une alliance politique étaient au nombre de treize. Jefferson (avec le concours de Thomas Payne) fut l'auteur de cette déclaration, adoptée par le Congrès américain le 4 juillet 1776. C'est à l'aurore d'une époque nouvelle qu'elle naquit, à une époque de grandes pensées, de grandes luttes

qu'elle fut annoncée au monde; c'est pendant une guerre ardente avec l'Angleterre, et dont l'issue était encore incertaine, que cette déclaration d'indépendance fut écrite et signée; c'est la veille d'une grande bataille qu'elle fut lue à l'armée républicaine. Ainsi l'a voulu son illustre chef, le général Washington.

Aucun changement n'a été fait dans la salle où les hommes dirigeants de la révolution signèrent cet acte : tout y est resté dans le même état. On voit encore la table verte autour de laquelle les membres du gouvernement avaient été assis, et sur laquelle ils ont signé la déclaration de l'indépendance.

On m'a répété à cette occasion une parole de Franklin. Lorsqu'il fut question de signer ce document, quelques personnes présentes parurent hésiter et disposées à se retirer. Une voix dit : « Messieurs, soyons unis ! » — « Oui, répliqua Franklin avec sa tranquillité ordinaire, à moins que nous ne préférions être tous pendus séparément ! » On rit, et chacun signa rapidement.

Cette magnifique déclaration des droits imprescriptibles de l'humanité jure encore avec beaucoup de choses dans ce pays : combien de temps cela durera-t-il ?

Je vais maintenant te parler de mes amis et connaissances ici : d'abord de mes hôtes, avec lesquels je vis complétement en famille. M. Hart et sa femme sont des gens paisibles, pâles, pieux, fort bienveillants. La vie est charmante avec eux ; ils composent, avec leur fils Morgan, âgé de dix ans, tout le ménage. Hart est un homme intéressant, aimable; on aurait de la peine à trouver des manières plus douces, plus calmes, unies à une grande capacité pour le travail, à une volonté aussi énergique. A ceci se joint une gaieté fine, un regard particulier et singulièrement péné-

trant. Il a une faculté organisatrice extraordinaire pour tout ce qu'il entreprend, et en outre il est fort remarquable comme maître et directeur d'une école supérieure de Philadelphie, pour cinq cents garçons. Hart est aussi rédacteur d'un magasin littéraire (Sartines Magazine), et trouve le temps de faire beaucoup de choses en ménageant bien ses moments. Le matin, il va ordinairement au marché, et fait les acquisitions nécessaires pour le ménage ; une gentille servante le suit avec un panier. Je l'ai accompagné un jour afin de voir le marché de Philadelphie, dont la richesse est célèbre. Tandis que nous avancions dans les passages couverts où se trouvent les boutiques de toutes les denrées et friandises de la table (boucherie, volailles, poisson, légumes, fruits), qui ont chacune leurs divisions séparées le long des passages construits en planches dans une large rue), je vis mon compagnon écrire de temps à autre quelque chose sur un papier qu'il tenait à la main. Je crus qu'il inscrivait le prix de ses emplettes. En effet, mais la note était aussi pour moi, et contenait la liste de mes projets et entreprises de la journée, ce que je devais voir et visiter. M. Hart m'en donne ordinairement un aperçu chaque matin. « Je veux aujourd'hui, ma bonne dame, dit-il à une bouchère et marchande de volaille, une couple de poules grasses pour régaler la personne que voici. » La gracieuse marchande fit un signe de tête, choisit deux poules magnifiques, les donna à M. Hart, et à moi un gros bouquet. Je n'ai pu refuser mon admiration à ce marché, tant il était riche et propre. Malgré la foule des denrées et la forte chaleur, on n'y remarquait pas la moindre mauvaise odeur.

Nous déjeunons à huit heures et demie paisiblement et agréablement. A neuf heures, M. Hart va trouver ses cinq cents fils, dont il paraît prendre soin avec le plus grand

amour. Le soir, après dix heures, il s'occupe de la rédaction et des épreuves du magazine jusqu'à minuit. Il n'en trouve pas moins du temps à consacrer à sa famille, à moi, à la vie de société. En vérité, j'admire la facilité de travail si calme de cet homme et son talent de suffire à tout.

Parmi mes plus agréables connaissances ici, est la famille du chargé d'affaires danois, M. de Bille. Ses filles sont des jeunes personnes infiniment gracieuses, pleines d'âme, de vie, et je suis ravie de pouvoir parler ma langue maternelle avec cette famille, parler du Danemark et de mes amis dans ce pays. La mort d'Ochlenschlæger (1) a été pour moi une nouvelle inattendue ; il paraissait si bien portant lorsque je l'ai vu dans sa terre il y a un an. Mademoiselle de Bille m'a lu un morceau que le célèbre poëte s'est fait lire comme préparation à la mort, c'est-à-dire le monologue de Socrate écrit par Ochlenschlæger lui-même, et tout empreint d'un esprit stoïque pur. C'est singulier, cependant, de pouvoir, dans un pareil moment, se faire lire ses propres vers. Notre archevêque Wallin fut d'un autre avis. Quelqu'un ayant commencé, près du lit où il se mourait, à lire l'un des plus beaux psaumes composés par lui, Wallin interrompit le lecteur en disant : « Non, non, pas ceci maintenant ! » et ne trouva de calme qu'en écoutant la lecture de l'Évangile de saint Jean. Mais je voulais te parler de mes connaissances ici.

Parmi mes amis est un couple quaker (un peu mondain), M. et madame Townsend, gens agréables et riches, qui me témoignent infiniment de bonté ; ils me conduisent partout en voiture, dans et hors de la ville. Le foyer pa-

(1) Célèbre poëte danois moderne. (TRAD.)

ternel de M. Townsend, foyer rigoureusement quaker, m'intéresse surtout à cause d'une jeune fille qui m'avait écrit une petite lettre aimable. Je la savais très-faible par suite d'une maladie de la moelle épinière, et gardant le lit depuis plusieurs années. Quand on me conduisit dans sa chambre, je vis étendue sur un lit et enveloppée d'une robe blanche disposée en larges plis plastiques, un être... je n'avais jamais rien vu qui ressemblât davantage à un ange ! Dans ce beau et pur visage rayonnaient deux grands yeux ayant une limpidité véritablement surnaturelle. La jeune fille ne fit aucun mouvement pour lever la tête lorsque je me baissai vers elle, mais passa doucement ses bras autour de mon cou. Le visage de cette attrayante Mary ne portait aucune trace de l'état de maladie et de faiblesse nerveuse dont elle est la proie, et qu'elle endure avec la patience d'un agneau. Il ne comprime point sa vie spirituelle, Dieu a donné des ailes à son esprit, et la jeune fille, enchaînée corporellement, envoie de son lit de douleur des enseignements pleins de sens au monde, en observant ce qu'il y a de plus ingénieux dans la vie naturelle.

Son petit livre, destiné aux enfants et à la jeunesse, intitulé « la Vie des insectes, » a été pour moi un cadeau bien venu, parce qu'il me montre une jeune fille ayant adopté la branche d'étude que j'ai souvent conseillée aux jeunes personnes (sans succès que je sache), c'est-à-dire la biographie appliquée aux animaux et aux plantes. L'esprit, le coup d'œil de détail propre aux femmes, le sentiment poétique qui les attire vers ce qui est spirituel, universel, et leur fait découvrir en toutes choses un sens symbolique et riche de pensées, semblent leur donner une aptitude spéciale pour cette partie de la science qu'elles enrichi-

raient. Mary Townsend a traité son sujet en suivant la ligne biographique et poétique ; elle donne dans son livre l'histoire des métamorphoses des insectes. Ce petit livre est orné de gravures appropriées au sujet, représentant les différentes espèces d'insectes, surtout au moment où ils déploient leurs ailes dans l'espace.

Mary Townsend et sa jeune sœur, bien douée et maladive aussi, pas autant que Mary cependant, sont intimement liées par l'amour le plus affectueux, et occupées maintenant d'une chronique rimée sur l'histoire d'Angleterre, pour aider à la mémoire des enfants. Le père et la mère de M. Townsend forment un couple âgé de Quakers classiques. La principale occupation du père paraît être de soigner ses filles.

J'ai dîné chez Lucrétia Mott en compagnie de tous ses enfants et petits-enfants, jolie et florissante bande. Elle m'intéresse sans m'attirer ; son mari, M. Mott, âgé, vigoureux, paraît bien défendre sa place, mais il est éclipsé aux yeux de la multitude par la gloire de sa femme. On prétend qu'il en est content ; cela lui fait honneur.

Dans une leçon publique faite récemment sur Shakspeare, par un littérateur distingué, M. Dana, Desdemona a été représentée comme l'idéal de la femme à toutes les époques, et après lequel il n'y avait plus rien. Après la leçon, Lucrétia Mott se leva et dit : « Ami Dana, tu t'es trompé dans ton exposition de ce que la femme doit être ; je tâcherai de te le prouver. » Elle invita l'auditoire à se réunir dans cette salle à un jour donné ; il ne manqua pas de s'y trouver. Lucrétia fit un discours parfait, tout pénétré de cet amour de la vérité et de la valeur intrinsèque, base vitale de la secte des Quakers. Lucrétia est une femme, un orateur magnifique, et le serait encore davantage si elle écou-

tait un peu plus les discours et les pensées des autres, surtout relativement à la question de l'esclavage.

Parmi les personnes qui m'ont offert leur maison ici, est madame S. Peter, la femme du consul britannique. En lui faisant ma visite de remercîment, j'ai trouvé en elle une personne vive, à cœur chaud, zélée surtout pour le développement de son sexe, sous le rapport d'une vie matérielle, aussi bien qu'intellectuelle plus indépendante. Madame Peter a fondé chez elle une école de dessin pour des jeunes filles pauvres ; elles y apprennent à dessiner, à composer des dessins, à graver sur bois, etc., et m'a montré plusieurs jolies choses faites par ses élèves. Madame Peter cherche aussi à créer d'autres établissements utiles pour les femmes, et était irritée du peu d'intérêt qu'elle avait rencontré surtout chez ces dernières. « A la manière dont le monde marche maintenant, disait-elle, le meilleur service à rendre aux filles, c'est de les noyer au moment de leur naissance. » Cette singulière preuve d'amour me fit sourire. Je ne pouvais pas, cependant, donner complétement tort à cette femme au cœur ardent, c'est-à-dire, en supposant que le monde ne deviendrait pas plus juste et plus éclairé à l'égard des femmes. Il me semble que, sous ce rapport, je n'ai aucune crainte à avoir en Amérique, et surtout aucune raison de noyer les filles.

Je n'ai reçu que le soir, mais j'ai vu alors une foule de gens, et parmi eux plusieurs personnes m'ont intéressée. De gracieuses jeunes filles m'ont fait hier cadeau d'une fleur de cactus géant, de l'espèce qui fleurit seulement tous les trente ans. Il est impossible d'imaginer une plus belle création du soleil, il a voulu réfléchir son image dans cette fleur.

Malgré la forte chaleur que nous avons ici maintenant,



je me sens de plus en plus acclimatée, en état de réfléchir, de tirer un enseignement de ce que j'éprouve dans ce pays.

Tu m'interroges sur la position des femmes qui se consacrent ici à l'enseignement. Je t'en ai déjà parlé, et aurai beaucoup de choses à te dire à cet égard, car leur position est incontestablement l'un des plus beaux côtés du Nouveau-Monde. On y reconnaît toujours davantage que les femmes sont les meilleurs maîtres pour l'enfance et la jeunesse; on les emploie généralement dans les grandes et les petites écoles, même pour les garçons, jusqu'à ce que ceux-ci aient atteint l'âge de treize à quatorze ans, et quelquefois plus. J'ai causé avec des jeunes personnes ayant servi de maître à des adolescents de dix-sept à dix-huit ans; elles m'ont dit n'avoir jamais eu qu'à se louer de leur attention, de leur respect. Il est vrai que ces jeunes personnes étaient remarquablement nobles de ton et de manières. Les maîtresses ne sont pas aussi bien payées que les maîtres, loin de là; c'est une injustice reconnue, car la santé des femmes souffre davantage de ce rude labeur que celle des hommes, et les empêche d'y persévérer aussi longtemps. On espère remédier à ce partage inégal à mesure que les femmes trouveront plus de moyens de se tirer d'affaire. Madame Élisabeth Blackwell, jeune femme très-remarquable de cette ville, a ouvert à son sexe la carrière de la médecine. Elle a montré tant de résolution dans sa lutte avec des obstacles et des préjugés infinis (même dans ce pays libre!), s'en est tirée si victorieusement par son talent, qu'un collége médical pour des femmes seulement est sur le point de se former ici, et leur permettra d'étudier, de passer leurs examens comme médecins.

Combien je m'en réjouis! Les femmes médecins seront

extrêmement utiles à leur sexe, aux enfants, et même dans certaines maladies pour le traitement desquelles les femmes paraissent avoir des dispositions particulières.

Quant aux occupations industrielles, je crois que l'éducation des femmes est également fort négligée ici; elles devraient apprendre, plus qu'on ne le fait, la tenue des livres. Sous ce rapport, on est bien plus avancé en France. En Amérique, où les deux tiers des habitants se livrent au commerce, il serait fort important que les femmes sussent tenir les livres; mais jusqu'à présent leur principale occupation au dehors a été l'enseignement de la jeunesse. J'ai vu l'autre jour une jeune personne de vingt ans donner une leçon de déclamation à une classe de jeunes gens plus âgés qu'elle. Son talent était remarquable, et ses auditeurs obéissaient à ses avis comme des enfants sages. Ils avaient eux-mêmes créé cette classe afin qu'elle leur donnât des leçons.

Je quitterai bientôt la ville des Amis pour aller à Washington; le congrès y est assemblé; des discussions ardentes y ont lieu relativement à la Californie et à l'esclavage.

Tu connais par les récits des voyageurs la régularité et l'ordre qui règnent à Philadelphie; elle en est redevable au caractère des Quakers. C'est une ville paisible en comparaison de New-York. Elle n'a point de palais; on y voit peu de constructions remarquables, ce qui ne l'empêche pas d'être bien bâtie, d'avoir de belles et larges rues plantées d'arbres; derrière ceux-ci de larges trottoirs et beaucoup de maisons particulières avec escaliers de marbre et portes cochères, surtout dans les rues fashionables. Dans chacun des grands quartiers est une vaste place plantée d'arbres comme un parc; il est agréable de s'y promener

et de s'y asseoir. On dit que cette surface de régularité cache beaucoup de désordre ; des querelles, des batteries, ont lieu fréquemment entre les parties moins civilisées de la population, ainsi qu'entre les manœuvres et les nègres libres (la plupart fugitifs). Ces derniers sont fort négligents. Une partie de la jeunesse mâle de la ville des Quakers paraît ressembler à ces boissons fermentées qui font sauter le bouchon ou éclater la bouteille lorsqu'elles s'y trouvent trop à l'étroit. Je répète ce qu'on m'a dit et trouve la chose fort naturelle. Si mon esprit avait été enfermé dans une forme de Quaker rigide, je serais devenue sainte Thérèse, ou folle, ou, — je n'ose dire quoi.

J'ai visité, avec la famille de Bille, le beau cimetière de Philadelphie, Laurel-Hill, sur les bords de la Schuykill. J'ai parcouru avec M. et madame Townsend quelques-uns des plus beaux environs de la ville, entre autres les rives pittoresques et rocheuses de la Schuykill. Le pays est extrêmement fertile partout. On y voit du maïs, des champs de froment, de belles prairies. Tout annonce le soin et le travail. On trouve ici le châtaignier, le noyer, le frêne, plusieurs espèces de chênes, l'orme, l'érable, le tilleul, le joli pin de la Virginie, petit arbre de forme pyramidale, sombre, couvert de feuilles serrées, et une foule de jolies espèces d'arbrisseaux. Des vergers, la plupart composés de pêchers, ornent les champs. Les environs de Philadelphie sont jolis, variés de collines, de vallons; c'est une nature d'idylle; les arbres y sont grands et touffus, mais aucun ne peut être comparé au magnolia et au chêne vert. J'ai vu aussi le tulipier.

La Pennsylvanie est appelée l'État Clef de voûte, depuis longtemps, je crois, à raison de sa position centrale parmi les premiers États qui formèrent l'Union. Elle est consi-

dérée comme le second, vu sa population et sa prospérité. Son territoire possède d'immenses couches de charbon et de grandes beautés naturelles dans ses vallées intérieures. Le Susquehanna et la vallée de Wyoming, d'une beauté romantique, ont de la célébrité. Philadelphie vient après New-York pour l'étendue et la population. New-York a sept cent mille habitants, Philadelphie environ trois cent mille. Les désordres de cette ville pourraient bien provenir en grande partie de sa population sans cesse croissante et au niveau de laquelle le nombre des établissements d'éducation n'a pu encore s'élever. Mais l'exemple donné par l'État des Pèlerins des temps nouveaux a piqué d'honneur l'État quaker; il s'est occupé énergiquement de l'organisation d'un système d'école ressemblant à celui de Massachusett, et se flatte, à ce que j'ai ouï dire, de le surpasser. Si c'est avec justice, je l'ignore. Maintenant, adieu, Philadelphie!

Washington (district de Columbia), 1er juillet.

J'ai éprouvé un frémissement de plaisir avant-hier soir, lorsque de la colline du Capitole des États-Unis, ma vue a embrassé le magnifique panorama de la contrée traversée par la Potomac (grande rivière qui baigne Washington) et éclairée par les nuages dorés du soir. C'était un spectacle splendide. La position de ce Capitole, ses environs et ses perspectives sont assurément ce qu'on peut voir de plus beau. Le représentant qui parle au nom du pays et du peuple ne peut manquer d'être inspiré par la vue que

l'on a de là, par la joie, l'orgueil qu'il doit éprouver en se disant que c'est là son pays, qu'il peut travailler à sa prospérité. J'ai passé cette soirée avec mademoiselle Lynch (maintenant à Washington, afin d'obtenir du Congrès une pension pour sa mère, veuve d'un officier de la flotte) et avec le consul américain au Canada, M. Andrews, homme jeune et agréable.

Le jour suivant, je suis allée avec mademoiselle Lynch et le docteur Hebbe, Suédois établi depuis plusieurs années en Amérique, voir le palais du sénat et des représentants. La journée était belle. Le drapeau des États-Unis avec ses trente-trois étoiles (une pour chaque État) flottait au Capitole, comme c'est l'usage pendant les sessions du Congrès, et lui donnait un air de fête. Le sénat, assis dans une grande rotonde fort bien éclairée par de hautes fenêtres placées dans l'un des hémicycles de la salle, produit une impression nette et bonne. Les sénateurs sont en général de beaux hommes, la plupart ont une physionomie particulière; la tenue de l'assemblée est calme, digne, — ce qui n'empêche point qu'il s'y passe de temps à autre des scènes fâcheuses et indignes de ce corps. Même durant cette session, il a été témoin d'une scène sauvage et comique à la fois, dont les acteurs étaient M. Benton, sénateur du Missouri, et M. Foote, sénateur du Mississipi. Le premier, d'une forte stature et qui rappelle un peu par son visage un oiseau de proie, est allé vers M. Foote d'un air et avec des gestes tels que ce dernier, de petite taille et d'une extrême vivacité nerveuse, prit un pistolet et le dirigea vers la poitrine de Benton. Lorsque le sénateur d'Alabama dit avec sang-froid : « Donnez-moi cette arme! » il se trouva que le pistolet n'était pas chargé. L'épervier et la colombe étaient maintenant chacun à sa place, et la querelle entre eux

paraissait arrangée. Mais je ne me serais pas fiée à l'épervier.

Clay et Webster, ces deux grands hommes politiques, étaient au sénat quand j'y suis allée ; ils n'ont point parlé. Je t'ai déjà dépeint l'extérieur de Clay. Daniel Webster ressemble d'une manière frappante à feu notre archevêque Wallin, surtout par ses grands yeux enfoncés, son front puissant, magnifique et bombé ; mais il est plus beau et plus massif. Sa tête est véritablement superbe. Webster est sénateur du Massachusett et Clay du Kentucky. Relativement aux grandes questions entre le nord et le sud de ce pays, Webster paraît représenter le nord modéré et Clay le sud modéré. Le sénat est divisé dans la salle en deux partis. Chaque sénateur a devant lui un petit pupitre où il tient du papier ou des livres. Le vice-président dirige l'assemblée assis sur un siége un peu plus élevé que les autres, en face des membres, et l'aigle américain flottant au-dessus de lui. Il a une belle et énergique figure, un extérieur mâle et franc. Dans la galerie destinée aux personnes qui assistent à la séance et qui fait le tour de la salle au-dessus de la tête des sénateurs, le rang de devant est pour les femmes (politesse américaine) ; on entend fort bien ce qui se dit dans le sénat.

La chambre des représentants produit une impression moins favorable. La salle est beaucoup plus grande ; pas aussi bien éclairée que celle du sénat ; les représentants sont plus nombreux ; on va, on vient, on parle, on s'y conduit avec peu de dignité. L'ensemble produit l'effet du chaos, et de la galerie des spectateurs je n'ai pas entendu un seul mot distinctement. Le son n'y arrive point avec netteté, et les représentants parlent avec une rapidité torrentielle. J'ai échangé des poignées de main avec une

foule de sénateurs et de représentants très-gais et très-polis.

Dans l'après-midi, le sénateur de New-Hampshire, M. Hale, nous a conduites, mademoiselle Lynch et moi, à White-House, la demeure du président, non loin de la ville. Tous les samedis soir, il y a musique militaire dans le parc, et le peuple s'y promène en liberté. Le président (général Taylor) était dehors et mêlé à la foule. On me présenta à lui; nous nous donnâmes une poignée de main. Il a l'air bon, modeste, était vêtu simplement, presque avec négligence. Le président n'est point considéré comme un grand homme d'État, mais il est unanimement estimé pour son caractère exempt de vanité, son talent et son humanité comme général; la guerre du Mexique l'a fait président. Son extérieur m'a paru plus bourgeois que militaire. Le vice-président Fillmore (avec lequel j'ai fait aussi connaissance ce soir-là) a l'air plus président que Taylor. Celui-ci habite une jolie maison qui ressemble à un palais (trop simple cependant pour en porter le nom), près de la Potomac. La position et la perspective sont belles. La musique joua « le Drapeau parsemé d'étoiles » et autres airs patriotiques. Trois à quatre cents personnes, hommes, femmes et enfants, se promenaient dans le parc; la soirée était belle, la scène gaie et lumineuse. J'en ai joui en me promenant au bras tantôt de l'un tantôt de l'autre membre du congrès et en donnant des poignées de main à droite et à gauche. Comme on sait que j'aime les enfants, plusieurs pères et mères m'amenèrent les leurs pour me serrer la main; le président s'amusait à voir ces enfants courir ou assis sur l'herbe, sans soucis et heureux. Le général Taylor paraît avoir de cinquante à soixante ans; on le dit très-fatigué et inquiet de la position et des luttes

actuelles de l'Union. Il jouissait ici d'un moment de repos, et se tenait avec une simplicité et une aménité patriarcales au milieu de la foule.

Plus tard.

Je rentre du Capitole, où j'ai passé la matinée, me promenant bras dessus, bras dessous avec les sénateurs, causant avec eux plutôt que je n'ai écouté les orateurs : c'est là cependant ce que je voudrais faire. L'annexion de la Californie avec ou sans esclavage, telle est la grande question du jour. Elle divise le Nord et le Sud, en fait deux partis ennemis. Personne ne sait comment la lutte se terminera, et l'on assure que le président vient de dire : « Tout est sombre. » Henry Clay, dont le désir est d'amener un compromis, travaille depuis longtemps dans ce sens ; il a maintenant le sénat contre lui (par suite, dit-on, de ses manières impérieuses et de matamore), est gêné par l'opposition qu'il rencontre chez messieurs ses collègues. Il s'en est plaint amèrement aujourd'hui, lorsque Anna Lynch et moi nous sommes allés lui faire une visite avant la séance. (Il s'était présenté chez moi hier pendant mon excursion à White-House.) Clay me questionna ensuite sur le roi Oscar, son caractère, sa position vis-à-vis du peuple, etc., etc. On m'adresse tant de questions insignifiantes et triviales, qu'il m'est véritablement agréable d'avoir à répondre à des choses sérieuses et réfléchies, j'ai donc été ravie de pouvoir dire que nous avions dans le roi Oscar un souverain bon, sage, juste, et que nous aimons. J'ai reconnu dans ce que Clay savait de la Suède, de sa constitution, le coup d'œil du génie, à qui

un peu d'instruction sur une matière suffit pour connaître et comprendre beaucoup de choses. Comme nous étions sur ce chapitre, le domestique introduisit un petit homme singulier tenant à la main une canne ressemblant à un bâton noueux et à une baguette magique. « Ce doit être quelque prodige du Grand-Ouest! » pensai-je. (Nous étions assis les portes ouvertes.) « Êtes-vous Henry Clay? » demanda le petit homme en se plantant, ainsi que son bâton noueux, devant le grand homme. « Oui, monsieur, c'est mon nom, répliqua celui-ci avec impatience. Asseyez-vous. Que me voulez-vous? » — Le petit homme s'assit sans gêne dans un fauteuil, et je me levai en manifestant à Clay ma crainte de l'importuner. « Oh! non, non! dit-il poliment. C'est si réconfortant la société des femmes! Mais ces hommes, — je les hais! » Et il fit vers le petit homme un geste qui aurait dû le faire sortir ou l'égaliser avec le plancher s'il l'eût compris; mais il paraissait fermement décidé à ne pas se laisser troubler. J'abandonnai donc l'homme d'État fatigué au lutin. Clay, populaire au plus haut degré, laisse pénétrer tout le monde jusqu'à lui, et paraît en même temps accablé par les gens qui abusent de son temps et de son obligeance. On assure qu'il est maintenant plus irritable et impatient qu'on ne l'a jamais vu. Quelle vie! Et cependant les hommes courent après elle!

J'ai visité aujourd'hui avec Judge Berrian, sénateur de la Géorgie, homme d'esprit et fin (malheureusement partisan de l'esclavage, mais du parti des patriarches, je crois), la bibliothèque du Capitole, grande et belle salle, avec une vue magnifique, et pièce de réunion générale pendant les sessions, lorsque les membres du Congrès peuvent s'y reposer et causer avec leurs connaissances. On y

voit tous les jours, assise dans une embrasure de fenêtre, devant une table couverte de papiers et de livres, une femme qui commence à atteindre l'âge moyen, figure élégante, visage fin, expression agréable. Elle paraît constamment occupée et en rapport avec plusieurs hommes considérables; sollicitant quelque chose au Congrès, elle se tient là pour veiller à ses intérêts. Que veut cette femme? Trois millions de dollars en terres dans l'Ouest, afin de créer un fonds dont l'intérêt annuel serait affecté aux asiles d'aliénés et aux maisons des pauvres de tous les États de l'Union. C'est mademoiselle Dorothée Dix. Depuis dix ou douze ans, elle a parcouru la plupart des États, visitant les maisons de fous et autres asiles destinés au malheur; elle a beaucoup contribué à leur amélioration; grâce à elle, les aliénés sont mieux soignés et traités. Par son influence et les mémoires parfaits qu'elle a écrits et remis au gouvernement de chaque État, plusieurs maisons d'aliénés ont été fondées dans les lieux qui en manquaient et où ces infortunés étaient abandonnés au bon plaisir de la charité privée, aux soins les plus misérables. L'activité et l'influence de mademoiselle Dix sont l'un des plus beaux traits de la vie publique de la femme dans le Nouveau-Monde. Nous en causerons davantage une autre fois ou verbalement.

[Le 2 juillet.

Je viens du Capitole, où j'ai eu le plaisir d'entendre Clay, Webster et autres sénateurs éminents. Clay parle avec vivacité et une forte impulsion. Le son de sa voix, qu'on m'a beaucoup vanté, ne m'a point frappée; il me

semble qu'il la jette parfois avec trop de véhémence ; les mots se trouvent alors noyés dans un son glapissant. Webster, au contraire, parle avec le plus grand calme, sous le rapport du ton et de la manière ; il baisse la voix suivant l'impression qu'il veut produire. C'est l'opposé de ce que font ordinairement les orateurs américains ; mais l'effet en est très-grand. D'autres orateurs m'ont intéressée également ; à peine cependant ai-je pu les écouter, par suite des présentations de membres du Congrès et des entretiens que j'ai eus avec eux. Ces messieurs sont fort polis, mais je vais tâcher de consacrer mon oreille aux affaires et laisserai à mademoiselle Lynch la conversation légère où elle est passée maître ; je n'y suis qu'un gâte-métier. Du Capitole nous nous sommes rendues en voiture chez le président ; c'était son jour de réception. Arrivées tard, nous nous sommes trouvées seules avec lui. Il a été aimable, amical, gracieux, nous a raconté diverses choses concernant les Indiens du Sud et bien propres à détruire les idées un peu trop romantiques que nous nous en faisions, mademoiselle Lynch et moi. Derrière l'aménité polie du président, j'ai cru apercevoir le nuage des soucis secrets qu'il veut dissimuler. Sa fille, mariée au colonel Blix, était, avec sa robe blanche, infiniment jolie et gracieuse ; ses manières sont calmes et on ne peut plus comme il faut.

Hier j'ai dîné chez le professeur Henry (l'un des plus célèbres chimistes de ce pays) et trouvé en lui un grand admirateur de Berzélius et d'Oerstedt ; c'est un homme extrêmement aimable. Le vice-président Fillmore y est venu le soir ; lui aussi a des manières fort distinguées, et sa conversation est des plus charmantes.

Le 3 juillet.

Je me suis trouvée hier au soir chez M. et madame Sexton, avec Daniel Webster et plusieurs autres personnes. Webster n'a pas l'air bien portant; son teint est d'une pâleur jaune ; il se tient beaucoup à l'écart, est silencieux, semble lourd et ne pas être à ceux qui l'entourent. Sa femme, jolie et amicale, le plaça à côté de moi, en me souhaitant le plaisir de causer avec lui. Webster a des yeux remarquables; quand il les tourne vers quelqu'un, on croit plonger le regard dans des catacombes pleines d'antique sagesse. Cependant il n'en sort pas grand'chose dans la conversation et la vie de société journalières; la profondeur doit être profondément logée dans cette tête magnifique. Webster est d'une simplicité parfaite et sans façon, — c'est une nature décidée, qui se montre ce qu'elle est; de celles, je crois, dont les forces ne se réveillent tout à coup que dans les grandes circonstances.

Anna Lynch a raconté aujourd'hui à table d'hôte qu'on avait dit de Webster : « Personne n'est aussi sage qu'il en a l'air. » — « Pas même Webster ! » ajouta Berrian sur-le-champ. Ce qui fit rire tout le monde avec approbation. Anna Lynch et moi sommes assises à un coin de la table d'hôte avec Clay entre nous et de chaque côté divers hommes du Sud; de sorte que, par ma petite amie, je me trouve au centre du parti favorable à l'esclavage. Henry Clay ne peut pas cependant être classé de ce côté. Je demeure à l'hôtel National, mais j'irai sous peu habiter une maison particulière, où je suis invitée depuis longtemps. Dans cet hôtel, c'est une vie de société incessante, il y fait

affreusement chaud. On y voit et entend divers personnages intéressants. Le sénateur de la Californie (magnifique figure de géant, et remarquable échantillon des habitants de l'Ouest) m'a fait cadeau d'une épingle en or de Californie, dont la tête est une masse de ce métal dans son état naturel; avec un peu d'imagination, on y voit un aigle sur le point de prendre son vol.

Il est temps, ma chère Agathe, de fermer cette longue lettre. « Je resterai probablement une quinzaine de jours à Washington, après quoi j'irai prendre des bains de mer pour me fortifier avant de continuer mon voyage. Au lieu de me diriger vers l'ouest, ce qui serait dangereux et pénible par les fortes chaleurs de l'été, je me dirigerai vers le nord, pour aller dans les États du Maine, du New-Hampshire, puis à l'ouest, à Chicago, en traversant les grands lacs, et de là aux colonies scandinaves.

Demain, 4 juillet, nous nous proposons, mademoiselle Lynch et moi, d'aller à Mount-Vernon, propriété qui a appartenu à Washington, et où il est enterré, afin de passer dans un calme profond le grand jour des États-Unis, le jour de la « déclaration d'indépendance, » célébré dans tout le pays, dans tous les États et toutes les villes, par des discours, des coups de feu et des toasts. Mademoiselle Lynch est ici comme dans son élément, et sans la moindre coquetterie elle attire par son animation et l'agrément de son esprit une foule de gens autour d'elle, d'hommes surtout. A ceux-ci elle adresse mainte petite vérité poivrée, mais si amusante, qu'ils la préfèrent à la flatterie. Mademoiselle Lynch a une facilité toute particulière pour les jeux de mots et les saillies, ce qui égaye toujours et répand un air frais dans l'atmosphère parfois pesante ou orageuse de la politique. Clay s'emportait un jour

contre les personnes qui le soupçonnent de cacher dans sa proposition de compromis des vues égoïstes, d'aspirer au fauteuil de la présidence, etc., etc.; il assurait qu'il n'était plus au pouvoir des « hommes » de lui rien offrir qui pût le tenter. Anna Lynch lui demanda s'il soutiendrait la même thèse relativement au pouvoir des « femmes. » Clay rit en disant qu'il y réfléchirait. Sa mauvaise humeur était passée.

LETTRE XIX.

Washington, 10 juillet 1850.

Ma dernière lettre, chère Agathe, a été écrite à l'hôtel National, espèce de four brûlant rempli de sénateurs, de représentants, de voyageurs et de voyageuses; on y était rôti corps et âme par une vie à « haute pression, » et je n'y suis restée aussi longtemps qu'afin de ne pas quitter mademoiselle Lynch. La différence de nos forces physiques nous attirait de côtés opposés; elle, dans le tourbillon de la vie de société, dont son esprit est l'ornement; moi, vers la solitude, — la chose la plus difficile à trouver dans un pareil hôtel, où l'on vit en compagnie de trois à quatre cents personnes. Cependant j'ai eu le bonheur de jouir d'un peu de liberté, soit dans ma chambre, soit pendant la matinée, en me promenant dans la galerie qui donne sur la cour de l'hôtel, écoutant le murmure du jet d'eau placé au centre, et je reposai mon âme en l'occupant des pensées ou sentiments qui reviennent toujours dans mes heu-

res solitaires, et suffisent pour me remplir l'âme et l'esprit.

Je t'écris d'une maison paisible ; l'ailantus et le sycomore murmurent devant mes fenêtres ; la maîtresse du logis et moi nous courons à l'envi nous plonger trois à quatre fois par jour dans un bain froid. Mais laissons ma personne de côté ; de grands, de graves événements se sont passés depuis ma dernière lettre : ils ont donné une forte vibration à tous les citoyens, à tous les États de l'Union, et amèneront une révolution en beaucoup de choses.

Le 5 et le 6 juillet, on disait par-ci par-là, dans Washington, que le président était malade. Le 4, il se portait encore parfaitement, je l'avais vu la veille ; mais, ayant trop mangé d'un pâté d'huîtres, je crois, il a eu une indigestion. Le 7, on a dit qu'il allait mieux et serait bientôt rétabli. Hier, j'étais dans la chambre du sénat, écoutant avec patience (pour mieux dire avec impatience), un long et ennuyeux discours en faveur de l'esclavage, prononcé par le sénateur de la Caroline du Sud (digne homme et mon ami, excepté sur cette question). Tout à coup, un mouvement subit, qu'on aurait pu croire produit par un choc électrique sans bruit, se fit dans l'assemblée ; une foule de personnes entrèrent par les portes principales, et je vis Daniel Webster debout à côté de l'orateur, exprimant par un geste d'excuse la nécessité de l'interrompre pour une affaire importante. L'orateur s'inclina et se tut ; un silence de mort s'établit dans la salle, tous les regards se fixèrent sur Webster, qui, lui-même, resta plusieurs secondes sans mot dire, comme pour préparer l'assemblée à une grande et sérieuse nouvelle. Ensuite il dit lentement, de cette voix profondément expressive qui lui est particulière :

« J'ai une triste nouvelle à annoncer au sénat. Un grand malheur menace le pays. Le chef des États-Unis, le président Taylor est mourant et ne passera probablement pas la journée. »

Le silencieux choc électrique eut lieu de nouveau ; je vis beaucoup de personnes pâlir, je me sentis pâlir aussi en apprenant cette nouvelle inattendue, en voyant l'effet qu'elle produisait. Un sénateur baissa la tête sur sa main comme s'il venait d'entendre le tonnerre du jugement dernier. Mais cet instant de stupéfaction fut court. Les esprits ne tardèrent point à reprendre leur élasticité. Le sénat s'ajourna, tous les membres se précipitèrent dans la ville pour apprendre et raconter du neuf. Dans ce moment où les partis luttent dans le Congrès, sur lequel le président exerçait une grande influence par son caractère personnel, la nouvelle de son état a fait une immense impression. A onze heures du soir, ce même jour, le président est mort après un adieu beau et touchant, adressé aux siens : « Ne pleure pas, ma chère femme, dit-il, à ce qu'on prétend, à celle qui l'a aimé avec un dévouement infini, je me suis appliqué à faire mon devoir, et j'espère en la miséricorde de Dieu. » Le lendemain (10 juillet), le vice-président Fillmore fut installé, conformément à la constitution, dans les fonctions du défunt, pour le temps qui lui restait à gouverner jusqu'à l'élection d'un nouveau président. On le nomme pour quatre ans. Taylor a, je crois, occupé le fauteuil de la présidence pendant deux ans, il en restait autant pour Fillmore. Son élévation inopinée ne paraît pas lui avoir été agréable. On prétend qu'en apprenant la mort de Taylor, il cacha sa tête dans ses mains en disant : « Voilà mon premier malheur ! » Son air, lorsque conduit par deux membres du Congrès (l'un du Massachusett et l'autre de la Loui-

siane), il entra dans la chambre des représentants pour prêter serment, ne contredisait pas cette exclamation. Il était très-pâle et paraissait fort malheureux. Ce bel homme, dont le maintien est si noble, escorté, ou plutôt traîné par deux autres figures de tailles inégales qui tenaient chacune l'un de ses bras, n'était rien moins qu'agréable à voir. Les sénateurs, marchant deux à deux ou isolément, entrèrent dans la chambre des représentants, à la suite de ce groupe de trois hommes. Rien de plus simple que l'acte par lequel le nouveau président fut installé dans ses fonctions. La main sur la Bible, il promit de maintenir la constitution des États-Unis, prit Dieu à témoin de son serment, baisa le livre et — ce fut tout. Le président et les sénateurs sortirent de la chambre des représentants comme ils y étaient entrés. La plupart des sénateurs marchaient deux à deux, bras dessus, bras dessous. Clay était seul, indifférent, fatigué, très-seul, à ce qu'il me parut d'après son expression et son maintien. Corvin (sénateur de l'Ohio et dont je te parlerai bientôt) marchait seul aussi ; c'est un homme de petite taille, solide, posé, agréable et bon.

Le Congrès va se reposer pendant trois jours, jusqu'après les obsèques du général Taylor. Mais les partis se préparent à une nouvelle crise dans les affaires et ne prennent pas de repos. Ils travaillent sans relâche, n'ont d'autre sentiment, ou pensée, que leur intérêt. Hier, en descendant du Capitole, j'entendis un jeune homme dire à un autre :

« S'il meurt, notre parti l'emportera ; qu'il meure donc ! »

Tandis que les grandes affaires reposent, je vais te mettre au courant de mes faits et gestes.

Le 4 juillet, ce grand jour des États-Unis, je suis allée à Mount-Vernon avec mademoiselle Lynch, M. Andrews et le sénateur de l'Ohio, M. Corvin, l'un des hommes de ce pays qui se sont « faits eux-mêmes. » Son père, fermier pauvre, ne lui donna d'autre éducation que celle de l'école communale, mais il s'est développé de lui-même. C'est aujourd'hui l'un des plus célèbres orateurs improvisateurs pour les discours de peu d'étendue, mais substantiels et pleins d'esprit, et, ce qui vaut mieux encore, un fonctionnaire généralement estimé, contre lequel on ne dit rien, excepté qu'il est parfois « trop bon. » Sa société fut pour nous ravissante et d'un prix inestimable. Sa conversation, surtout les portraits vifs, amusants, un peu satiriques quelquefois, qu'il faisait de ses collègues du sénat ; l'imitation de leurs manières ; son humeur heureuse qui ressemble à une source jaillissante et fraîche, firent de cette longue course, par de mauvais chemins, dans un véhicule dur, et pendant une chaleur étouffante, une véritable partie de plaisir. A Mount-Vernon, nous fûmes reçus par le petit-neveu du grand président, et sa femme, jeune et joli couple. Ils nous offrirent de la fraîcheur et du repos, nous régalèrent de fruits rouges et de lait, ce qui nous sembla parfait. Henry Clay nous avait donné une lettre d'introduction auprès de ces jeunes époux.

La position de la maison sur les bords de la Potomac est infiniment jolie ; le parc, dessiné à la manière anglaise, me parut vaste, mais il annonce la décadence comme les bâtiments attenants au corps de logis principal. On trouve dans le parc la tombe de Washington et de sa femme, cha-

pelle mortuaire avec porte grille en fer. J'ai glissé entre les barreaux une branche verte sur le tombeau.

Washington m'a toujours paru avoir, dans sa vie et dans son caractère, de la ressemblance avec Gustaf Wasa, quoique sa vie ait été moins accidentée, son esprit plus flegmatique, moins impulsif que celui du libérateur suédois. Wasa est une figure dramatique, Washington une figure épique ; Wasa était plus héros, Washington plus homme d'État ; Wasa était roi et Washington président. Tous deux avaient des âmes grandes, fortes, royales, dignes d'être placées à la tête de peuples libres ; Washington possédait peut-être à un degré plus élevé que Wasa la pureté du désintéressement comme chef suprême du peuple ; il était sans égal pour le sang-froid, et n'a laissé voir qu'une fois, dit-on, par un élan instantané, son émotion volcanique intérieure. L'idéal du caractère américain, « un esprit bien équilibré, » devait se trouver chez le grand président. Ses sentiments étaient nobles. Quand il avait commis une injustice, il en demandait ouvertement pardon. Ce que j'admire le plus dans son caractère et dans sa vie, c'est la persévérance. Ses manières n'étaient pas exemptes de hauteur, et son regard pouvait réduire au silence l'homme le plus téméraire. J'ai ouï dire que sa présence, quand même il était silencieux, se faisait toujours sentir comme puissance imposante. C'est le cas pour tous les grands hommes.

La mère de Washington était une femme paisible, au noble caractère et dont l'esprit bien équilibré paraît avoir passé à son fils. Malgré toute sa tendresse pour lui, elle avait des pensées trop élevées relativement au devoir, à la patrie, pour être fière de lui et de ses exploits. « J'espère que Georges remplira son devoir envers son pays, dit-elle

avec modestie, un jour qu'on glorifiait le mérite de Washington en sa présence. Les rapports qui existaient entre lui et sa mère paraissent avoir été parfaits. Quant à sa femme, je n'ai entendu raconter que l'anecdote suivante : Un hôte venu à Mount-Vernon avait été logé dans une chambre à côté de celle du président. Il entendit un soir madame la présidente tancer vertement son seigneur et maître, pour une chose où, suivant elle, il aurait dû se conduire différemment. Le président l'écouta dans le plus profond silence, jusqu'à ce qu'elle eût fini, puis il dit : « Dors bien maintenant, chère amie ! » Les portraits et les biographies qu'on a de madame Washington la représentent comme une femme petite, jolie, affable.

Washington était né dans un État à esclaves (la Virginie), et en eut lui-même jusque vers la fin de sa vie. Peu de temps avant sa mort il leur rendit la liberté. Chose remarquable ! dans son testament, que je viens de lire, on voit combien le sort de ses esclaves lui tenait au cœur. Plusieurs pages sont remplies d'instructions sur la manière de procéder à l'égard de ceux qu'on devait affranchir, de ceux qui, étant vieux et maladifs, devaient être bien soignés jusqu'à leur mort. Ces recommandations minutieuses en faveur de ses esclaves âgés placent le héros républicain du Nouveau-Monde bien au-dessus de ceux de Rome ! L'humanité si vraie de Washington s'y montre avec l'éclat le plus pur. C'est cette humanité vraie, plutôt que ses talents comme homme d'État et son ardent patriotisme, qui ont fait de lui le grand homme du Nouveau-Monde, — je ne dis pas le plus grand, car je l'attends encore. — C'est à cette humanité qu'est dû l'hommage unanime, ardent, que lui rend le peuple américain, et qui lui a valu celui de l'Europe. Washington a cherché en tout et avant tout ce qui

était juste et vrai, aussi est-il resté pur en traversant des temps orageux et nébuleux. C'était la statue de Memnon, placée au milieu des tourbillons de sable du désert qui ne peuvent l'ébranler, et rendant toujours, émue seulement par la lumière, le même son harmonieux et pur.

La jeunesse de Washington s'est passée à Mount-Vernon. C'est là qu'il conduisit sa femme, qu'il vécut heureux dans les moments où il pouvait se reposer des affaires publiques ; c'est là aussi qu'à un âge très-avancé il lui a été permis de mourir en paix, après avoir achevé glorieusement sa tâche. Ses dernières paroles furent : « Je n'ai pas peur de mourir. »

Nous étions seuls ce jour-là, près du tombeau de Washington, etnous le passâmes en causant paisiblement dans le parc, tantôt marchant, tantôt assis sur l'herbe à l'ombre des arbres touffus. M. Corvin, qui, pendant la course en voiture, avait manié l'arme de la satire et du badinage de main de maître, montra dans une conversation grave sa profondeur religieuse, ce désir de repos dans les vérités éternelles et spirituelles qui est l'un des traits caractéristiques des hommes du Nouveau-Monde, soit qu'ils descendent des Cavaliers ou des Puritains, soit que dans leur conduite extérieure ils paraissent uniquement préoccupés de la vie et des luttes du jour. Corvin, abolitionniste très-prononcé, ne veut pas entendre parler de « compromis » sur cette question. Il est donc opposé à Clay et à sa proposition. Le portrait qu'il fait de cet homme d'État, de sa manière de procéder avec les personnes différemment douées, d'opinions diverses, quoique visant à la caricature, m'a donné une haute idée de la capacité de Clay comme chef de parti.

Nous effectuâmes notre retour vers le soir en faisant une

partie du voyage sur la Potomac. Les bords de cette rivière n'ont pas un grand caractère proprement dit, mais ils sont jolis, romantiques et présentent de beaux points de vue sur une contrée richement boisée, ayant montagnes et vallées. Nous avons soupé à Alexandrie, petite ville sur notre route, chez une femme amicale qui paraissait la trouver aussi remarquable que pourrait nous le paraître la vieille et classique Alexandrie.

Je suis allée tous les jours aux séances du sénat et des représentants, plus cependant à celles des sénateurs, parce que j'y entends bien et qu'elles me semblent, comme séances parlementaires, supérieures aux autres. Dans la chambre des représentants, chaque orateur ne peut parler qu'une heure de suite. Lorsqu'elle est écoulée et qu'une clochette sonne, un autre orateur a le droit de l'interrompre, fût-ce au milieu de l'argument le plus profond, au moment où l'esprit, ayant pris son vol, aurait pu espérer une attention plus prolongée. Comme, en général, les orateurs parlent avec une grande facilité, ont beaucoup de choses à dire, ils tiennent à profiter de l'heure qui leur appartient, et les discours se précipitent comme des avalanches dans cette chambre : c'est du moins ce qui a eu lieu toutes les fois que je m'y suis trouvée. Chez les représentants, il y a une certaine confusion qui forme contraste avec le décorum du sénat. Chaque sénateur parle aussi longtemps que bon lui semble et même pendant toute la séance, sans que personne ait le droit de l'interrompre, excepté pour des observations ou des marques d'approbation. Les discours du sénat et des représentants me font souvent penser aux paroles de M. Poinsett, lorsque je faisais l'éloge de la facilité avec laquelle les Américains prononcent des discours : « C'est un grand malheur. » Est-il moins grand dans d'au-

tres pays? Si quelques discours me font parfois soupirer, il en est qui m'intéressent par ce qu'ils ont de direct relativement à la question qu'ils traitent, et par les orateurs qui les prononcent. J'aime à voir et à entendre des assemblées parlementaires. L'homme me paraît grand lorsqu'il se lève et lutte pour des faits et des convictions, lorsque sa force et son génie lui font remporter de grandes victoires; même sans génie, sa puissance morale, son oui ou non, présente un spectacle intéressant. Une pareille assemblée est en réalité une pièce dramatique dont les scènes et les épisodes produisent bien plus d'effet que bon nombre de celles que nous voyons représenter sur le théâtre. Je veux te raconter quelques-unes des scènes dont j'ai été témoin : d'abord un mot sur le théâtre et les acteurs; ils ont pour moi un intérêt spécial, parce que les sénateurs représentent des États dont les traits caractéristiques et poétiques sont personnifiés dans mon imagination par des hommes.

Chaque État de l'Union envoie au Congrès deux sénateurs Dans le sénat, on ne dit pas, en leur parlant, monsieur tel ou tel, mais le sénateur de Kentucky, du Massachusett, du Mississipi, de la Louisiane, etc., et j'ai de suite devant moi le mirage du Kentucky, du Massachusett, du Mississipi, de la Louisiane, suivant ce que je sais de la vie et du caractère de ces Etats sous le rapport de l'esprit, de la nature, lors même que leurs représentants humains n'y répondraient pas toujours; la civilisation entière de cette partie du monde est devant moi comme un grand drame, dont Massachusett et Louisiane, Caroline et Pennsylvanie, Ohio et Alsabama, etc., sont les forces agissantes avec leur individualité marquée. Celle-ci, à son tour, est indiquée en partie par le surnom que la circonstance ou le caractère

populaire a fait donner à un certain nombre d'États et dont il serait facile de baptiser tous les autres. Je vois donc ici l'État empereur (New-York), l'État granit (New-Hampshire), l'État clef de voûte (la Pennsylvanie), l'État loup (le Missisipi), etc., etc., lutter et combattre contre l'État géant (Kentucky), l'État des palmettes (la Caroline), l'État français (Louisiane), etc.; et le combat qui a lieu pour conquérir l'État de l'or, appelé aussi l'État du Pacifique (Californie), met en saillie tous les traits, les rapports fondamentaux qui séparent les États du nord et du sud, et les arment les uns contre les autres.

La grande pomme de discorde, au sujet de laquelle on se bat depuis sept mois déjà, c'est le

BILL DE COMPROMIS

concernant l'annexion de la Californie comme État dans l'Union; l'établissement de l'administration territoriale pour l'Utah (État des Mormons), et le Nouveau-Mexique; la proposition destinée à fixer les frontières du Texas à l'ouest et au nord-ouest.

Un mot d'explication maintenant. Pour qu'un État ait droit d'entrer comme tel dans l'Union, il lui faut une population de cinquante-cinq mille âmes. Jusque-là, chaque province isolée des États-Unis est appelée un *territoire*, et durant sa minorité, son développement, elle est administrée d'une manière plus immédiate par le gouvernement fédéral, qui nomme le gouverneur et les autres fonctionnaires, envoie des troupes pour défendre les habitants contre les Indiens ou autres ennemis, c'est-à-dire quand les habitants du territoire en font la demande. Chaque État de l'Union a

le droit de faire ses propres lois, à condition de ne pas empiéter sur les constitutions des autres États fédératifs, et que leur forme sera républicaine. Le territoire n'a pas les droits d'un État, et l'on n'est pas encore d'accord sur l'étendue de celui qu'il a de se gouverner lui-même. Eh bien, la Californie, qui a atteint tout à coup une population de plus de cent cinquante mille âmes, la plupart émigrants des États libres du Nord, demande à entrer dans l'Union comme État libre. Le Nouveau-Mexique, débarrassé de l'esclavage par sa constitution, et Utah, qui donne à son jeune peuple le nom de « Saints des derniers jours, » demandent, comme territoires, à se déclarer contre l'introduction de l'esclavage. Mais ces trois États, celui qui est majeur comme ceux qui ne le sont pas encore, étant placés au-dessous de la ligne géographique du Missouri, qu'une ancienne convention a fait adopter comme démarcation entre les États libres et les États à esclaves, les États qui se trouvent au nord de cette ligne ont le droit de ne pas avoir d'esclaves, et ceux du sud de conserver l'esclavage. Trois États nouveaux libres dérangeraient l'équilibre politique et transporteraient le pouvoir du côté des États du Nord. Les hommes du Sud (pas tous cependant) crient : « Non, non, » et les plus exaltés ajoutent : « Nous romprons plutôt avec le Nord et nous formerons une union séparée, celle des États du Sud ! Nous déclarerons plutôt la guerre au Nord. »

Les hommes du Sud veulent avoir la liberté d'introduire leurs institutions concernant l'esclavage dans la Californie et le Nouveau-Mexique, que le Congrès fasse une loi pour défendre aux États libres de protéger les nègres fugitifs, et permettre à ceux du Sud de réclamer l'assistance de la loi pour rentrer en possession de leur *propriété humaine*. Les États du Nord crient de toutes leurs forces : « Non,

non, » et les exaltés de leur côté ajoutent : « Plutôt une guerre sanglante. Nous ne voulons aucun compromis avec l'esclavage! Loin d'ici l'esclavage! Nous voulons rester un peuple libre! Que le Congrès fasse une loi qui prohibe l'esclavage dans tout État nouveau. »

En attendant, plusieurs Méridionaux reconnaissent à la Californie le droit d'entrer dans l'Union comme État libre, mais ils refusent aux territoires celui de faire une loi concernant l'esclavage. Les Méridionaux, en général, soutiennent qu'ils ne combattent pas en faveur de l'esclavage, mais du droit de l'État et de la constitution. Quelques-uns sont vrais en parlant ainsi, mais chez plusieurs on remarque facilement que l'intérêt de l'esclavage sert à colorer leur opposition.

A ceci se joignent d'autres questions sur le même sujet, comme, par exemple, de savoir si le district de Columbia, danslequel se trouve Washington, continuera ou non à avoir des esclaves. (Cette ville, district de Columbia, est dans le Maryland, État à esclaves.) Une partie des Méridionaux tiennent à conserver également ici ce qu'ils appellent leurs « institutions domestiques. » Une autre question litigieuse, c'est la frontière du Texas du côté du Mexique et la portion du terrain qui se trouve entre l'État à esclaves et le territoire libre. Qui aura ou renoncera à ce terrain? La liberté et l'esclavage se battent donc de nouveau sur cette petite parcelle de terre.

Tel est à peu près l'aspect de cette grande pomme de discorde, véritable nœud gordien, qui semble réclamer le glaive d'Alexandre pour en finir.

Le bill de compromis présenté par Clay dit : « La Californie sera annexée à l'Union conformément à sa demande comme État libre, car une population de deux cent mille

âmes environ a le droit de choisir sa constitution. Le Nouveau-Mexique attendra pour la sienne le moment où le chiffre de sa population sera assez élevé pour lui permettre, conformément à la constitution, de former un État ; il sera jusque-là un territoire sans esclaves. On procédera de même à l'égard d'Utah. »

« En revanche, les États à esclaves auront le droit de répandre dans les États libres leurs esclaves fugitifs, et, le cas échéant, avec l'assistance de la loi, comme le veut la constitution. Columbia deviendra un district libre d'où l'esclavage sera banni. »

Tels me paraissent être les points principaux de la proposition de Clay pour rétablir la paix entre le Nord et le Sud ; mais ils demandent l'un et l'autre de plus grandes concessions et crient : « Non, non, » au bill de compromis. Réunissant sous ce titre beaucoup de choses que Clay désire faire adopter en même temps, il a été surnommé le « bill omnibus, » et on le combat sous cette dénomination. Les sénateurs, qui marchent avec Clay relativement à certains points, se séparent de lui sur d'autres. Le « bill omnibus » paraît donc avoir tout le sénat contre lui, quoique certaines questions spéciales, entre autres celle de l'incorporation de la Californie dans l'Union comme État libre, semblent devoir se décider dans le sens des vues de Clay. Ceux mêmes qui sont d'accord pour l'affaire principale continuent à se disputer pour les points accessoires. J'ai entendu l'autre jour une moitié de Mississipi fortement réprimandée par l'autre, qui lui reprochait sa tendance à la « désunion, » et criait : « Fi des désunionistes ! »

Un mot maintenant sur les personnages ou quelques-uns d'entre eux qui me paraissent les plus remarquables.

Henry Clay, assis le long du mur à droite de l'entrée,

est toujours présent, attentif, animé, selon la discussion; lançant un mot par-ci par-là, et prenant souvent la parole pour diriger les débats. Sur sa joue et dans son regard étincelle un feu fébrile; sa voix, ses paroles, ont une énergie produite par l'impulsion de son âme. Ses arguments, directs et frappants, me semblent inspirés par une conviction forte; ils doivent avoir de l'influence. Lorsque sa voix forte et sonore lance dans le sénat, durant le combat pour la liberté, le cri de guerre *California!* en donnant un son particulier à la dernière syllabe, on sent que le vieux général le conduit à la victoire. Clay, quoique né dans un État à esclaves (le Kentucky), le représentant, ayant lui-même des esclaves, n'en est pas moins un partisan ardent du système de la liberté. Il a dit, dès l'ouverture de cette session, qu'il ne permettra jamais l'introduction de l'esclavage dans un nouvel État. Je reconnais en ceci le grand homme politique et le fils libre du Nouveau-Monde (1). Il paraît que, dans une occasion précédente, Clay a fait, pour délivrer sa patrie de l'esclavage, une proposition qui a paru irréalisable, et d'après laquelle tous les enfants d'esclaves nés à partir d'une certaine époque (1850, je crois) auraient été déclarés libres, élevés dans les écoles, où ils auraient appris l'industrie et les métiers. Cette proposition, si noble dans son but, si facile dans son exécution, qui aurait préparé d'une manière sensée une double émancipation, a cependant été rejetée. Les exaltés des deux camps n'ont pas voulu en entendre parler.

Si, au moment où il lutte en faveur de la liberté de la

(1) Les paroles que Clay prononça en cette occasion sont celles-ci; « Quelqu'un désire-t-il savoir si je permettrai qu'on établisse l'esclavage dans notre pays? Je réponds : *Non*, messieurs, *non, non, non, jamais!* »
(*Note de l'auteur.*)

Californie et du territoire neutre du Nouveau-Mexique, Clay montra de la condescendance pour la demande des États du Sud relativement aux esclaves fugitifs, c'est, je présume, par nécessité. Depuis que j'ai vu dans ces États et surtout dans la Caroline du Sud, l'amertume dont ils sont animés au sujet de la conduite et des empiétements des hommes du Nord dans la question de l'esclavage ; depuis que j'ai entendu, et souvent, manifester le vœu d'une séparation d'avec le Nord, désir qui fermente dans ces États et se montre aussi dans le sénat, la condescendance de Clay me semble nécessaire pour éviter la guerre civile. Dans ce moment surtout, les esprits du Sud sont derechef fort irrités par le gain probable que les États du Nord vont faire moyennant l'entrée de la Californie, du Nouveau-Mexique et de l'Utah dans leur groupe. Le bill de Clay s'appuie sur la constitution des États-Unis, qui les oblige à respecter mutuellement leurs lois ; d'après celles des États à esclaves, ces derniers sont la propriété légale des maîtres auxquels ils appartiennent.

Je comprends fort bien l'irritation des abolitionnistes en songeant que leur terre libre ne pourra plus être l'asile des esclaves malheureux, que les trappeurs y auront les coudées franches et seront même assistés par les fonctionnaires publics. Quant à moi, j'aimerais mieux mourir que de livrer un pauvre esclave qui se serait réfugié chez moi. Mais cette condescendance est-elle indispensable pour éviter la guerre civile ? Clay est de cet avis ; Daniel Webster paraît marcher avec lui, tout en ne s'étant pas encore prononcé publiquement à l'égard du bill de compromis. Clay ne l'aurait pas proposé sans la conviction que le compromis demandé serait seulement temporaire, et si son grand cœur, sa perspicacité d'homme d'État, ne l'avait averti qu'on ap-

prochait de l'instant où un battement de cœur plus noble du Sud le poussera, par sa propre impulsion, vers une législation plus humaine quant à l'esclavage, que la pression du mouvement de l'humanité libre en Europe et en Amérique amènera le Nouveau-Monde à se débarrasser de son plus grand mensonge. Je le crois aussi, grâce aux esprits généreux que je connais dans le Sud. Qui peut voir le mouvement intellectuel opéré par la grande civilisation universelle et ne pas sentir que l'esprit de Dieu plane sur l'abîme et séparera la lumière des ténèbres par sa parole toute-puissante! L'aurore est déjà sur les montagnes; elle colore la cime des forêts. Quiconque le veut peut voir. Je ne redoute point ici la victoire des ténèbres.

Près de Clay et devant lui est le sénateur de l'État granit, M. Hale, du New-Hampshire, dont la tête ressemble assez à celle de Napoléon. Quant à sa personne, c'est une franche nature montagnarde, bien nourrie, robuste, solide sur sa base comme le roc; son humeur est aussi vive que le vent. Abolitionniste énergique et inflexible, ennemi de toute concession à cet égard, M. Hale met souvent tout le sénat en gaieté par ses saillies spirituelles empreintes de sarcasme. Près de lui, je vois le sénateur du Texas (premier président républicain de cette contrée), le général Houston, à qui il a fallu, pour venir de chez lui à Washington, un mois entier. On écoute volontiers ce vieux et beau général, tant il y a de fraîcheur pittoresque dans son débit. Son expression bonne et mâle a une teinte chevaleresque militaire. Une singularité qu'on remarque chez lui, c'est qu'il taille constamment, pendant les délibérations du sénat, de petites chevilles de bois avec son canif.

Je vois dans les rangs des abolitionnistes le sénateur de la Pennsylvanie, visage beau et pur, dont toute la per-

sonne respire la simplicité des quakers, les sénateurs de l'Ohio, Corvin et Chase. Tu connais déjà Corvin : silencieux et calme maintenant (il a parlé dans la discussion générale), il lance de temps à autre une observation pendant les discours des hommes du Sud. Chase est remarquablement bien ; j'ai rarement vu une stature plus noble et fière. Dans la vie privée, un tel homme doit imposer, et faire naître l'amour ou — la haine. Dans la vie publique, il parle avec fermeté, mais laconiquement, en faveur du principe de la liberté.

Le sénateur de New-York, M. Seward, est un petit homme sans beauté personnelle ; son organe est presque nasillard, défaut assez fréquent chez les fils de Boston (M. Seward est né dans cette ville) ; cependant cette voix a fait entendre ici les plus grandes, les plus nobles pensées qui aient été émises durant la session actuelle du congrès. Abolitionniste prononcé, il a parlé contre le compromis. « Je veux, a-t-il dit à la fin d'un de ses discours, je veux travailler au maintien de l'Union, non par des concessions faites à l'esclavage, mais en appuyant les lois et les institutions qui feront d'elle un bienfait pour l'humanité tout entière. » C'est bon et grand !

En me dirigeant vers le couloir principal, je rencontre, non loin de Clay, Judge Berrian, homme de talent, d'esprit, en même temps pieux et bon, ayant le savoir-vivre d'un monde choisi. J'éprouve de la peine à voir en lui l'avocat du côté sombre du Sud, lorsqu'il combat en faveur de ses droits. Il est maintenant en guerre avec Clay relativement à la Californie, et leur division est allée si loin, que ce dernier a quitté notre table d'hôte où Berrian était assis à son côté.

Au centre de ce camp, le colosse Daniel Webster est as-

sis commodément dans son fauteuil ; son front et ses joues sont jaunes, il semble alourdi par ses pensées ou par la chaleur, peut-être par ces deux choses à la fois. Je l'appelle colosse, non parce que je vois en lui une grandeur intellectuelle supérieure, mais à cause de sa tête magnifique, de son extérieur massif (il n'est pas de grande taille) et de son influence qui a quelque chose de colossale. Webster a été remarquable pour sa beauté, et possède une dignité royale naturelle ; sa présence suffit, dit-on, pour exercer un pouvoir presque oppressif sur les masses. Il a plus de soixante ans, est encore bel homme, robuste, quoique les années et les pensées paraissent l'avoir appesanti. Henry Clay, malgré ses soixante-dix ans et plus, est un jeune homme sous le rapport de l'extérieur et de sa personne, comparé à Webster ; il est toujours prêt à faire feu. Webster, au contraire, paraît soigneux de bien charger le canon avant d'en approcher la mèche.

Les sénateurs de l'Illinois, le général Shield et Judge Douglas, sont de petite taille, mais hommes de talent et d'esprit. Les beaux yeux profonds de Douglas brûlent d'un feu sombre ; il nourrit, dit-on, des désirs ambitieux et vise au fauteuil de la présidence. (On accuse Clay, Webster, Seward et autres du même méfait.) Douglas parle peu, du moins en société, mais on sent sa présence ; il paraît captieux, ardent, vigoureux. Le général Shield est blond, a des yeux bleus, un joli et loyal regard ; sa nature est plus ouverte que celle de son collègue. Il a été blessé grièvement dans la guerre contre le Mexique. J'aime à causer avec lui, à l'entendre parler. C'est un Américain éveillé et chaud, qui paraît comprendre les avantages et la mission particulière de sa patrie.

Jetons maintenant un regard dans l'autre camp. L'épervier du Missouri, le sénateur Benton, est assis fort avant

au milieu des siens, comme le lion de Kentucky, et presque en face de lui. C'est l'un des sénateurs les plus âgés du congrès, et fort estimé pour sa science, sa fermeté, son courage. Il a eu deux ou trois duels ; après avoir visé lentement ses adversaires, il les a tués avec le même sang-froid et paraît disposé à recommencer (1). Benton appartient à la population américaine des frontières, de ces hommes qui, ayant grandi sur la limite du désert et parmi un peuple à demi sauvage, se sont habitués de bonne heure à ne connaître d'autre loi que celle du plus fort, à marcher avec pistolet et coutelas de Bowie (sorte de couteau recourbé dont on se sert généralement comme arme dans les États à esclaves, ils portent le nom de l'inventeur), comme nos enfants portent un canif et un crayon dans leur poche. Dans l'État à esclaves que traverse le Missouri sauvage, bourbeux et dangereux, qui touche, à l'occident aux steppes des tribus indiennes, à l'orient au fleuve géant, le Mississipi, au bord duquel la vie païenne lutte encore en souveraine avec la loi chrétienne ; dans cet État, un duelliste de sang-froid, du genre du colonel Benton, peut être considéré comme son digne représentant ; surtout il y a encore moins de doute lorsque, par l'énergie de sa volonté, par sa conduite sensée, il se fait estimer et craindre sous le rapport de l'individualité politique. Quant à son extérieur, Benton est de petite taille, a des épaules carrées, une poitrine haute ; sa chevelure grisonnante, clair-semée et légèrement frisée se dresse sur son front élevé; en dessous brillent des yeux gris, mais froids ; entre ceux-ci s'avance

(1) Ces duels, ou plutôt sa conduite dans ces occasions, ont jeté aux yeux de plusieurs une ombre sur son caractère.

(*Note de l'Auteur.*)

un bec d'épervier. La partie inférieure du visage est forte, elle indique une volonté ferme et des passions très-vives. La stature de Benton, l'expression de sa physionomie annoncent la vigueur, mais elles prennent aisément une teinte de lourdeur et manquent de noblesse. Au sénat, il lutte en faveur de la liberté en Californie et contre le bill omnibus de Clay.

En société, c'est un homme ouvert, prévenant, extrêmement amical et poli. Mais quelque chose se retire en moi devant sa main sanglante; sans cette impression, je le verrais volontiers souvent. Sa déclaration franche au sénat, quand il a dit que, « tout en étant né dans un État d'esclaves, son représentant, et propriétaire d'esclaves, il n'en considérait pas moins l'*esclavage comme un mal*, et que vouloir étendre cette *malédiction* à des territoires libres c'était un crime, » cette mâle déclaration, dans sa position, mérite l'estime. Les peintures qu'il fait de la nature et des coutumes de l'Ouest sont animées, fortes, et rendent témoignage de son instruction, de son talent.

Le plus vif des sénateurs du camp du Sud, assis à côté de celui du Missouri, et formant le plus grand contraste avec lui, est Soulé, sénateur de la Louisiane. L'épervier est un bon représentant du Missouri, aux montagnes riches en métaux et voisin des sauvages. La contrée où brille l'orange, où croît la canne à sucre, où la civilisation et les mœurs françaises sont acclimatées depuis longtemps, la florissante et belle Louisiane, ne pouvait pas envoyer au Congrès un plus digne représentant que le créole français Soulé. D'une beauté méridionale, ayant les traits fins, les yeux et les cheveux noirs qui distinguent la plus belle population de l'Espagne et aussi de la France, Soulé a dans sa personne et son expression la grâce que l'on rencontre

chez les hommes de ces deux nations. Soulé s'est présenté au sénat, et, dans la question de la Californie, en défenseur des « droits du Sud, » mais en même temps en homme d'esprit et de tact. Lors d'une question où le vote devait nécessairement être contraire à la Louisiane, comme État à esclaves, il ne s'est pas moins déclaré pour le maintien de l'Union. Son grand discours a produit beaucoup de sensation, et je l'ai entendu louer par plusieurs. A la lecture, je n'y ai rien trouvé annonçant une nature élevée. Les droits politiques du Sud, voilà le but exprimé pour lequel il combat, et il en appelle à un sentiment chevaleresque avide de sa *propre gloire*. « Le Sud ne doit pas céder parce qu'il est le plus faible, et s'il doit être vaincu, qu'une rougeur honteuse ne couvre pas sa joue. » Soulé est un chevalier français, non de premier ordre ; ce n'est ni un Bayard ni un Turenne.

M. Dickinson, le froid sénateur d'Alabama, d'un extérieur sévère, est fort estimé pour son caractère intègre dans les rangs des hommes du Sud. Il est assis à côté de l'inflammable Mississipi, c'est-à-dire du plus jeune sénateur de cet État ; d'un physique agréable, d'une nature de feu, il parle vivement en faveur des intérêts du Sud. Le second sénateur du Mississipi, M. Foote, est plus âgé, petit, maigre, vif aussi, et, je crois, un ami ardent de sa patrie. Il est *pour* l'Union, et ses moments les plus brillants sont ceux où il se lance dans les dithyrambes polémiques contre quiconque la menace. Les explosions de ses saillies l'arrachent presque à la terre ; car toute sa personne, frêle et cependant musculeuse, suit avec de violents soubresauts les apostrophes de son esprit. Elles sont parfois si sévères, si foudroyantes, que je suis surprise de la patience avec laquelle le sénat et surtout certains sénateurs l'écoutent ;

mais ils me paraissent lui prêter l'oreille avec ce sentiment de connaisseur que l'on accorde au travail d'un artiste plein de talent. M. Foote est, du reste, toujours sur pied, prêt à interrompre, à faire des observations, à reprendre, à appeler par sa nature de vif-argent un rire général quoique bienveillant.

Près du Mississipi « mangeur de feu, » je vois un homme jeune, d'un extérieur agréable, et ressemblant, pour les traits, d'une manière étonnante à un Indien. C'est le sénateur de la Virginie (j'ai oublié son nom) et, dit on, le descendant de Pocohuntas, l'héroïne indienne de cet État ; c'est ce qu'il a de plus remarquable à mes yeux.

Il y a aussi dans le Sénat (ils n'en font point partie) deux envoyés des Mormons, dont le nombre s'est élevé tout d'un coup à douze mille âmes. Ils demandent à faire partie de l'Union, et sa protection armée contre les Indiens. Depuis que les adhérents de cette secte bizarre ont été chassés de leur premier domicile sur les bords du Mississipi, par le peuple de l'Illinois, ils ont erré à l'ouest au-delà de Nebrask, le désert indien, et fini par s'établir dans une vallée fertile autour d'un lac appelé le « Grand Lac Salé, » dans la haute Californie. Ils y ont formé une société florissante. Je n'ai rien entendu dire encore de bien clair et positif sur le gouvernement et les mœurs des Mormons. On m'a prêté leur Bible. Elle contient d'abord toute notre Bible; puis vient un supplément fait par de soi-disant prophètes plus modernes, dont Méroni et Mormon sont les derniers. Leurs prophéties en contiennent de plus décidées relativement au Christ; on y trouve toute son histoire, beaucoup de ses paroles; mais, autant que je puis en juger, il n'y a rien de neuf dans leur doctrine religieuse. Ce qui s'y rapporte plus particulièrement à cette

secte semble basé sur la supposition que son prophète Joë Smith serait un descendant direct des derniers prophètes chrétiens. Des communications miraculeuses lui ont donné connaissance de ces livres, de leurs dons spirituels, et le pouvoir de les communiquer à d'autres; d'où résulte pour eux une union plus intime avec le Christ que celle des autres chrétiens. On a de la peine à s'expliquer comment un homme qui, sous beaucoup de rapports, a été un trompeur, a pu prendre une assez grande autorité sur des milliers d'individus dans l'état actuel de la société chrétienne, pour les amener à former une grande communauté régulière, obéissant à sa loi. Il faut que cet homme ait été doué de quelques facultés peu ordinaires, soit d'une nature prophétique (nous en avons encore journellement des exemples, entre autres la seconde vue des Écossais), soit d'une habileté temporelle. Joë Smith a péri dans la lutte contre les Illinois et paraît avoir prédit le moment et le genre de sa mort. Les Mormons continuent à être guidés par des hommes qui suivent ses lois et se prétendent dirigés par son esprit.

Quelques mots sur ma nouvelle demeure. C'est celle de M. Johnson, professeur de géologie. Absent pour le moment dans l'intérêt de sa science, son retour sera prochain. Madame Johnson, sa sœur, deux enfants adoptifs, une jolie fille de quinze ans, un garçon de treize composent toute la famille. Madame Johnson parle hautement contre l'esclavage et en faveur de l'hydropathie. Elle voit dans le premier tout le mal, et dans la seconde le remède de tous les maux. C'est un caractère profondément bon, loyal, ouvert, parfait, auquel se joint une bonne et fraîche originalité. Sa sœur, plus jeune de quelques années et quakeresse, possède un de ces visages doux et jolis, si habituels

chez les femmes de cette secte, et leur manière d'être pleine de bon sens. Elle est toujours habillée en blanc, et chaque matin la table du déjeuner est ornée de roses fraîches que mademoiselle Donaldson rapporte de sa course matinale dans le parc du Capitole. Elle est l'idéal de la quakeresse poétique, et de temps à autre sa conversation est assaisonnée de quelques beaux vers. Ils sont toujours cités à leur place et dits agréablement ; sa présence seule suffit pour me rafraîchir et me reposer. Madame Johnson, avec ses bains froids, son naturel frais et les discussions que je l'entends soutenir à mon grand plaisir, par-ci, par-là, avec notre compatriote le docteur Hebbe, la paix, la liberté dont je jouis dans son beau foyer, m'en rendent le séjour infiniment agréable.

Washington, 14 juillet.

C'est dimanche, je reste au logis pour me reposer et causer avec toi. Il fait très-chaud, mais le sycomore qui est devant ma fenêtre me donne toute l'ombre et la fraîcheur possible par mes jalousies vertes.

La lutte a recommencé de plus belle. Le président Taylor repose dans son paisible tombeau, fort regretté des siens et de ses camarades du champ de bataille. Ses funérailles ont eu lieu l'autre jour avec pompe, et cependant moins de solennité que celles de Calhouen à Charleston ; les spectateurs n'étaient pas aussi nombreux. Les partis politiques s'élancent de nouveau l'un contre l'autre par-dessus sa tombe, et les exhortations auxquelles sa mort avait donné lieu dans le sein du Congrès pour engager ses membres à s'occuper de choses plus hautes que des in-

térêts terrestres égoïstes, semblent avoir été enterrées avec lui. M. King, sénateur de l'Alabama, préside maintenant le Sénat à la place de Fillmore, et remplit cette fonction avec plus de rigueur, moins de grâce que son prédécesseur. Les articles de journaux pleuvent sur Fillmore, devenu tout à coup le premier personnage des États-Unis; ils examinent sa vie privée, ses talents, son caractère, etc., sous toutes leurs faces. Comme le pilote sur son navire, l'homme d'État est exposé, dans ce pays, à tous les temps et coups de vent; il ne tarde point à être tellement hâlé, qu'il finit par ne plus s'inquiéter du vent. Ce caractère du pilote est le seul qui convient à tout personnage public, homme d'État, fonctionnaire ou auteur. Que le vent souffle comme bon lui semble, la seule chose dont ils aient à s'occuper, c'est de marcher d'après la boussole, c'est-à-dire leur conscience ou conviction consciencieuse. Fillmore est aussi l'un de ces hommes du Nouveau-Monde qui se sont fait eux-mêmes. Fils d'un petit fermier, il n'a eu d'autre éducation que celle de l'école communale; dans son adolescence, il a été apprenti tailleur, puis instituteur, ensuite copiste chez un homme de loi qui, frappé de ses heureuses dispositions, les a cultivées. La capacité de Fillmore n'est pas, dit-on, de premier ordre, mais on loue son caractère, son bon sens. On assure qu'au moment où il fut élu président, sa fille unique était (est encore) maîtresse dans une école de femmes de perfectionnement; l'éducation des élèves qui en sortent est considérée comme achevée.

Quant à ma personne, je n'ai que du bien à en dire. Je vis dans un monde plein d'intérêt; chaque jour, pour ainsi dire, me fait faire des connaissances, avoir des entretiens qui donnent naissance en moi à plus de pensées que je ne pourrai en méditer d'ici à longtemps. C'est fatigant, surtout

par une aussi forte chaleur. Cependant, malgré ma lassitude, mon épuisement, au premier mot offrant un intérêt réel, mes nerfs se tendent, mon cœur bat avec vigueur, et je me sens aussi forte et vivace que jamais. Je n'ai eu nulle part des entretiens dont la variété ait eu autant d'intérêt qu'ici. Une grande partie de la sagesse des États-Unis se trouve concentrée dans le Congrès et autour de lui. Ceux qui désirent des réformes d'une utilité générale, ou de mener des projets à bien, viennent ici présenter leurs demandes au Congrès, entretenir ses membres, veiller au succès de leur affaire. Parmi ces individus est un M. T..., qui travaille à la réforme des postes, à l'abaissement du tarif des lettres dans toute l'Union, comme cela s'est fait en Angleterre. Il y a tout lieu de croire que la chose sera bientôt votée.

M. T... m'a attirée par l'intérêt qu'il porte au développement plus élevé de l'intelligence des femmes, et par la netteté de son coup d'œil relativement à leur influence sur toutes les générations. « Si l'on me demandait mon avis, dit-il, pour savoir si, en matière d'éducation, il faut commencer par les hommes ou par les femmes, je commencerais par ces dernières. » Cette manière de voir est assez généralement répandue parmi les hommes réfléchis du Nouveau-Monde. Frappé comme moi par le caractère significatif de la quakeresse, M. T... l'attribue à la liberté qu'on leur a laissée de se gouverner elles-mêmes, et de participer de bonne heure aux affaires de l'État.

Le professeur Henry est l'un des savants les plus aimables que j'aie rencontrés de ma vie ; sa conversation me donne un plaisir infini. Nous avons parlé l'autre jour des lois dernières des choses. Henry a fait la remarque que, plus nous nous en approchons, plus elles paraissent simples; il ajouta:

« Pour les saisir dans leur vérité la plus haute, il faut... le caractère et le coup d'œil d'un ange. » Hélas!...

Du reste, Henry est comme Oerstedt (1), un adorateur des lois de la nature, sans vouloir, cependant, comprendre les phénomènes indiquant un monde spirituel, infiniment plus riche que celui qu'ils veulent faire passer comme étant le seul réel. Je m'arrête ici dans une lutte avec Henry et avec Oersted; mais n'importe! Le point essentiel, c'est de savoir ce que sont les hommes, ce qu'ils produisent. Chacun a un talent à faire valoir, nous le savons tous, mais nous l'oublions souvent, tandis que nous critiquons et blâmons.

M. Carey (l'économe national) m'a parlé hier, pendant plus d'une heure, assurément, sur la véritable formation politique d'un État; sa construction, pour être d'une solidité réelle, ne ressemble point à la colonne, mais à la pyramide. La colonne répond à la constitution politique européenne monarchique; elle ne peut porter un grand édifice sans crouler sous son poids. » Lorsque Carey vit, il y a quelques années, le roi Louis-Philippe concentrer en lui et sa dynastie le pouvoir et la richesse, on prétend qu'il a dit : « Cela ne peut pas durer longtemps, et doit nécessairement crouler. » C'est ce qui arriva peu de temps après. La véritable forme politique, celle qui brave les siècles et les tempêtes, doit avoir une base large et partir de là; cette forme est celle de la pyramide, celle des États-Unis. Elle part de l'éducation publique du peuple, de la liberté civile, s'élève ferme, inébranlable, sur une base solide comme celle des Andes et des Alpes. Cette comparaison me semble bonne et la chose vraie.

(1) Célèbre savant danois. (Trad.)

Sa théorie de l'économie nationale me paraît moins claire, car il veut que la production soit au niveau de la population, ce qui rendrait la mort inutile, ou du moins ses grands instruments, la guerre, la peste, destinés à faire de la place aux survivants. Toute théorie, tout travail dans ce sens me causent de la joie, car ils aident toujours à donner un peu plus de lumières, d'espace et d'espérance sur la terre. Il me semble, cependant, qu'une île suffisante pour dix personnes ne pourra jamais en nourrir mille. « C'est vrai, dit-on, pour une île, un petit espace limité avec ses moyens restreints; mais la terre... »

Mais qu'est donc la terre, sinon une petite, très-petite île dans l'Océan universel ? Ses moyens ne sont-ils pas bornés ? Quand toutes ses parties seraient cultivées, en résulterait-il autre chose qu'une pépinière dont les arbres ne tarderaient pas à se trouver gênés si on ne les transportait point ailleurs, une colonie pour les pèlerins obligés d'émigrer vers de nouveaux mondes ? Hélas ! après être nés sur cette jolie et bonne terre, je ne connais pas de privilége plus joyeux que l'espoir de la quitter, d'émigrer vers un monde plus vaste, plus libre et *meilleur*. Mais, si l'économie politique et autres sciences pouvaient réduire à rien la misère, faire de la mort un membre paisible de la société, en venant se présenter aux vieillards sous la forme d'un ami, le sommeil, ce résultat serait magnifique !...

Horace Mann (le propagateur de l'enseignement) est un homme d'une grande, d'une immense espérance. J'étais abattue lorsque je lui ai parlé, mais il a ranimé mon courage. Sur son front, l'un de ses fronts à deux étages, où les idées ascendantes trouvent place, on voit l'individu qui, par la seule influence de sa tête, a construit de nouvelles salles d'enseignement, hautes, aérées, dans tous les États

du Nord, et a haussé d'un étage tout l'édifice de la société. Son raisonnement est en abrégé celui-ci :

« Nous héritons des facultés, des bonnes et mauvaises qualités de nos parents. Une génération hérite de la précédente. Les crimes et les vertus des parents se transmettent, et sont, conformément aux paroles de la Bible, punis ou récompensés dans les enfants et petits-enfants ; c'est le cas pour l'humanité prise en bloc. En donnant une bonne éducation au peuple entier, celui-ci s'élèvera de génération en génération, et ainsi jusqu'à l'infini : Horace Mann parle de ceci avec la foi qui transporte les montagnes. Comme Carey, il est d'une nature militante, n'épargnant pas ceux qui lui résistent ; il n'est guère aimé de ses adversaires, des gens qui veulent vivre dans la mollesse de l'esprit. Quand je les contredis, c'est pour les faire parler davantage, car je suis ravie de les connaître. Tous deux sont dans le meilleur âge de la vie, ont une taille élancée, souple, l'animation de la jeunesse, et le rayon du génie qui éclaire leur visage en forme la principale beauté. Je me souviens surtout de leurs yeux limpides et brillants. »

Je rencontre ici des hommes dont le talent spécial, la saine raison, éclairés par ce rayon d'en haut, agissent toujours d'une manière vivifiante, n'importe où il se trouve.

Dans ce pays, toute question d'État est, secrètement ou non, liée au bien-être suprême de l'humanité, et traitée en conséquence. Dans cette ville, où la société est maintenant, pour ainsi dire, le salon du congrès, il est facile de faire de chaque entretien le point central de la vie et de l'animer en conséquence.

Le 16 juillet.

Si un étranger arrivait à Washington dans ce moment et jetait un regard du haut du Capitole sur ce magnifique pays; s'il laissait voltiger ses pensées sur le territoire des États-Unis depuis l'Atlantique jusqu'à l'océan Pacifique et voyait flotter au Capitole, pendant la session du congrès, le drapeau parsemé d'étoiles des États-Unis, et s'il pensait :

« Quel sentiment de fierté les hommes de là dedans doivent éprouver en jetant au dehors un regard sur ce vaste et riche pays et en disant qu'ils y propagent la vie de la liberté! »

Cet étranger ne manquerait pas d'être frappé d'étonnement si de l'intérieur du Capitole on lui répondait : « Non, c'est la vie de l'esclavage! » Il ne manquerait pas de croire qu'il a mal entendu, que tout est possible, excepté une pareille monstruosité, un si épouvantable mensonge dans un pays dont la constitution dit : « Nous considérons comme irrécusables les vérités suivantes : Tous les hommes ont été *créés égaux*; le Créateur leur a donné certains droits immuables, parmi lesquels se trouvent *la vie, la liberté, la recherche du bonheur*, etc. »

Cependant, si un étranger arrivait dans ce moment à Washington, s'il écoutait les voix du Capitole, il les entendrait s'élever seulement en faveur de la négation de la liberté.

Et, je l'avoue, j'ai éprouvé de l'amertume en entendant prononcer tous les jours au sénat des discours en faveur de l'esclavage par les hommes du Sud, sans que les abolitionnistes leur répondissent un mot. Dans ma surprise,

j'en ai demandé la raison, et il m'a été répondu que les abolitionnistes, ayant déjà tiré leurs salves, on devait laisser au parti opposé le temps de dire tout ce que bon lui semblerait; le vote aurait lieu après. De la sorte, on protesterait contre l'esclavage sans discours. Ceux que j'ai entendus dans le commencement, les discours imprimés de Goverueur Seward et autres membres du congrès, m'ont prouvé que cette explication était vraie. J'ai donc le regret d'être arrivée ici pendant la période décroissante de la discussion.

Cependant il a été fait un pas en avant dans la vie politique, en permettant que les débats sur la question de l'esclavage fussent entièrement libres. Peu d'années auparavant, il était défendu sous peine de la vie de l'agiter dans le Congrès. Des hommes courageux, amis de l'humanité, et l'opinion publique ont renversé cette muraille. La lutte entre la liberté et l'esclavage s'est concentrée de plus en plus sur le terrain intime de la question, l'humanité. De grandes pensées ont été mises au jour et me paraissent produire le même effet que le soleil levant dardant ses premiers rayons sur les montagnes. Parmi ces pensées se trouve celle d'une *loi divine*, supérieure aux lois de l'État, et en vertu de laquelle la société a le droit de s'élever contre ces dernières, quand elles sont en opposition avec la loi divine.

Ceci n'est au fond qu'une application, à la question du jour, du premier principe de la déclaration d'indépendance des États américains. Mais les idéalistes du Nord l'expriment maintenant avec force et beauté. Il est évident pour moi que tôt ou tard ce principe deviendra dans le combat l'étendard de la liberté. C'est ce que dit aussi Daniel Webster, le représentant de l'État des Pèlerins. Son mot d'ordre

est : « *Constitution, Union :* » ce sont ses dieux ; pour lui, il n'y en a point au-dessus.

Le 18 juillet.

J'ai entendu hier, dans le sénat, un discours fort remarquable prononcé par Webster. Il a produit sur moi une impression décisive à son avantage. Jusqu'ici j'ai été beaucoup en relation avec les ennemis et les adversaires politiques de Webster, et l'ai entendu attaquer et démolir de maintes manières. Maintenant je suis persuadée et veux croire qu'il est complétement loyal dans sa conviction. Il a parlé aujourd'hui en faveur du bill de compromis, s'y est rattaché en tout, a déclaré que, dans le moment actuel, il le considérait comme remplissant toutes les conditions voulues pour une conciliation, et celle-ci comme le moyen de perpétuer l'Union, de continuer sa prospérité. « Je crois à une *Vis mendicatis*, a dit Webster, à une vie curative pour les nations comme pour les individus, et que, n'importe nos fautes, nos défectuosités, nous nous en débarrasserons plus vite en restant unis, en supportant nos chaînes avec une tolérance généreuse, que si nous les brisions dans un moment d'aveugle colère (1). » Puis il évoqua dans quelques courtes et fortes propositions, et dans le tableau offert par chacune d'elles, le souvenir de ce que divers États, celui des Pèlerins comme celui des Palmettes, avaient été l'un pour l'autre pendant la lutte en

(1) Webster dit au sujet d'Utah : « Laissez-le assis sur ses plaines et près de son lac salé encore quelques années, si c'est nécessaire. » Ce qui excita une hilarité générale. (*Note de l'auteur.*)

faveur de l'indépendance, les souffrances qu'ils avaient endurées ensemble et les combats livrés en commun dans l'intérêt général. Il finit en exhortant le sénat à se détourner des intérêts individuels pour ne songer qu'au bien de tous, au maintien de la constitution fondée par leurs pères et à faire preuve d'une vertu plus qu'ordinaire. « Quant à moi, ajouta-t-il, je resterai fidèle à l'Union avec tous ceux qui veulent la conserver. Je propose de nous tenir fermement à la constitution, et je n'ai pas besoin d'une autre plate-forme. Juste envers le pays tout entier, je ne reconnaîtrai que lui. Peu m'importe les suites que ceci aura pour moi ; je ne m'en inquiète nullement. Un homme ne peut pas trop souffrir, ne peut pas succomber trop tôt s'il souffre et succombe en défendant la liberté et la constitution de son pays. »

Webster avait commencé son discours avec calme, lourdeur et sans vie apparente. Vers la fin, ses joues s'étaient couvertes du feu de la jeunesse; sa personne se redressa, parut svelte, animée, — et aux derniers mots il était là, debout, avec une beauté mâle, au milieu de l'assemblée fascinée et l'écoutant; il était là, calme, sans émotion apparente, et comme se reposant, heureux et libre, dans la magnificence du chant qu'il avait fait entendre. Ah ! s'il avait pu en faire entendre un plus noble encore, tout aurait été parfait, — sa victoire et celle de la lumière. Mais, en parlant pour la liberté de la Californie, Webster se prononça pour l'arrestation des esclaves fugitifs, même sur la terre autrefois libre, — pas une parcelle du sol américain ne pouvait plus être appelée le *foyer de la liberté*. Il y était poussé par les fâcheuses circonstances du moment, la nécessité politique; il ne pouvait pas faire autrement, je crois; et je me suis unie à sa profession de foi, « une *Vis*

mendicatis pour les peuples, etc. » Ceci deviendra une vérité prophétique. Jusqu'ici je n'ai rien vu de pareil à l'impression produite par ce discours; l'effet en a été saisissant, électrique. Pendant que Webster parlait, le plus grand silence régnait; l'assemblée paraissait retenir sa respiration pour mieux l'entendre; le tonnerre de l'approbation voulait de temps à autre faire explosion dans la galerie, et le sénateur président était obligé de la rappeler à l'ordre; il finit par dire énergiquement aux auditeurs des galeries qu'il était défendu d'exprimer l'approbation et la désapprobation. Mais, à chaque éclair nouveau lancé par l'orateur, le tonnerre approbateur grondait, était contenu par le désir de l'écouter. En détournant mon regard de l'assemblée ravie, il se dirigea vers un visage rayonnant d'une joie si chaude et si pure que je ne pus m'empêcher de sympathiser avec lui ; c'était celui de madame Webster, qui s'était évanouie, m'a-t-on dit, la première fois qu'elle avait entendu son mari parler en public. Cependant elle a l'air d'une femme robuste et nullement faible quant aux nerfs.

Il est impossible, en vérité, de se faire une idée trop haute de la puissance de Webster comme orateur, de la beauté classique, de l'énergie de son langage, lors même que les pensées émises par lui manquent de nouveauté et de grandeur, de l'effet produit par la voix profondément intensive avec laquelle il prononce certaines paroles auxquelles il veut donner de la force. Si ce n'est pas, comme on serait tenté de le supposer (tant c'est simple et facile), un don naturel d'une grandeur extraordinaire, ce serait le degré le plus élevé de l'art. En général, les orateurs de ce pays crient trop, ont des gestes trop violents, rugissent quand ils veulent être énergiques. Henry Clay n'est point

exempt de ce défaut, et il se laisse plus entraîner que Webster par le sentiment.

Quoique le bill de compromis ait pour lui ces deux grands hommes d'État, on croit qu'il sera rejeté, du moins dans sa forme omnibus; on prétend que c'est déjà chose faite. Clay combat en sa faveur depuis sept mois; il lutte encore, mais, pour ainsi dire, comme un gladiateur mourant. Cela fait mal, en vérité, de le voir passionné, violent, jeter en arrière, avec ses mains tremblantes, ses doigts si maigres et bleuâtres, les longues touffes de cheveux qui tombent sur son front et que la vivacité de ses mouvements de tête ramènent constamment, tandis qu'il parle ou répond aux attaques dont il est l'objet dans le sénat. Webster est plus beau, plus calme de sa personne, ce qui ne m'empêche pas de voir chez Clay le héros patriotique désireux de faire avancer sa patrie et son peuple sur la route de la liberté, tandis que Webster, avec toute sa beauté, sa puissance oratoire, n'est pour moi qu'un grand crieur de nuit politique, veillant à ce que la constitution ne prenne point feu. Webster est un prédicateur, un homme de l'Union; c'est un pacificateur, mais il ne régénère pas.

Le 20 juillet.

Je ne puis jamais t'écrire comme je le voudrais, tant mes moments sont pris. La grande question est encore indécise, et les hommes d'État se livrent un combat à mort. Depuis que j'ai vu les luttes personnelles d'ici, rien ne me paraît plus naturel que l'enthousiasme des Américains pour leurs hommes politiques; car les vertus et le courage des héros sont indispensables dans cette lutte intellectuelle dont le

caractère est beaucoup plus élevé que celui d'une guerre sanglante. Mais si le sang ne s'y montre pas, il n'en bouillonne pas moins dans le cœur de l'homme et s'enflamme sous les coups tranchants du glaive de la parole. J'ai été témoin hier d'un combat singulier entre le lion du Kentucky et l'épervier du Missouri; il a fait bouillir mon sang d'indignation.

Le colonel Benton (l'épervier) avait attaqué l'avant-veille le bill de compromis et dit à cette occasion :

« Le bill est pris en *flagrant délit*, — pris sur le fait; je l'ai saisi par la nuque, exposé ici avec honte aux regards de la multitude (Benton tenait le bill roulé en l'air), au moment où il était prêt à commettre son crime. » Benton a cherché, pendant trois heures assurément, et avec une véritable envie de tuer, à anéantir le « monstre, » nom qu'il donne au bill de compromis, afin d'en faire le but du mécontentement et de la dérision générale. La manière dont il s'y est pris annonçait jusqu'à un certain point la haine et une basse méchanceté. Clay s'est levé hier pour se défendre; il a réclamé la désapprobation du sénat à l'égard des expressions dont Benton s'était servi et que je viens de rapporter. Mais il excita ainsi encore davantage la bête féroce du Missouri à une lutte personnelle, et j'éprouvai de l'aversion pour le plaisir froid avec lequel, après avoir découvert le côté faible de la position de Clay, l'épervier semblait le tenir dans ses serres, les enfoncer dans sa chair et son sang. Pardonne-moi d'employer des expressions aussi dures, mais je me borne à peindre le caractère de l'acte. Je me souviens surtout de ce qui suit.

Benton cita une expression quelconque du bill que, suivant lui, Clay évitait de toucher. « Je vois, dit-il, que le sénateur du Kentucky est fort chatouilleux relativement à

ce passage ; c'est pourquoi je le sonderai, je poserai encore une fois le couteau sur le nerf douloureux... » Ici Benton retroussa les manches de son habit (à son insu peut-être), comme s'il se préparait avec joie à faire une opération, et je vis devant moi le froid duelliste. Il avait peut-être retroussé ainsi ses manches afin de dégager son poignet pour viser lentement et finir par tuer son malheureux adversaire. Combien je détestais cet homme et son ignoble manière de combattre. Une colère énergique pleine de noblesse est rafraîchissante à voir ; mais le plaisir que cet oiseau carnassier trouve à tourmenter les autres, fi donc!

Le lion du Kentucky sentit les serres et le bec de l'épervier ; je m'en aperçus à la rougeur de ses joues, à la vivacité fébrile de ses mouvements lorsqu'il se leva une couple de fois pour se défendre. Je l'admirai d'autant plus de ne pas se laisser emporter à quelques personnalités, de ne répliquer qu'en produisant des faits, et d'avoir gardé le silence pendant une grande partie des lentes opérations de son adversaire. Clay resta homme bien élevé en face de cet animal carnassier, qui s'abandonnait à tous les instincts de sa grossière nature ; mais je fus très-étonnée de ce que, dans l'intervalle, pas un noble sentiment ne s'éleva dans le sénat contre une pareille manière de se servir de ses armes. Ma surprise augmenta le soir, en société, de ne pas trouver une personne partageant mon opinion sur la conduite du sénateur Benton à l'égard de Clay. « Je me tromperais fort, dit le sénateur H. à une jeune femme (lionne littéraire momentanément à Washington), si vous n'avez pas joui de cœur de la conduite de Benton à l'égard de Clay. — Assurément, répondit-elle, j'en ai été charmée d'âme et de cœur ; c'était une véritable fête pour moi ! » Quel goût !

Du reste, Clay n'a pas toujours fait preuve de la même mesure et supériorité dans les querelles politiques ; il s'est laissé entraîner, il y a peu de temps, lors d'une lutte contre Benton, à une grossièreté presque égale à celle de ce dernier, mais un instant seulement. La violence est paroxysme chez Clay et nature chez Benton. Le premier y est excité ; le second s'en sert pour attaquer avec un orgueil presque incroyable. Clay est surpris par la violence ; Benton l'a toujours sous la main.

Clay parlait quand je suis arrivée au sénat aujourd'hui un peu plus tard qu'à l'ordinaire. On ne s'y attendait pas. Quelque chose, étant survenu pendant la discussion, lui avait fait prendre la parole, et je l'ai vu dans un de ces moments où sa gravité passionnée entraîne involontairement ou impose à la foule qui l'entoure. Il était là, les mains fermées, levées, le visage haut, et d'une voix dont j'appris alors seulement à apprécier le pathos et l'harmonie, il assurait que ses vues étaient pures, qu'il n'avait d'autre but que le bien de la patrie. « Qu'est-ce qui pourrait me tenter? ajouta-t-il ; à mon âge, on est plus près du ciel que de la terre et trop près de quitter celle-ci pour rechercher une récompense quelconque. Le témoignage de ma conscience me donne seul la force de lutter. »

Toute l'assemblée était silencieuse, et j'éprouvais une sympathie profonde pour cet unique combattant si isolé au milieu de beaucoup d'ennemis et d'auditeurs qui lui étaient défavorables et sans un ami. Mais cet isolement constitue la grandeur la plus élevée de la terre si l'on a le juge suprême pour ami ou du moins pour unique confident.

Clay fera lundi prochain, à ce qu'il paraît, son dernier grand discours, celui qui le tuera sur la question de la Ca-

lifornie; après quoi, elle sera probablement bientôt décidée d'une manière quelconque. Dans tous les cas, Clay partira pour les bords de la mer, où il va prendre les bains. Je resterai encore quelques jours ici pour l'entendre.

Je vais te parler maintenant de diverses personnes et choses qui m'ont offert de l'intérêt ici. Parmi les premières se trouve un savant, M. Scoolcraft, qui a découvert les sources du Mississipi bien avant au nord dans la province de Minnesota. Il a beaucoup vécu parmi les tribus indiennes, raconte des choses intéressantes à leur sujet, s'occupe de la publication d'un ouvrage qui les concerne ainsi que la contrée du Mississipi supérieur. M. Scoolcraft marche avec des béquilles, par suite d'une paralysie de la jambe; mais son esprit se meut librement. C'est un homme instructif à écouter et très-bienveillant. Il m'a donné, ainsi que d'autres, la plus grande envie de voir le Mississipi supérieur, dont le caractère est grandiose, dit-on, d'aller parmi les Indiens, de voir leur vie sauvage, de parcourir la vallée du Mississipi dans toute sa longueur, depuis le nord jusqu'à la Nouvelle-Orléans au sud. Je voudrais voir cette patrie future d'une population qui deviendra plus nombreuse, dit-on, que celle de toute l'Europe actuelle. Depuis que j'ai vu le sud de l'Amérique du Nord, depuis que je pressens la vie de l'Ouest et reconnais la vérité de ces paroles d'Émerson : « le poëte de l'Amérique n'est pas encore venu; » quand même je ne verrais pas le poëte, je serais bien aise de voir la muse qui l'inspirera, de jeter au moins un regard sur la grandeur de son empire, les forces dont elle disposera dans la nature, d'acquérir un pressentiment de la vie et du développement des générations futures qui l'habiteront.

Dans la collection des curiosités indiennes que possède M. Scoolcraff, se trouvent de petites flûtes dont les Indiens se servent lorsqu'ils sont épris et veulent déclarer leur amour à l'objet aimé. Ils se tatouent, se parent de leur mieux, et vont, pendant un soir ou une nuit calme, jouer de la flûte dans le voisinage de la tente ou wigwam de la bien-aimée. Si la belle est bien disposée en faveur du musicien, elle se montre hors de la tente, quelquefois elle s'avance et se laisse emmener par lui. Cette flûte est un instrument fort incomplet, et les Indiens, qui sont peu organisés pour la musique, ne produisent avec elle que des sons presque dépourvus de mélodie et ressemblant au sifflement ou gazouillement des oiseaux. M. Scoolcraff a eu la bonté de me donner des dessins sur la vie et les coutumes des Indiens ; l'un d'eux représente cette déclaration d'amour nocturne.

A l'observatoire d'ici, j'ai regardé la lune avec un vieux et très-bon télescope ; j'ai vu sa rêveuse, Mare vaporum, ses vallées, ses montagnes et la crevasse de l'une d'elles. Il est fâcheux que ce joli observatoire soit situé dans un endroit malsain (sur le bord de la Potomac), où les savants ne peuvent habiter sans perdre la santé.

Je suis allée un jour, avec mademoiselle Dix et un joli couple nouvellement marié, à la chute de la Potomac, dans une contrée agreste et pittoresque. Ici habitait, dans la plus grande solitude, une sorte de génie du lieu, espèce de sauvage ayant sept doigts à chaque main et aux pieds ; c'était un géant pour la taille. Il vit de poisson, est doux, dit-on, quand on le laisse en paix, mais dangereux comme

combattant lorsqu'il est troublé; je le crois. C'est une de ces natures moitié homme, moitié démon, que les déserts de l'Amérique semblent produire encore.

J'ai vu l'autre jour une curiosité de moindre espèce, non pas dans le désert, mais au Capitole. Me trouvant à la chambre des représentants, où il y avait beaucoup de monde dans la galerie, je m'avançai jusqu'à la balustrade pour essayer d'entendre quelque chose de ce qu'on disait en bas dans la salle. Debout, près de moi, était une femme d'âge moyen, pauvrement vêtue, et si petite, qu'elle atteignait à peine mon épaule. Quelques personnes venues dans la galerie pour me saluer prononcèrent mon nom, et lorsqu'elles se furent retirées, ma petite dame se tourna vers moi en exprimant le désir de me « donner une poignée de main, » me demanda la permission de dire que j'étais la bienvenue. Mais elle ajouta d'un ton mécontent : « Je suis fort désappointée à votre égard. — Et pourquoi? demandais-je. — Parce que, dit-elle avec un regard sérieux et peu satisfait, je vous croyais de haute taille. — Ah! repris-je en souriant, aviez-vous le désir que je fusse grande? — Pas précisément, mais je suis fort désappointée? » La main posée sur sa poitrine, elle continua, complétement tournée de mon côté et avec beaucoup d'emphase? « Vous voyez en moi une descendante des vieux pèlerins, une descendante en ligne directe du célèbre Miles Standish. » Cette petite femme s'attendait évidemment que j'allais éprouver beaucoup de surprise; mais je me bornai dire : « Ah!... » Si j'eusse eu un peu d'énergie, j'aurais ajouté: « Vous me désappointez extrêmement, car la petite-fille du grand Miles Standish devrait avoir au moins six pieds de haut. » Mais je m'en tins à une exclamation joyeuse avec un regard et un sourire qu'elle put expliquer à son gré; ce fut probablement à son avantage, car elle

continua à me raconter d'un ton sentencieux l'affaire qui l'avait amenée. Cette petite dame était grave, importante de part en part, mais ne ressemblant guère, je crois, à son ancêtre le vieux pèlerin.

Le professeur Johnson est de retour. A la réception de la lettre annonçant sa prochaine arrivée, sa femme fit un bond de joie, moi aussi par sympathie et de plaisir, car j'allais revoir un de ces bons ménages dont j'avais déjà rencontré un grand nombre dans le Nouveau-Monde. L'époux attendu arriva le lendemain ; c'est une nature large, bienveillante, joviale, bonne, qui ajoute beaucoup par sa présence à la richesse et à l'agrément de la maison, même relativement à moi. M. Johnson me fait la lecture à haute voix l'après-midi et le soir, pendant les heures où parfois je suis libre, ou bien lorsque, le temps étant pluvieux (il l'a été pendant une couple de jours), nous empêche de sortir. M. Johnson m'a lu ainsi l'admirable biographie du président Adam de Governeur-Seward ; elle m'a surtout frappée par la noblesse de caractère que cet homme d'État respectable a montrée dans une lutte contre l'esclavage. Un grand homme politique de ce pays doit être en même temps un sage et un héros pour atteindre la hauteur voulue.

Je passe presque toutes mes matinées au Capitole et en général au Sénat. L'après-dîner, des sénateurs de mes amis me conduisent en voiture dans différents endroits des environs. Le soir, je reçois des visites à la maison. Durant une promenade avec Governeur-Seward, il m'a raconté la circonstance de sa vie à laquelle il est redevable de son horreur inextinguible pour l'esclavage, et de son opposition inébranlable contre cette institution. Hier, je suis allée en voiture avec le sénateur de l'Illinois et mademoiselle Lynch, voir un vieux champ de bataille, maintenant cimetière,

sur le bord de la Potomac. Lorsque je contemplai de là, avec le général Skield, cette vaste perspective et les rives de la Potomac parsemés de villages, d'églises, de villas avec leurs parcs, il s'écria en les indiquant du doigt : « Regardez ! voilà l'Amérique! » Et, en effet, c'est cela.

On ne voit pas la véritable vie du Nouveau-Monde dans les grandes villes, avec leurs édifices, leurs rues sales, mais dans la richesse des petites sociétés, des jolies habitations particulières entourées de champs et de bois, au sein d'une grande nature, sur les bords frais des rivières, avec leurs montagnes, leurs forêts et tous les moyens de jouir d'une vie pleine et vigoureuse. Font partie de cette plénitude et vigueur de la vie, les grandes rivières, les nombreux cours d'eau dont l'Amérique du Nord est si richement pourvue, auxquels elle doit son avancement moral et physique, qui rapprochent tous les points de l'Union et les mettent facilement en rapport les uns avec les autres. La circulation de la vie et de la population des États-Unis est déjà considérable, elle s'accroît chaque jour par l'intermédiaire de bateaux à vapeur et de chemins de fer nouveaux. Le Nord va au Sud et le Sud au Nord, comme la navette du tisserand, soit pour affaires, soit à cause du climat. Les habitants du Nord aiment, pendant les mois d'hiver, à se réchauffer aux vents d'été, à cueillir des fleurs dans la Caroline, la Floride, à Cuba, qui est encore en dehors de l'Union politique. Les habitants du Sud fuient leurs étés éternels, énervants, des mois de mai, juin, juillet, août, septembre, et cherchant à se ranimer près des lacs frais du Massachusett, du New-York, ou dans les « Montagnes-Blanches » de l'État de Granit. Le nord et le sud de l'Union ne peuvent se passer l'un de l'autre, ne peuvent être séparés, sans que le sang vital de l'État ne s'arrête et ne mette ainsi

sa vie en danger. Les hommes politiques d'ici le savent; c'est pourquoi ils s'efforcent, dans la lutte actuelle, d'entretenir cette circulation par le bill de compromis. Les abolitionnistes ultra soutiennent qu'il est inutile, que depuis vingt ans ils entendent parler du danger auquel l'Union est exposée, et qu'au fond elle n'en court aucun. Mais...

J'ai, parmi les hommes de Washington, plusieurs connaissances fort intéressantes et dont je te parlerai plus en détail quand nous nous reverrons. Je ne fais pas la même remarque pour les femmes hors de cette maison; j'en excepte cependant mademoiselle Dix. Une jeune muse bien douée, il est vrai, mademoiselle C..., me semble trop amazone et pas assez noble comme telle. Le cœur et l'esprit ne lui manquent pas, mais son goût s'est égaré. Si je la voyais souvent nous finirions peut-être par nous rapprocher; maintenant on peut comparer nos relations à celles des billes de billard qui carambolent. Les esquisses que mademoiselle C... trace et publie, dans l'un des journaux de la ville, sur les membres et les actes du Congrès actuel, sont brillantes, hardies, souvent frappantes; mais elles ont parfois le défaut que je reproche à l'auteur et n'en produisent pas moins une sensation méritée. Une autre femme auteur, bien douée également, et qui commence à attirer l'attention par ses romans, est trop repliée sur elle-même. Je vois tous les jours au Sénat, dans la galerie, une foule d'élégantes toilettes et quelques visages véritablement jolis; malheureusement ils ne paraissent être là que pour se faire voir. En les regardant, je suis obligée de me dire, au sujet de leur expression : « Quelle insignifiance! » J'acquiers, sans le vouloir, et avec plus de force, la conviction que les Américaines ne sont pas, en *général*, à la hauteur de la bonne renommée que leur ont faite les voyageurs européens : je les voudrais

autrement. Les beaux exemples de dignité et de grâce féminine que j'ai vus ici ne contredisent pas cette pensée. Ce n'est point la faute des femmes, mais de leur éducation; elle s'est améliorée, c'est vrai, mais sans leur donner de notions meilleures, plus élevées du monde et de la société. Généralement parlant, les hommes me semblent, en Amérique, supérieurs aux femmes, sous le rapport de la culture de l'esprit et du savoir-vivre. Il n'y a rien d'étonnant en ceci, car l'Américain, lors même qu'il n'aurait pu acquérir qu'une faible instruction scolastique, entre de bonne heure dans la grande école de la vie civile. Elle lui fait produire d'une manière variée tous les dons qu'il tient de la nature sous le rapport de la force et de l'activité de l'intelligence. Il se familiarise dès ses jeunes années avec les différentes carrières de la vie; quand même le temps lui manquerait pour en approfondir quelques-unes, aucun de leurs points cardinaux ne lui sont étrangers s'ils se rapportent au bien-être de l'humanité, à la santé de la vie sociale. Pour la vie pratique, il acquiert en outre des connaissances locales et spéciales; d'où il résulte qu'on apprend toujours quelque chose en causant avec un homme de ce pays; si la nature a répandu en lui la semence d'une humanité plus haute, on voit surgir d'eux-mêmes ces beaux exemplaires masculins qui parent la terre d'hommes assez rapprochés de la perfection. J'en connais plusieurs parmi ceux qu'on désigne comme « s'étant faits eux-mêmes. »

Le 21 juillet.

Je suis allée aujourd'hui dans une église méthodiste des nègres libres. Le prédicateur, jeune noir (je l'ai vu remplir les fonctions de commis dans une boutique de la ville),

ressemblait d'une manière remarquable, pour la figure, à un singe. Improvisateur de talent, il possède aussi celui d'appliquer d'une manière frappante les vérités théoriques aux événements ; j'ai souvent admiré les nègres sous ce rapport. Celui-ci possédait également à un haut degré le pouvoir d'électriser son auditoire, et, dans les églises méthodistes, les assistants donnaient toujours de l'air à leurs pensées et à leurs sentiments ; c'est aussi ce qui a eu lieu cette fois : la chose fut même poussée jusqu'au ridicule, tant les cris et la manifestation de ces sentiments étaient violents. Le prédicateur avait pris pour texte, comme d'habitude, « conversion et perfectionnement, ou mort et damnation. » Lorsqu'il parlait de fautes et de péchés, ses peintures étaient graphiques comme ses gestes. Quand il parlait des péchés commis par la langue, il avançait la sienne, la secouait avec les doigts très-énergiquement Quand il exhorta son auditoire à prendre congé du démon, à se détourner de lui (après avoir d'abord parlé avec force de la malédiction que le diable attire), ses expressions furent tellement vigoureuses et satisfaisantes, que tout l'auditoire ressembla à une mer houleuse. On n'entendait que ces cris : « Oui, oui, adieu pour toujours ! Amen. Va-t'en !... O mon Dieu ! Jésus ! Amen, amen ! Adieu, etc., etc, » tout cela entremêlé de soupirs, de cris, de rugissements convulsifs. Les assistants se seraient abandonnés à tous les excès imaginables, si le prédicateur les y avait engagés. Dès qu'il cessa de parler, cette houle de sentiments se calma, et il y eut un acte dicté par un noble esprit social. Le prédicateur annonça qu'un esclave, membre de la paroisse, serait vendu au Sud, et par conséquent séparé de sa femme et de ses enfants, si l'on ne trouvait pas assez d'argent à Washington pour parfaire la somme demandée par le propriétaire de cet esclave,

Les paroisiens nègres offrirent de se cotiser pour racheter la liberté de ce frère enchaîné. Une coupe d'étain fut placée sur un tabouret dans l'église; les monnaies d'argent y résonnèrent joyeusement l'une après l'autre.

L'auditoire se distinguait par son extérieur probe et riche en même temps. Tous étaient bien habillés, avaient l'expression de gens graves et réfléchis. Je n'ai pas trouvé chez les femmes la coiffure pittoresque qui leur sied si bien ; elle était remplacée par les chapeaux de femme ordinaires, qui leur vont si mal. Mais quelle chaleur de sentiments il y avait dans ces yeux et ces visages noirs!... Il y a aussi de la vie dans les réunions de ce peuple, et quoique leur manière de l'exprimer tourne quelquefois au comique, on ne s'endort pas à les voir, comme cela arrive souvent dans les réunions et les églises compassées des blancs.

De cette paroisse nègre, qui offre un témoignage honorable des rapports de l'Amérique avec l'Afrique, je vais te conduire dans un lieu qui rend aussi témoignage, mais dans un sens opposé. J'y suis allée ce matin avec le docteur Hebbe et ma bonne hôtesse avant de monter au Sénat, car la maison servant de dépôt d'esclaves à Washington est près du Capitole, d'où on peut la voir, quoique grise, humide et cachée par des arbres touffus, comme si elle avait honte de servir de prison à des innocents. On ne nous laissa point entrer dans l'enclos où les enfants nègres couraient ou étaient assis; mais, auprès de la petite porte grillée, nous rencontrâmes le gardien des esclaves, homme de bonne humeur, communicatif, mais évidemment grossier; il paraissait charmé de nous montrer son pouvoir et son autorité. Madame Johnson désirait un petit nègre pour domestique et demanda si elle pourrait s'en procurer un ici. « Non! nous ne donnons pas d'enfants.

On les garde un peu de temps dans cette maison pour les engraisser, puis ils sont envoyés sur les marchés à esclaves du Sud. Pour le moment, on ne peut en vendre ici. Ce dépôt contient des sujets qui se vendront magnifiquement dans le Sud, entre autres une jeune fille élevée en dame, sachant broder, jouer du piano, s'habiller comme une dame, lire, écrire, danser. Tout cela lui a été enseigné dans la famille dont elle est la propriété et qui l'a traitée, depuis ses premières années, en enfant de la maison. Mais ces avantages lui ayant donné trop d'orgueil, on a voulu l'humilier en l'envoyant au dépôt pour être ensuite vendue. »

Ceci nous a été raconté par le gardien. Je l'ai un peu questionné sur le caractère et la disposition d'esprit des esclaves enfermés dans ce dépôt. « Ils seraient ingouvernables sans la crainte des coups, » me répondit cet homme. Ma bonne et franche hôtesse ne put contenir son indignation. Le gardien sourit, persista à dire que les nègres, hommes et femmes, ne pouvaient être conduits qu'avec le fouet, et prit congé de nous, aussi content de sa personne et de son monde que nous étions mécontentes de lui.

Un dépôt d'esclaves à Washington, et si près du Capitole des États-Unis! Ne pourrait-on pas être tenté d'y monter et d'y faire la lecture de la Déclaration d'indépendance américaine? Mais elle finira par y être lue. La liberté et la gloire de l'Amérique ne périront et ne s'assoupiront pas entre les mains des Américains.

T'ai-je parlé du baptême par immersion auquel j'ai assisté dans une église de cette ville? Je ne le crois pas. Dans

le Sud, sur le bord des rivières rouges, à Mâcon et à Savannah, j'ai vu des processions de gens revenant d'un baptême dans la rivière, mais non pas la cérémonie. Je viens d'y assister dans une église baptiste d'ici. Après le sermon, la chaire fut changée de place et laissa voir dans le chœur six jeunes filles alignées, en blouses de laine d'un gris blanc serrées autour de la taille avec une écharpe. Un jeune prêtre en noir descendit dans une excavation qui se trouvait dans le plancher du chœur. C'était un bassin plein d'eau. De cette place, il parla à l'assemblée et aux jeunes filles qu'on devait baptiser, de la signification de cette cérémonie, de ses propres sentiments la première fois qu'on le plongea dans l'élément purificateur, avec la connaissance entière du sens et de la force de cet acte. Il invita ensuite les jeunes sœurs à s'approcher du bain de la nouvelle naissance; elles s'avancèrent, une à la fois et conduite par un parent âgé, vers le bord du bassin, où le prêtre, prenant la main de la néophyte, l'aidait à descendre l'escalier. Il restait un instant devant elle dans le bassin en lui tenant les mains. La jeune fille faisait sans doute une promesse, mais je ne l'entendis pas. Ensuite, sa nuque appuyée sur la main du prêtre, elle fut plongée en arrière et vivement dans l'eau. Ce fut l'affaire d'un instant, et, dès qu'elle se redressa, on entonna un chant d'action de grâces, dont les premiers mots me parurent être : « Réjouissez-vous, réjouissez-vous! » Quand la jeune fille baptisée remonta l'escalier, elle fut reçue par des parents qui l'enveloppèrent d'un grand châle ou manteau et la firent sortir promptement du chœur.

Cette cérémonie fut répétée pour cinq jeunes filles et un jeune homme; restait encore l'une de ces enfants, la plus jeune, la plus jolie. Immobile dans un coin, elle ressem-

blait à un ange d'église, et l'on aurait pu la prendre pour une statue si les roses de ses joues n'avaient point prouvé qu'elle vivait. J'étais surprise de la force de volonté qui permettait à un être si frêle de rester debout, immobile et dans l'attente pendant si longtemps. Le prêtre sortit du bassin ; tout paraissait fini. Avait-il oublié cette jolie jeune fille, ou bien était-ce une statue? Un homme âgé s'avança, parla à l'auditoire; c'était le père de la jeune fille. Il avait été son précepteur, après l'avoir initiée à la vie et aux principes de sa religion, il avait obtenu l'autorisation de baptiser lui-même son enfant chéri. Il descendit dans le bassin, et la statue remua. La jeune fille s'avança seule d'un pas léger, avec toute la confiance d'un enfant pour son père bien-aimé et se livra entre ses mains. C'était joli et en même temps touchant de voir le vieillard et la jeune fille se tenir par les mains sous le regard du ciel, — le père baptisant sa fille, celle-ci s'abandonnant à la direction du père et initiée par lui à une vie sainte. — La scène aurait été plus belle encore si elle s'était passée en plein air avec le ciel bleu au-dessus, des arbres verdoyants à l'entour. On chanta de nouveau : « Réjouissez-vous, réjouissez-vous, » sur le dernier enfant baptisé; le père et la fille sortirent de l'eau.

La plus grande partie de l'assemblée, parmi laquelle on voyait une foule d'enfants, considérait tout ceci comme un spectacle, et fit un bruit terrible en se précipitant hors de l'église, malgré les exhortations du prêtre, qui les engageait à être moins bruyants. Même auprès des fleuves, dans le calme des forêts, les baptêmes sont troublés par des spectateurs curieux et sans frein.

Je vais sortir pour me rafraîchir l'esprit en faisant une promenade solitaire hors de la ville avec mon amie quake-

resse, mademoiselle Donaldson. Je parierai d'ici la semaine prochaine pour retourner à Philadelphie et me rendre de là, avec le professeur Hart, aux bains du Cap-May. Après m'être salée et fortifiée dans la mer pendant une quinzaine de jours, j'irai à New-York pour consulter Marcus et Rébecca sur mes courses ultérieures et savoir si j'irai au Nord ou à l'Ouest. M. et madame Lowell veulent faire avec moi le voyage du Niagara, et je compte partir de là pour l'Ouest et le Mississipi, sans savoir encore jusqu'où j'irai. Les géants attirent, mais Dieu dispose.

Hier au soir, il y a eu chez moi grande réunion « d'amis, » de connaissances et de personnes que je ne connaissais pas. On m'a donné des fleurs et j'en ai distribué. On ne peut refuser aux Américains une cordialité vive et une chaleur juvénile.

J'ai appris que Robert Peel s'est tué en tombant de cheval; tout le monde ici s'afflige de la mort de ce grand homme d'État, mais « en passant, » personne n'ayant le loisir, dans ce moment, de s'occuper des autres peuples. Tous les esprits américains songent à leurs propres affaires, à la chaleur qui a pris complétement le dessus. Les membres du Congrès sont fatigués au delà de toute expression. « L'éloquence de Démosthènes ou de Cicéron ne serait pas capable de nous ranimer, » me dit l'autre jour un sénateur épuisé. Cependant on écoute encore avec satisfaction le sénateur de l'État Granit, M. Hale, à cause de ses saillies animées et spirituelles; mais tous ses collègues aspirent après le moment où ils pourront retourner chez eux, aller prendre les bains, s'éloigner, ne plus entendre les discours et les luttes du Capitole, et se soustraire à la vie de « haute pression » que l'on mène à Washington. Le dernier grand discours de la session est attendu demain.

Le 22 juillet.

Henry Clay a parlé, mais la question est restée au même point; le monde continue à marcher comme il le faisait; on dit cependant que la clôture du Congrès est prochaine. Le discours de Clay (il a duré trois ou quatre heures) n'a été en réalité que le résumé de la position, du développement de la question pendante de cette session, et une exposition de la manière dont Clay l'a traitée. Ce discours n'a point paru faire une grande impression sur le Sénat. Un appel sentimental adressé aux membres du Congrès sur ce qu'ils diront en rentrant chez eux, à leurs femmes, à leurs enfants, relativement à la situation du pays, a complétement échoué et provoqué le rire; il en a été de même de l'invitation à se dépouiller de toute petitesse, de tout motif égoïste, etc., etc., de donner, en vue du bien général, leurs voix au bill de compromis. Cette exhortation ne pouvait manquer d'échouer, puisqu'elle paraissait supposer que la résistance au bill était inspirée par des motifs bas, ce qui n'est point. Mais j'ai dû admirer les forces athlétiques de Clay sous le rapport de l'âme et du talent oratoire. Après avoir parlé pendant plus de trois heures avec feu, énergie, et quelquefois avec passion, d'une manière claire et logique, sur la lutte et la position de la question dont le Congrès s'occupe depuis sept mois, Clay soutenait encore avec vigueur un combat léger, — quoique avec les armes tranchantes du sarcasme, — contre le sénateur du New-Hampshire, qui mettait, comme d'ordinaire, tout le Sénat en gaieté. Clay se montra aussi habile que lui, mais moins amer. Plusieurs de ses saillies furent applaudies avec

tant de bruit par la galerie, que le président, après avoir réclamé plusieurs fois le silence, dit avec colère qu'il la ferait évacuer si l'on recommençait.

Clay se dispose à quitter Washington ; il est probable qu'après son départ la question du bill de compromis sera bientôt décidée. L'opposition est trop forte contre lui et le bill dans ce moment, et il montre la même opiniâtreté à le soutenir.

Demain, je partirai avec mademoiselle Dix pour Baltimore, où je m'arrêterai une couple de jours en allant à Philadelphie.

Je quitte Washington, et cette scène de la vie dans le Nouveau-Monde se ferme devant moi pour toujours. Qu'ai-je vu ? Quelque chose de plus beau que les assemblées délibérantes du Vieux-Monde ? Non. Quelque chose de nouveau ? Non ; pas chez les sénateurs du moins. Ce qui est *neuf*, le Seigneur l'a mis sous notre main dans le monde créé par lui et sur la terre nouvelle de ce monde où la lutte a lieu, dans les perspectives que les questions de liberté et d'esclavage ouvrent sur des contrées et des scènes naturelles inconnues jusqu'ici, et qu'on n'aperçoit maintenant qu'à travers des clôtures incertaines. Ce qu'il y a de rafraîchissant, de nouveau, provient de la différence de caractère des divers États représentés, et surtout du grand pays de l'Ouest, que l'on connaît à peine ; de la vue de ses déserts, de ses paradis, où errent maintes races d'hommes, cherchant ou se construisant une demeure ; de l'immense Texas, où cinq États encore peuvent être créés, où des champs fertiles sont traversés par Rio-Grande, Rio-Collorado et d'innombrables rivières ; du Nouveau-Mexique, avec ses déserts à fonds de granit, où l'eau manque dans des espaces de trente, de quarante milles, mais dont la *vallée de los Angelos*, avec sa chaleur tropicale, fait murir les

fruits de cette région ; de la Californie, avec ses rivières qui charrient de l'or, ses montagnes rocheuses remplies de ce métal, ses nombreuses et bizarres productions naturelles, sa *Sierra-Nevada* aux neiges éternelles, son grand lac salé dont les bords sont habités par « les saints des derniers jours » (les Mormons), dans une vallée dont la richesse et la beauté climatérique rivalisent, dit-on, avec celle du Caucase, du Pérou, et offrent, comme ces contrées, toutes les conditions naturelles nécessaires au développement d'une humanité parfaite ; de la Californie, le plus vaste de tous les États du Nouveau-Monde, terre véritablement nouvelle pour l'observateur, remplie de belles et fantastiques visions ; vers laquelle les peuples de l'Est et de l'Ouest se précipitent pour chercher de l'or ; de la Californie, qui a pour frontière, à l'orient, la steppe sauvage de Nebraska, lieu de chasse des tribus indiennes ; à l'occident, l'océan Pacifique dont les vagues se heurtent, dit-on, avec tant de régularité contre le rivage, que le bruit en est entendu au loin, que l'air et les feuilles en sont agités bien avant dans le pays. En ajoutant à ceci les projets concernant Panama et l'Amérique centrale, où les peuples des États-Unis creusent des canaux, établissent des chemins de fer pour joindre les deux Océans, tout cela présente un spectacle neuf, rafraîchissant, il en est question dans les débats du Congrès. Quant à la discussion proprement dite, je n'y vois rien de grand, mais la même amertume, la même injustice entre les partis politiques qu'en Europe, la même méfiance à l'égard de leur loyauté respective, les mêmes passions chez les hommes d'État grands et petits, et le même vouloir de faire dominer son idée n'importe à quel prix, la même mésintelligence, les mêmes personnalités, le même détournement de la chose à la per-

sonne, la même facilité à s'irriter, la même susceptibilité au sujet de ce cher *moi* qui donne lieu à des interpellations, des emportements, des déclarations incessantes, à une foule de petites escarmouches qui retardent indéfiniment la fin des grandes batailles, et font ressembler les grands hommes, les représentants des grands États, à de petits enfants querelleurs. Si l'on ajoute à ceci la susceptibilité du représentant pour l'honneur et la dignité de l'État qu'il représente, son ardeur à se lever, à se précipiter en avant, à la moindre allusion qui lui paraît attentatoire à cet honneur, les occasions de combattre ne manquent pas, comme tu le vois.

C'est le côté sombre de l'assemblée ; mais elle a aussi son côté clair, aussi brillant que celui du Vieux-Monde. On y entend de nobles protestations contre les ténèbres et l'égoïsme, des appels au but élevé de l'Union, au bien-être de l'humanité. L'aigle debout sur la roche de l'Océan bat des ailes, fixe de temps à autre le soleil, mais il n'a pas encore pris son vol vers lui. Henry Clay ressemble à cet aigle. Daniel Webster, c'est l'aigle qui tournoie dans le nuage, et forme des cercles autour d'un soleil imaginaire, — la constitution. Aucun de ces hommes ne paraît doué d'un caractère grand et moral, de cette grandeur que j'admire chez le législateur le plus illustre du Vieux-Monde, — *Moïse*.

Le 25 juillet, près de Baltimore (Maryland).

C'est d'une campagne infiniment jolie, ayant vue sur l'embouchure du Potasco, dans la baie de Chesapeak, près de Baltimore, que je t'adresse, mon Agathe, un affectueux

bonjour. Je suis dans la famille du général Stuart, ainsi que mademoiselle Dix, en route, elle et moi, pour Philadelphie. Mon hôte est un militaire vif, cordial, poli, causeur; sa femme est belle, douce, la mère heureuse de dix jeunes enfants. C'est évidemment un couple, un intérieur bon et heureux ! Je sens cela dès que j'entre dans une maison.

Après nous être adressé un adieu des plus amicals, mes excellents hôtes de Washington, mon amie quakeresse et moi, je suis partie, ainsi que mademoiselle Dix, accompagnées par un ami de Downing, M. Williams Russell. Mais cette journée de voyage a été pénible et fatigante, par suite de la chaleur et des nombreux changements dans les moyens de transport, nécessités par les rivières qui coupent les routes. La Susquehanna m'a offert de beaux points de vue. Assez avant dans la soirée, je me suis assise seule avec mademoiselle Dix, et par le plus magnifique temps du monde, sur le balcon de la villa du général; je baissais mes regards vers l'étincelante rivière et la vaste baie de Chesapeak, en écoutant le récit des événements si simples et cependant si remarquables de la vie de ma compagne. Parmi les scènes variées de mon séjour sur ce continent, celle-ci n'était pas une des moins intéressantes.

J'avais prié mademoiselle Dix de me raconter comment elle avait pris la voie qu'elle suit encore maintenant, en protectrice et médiatrice des malheureux. Je t'en dirai davantage lorsque nous nous reverrons; je me borne aujourd'hui à la réponse qu'elle fit à ma question. « Ce n'est pas un événement, une révolution remarquable dans ma vie intérieure ou extérieure, mais un acte de simple obédience envers la voix de Dieu qui m'appelait. J'arrivais d'Angleterre, où j'étais allée pour ma santé, après avoir été obligée de tenir une école pendant plusieurs années en vue de

ce voyage. J'étais abattue par l'oisiveté, l'inutilité de ma vie ; j'aspirais après un noble but quelconque, après une chose qui pût remplir le vide de mon âme. Un jour, en sortant de l'église, je vis deux messieurs causant ensemble, et j'entendis l'un deux s'exprimer ainsi : « Je voudrais « que quelqu'un eût l'idée d'aller à la prison de... elle est « dans un état épouvantable. » Au même instant, il me vint à l'idée : « Ceci pourrait m'aller. » Je visitai la prison ; elle contenait une foule de malheureux aliénés enfermés comme des criminels et traités de même; des abus s'y étaient introduits en grand nombre. J'écrivis un mémoire à ce sujet, puis un projet de réforme sur cette prison, et j'adressai le tout au gouvernement. Une subvention fut accordée pour améliorer la prison et construire un asile des aliénés, afin qu'ils fussent convenablement soignés. C'est le commencement. Ma route dès lors était tracée, et ce que j'ai fait depuis a marché comme de lui-même. »

Washington était derrière moi avec ses batailles politiques, ses luttes amères d'État à État, d'homme à homme, sa vie, ses rapports troublés, ses vues non pas satisfaisantes et tenant du chaos. Près de moi se trouvait une petite vie humaine, qui, moyennant un acte de « simple obéissance, » était sortie de son isolement, de ses ténèbres, pour embrasser une carrière active, remplie de bénédiction, en faveur des êtres mal partagés par la nature répandus dans les États-Unis. C'était la petite rivière qui coulait devant nous ; née à des sources invisibles, elle s'était développée au point de former une baie magnifique et s'unissait par elle à l'Océan.

Durant les douze années qu'elle a déjà consacrées aux aliénés et aux prisonniers dont elle est le bon ange, mademoiselle Dix a parcouru la plupart des États de l'Union,

pénétré dans des contrées et des lieux auparavant cachés aux regards de la lumière, en apportant le message de l'espérance et de la lumière à ceux qui étaient assis dans les ténèbres. Les admirables mémoires adressés par elle au gouvernement, à des particuliers influents, ont été l'origine et la source de la fondation de treize hôpitaux pour les aliénés, de l'amélioration des prisons, surtout dans les États du Nord. Mademoiselle Dix est un des plus beaux exemples de ce qu'une femme peut faire sans autre appui que sa volonté, son caractère personnel, sans autre pouvoir que son but, son droit, la capacité qu'elle possède de les faire valoir. Je l'admire, j'admire surtout son courage et sa persévérance. Sous d'autres rapports, nous sympathiserions difficilement ensemble, et je pourrais aimer des personnes moins remarquables. Mais la mission qu'elle remplit envers l'humanité me plaît; j'aime sa figure dans le forum des États-Unis, dans la petite embrasure où elle file en silence le tissu de l'asile des infortunés, point central et paisible où vont aboutir les fils de la charité chrétienne, qu'elle conduit, — divine fileuse de la maison de Dieu, — à travers les luttes journalières et sans se laisser arrêter par elles. Comment ne baiserais-je pas sa main? — Je l'ai fait et le fais encore en esprit dans ce moment et avec reconnaissance pour le bien qu'elle a opéré.

Baltimore est la capitale du Maryland, État à esclaves, et le Maryland est le plus ancien foyer du catholicisme aux États-Unis. Lord Calvert-Baltimore, qui de protestant se fit catholique et renonça pour cette raison à ses emplois, fut le premier fondateur de la colonie du Maryland, destinée surtout à offrir un asile, non-seulement à ses coreligionnaires persécutés ou malheureux, mais à tous les peuples et toutes les sectes chrétiennes. On cite ici, parmi

les plus anciens planteurs, des Suédois et des Finlandais. Le noble et généreux Baltimore voulait donner à l'Église catholique du Nouveau-Monde une base plus large que celle qui la soutenait dans le vieux monde. La ville de Baltimore devint le siége d'un évêché et le couvent de la Visitation la maison-mère de tous ceux du même ordre établis dans le Nouveau-Monde. Le Maryland avait des plantations de tabac, des esclaves, et vivait, dit-on, patriarcalement. On y trouve encore du tabac, des esclaves, — mais la vie y est moins patriarcale, comme on peut le conclure de diverses circonstances et histoires rapportées dans la chronique de cet État. Baltimore est encore le foyer du catholicisme, le siége de l'évêque et de l'ordre monastique de la Visitation. Quelque chose de l'esprit libéral de Baltimore paraît y subsister encore. Durant mon séjour à Washington, j'ai visité le couvent de la Visitation ; ce que j'y ai vu m'a plu infiniment, surtout l'air, les manières de la supérieure, des jeunes sœurs. Ces religieuses font des vœux perpétuels ; mais elles ont de l'ampleur dans les idées, s'occupent de l'éducation de la jeunesse, prennent soin des orphelines de père et de mère. Bon nombre des premières familles protestantes des États-Unis y envoient leurs filles, parce que l'enseignement est meilleur, moins cher, que dans les autres établissements d'éducation de ce pays. Le catholicisme aux États-Unis paraît avoir mis de côté tout ce qui l'a rendu redoutable dans le vieux monde, en conservant ce qu'il a de mieux ; il faut mettre de ce nombre les bonnes œuvres. On dit que les paroisses catholiques d'ici sont remarquables par leurs excellentes institutions en faveur des enfants et des malades. Le grand pensionnat forme le principal revenu du couvent. J'y ai entendu quelques jeunes personnes jouer de la

harpe et du piano, chanter des morceaux d'ensemble fort bien et avec goût.

A Baltimore, j'ai visité des prisons et la maison des aliénés sans y rien trouver à admirer. La ville est grande, moins jolie, a moins d'arbres et de jardins que la plupart de ses sœurs américaines que j'ai vues jusqu'à ce moment. Elle est célèbre pour son agréable vie de société, ses jolies femmes; la « Belle de Baltimore » est une joyeuse chanson nègre, que chantent avec amour les blancs, les noirs, les maîtres et les serviteurs. Ce que Baltimore a de remarquable pour moi se trouve dans une scène de cabaret et l'histoire d'une petite fille. Tu écouteras le récit de la première en faveur de la seconde; on ne peut les séparer.

Une famille du nom de Hawkins habitait Baltimore il y a quelques années. On l'avait vue dans une position meilleure; elle en était déchue par suite du penchant pour les boissons fortes auquel se livrait le père de famille. Dans une rue de Baltimore était un cabaret où chaque jour cinq à six buveurs avaient pris l'habitude de se réunir pour boire pendant toute la journée. Hawkins faisait partie de cette société, et, tout en la maudissant, en se maudissant lui-même ainsi que sa faiblesse, on aurait dit qu'une malédiction l'attirait de ce côté; une fois entré dans le cabaret, il ne pouvait plus en sortir. Hawkins revenait chez lui fort tard dans la soirée ou dans la nuit, et tombait souvent dans l'escalier; il y serait resté couché, exposé à mourir de froid, sans sa fille, la petite Hanna. Elle veillait jusqu'au moment où il rentrait, allait au-devant de lui, l'aidait à monter les escaliers, et, lorsqu'il tombait, Hanna, n'ayant pas la force de le relever, apportait oreiller et couverture, posait la tête de son père sur l'un, étendait l'autre sur lui de son mieux, et se couchait en-

suite à côté. La femme de Hawkins avait fini par se fatiguer de l'inconduite de son mari, et cherchait à pourvoir par son travail aux besoins de ses enfants plus jeunes. La petite Hanna (elle n'avait que dix ans) ne se fatigua pas de soigner son père et de lui prouver son amour filial. Quand Hawkins s'éveillait le matin, il avait l'habitude d'envoyer sa fille lui acheter de l'eau-de-vie. Hanna obéissait lorsque ses prières ne pouvaient le décider à y renoncer, et parvenait ainsi à éveiller en lui un sentiment plus fort de son indignité. Désireux de s'en distraire, il se levait et retournait — au cabaret. La vie de Hawkins fut pendant longtemps une succession de misères et de reproches qu'il s'adressait, interrompue seulement par une nouvelle ivresse.

Sa famille avait fini par tomber dans une profonde pauvreté; elle augmentait tous les jours. Un matin, Hawkins, malade de corps et d'esprit par suite de l'ivresse de la veille, s'éveilla dans son lit et ordonna comme d'habitude à Hanna d'aller lui chercher de l'eau-de-vie. Elle refusa en disant avec instance : « Pas aujourd'hui, cher papa ! » et elle pleura. Hawkins en colère lui commanda de se retirer, se leva, et se dirigea en chancelant vers son cabaret. Mais il s'y était passé une scène étrange et difficile à expliquer si l'on n'admet pas une intervention supérieure. Les ivrognes étaient déjà assis auprès des bouteilles pleines lorsque l'un d'eux dit : « C'est cependant bien extravagant de notre part de nous tenir ici et de nous détruire pour engraisser ce porc ! » (Ils entendaient par là le cabaretier.) Les autres furent du même avis; l'un d'eux ajouta : « Si à partir de ce jour nous renoncions à boire?... » Une parole en amena une autre; et ces hommes formèrent sur-le-champ une société, dressèrent un écrit par lequel ils s'en-

gageaient avec serment à renoncer complétement aux boissons fortes. Lorsque Hawkins arriva au cabaret, les frères de la tempérance lui présentèrent l'écrit qu'ils venaient de faire en disant : « Signe, signe ! » Étonné, troublé, presque hors de lui, Hawkins ajouta son nom aux autres. Il rentra en courant chez lui sans avoir bu une goutte d'eau-de-vie, et comme en proie à une ivresse d'un genre nouveau. Sa femme et sa fille étaient ensemble ; il se jeta sur une chaise sans pouvoir dire autre chose, sinon : « C'est fait ! c'est fait ! » Sa pâleur, son air égaré, les effrayèrent ; elles demandèrent ce qu'il avait fait. — « J'ai signé la promesse de tempérance, » s'écria-t-il enfin. Sa femme et Hanna se jetèrent à son cou, tous pleuraient de joie.

C'est donc de ce cabaret qu'est parti le mouvement qui se propagea avec la rapidité de l'éclair dans les États-Unis, entraîna des centaines de mille individus, grandit et éleva une puissante muraille contre l'ivrognerie, qui, semblable à une mer houleuse, débordait depuis quelque temps dans le pays et entraînait avec elle des gens de toutes les classes. Les anciens ivrognes du cabaret de Baltimore se transformèrent en prédicateurs de la tempérance, et sous le nom de « Washingtoniens, » allèrent, ainsi que d'autres, faire des discours dans les villes et les campagnes ; leur exemple donnait couleur et vie à leur tableau de la malédiction attachée à l'ivrognerie et de la félicité que procure une vie pure. Ils vinrent à Boston ; Hawkins était avec eux. On l'avait invité à parler ; mais, n'étant pas orateur, il fut impossible de le décider à s'avancer ; enfin on insista tellement qu'il prit la parole. Marcus Spring était présent ; il m'a raconté cette séance. Hawkins commença par ces mots : « J'ai été un ivrogne, » et s'arrêta tout court comme subjugué par ses souvenirs et la solennité du moment. La

nombreuse assistance lui adressa des encouragements qui le ranimèrent. Il reprit la parole, et se borna à raconter l'histoire de son ancienne misère et la conduite de la petite Hanna envers lui. La simplicité de la narration, sa beauté intime, la profonde émotion de l'homme qui la faisait, tout cela émut fortement l'auditoire. Les Washingtoniens se levèrent l'un après l'autre et prononcèrent des paroles tirées de la vérité intime de la vie et du cœur. Une voix dans la foule s'écria : « Y a-t-il aussi de l'espoir pour moi? — Oui, oui! lui fut-il répondu ; viens, frère, viens signer cet écrit. Nous te soutiendrons! »

Des milliers d'individus signèrent ce soir-là l'acte de tempérance. Le bon Marcus me dit qu'animé lui-même, ému par cette scène, il s'était levé pour exprimer sa joie, mais qu'après avoir prononcé deux paroles, — il resta court, oublia ce qu'il voulait dire, et s'assit en prenant la ferme résolution de ne jamais se présenter comme orateur.

Hawkins continue à parcourir le pays, à prêcher la tempérance. Il a maintenant de l'aisance, est considéré. Sa fille est, dit-on, avec lui dans l'Ouest ; ce n'est plus la pâle Hanna, mais une florissante jeune personne de seize ans.

Il y avait un peu de monde hier au soir chez le général Stuart, entre autres une mademoiselle *** (j'ai oublié son nom). C'est une femme d'un certain âge, fort aimable, d'un cœur chaud, d'un esprit frais, nature magnifique. Elle est fille d'un propriétaire d'esclaves, et riche. A sa majorité, elle a émancipé ses esclaves, en leur donnant à chacun (ils étaient vingt et quelques) une sorte de dot, pour les mettre à même d'embrasser une carrière indépendante. Elle m'a raconté qu'un de ces esclaves, un nègre, s'était toujours fait remarquer par sa bonne conduite, et avait,

après son affranchissement, acquis une fortune assez considérable, dans le commerce, pour lui permettre d'espérer qu'il finirait ses jours dans le repos et l'aisance. Ayant été ruiné par son fils, il s'était vu obligé dans sa vieillesse de subvenir à ses besoins par un travail rude, tel que de conduire du grès et des pierres destinées aux routes et aux bâtisses. A la fin, le vieillard tomba malade et sentit approcher sa fin. Il envoya un messager à mademoiselle *** pour la prier de venir le trouver, ajoutant qu'il ne mourrait en repos qu'après l'avoir vue. Elle se rendit à sa prière, et trouva le vieux nègre dans une chambre pauvre, couché et très-faible.

« Mame, lui dit-il, vous avez toujours été bonne pour moi ; je crois donc devoir vous dire une chose qui m'oppresse l'esprit, et vous demander de me venir en aide si vous le pouvez. »

Mademoiselle *** invita le vieillard à parler librement. Il continua : « Vous savez, Mame, comment j'ai perdu ma fortune, et que depuis bien des années j'ai vécu de mon travail et n'ai été à charge à personne. Néanmoins, je n'ai pu éviter, dans ces derniers temps, de faire des dettes, et je sens que je ne mourrai pas en paix sans la certitude qu'elles seront payées. Je voulais, Mame, vous prier de vous en charger.

— A combien se montent-elles ? demanda Mame.

— Quinze dollars !

— Soyez tranquille, mon cher Jacob, je puis et veux les payer.

— Que Dieu vous récompense, Mame.

— Maintenant, Jacob, répondez à une question que je vais vous faire ; dites-moi consciencieusement si vous

vous êtes senti plus heureux étant homme libre que lorsque vous étiez esclave dans la maison de mes parents.

— Mame, dit le vieillard avec solennité et en se redressant dans son lit, vos parents me maîtres ont toujours été bons pour moi, et dans leur maison j'ai ignoré ce qu'était la misère. Homme libre et surtout dans ma vieillesse, j'ai eu beaucoup de mal. J'ai souffert la faim, le froid ; j'ai travaillé par la pluie, la neige, l'ouragan ; et cependant, Mame, j'ai tout enduré avec courage parce que j'étais *libre*. et l'endurerais volontiers de nouveau, uniquement pour conserver la liberté, être mon maître, car la liberté a été mon plus précieux trésor ! »

Ceci est un témoignage de haute importance dans la lutte contre l'esclavage. Mais on pourrait en produire de contraires. Les esclaves fugitifs qui sont dans les États du nord disent, quand de vieux amis du Sud leur demandent comment ils trouvent la liberté : « Fi d'elle, je voudrais que Massa consentît à me reprendre. »

Voilà ce qu'on m'a dit, et je suis certaine que c'est la vérité. On comprend facilement que des natures paresseuses et dépendantes doivent préférer les « marmites pleines de viande et l'esclavage de l'Égypte » à la liberté, au travail et peu de pain. Des serviteurs, qui ont eu de *bons* maîtres dans le Sud, qui, étant rendus à la liberté, se trouvent jetés au milieu de personnes indifférentes et souvent sans bienveillance, dans un climat froid, doivent aspirer à retourner vers leurs anciennes et chaudes demeures, vers des cœurs et un soleil chauds. Une chose qui me semble remarquable, c'est le nombre infiniment petit des esclaves fugitifs qui demandent à « Massa » ou à « Mame » de les reprendre. Du reste, lorsqu'il s'agit de prononcer sur la question de la liberté ou de l'esclavage, d'en juger par des

faits et des anecdotes isolés, il faut prendre pour base un principe, une vérité immuable.

Lorsque le grand homme d'État danois, Bernsdorf, donna la liberté aux serfs de ses propriétés, ceux-ci se réunirent, montèrent chez lui, et le prièrent avec larmes de ne pas les abandonner, de continuer à être leur seigneur et maître paternel, de retirer la déclaration qui leur donnait la liberté.

Bernsdorf répondit : « Vous ne comprenez pas maintenant ce que je fais pour vous, vous le comprendrez plus tard ; vos enfants le comprendront et m'en remercieront. »

Il persévéra dans sa résolution, fit plus encore, en fondant des écoles et autres établissements pour ses paysans, et les prépara ainsi à faire usage des droits que la liberté leur donnait.

Philadelphie, samedi matin.

Me voici de retour dans la ville des Amis, après une jolie journée de voyage sur la Chesapeak, la Delaware, et n'ayant eu d'autre ennui que celui d'être dérangée par des femmes inconnues, faisant et répétant les mêmes et insupportables questions. Hélas ! si on savait combien elles me tourmentent, combien j'ai besoin de silence et de repos, on me laisserait en paix. La vie et la chaleur de Washington m'ont affaiblie ; il faut que j'aille chercher des forces dans la mer. Les passagers masculins étaient mieux que les femmes ; j'en ai trouvé de polis et secourables.

M. Hart est venu à bord au moment de mon arrivée et m'a conduite chez lui, où je suis traitée comme un membre de la famille.

J'ai visité hier, avec Lucrétia Mott, plusieurs demeures de nègres libres, même un prêtre épiscopal nègre (de haute taille, bonhomme et honorable ; il est daguerréotypeur, parle bien le français), et plusieurs familles nègres. Les noirs libres m'ont frappée de la même manière que les esclaves ; ce sont de bonnes natures, riches de sentiments, possédant une bonne dose d'originalité, un esprit d'imitation ; mais leur perfection est différente de celle des blancs, et aucun moyen d'enseignement ne pourra les amener au point de vue de ceux-ci ; au surplus, je ne vois pas pourquoi c'est mal. Les mérites des blancs sont complétement équilibrés par leurs défauts. Ce qui m'a le plus intéressé chez les hommes libres de couleur comme ils aiment à s'appeler, c'est une jeune mulâtresse, Sarah Douglas, agréable de sa personne, et ayant une physionomie des plus spirituelles. Elle dirige une école de soixante et quelques enfants nègres et mulâtres, et m'a fait l'éloge de la facilité avec laquelle ils comprennent ce qu'on leur enseigne ; mais elle ajouta : « Ils oublient vite et dépassent difficilement un certain point. » Quant à Sarah, c'est l'un des plus jolis exemples d'une véritable culture chez le peuple de couleur.

J'ai vu encore une fois la petite Mary Townsend, cette jolie enfant de la lumière intérieure, aux yeux rayonnants d'une manière surnaturelle ; j'ai appris seulement alors que ses yeux supportent à peine la clarté du jour, qu'ils ne peuvent se fixer sur un livre ou de l'écriture sans des souffrances insupportables. Son livre sur les insectes a donc été dicté les yeux bandés. « Je serais reconnaissante,

dit-elle dans la préface, si mon petit livre empêchait les enfants d'être cruels envers les insectes, comme ils en ont le penchant. Il m'a fait oublier parfois que j'étais enfermée entre quatre murs, m'a conduite dans les champs, les forêts, et a renouvelé mon admiration pour les œuvres merveilleuses du Créateur. » Mary restera ainsi aveugle et enchaînée jusqu'au jour où le libérateur déliera les ailes de l'ange.

Je t'écrirai la prochaine fois des bords de la mer dans le New-Jersey. Je partirai mardi pour le Cap-May; mais auparavant je ferai une excursion à la campagne, chez une amie de Downing, qui, suivant lui, est une madame de Sévigné américaine.

LETTRE XX.

Cap-May, New-Jersey, 2 août 1850.

J'ai passé samedi et dimanche derniers dans une jolie propriété auprès de Philadelphie, parmi de belles et rares fleurs (les mexicaines surtout sont magnifiques par l'éclat de leurs couleurs); des bandes de colibris voltigeaient à l'entour. Il y avait un véritable luxe d'objets naturels dans la maison et au dehors; le tout élégant, riche, joli, aristocratique, suivant moi trop exclusif sous certains rapports. Le soir, j'ai vu voltiger sur les fleurs un sphinx ; il ressemblait, à s'y méprendre, à un colibri, pour le vol et la manière de sucer le calice des fleurs. Je fus un moment sans savoir s'il appartenait à la famille des oiseaux ou des pa-

pillons ; il a fallu m'approcher pour voir ses quatre pieds. On n'a pu me dire son nom particulier ; quelqu'un a prétendu que c'était « l'oiseau des dames. » En général, hommes et femmes ne connaissent ici les objets naturels que lorsqu'ils se rapportent à un but utile ou de simple amusement. C'est dans le Sud surtout, au milieu d'un monde animal et végétal des plus riches, que l'ignorance, sous ce rapport, m'a paru affligeante. L'homme devrait, il me semble, jouir de la nature autrement que le bœuf et le papillon; il devrait, en sa qualité de maître de la création, se faire honneur à lui-même et au Créateur, en étudiant ses œuvres avec fruit, en apprenant à connaître dans quel but il les a faites.

Je suis partie de Philadelphie pour le Cap-May avec M. et madame Hart, par une belle matinée de juillet; le Delaware était unie comme une glace, ses bords jolis et verdoyants avaient une grâce d'idylle. Pendant notre navigation, j'ai lu les *Annales* d'un M. Clay sur la colonie suédoise établie autrefois sur ces rivages; j'éprouvais un plaisir très-grand, en détournant les yeux de mon livre, de pouvoir les fixer sur les lieux où cette colonie a vécu en paix et avec piété. L'orgueil et l'esprit belliqueux de ses chefs, Prinz et Rising, la perdirent plus tard. Je regardais cette contrée avec amour; la paix et la liberté y avaient été apportées par des Suédois !

Nous arrivâmes le soir au Cap-May.

Dix heures du matin vont sonner ; dans un moment commencera, sur le bord de la mer, un spectacle varié. Plusieurs centaines, plus de mille personnes, hommes, femmes et enfants, portant des vêtements rouges, bleus, jaunes, de toutes couleurs et façons (le costume fondamental est une blouse, des pantalons, un chapeau de paille à larges bords

et jolis rubans rouges), entrent dans la mer par bandes, plongent dans les vagues houleuses, en sortent, ou laissent passer les flots par-dessus leur tête, le tout avec gaieté et joie bruyante. Des voitures et des chevaux entrent dans la mer, les cavaliers montés font de même, les chiens nagent. Créatures humaines, blanches et noires, chevaux, voitures, chiens, tout cela est pêle-mêle ; à une petite distance, des marsouins sortent la tête de l'eau et sautent quelquefois, par imitation, probablement. C'est une république dans les vagues, plus fraternelle, plus égalitaire que pas une de celles du continent; car le grand et puissant Océan traite tout le monde de même, mugit autour et par-dessus chacun avec une telle supériorité, qu'il n'est donné à personne de la contre-balancer.

Tu remarques peut-être, au milieu des citoyens et des vagues, un homme en joli costume couleur de feu, et une citoyenne en blouse de laine brune, rayée en vert-choux. Cette dernière se distingue de la foule en se retirant dans un coin solitaire, afin de se tirer d'affaire elle-même, et par l'impossibilité où elle est de résister aux coups des vagues qui la poussent cruellement contre un banc de sable lorsqu'elle est abandonnée à ses propres forces, et malgré le trident dont elle est armée pour se retenir. Ce couple, c'est le professeur Hart et la soussignée. Tu pourras de temps à autre me voir faire le plongeon, et, fatiguée de ma lutte avec le flot, me percher comme une mouette sur le banc d'où je contemple, entourée de vagues mugissantes et couvertes d'écume, tantôt l'Océan et l'espace sans fin, tantôt la compagnie bigarrée des baigneurs. C'est bien différent du Capitole de Washington!... Ici, l'homme ne paraît grand ni remarquable sous aucun rapport; il ressemble plutôt à un animal disgracieux, car son costume,

très-favorable à la décence, est fort désavantageux à la beauté, « au souverain ou à la souveraine de la création. »

Je fus d'abord comme effrayée par cette scène, cette compagnie, par ce qu'elle avait de laideur et de grossièreté apparentes. Mais j'aspirais après les forces que donne la mer, et me disais : « Nous sommes tous, aux yeux du Seigneur, pécheurs, petits, pauvres et misérables. » Et je me mêlai aux autres. Le flot arrive comme un géant, mais il est bon, doux et puissant ; lorsque je me sens submergée par lui, je pense, involontairement, qu'il ne serait pas difficile de mourir au milieu de ces vagues. Sois sans inquiétude, mon Agathe, je prends soin de moi, et d'autres aussi veillent sur ma personne, car j'ai ici de bons amis, quoique j'en tienne une partie à distance, afin de goûter un peu de repos.

Je me trouve parfaitement avec M. et madame Hart : ils sont amicals, paisibles, sérieux, me laissent la liberté de faire ce que je veux. J'ai une jolie petite chambre à côté de la leur, avec vue sur l'Océan, qui, sans îles, sans brisants, se heurte contre le rivage sablonneux. Par ma fenêtre ouverte, j'entends son mugissement jour et nuit. (Depuis plusieurs mois je dors les fenêtres ouvertes, mais les jalousies fermées : c'est l'usage général en Amérique.) Je ne me suis pas encore aussi bien reposée dans ce pays, que je le fais ici, car je dispose de ma personne.

Le 20 août.

Qu'il est doux de ne pas être obligée de sortir pour *voir*, ni de faire des efforts pour écouter et apprendre, de pouvoir être seule, silencieuse et tranquille! Et l'Océan, l'Océan, le

grand et magnifique Océan ! Comme en l'écoutant, en le contemplant, en s'y baignant, il nous ranime!.. Tous les matins, après mon déjeuner, je m'asseois, un livre à la main, sur le bord de la mer, sous une voûte de feuillage élevée sur le toit d'un bûcher. Je regarde l'Océan, l'espace immense, les marsouins qui suivent le rivage par bande. J'entends les vagues se briser et mugir à mes pieds. Les marsouins m'amusent beaucoup, ils se montrent presque toujours par couples, et lorsqu'ils sortent la tête de la mer comme pour dire « bonjour, » ils font un mouvement inclinatoire de tout le corps, dont la partie supérieure est visible à la surface de l'eau. Après ce salut fait lentement et avec une certaine méthode, ils enfoncent de nouveau la tête et disparaissent dans les flots pour reparaître bientôt de même. Ils ont beaucoup de gravité dans leurs mouvements, tout en faisant parfois des bonds très-élevés. Sais-tu pourquoi je tiens un livre à la main en regardant les marsouins? C'est afin qu'on ne vienne pas troubler ma lecture ; sinon je n'aurais pas un instant de repos. Mes nerfs sont tellement irritables par suite des mêmes questions que toutes ces personnes étrangères m'adressent, qu'il me prend un battement de cœur lorsque quelqu'un s'asseoit sur le même banc que moi, tant j'appréhende que cette personne me parle. C'est pourquoi je fixe alors sur-le-champ mes yeux dans mon livre. Cependant mon salon aérien est assez solitaire le matin, et les marsouins sont souvent les seuls êtres vivants que j'y vois.

A dix heures et demie commence le flux, l'Océan avance de plus en plus ; je vais alors prendre mon costume de bain et me plonger dans la mer avant que la foule n'y soit réunie, et me laisse submerger en tenant la main du professeur Hart, ou avec une jolie quakeresse (belle-fille de Lucrétia

Mott), ou bien seule, car je suis devenue habile dans l'art de lutter avec les flots et de m'y tenir en équilibre. Le bain dure un quart d'heure environ.

On dîne à deux heures : scènes tumultueuses. Dans une salle vaste et claire, où retentit une musique bruyante, sont assises, à deux longues tables, près de trois cents personnes, servies par un régiment de quarante et quelques nègres. Ils entrent, manœuvrent au son d'une sonnette, et font autant de bruit qu'ils le peuvent avec les plats, les assiettes, etc. Ils entrent deux à deux, portant chacun un plat ou écuelle sur les mains. Le maître d'hôtel donne un coup de sonnette, les porteurs de plats s'arrêtent, forment deux files entre les tables. A un autre coup de sonnette, ils se tournent vers les tables, s'arrêtent chacun à sa place. Drelin! et ils abaissent les plats sur les tables avec un vacarme à faire sauter. Le dîner est la plupart du temps fort bon et moins épicé que ce n'est l'usage sur les tables américaines, surtout dans les hôtels. Quoique partout je sois privée de légumes, je mange cependant volontiers du sqwash ; c'est la chair d'une espèce de courge fort commune ici, accommodée à peu près comme les choux dans notre pays. Cette chair est blanche, assez fade, mais tendre, agréable : c'est un mets généralement répandu. Les tomates sont aussi un fruit méridional de fort bon goût et très-aimé, qu'on sert en salade. Un autre mets permanent sur les tables américaines à cette époque, c'est le « blé doux. » Il se compose d'épis d'une espèce de maïs précoce, fort doux, cuits à l'eau et qu'on sert en entiers; on les mange avec du beurre, ils ont le goût des petits pois à la française lorsqu'on détache les grains de la tige avec un couteau. Quelques personnes font faire à leurs dents l'office du couteau, entre autres trois messieurs assis à table en face de

moi et du professeur Hart ; nous les avons surnommés les requins, par suite de la facilité remarquable avec laquelle ils engloutissent dans leur estomac de copieuses et souvent doubles portions de tout ce qui paraît sur la table. J'éprouve, en vérité, de la peine à voir leurs grandes bouches, pourvues de fortes dents, mâcher et retourner ces jolis épis de maïs blancs et perlés. Si manger n'était pas un acte sanctifié par la religion (témoin la prière de table), ce serait un procédé vil, animal, indigne de l'homme et de la nature.

Après le dîner, je m'assieds de nouveau, un livre à la main, et je contemple la mer, je hume son air moelleux, vivifiant. Quelques baigneurs recommencent, vers cinq heures, et demie à se plonger dans les vagues montantes ; il m'arrive parfois de les imiter. Lorsque la nuit vient (il fait nuit de bonne heure ici), je me promène sur la terrasse qui fait le tour de notre hôtel, en jouissant du magnifique spectacle du ciel, avec ses éclairs, ses explosions de lumières sans qu'un seul coup de tonnerre se fasse entendre. Une partie de la voûte céleste est alors complétement éclairée, resplendissante d'étoiles, tandis que l'autre est obscurcie par une nuée dont les bords et certaines parties sont illuminées par des explosions lumineuses. Des globes de feu se montrent, courent, lancent des rayons dans différentes directions ; d'autres flambent, étincellent comme des matières inflammables ; ses gouffres pleins de jolies flammes colorées qui volent çà et là s'ouvrent. Du nuage gris et léger sortent sans interruption des lances et des raquettes, et à l'horizon, où il se confond avec l'Océan, il est éclairé par des éclairs longs et doux ; en un mot, c'est un feu d'artifice céleste qui me surprend et me ravit. Une couple de fois aussi, nous avons eu de magni-

fiques orages, dont les éclairs volaient et se croisaient sur l'Océan ; c'était véritablement un grand spectacle. Ajoute à ceci un air calme et des jours d'une beauté constante.

Nous avons souvent de la musique et des feux d'artifice sur le bord de la mer, en face de notre hôtel ! Nous ne manquons donc pas de distractions agréables, au nombre desquelles il faut mettre les cavalcades composées de cavaliers et d'amazones, elles ont lieu sur le bord de la mer ; les courses en voiture, les promenades à pied le long de la plage, où l'on cherche et trouve le diamant du Cap-May, petites pierres transparentes, blanchâtres, et qui, étant polies, ont une eau singulièrement limpide et jolie. Parmi les piétons du soir, après le lever de la lune, se trouvent quelquefois ma personne et le professeur Hart. J'aime à l'entendre développer ses pensées sur l'éducation de la jeunesse, sa manière pour éveiller et soutenir l'attention de ses élèves d'année en année, leur apprendre à appliquer l'activité de leur esprit avec une complète connaissance de cause. Ses pensées et sa méthode me semblent parfaites, le succès de son école, la capacité de ses disciples sous différents rapports lorsqu'ils en sortent, rendent témoignage de l'excellence de sa méthode.

On dit qu'il y a deux à trois mille baigneurs. « Mademoiselle, aurai-je le plaisir de prendre un bain avec vous ? ou bien de vous baigner ? » C'est une invitation faite souvent par un homme à une femme, absolument comme dans un bal, où l'on invite pour une contredanse ou une valse. Je n'ai pas entendu refuser cette invitation et n'ai rien vu se passer d'inconvenant dans ces danses de bains ; mais elles ne sont pas gracieuses, surtout la figure où le cavalier apprend à la dame à surnager, talent qu'il est bon d'avoir en cas de naufrage. Du reste, cette république baignante offre

les scènes les plus variées. Ici, un jeune et joli couple, en élégant costume de bain, entre en dansant dans les vagues sauvages en se tenant par la main ; il est gai, plein de vie. Là, un couple tant soit peu âgé, en vêtements gris, se tenant raisonnablement par la main, plonge, sort des flots (absolument comme lorsqu'on fait des chandelles) ; il est sérieux, ne songe qu'à se bien tenir et au bénéfice que sa santé retirera de ce bain. Ici, une jeune mère souriante porte devant elle un joli petit garçon, amour tout nu qui n'a pas encore un an, qui rit et bat joyeusement ses petites mains, quand les vagues passent par-dessus lui. A côté, est une épaisse grand'mère avec une ceinture de sauvetage; assise sur le sable, elle n'en craint pas moins de se noyer, et saisit, lorsque le flot arrive, quelques-uns de ses enfants ou petits-enfants, qui sautent, rient et forment en dansant un cercle autour d'elle. Ici, une gracieuse jeune fille prend pour la première fois un bain de mer, et s'enfuit devant la vague dans les bras de son père ou de sa mère. Ailleurs, un groupe de jeunes femmes étourdies se tiennent, forment une ronde, crient toutes les fois que le flot passe sur leur tête. Plus loin, un essaim de jeunes gens, encore plus fous, plongent et bondissent comme des poissons, à la grande surprise des marsouins (je le présume du moins), qui, de temps à autre, sortent leur grosse tête de l'eau, et les flots tordent le cou à de grands chiens (qui s'étaient précipités à la mer contre les marsouins dans l'espoir de faire une bonne pêche. Parfois, lorsqu'on s'attend à une submersion, on reçoit en même temps un coup de mer donné par les messieurs et les dames que le flot apporte, et il faut alors défendre sa vie. Trois bateaux de sauvetage rament constamment devant cette scène, à l'heure des bains, afin d'être sous la main en cas d'accident. Il en ar-

rive néanmoins tous les ans, par suite de l'imprudence des baigneurs qui, ne sachant pas nager, s'avancent trop. L'attraction de la mer, quand elle se retire du rivage après l'avoir heurté, est encore plus forte que le coup du flot; elle vous hume véritablement vers l'abîme. C'est l'unique danger de cette côte. Les marsouins ne sont pas méchants; il n'y a de requins qu'à table.

Un naufrage qui a eu lieu récemment non loin du Cap-May a brisé l'espérance de bien des cœurs et fait une impression profonde sur des milliers d'individus dans les États du Nord-Est. Pendant une nuit orageuse du mois de juillet, a péri sur un écueil de la côte du New-Jersey le brick sur lequel était la marquise Ossoli (Margaret Fuller), l'objet de tant de calomnies, de commérages, d'admiration. Elle revenait dans les États de la Nouvelle-Angleterre, sa patrie, avec le marquis Ossoli et leur jeune enfant. Ils ont tous péri, après avoir vu pendant quatre heures les flots mettre en pièces le navire et la mort approcher. Je crois t'avoir parlé de la lettre de Margaret Fuller, écrite de Gibraltar aux Spring, de ses tristes pressentiments, de la mort du capitaine, etc. Le navire avait été ensuite commandé par le premier contre-maître, jeune et habile marin, si sûr de son affaire, que la veille au soir il avait promis aux passagers d'arriver le lendemain matin à New-York. Tous se couchèrent et ne se réveillèrent qu'au point du jour, au moment où le navire toucha : le pilote s'était trompé de phare. On n'était pas loin de terre et les vagues déferlaient vers la côte. Plusieurs passagers s'étant fait attacher à des planches atteignirent, quoique demi-morts, le rivage. Ce moyen de salut fut proposé à Margaret Fuller. Elle le refusa, ne voulant pas se sauver sans son mari et son enfant. En s'embarquant en Italie, elle avait

écrit à son amie d'Amérique : « Je pressens un grand changement dans mon sort. Je sens l'approche d'une crise... Des diseuses de bonne aventure ont dit à Ossoli dans ses jeunes années de se méfier de la mer, et ceci est son premier grand voyage par eau... Mais si un malheur doit arriver, je périrai avec mon mari et mon enfant. » Son pressentiment se réalisait, et elle voulait mourir avec les siens.

Un matelot avait attaché le petit garçon et une petite fille italienne à une planche et s'était jeté à la mer avec eux, dans l'espoir de les sauver. On dit à Margaret Fuller qu'ils avaient atteint heureusement le rivage, ainsi qu'Ossoli. Elle consentit alors à se laisser attacher à une planche, mais elle n'arriva point à terre, l'abîme l'engloutit. Une vague en passant sur le pont avait emporté Ossoli. On n'a retrouvé le corps ni de l'un ni de l'autre ; les deux enfants périrent également. La prière de Margaret Fuller avait toujours été : « Une mort prompte, une courte agonie. » Le ciel l'avait exaucée, elle était avec les siens. Sa mère et sa sœur s'étaient rendues à New-York pour la recevoir ; on dit que leur affliction touche au désespoir. Depuis si longtemps elles se préparaient avec tant de joie et de soins à ce retour, voulaient rendre Margaret si heureuse ! et le petit garçon, — tout était prêt pour lui, son lit, sa chaise, sa table !... Parmi ceux qui ont péri se trouve le frère de Charles Summer, le jeune homme qui était allé à Saint-Pétersbourg porter un gland à l'empereur Nicolas.

Rien dans ce que j'ai lu de Margaret Fuller ne me semble justifier le pouvoir entraînant que sa conversation paraît avoir eu. Comme auteur, elle me semble assez faible ; mais un noble et grand esprit règne dans ses écrits : il s'afflige, s'irrite souvent contre ce qu'il trouve de bas chez ses con-

citoyens. Elle est sous ce rapport plus critique qu'enthousiaste. J'ai tiré pour mon usage, de son livre « Un été sur les lacs, » le passage suivant : « Quiconque persévère courageusement dans un noble dessein, n'importe la résistance qu'il rencontre, finira par y trouver une source de bénédiction. »

D'après les lettres de Margaret Fuller, je serais tentée de croire qu'elle avait atteint le but suprême de sa vie; son âme entière paraît s'être fondue dans sa béatitude maternelle. On me l'avait représentée comme n'étant pas assez femme, et je trouve qu'elle l'était presque trop. Margaret est heureuse d'être partie le cœur plein d'amour avec ceux qu'elle aimait le plus.

Le 12 août.

Le temps est toujours délicieux et beau ! Les embrassements de la mer pendant le jour, son chant pendant la nuit, la liberté, la paix en plein air, — c'est magnifique. Le professeur Hart jouit des bains et de la mer comme moi; mais sa femme ne s'en trouve pas bien, elle pâlit chaque jour davantage.

J'ai fait la connaissance d'une, ou, pour mieux dire, de deux familles de Philadelphie qui n'en font qu'une. Leurs chefs sont deux frères établis dans une villa près d'ici pour prendre les bains. M. Turnefs aîné, pasteur d'une paroisse unitaire de la ville des Amis, est une des natures humaines les plus pures que Dieu ait créées, vraie, ardente, tout amour, mais tellement préoccupé de ses sentiments abolitionnistes, que sa vie et sa santé en souffrent. Je crois qu'il endurerait la mort avec la plus grande joie pour faire disparaître l'esclavage. Sa fille, belle d'âme et de sa

personne, la félicité de son père comme il est la sienne, partage ses idées. Elle est blonde, a les yeux bleus d'une vierge scandinave et lui ressemble. La femme de l'autre frère est brune, svelte, jolie, spirituelle, gracieuse comme une Française. Les deux familles vivent dans une union étroite. Ce que je vois, ce que j'ai vu de meilleur et de plus beau dans le Nouveau-Monde, c'est la vie de famille, la nature et les institutions charitables, œuvres de l'amour chrétien.

Parmi les plaisirs du Cap-May, il faut compter quelques Indiens, dont les tentes sont dressées non loin des hôtels de la plage ; ils fabriquent des paniers, des éventails (dans le goût indien) et plusieurs autres petits objets qu'ils vendent. Les hommes sont demi-sang indien, mais les femmes de véritables Sqwaws (nom que l'on donne aux Indiennes) : elles ont les cheveux noirs, tombant d'une manière sauvage, les traits forts, sont laides ; les enfants ont des yeux magnifiques, sont jolis, mais sauvages comme des bêtes farouches. Chaque semaine il y a dans les hôtels une « sauterie, » espèce de bal. Je n'ai pas le courage de quitter la société de la mer et du clair de lune pour m'enfermer dans une salle étouffante, et voir sauter des créatures humaines. Les scènes d'une nature moins joyeuse ne nous ont pas manqué non plus. Hier, dans notre hôtel, il y a eu grande bataille entre les domestiques nègres et des messieurs blancs ; il en est résulté plus d'un front ensanglanté. Le principal tort a été attribué à un propriétaire d'esclaves, qu'on a obligé de partir. Dans un autre hôtel, deux tentatives d'incendie ont été découvertes à temps. On en a accusé un nègre, mais surtout la maîtresse de l'hôtel, vu la manière dont elle traite ses gens. Tous les domestiques ici sont nègres ou mulâtres.

Je viens de recevoir la visite des plus jolies quakeresses ; il est impossible de rien imaginer de plus gracieux que ces jeunes personnes dans leur costume clair, fin et modeste. Je vais te présenter leur contraste :

J'étais assise un matin sous la voûte feuillée du rivage, mon livre à la main, mais les yeux fixés sur la mer et les marsouins, lorsqu'une grosse femme, au visage rebondi comme celui des revendeuses les mieux nourries de Stockholm, vint s'asseoir à une petite distance de moi sur mon banc. Pressentant un danger, je fixai fortement les yeux sur « l'Excursion » de Wordsworth. Ma voisine me regarda de côté et finit par me dire : « Savez-vous où est mademoiselle Bremer? — Je crois, répondis-je, qu'elle habite Columbia-House. — Hum !... je serais fort aise de la voir. » — Pause. Je gardais le silence les yeux dans mon livre. Ma voisine reprit : « Je lui ai envoyé l'autre jour un paquet : — il contenait des vers et un livre ; — elle ne m'a pas donné signe de vie. — Hélas ! dis-je en me voyant ainsi au pied du mur, vous êtes peut-être la « Harpe américaine, » et la personne à qui je suis redevable de cet envoi ? » J'aurais préféré ne pas rencontrer l'auteur de ce livre écrit du même style que les Certitudes trompeuses, car l'auteur dit dans sa préface que le journal du Cap-May en avait fait le plus grand éloge, et je ne pouvais en rien dire, sinon détestable. Mais la bonne intention des vers méritait un remercîment, et je m'exécutai convenablement. « Eh bien, reprit la Harpe, avez-vous lu le livre? — Pas encore, j'y ai seulement jeté un coup d'œil. — Lisez-le, lisez-le jusqu'à la fin. J'ai écrit tout ce qu'il contient, prose et vers, tout est de moi. J'ai composé une foule de vers et me propose de publier bientôt une collection de mes œuvres poétiques. Mais c'est cher de faire imprimer. — Je le

crois, répliquai-je. — Je fais des vers avec une extrême facilité, surtout dans les endroits où il y a de l'eau ; j'aime à prendre l'eau pour sujet de mes vers, elle me plaît tant ! Avez-vous beaucoup d'eau en Suède ? — Oui, on y trouve des mers, des fleuves, des lacs. — Combien j'aimerais écrire sur tout cela et en Suède même. » Je dis à la Harpe que la traversée était effroyablement longue et dangereuse. « C'est une entreprise presque inexécutable. — Oh ! cela ne m'inquiéterait pas ; j'aime tant l'eau ! Combien je pourrais écrire en Suède !... Allons, voilà mon parasol tombé... l'anneau est brisé. Hier j'ai cassé mes lunettes montées en or, ce qui m'oblige à me servir de celles-ci. Je casse toujours quelque chose. Cependant, je ne me suis pas encore cassé le cou. »

« Alors tout n'est pas perdu ! » dis-je en riant ; et, voyant le professeur Hart monter l'escalier de notre salon aérien, je me hâtai de lui présenter la « Harpe américaine » et d'évacuer le champ de bataille. On trouve de ces harpes-là en tout pays ; mais elles sont rarement aussi naïves qu'ici.

Le 16 août.

Le bon temps est fini, je pars aujourd'hui pour New-York. M. et madame Hart sont retournés ce matin à Philadelphie ; mon compagnon de voyage actuel est un homme de loi, d'un certain âge, très-honorable et de bon caractère, à ce que je crois. Son unique défaut est d'avoir la mémoire trop bonne pour les vers, et la manie de réciter des poëmes longs et souvent trop peu poétiques, en allemand, en français, en anglais, ce qui n'est guère récréatif pour les auditeurs prosaïques.

J'éprouve de la peine à quitter le Cap-May ; il a été pour moi calme et solitaire ; mais je ne puis tarder davantage, j'ai encore tant de choses à apprendre et à connaître dans ce pays ! Je vais prendre mon dernier bain en pensant que tu te baignes aussi dans les vagues fortifiantes de l'Océan ; les flots de l'Atlantique et de la mer du Nord sont réunis dans la même et immense baignoire.

LETTRE XXI

A M C. OERSTEDT, CONSEILLER DE CONFÉRENCE A COPENHAGUE.

Au bord de la mer, dans le New-Jersey (Amérique),
10 août 1850.

Combien de fois, mon respectable ami, j'ai pensé à vous dans cette partie du monde si éloignée de votre patrie ! Combien de fois j'ai désiré m'entretenir avec vous sur ce Nouveau-Monde dont le développement marche avec rapidité, et sur lequel votre regard se repose avec l'intérêt d'un observateur ! De tous mes amis de Copenhague, vous êtes le seul qui ayez compris pourquoi je désirais voir l'Amérique. Lorsque je vous ai dit : « Me trouvez-vous aussi déraisonnable et bizarre de vouloir faire ce voyage ? » vous m'avez répondu : « Non, ce pays est une grande et remarquable formation de l'esprit créateur ; l'observer de près sera du plus haut intérêt pour vous. » La réalité dépasse mes pressentiments, et je ne puis encore me rendre compte

de toute sa richesse. J'ai donc voulu attendre, pour vous écrire, que cette civilisation universelle, ses divers phénomènes, sa vivante unité, fussent plus nettement présentes à mon esprit ; sous ce rapport, j'aurais peut-être dû différer encore, car il y a beaucoup de choses sur lesquelles je n'ai pas suffisamment réfléchi ; mais je tenais à vous remercier de la jouissance dont je vous suis redevable sur cette terre étrangère : je veux parler de la dernière livraison de votre ouvrage intitulé l'*Esprit de la nature*, et de votre traité sur l'*Unité de la raison dans tout l'univers*, dont vous m'avez fait cadeau à Copenhague et que j'ai lus ici. Les nouvelles et joyeuses lumières que ce petit traité a fait naître en moi m'ont pour ainsi dire inondée de bonheur. Il a rapproché tout le firmament de mon cœur, donné un plus grand éclat à chaque étoile ; ce magnifique écrit, petit de forme, grand par son contenu, est l'un de mes trésors les plus précieux. Je l'ai retrouvé dans votre *Esprit de la nature*, mais développé, perfectionné. C'est avec une satisfaction inexprimable que j'y retrouve aussi la fleur de nos entretiens à Copenhague, mes pressentiments, confirmés par votre pensée claire et logique.

Car, que peut-il y avoir de plus net, de plus raisonnable, de plus sage que ceci : Toutes les étoiles suivent la même loi du mouvement, ont la même lumière, les mêmes ombres, ce qui permet de les étudier, de découvrir leurs phénomènes, etc., etc., de calculer leur distance, l'espace occupé par chacune d'elles! La ressemblance entre la raison de l'homme et la raison de l'Univers doit donc s'étendre à des sphères semblables et de la même nanière. Si, nécessairement, l'idée de la règle, du cercle, de la parabole, etc., est la même pour tous les mondes que nous voyons dans l'espace, si leur mathématique et leur physique sont les

mêmes que les nôtres, il devient évident que l'idée du beau ne diffère pas essentiellement, que la raison morale est au fond la même, qu'elle reconnaît le même principe, la même pensée fondamentale. Vous l'avez prouvé clairement, vous avez prouvé que, ces globes suivant des lois semblables à celles qui gouvernent le nôtre, il est probable et même certain que des êtres pensants, doués d'une raison, de sens semblables aux nôtres, existent dans ces mondes, comme leur produit le plus élevé, comme la fleur de leur vie et de leurs lois. Il n'est pas probable que le grand Créateur y ait laissé son œuvre inachevée.

Mêmes lumières, mêmes ombres ! J'ajoute : Même joie, mêmes larmes, même désir, même espérance, même foi, même Dieu créateur, médiateur, consommateur, avec des conditions variées peut-être dans leur développement, mais au fond les mêmes pour tous les mondes. J'ignore si vous allez aussi loin que moi ; mais nous serons, je crois, d'accord (en une chose du moins), car cette pensée est tirée de votre écrit : c'est-à-dire que, dans l'univers, dans chaque étoile, même la plus éloignée, il ne se trouve rien qui soit complétement étranger, inconnu sur notre globe et à la raison qui vit en nous ; depuis le calme d'hiver d'Uranie jusqu'à la vie de rotation brûlante, passionnée de Mercure ; depuis la nébuleuse qui se forme lentement sous les yeux du Créateur, d'après des lois et des forces semblables à celles de notre terre, jusqu'à l'étoile dont la matière, ayant atteint le degré le plus élevé du perfectionnement, porte des sociétés harmonieuses composées de créatures humaines dans toute leur beauté, ainsi que les animaux : avec toutes les positions, les variétés, les scènes, les développements individuels en nature et en esprit, que la vie de la terre et l'imagination de l'homme font pressentir, et

bien des choses encore. Quelle fantaisie humaine suffirait à peupler le firmament, à pressentir toutes les formes qu'on y trouve? et cependant tout cela, au fond, est *humain*, l'univers de l'homme nous appartient. Partout mêmes lois, même raison; par conséquent, la même âme, le même cœur.

O mon ami! ce cœur humain qui aime et souffre tant, cet esprit, qui pressent, s'efforce d'atteindre tant de choses, et en atteint, en achève si peu, cet être si pauvre, si petit, si grand, cet être énigmatique, l'*homme*, n'est donc pas, après tout, si peu de chose, si isolé dans son être et dans son existence qu'on pourrait le supposer. La vérité reconnue par lui est la vérité dans tous les mondes de l'univers; ses efforts, ses recherches, la vie qu'il a commencée ici-bas, peuvent se développer à l'infini et atteindre le but. Délivré de la terre, il peut trouver de nouvelles lumières, la lumière éternelle, avec adoration mais sans surprise, sans en être ébahi; car dès ici-bas il était familiarisé avec elle et connaissait depuis longtemps sa nature. Mêmes lumières, mêmes ombres! Mondes, frères issus de la même lumière, de la même maison paternelle, combien vous vous êtes rapprochés de moi et m'êtes devenus chers!.. car, si dans ces mondes, comme sur la terre, les ténèbres et les dissonances règnent encore, celui qui séparera les ténèbres de la lumière, qui transformera les dissonances en accords parfaits, est vivant, je le sais. N'ai-je pas vu un jour chez vous, mon ami, une foule de grains de sable répandus sans ordre sur un morceau de verre, s'ordonner et former une belle figure symétrique ressemblant à une étoile au retentissement d'un beau son musical? Ce son était produit par une main humaine qui conduisait l'archet. Mais, lorsque l'archet est entre les mains du Tout-Puissant, le

son qu'il produira n'amènera-t-il pas le même résultat? Seulement les grains de sable seront des hommes, des sociétés, des États. Il répandra la beauté, l'harmonie sur le monde, il n'y aura plus de dissonances, de gémissements; c'est ce que nous disent les pressentiments les plus raisonnables de tous les peuples, c'est ce que vous nous avez dit avec une certitude scientifique dans « l'Unité de la raison, dans l'univers. » Dieu l'a dit *lui-même* en révélant qu'il était l'amour éternel. C'est pourquoi je vois dans les phénomènes variés de la vie, dans tout ce qui est ténèbres, chaos, dans toutes les étoiles, dans toutes les larmes, des figures harmonieuses, l'étoile éternelle, enfant de l'harmonie, l'univers futur de Dieu, le royaume futur de l'homme, et je pleure tout en étant ravie.

Vous voyez, mon ami, quelle joie lumineuse et pure votre livre a fait naître en moi; la propager a toujours été votre souhait. Il m'est impossible d'exprimer combien mes matinées ont été riches lorsque, votre livre à la main et assise sur le bord de la mer, je voyais se développer devant moi cet espace infini comme les vues que vous aviez évoquées à mes yeux; ou bien, le soir, lorsque je visitais avec vous, en imagination, les mondes brillants qui roulaient au-dessus, autour de moi, en conformité des pensées sur la métamorphose des choses, que je tiens de vous, tandis que de jolies visions célestes formées par des feux et des explosions phosphorescentes illuminaient le firmament.

J'ai souvent entendu, dans le Nouveau-Monde, prononcer avec distinction votre nom ainsi que celui de Linné et de Berzélius. Le professeur Henry a été le premier à faire connaître ici vos écrits scientifiques. La rapidité et l'habileté avec lesquelles toute découverte naturelle scientifique est appliquée dans ce pays à l'utilité générale vous réjouirait

à voir. Votre découverte du télégraphe électro-magnétique n'a été, je crois, adoptée nulle part avec plus d'ardeur qu'ici. On voit partout, le long des chemins de fer, de ville en ville, d'État en État, des télégraphes électriques. New-York et la Nouvelle-Orléans causent ensemble, concluent des affaires (même des mariages, dit-on), par l'intermédiaire de ces télégraphes, et chaque jour on essaye d'en faire de nouvelles applications, de développer les forces dont vous avez fait connaître les résultats.

En général, les découvertes qui peuvent hâter le mouvement, faciliter les communications, tiennent très-fort au cœur de cette nation ; elle préfère tout ce qui fait marcher la vie en avant. On conserve, dans l'administration des brevets d'invention de Washington, un exemplaire de toutes les machines construites aux États-Unis, et pour lesquelles des brevets ont été accordés (leur nombre se monte, si je ne me trompe, à douze ou quinze mille); j'ai remarqué que la plupart de ces machines avaient pour but de hâter le mouvement, d'économiser le temps et la force. J'y ai vu des mouvements perpétuels qui ne bougeaient pas. Les enfants eux-mêmes paraissent porter le plus grand intérêt aux machines de locomotion. Me trouvant un jour dans une école de garçons, au moment où on leur avait permis de dessiner ce qu'ils voudraient sur leurs ardoises, je passai entre les bancs pour voir les œuvres de ces enfants aux yeux limpides. La plupart des ardoises présentaient des machines ou des bateaux à vapeur. L'intérêt pour les machines propres à hâter le mouvement est profondément uni à l'agitation de la vie dans ce pays. Des fleuves et des rivières innombrables le traversent en tous sens, donnent à la circulation de la vie une facilité qu'on ne trouve dans aucune autre contrée. Hommes et marchandises, les pensées et les

choses, vont et viennent continuellement d'un État à l'autre, du nord au sud, de l'est à l'ouest; rien n'est tranquille, rien ne stationne, si ce n'est par exception.

L'instinct qui porte l'Américain à conquérir toute cette partie du monde, ainsi que ses ressources naturelles, est en pleine activité; c'est pourquoi le gouvernement, comme les particuliers, favorisent le développement des sciences pratiques. La géologie, la chimie, la physique, etc., sont florissantes. Les États envoient des savants explorer les contrées nouvelles de l'Union; des instituts se forment pour faire progresser les connaissances utiles, principalement sous le rapport des sciences naturelles et de la mécanique. De ce nombre sont : l'institut Franklin à Philadelphie, Smithson à Washington, dont les jolis constructions gothiques s'élèvent sur les bords de la Potomac. Cet institut, doté par un riche Anglais appelé Smith, est destiné à former le noyau d'un institut national central, où tous les travaux concernant les sciences naturelles aux États-Unis auront un point de réunion. Le professeur Henry, secrétaire de cet institut, se réjouit de vous envoyer les premiers mémoires imprimés de cet établissement, et je me félicite d'être chargé de vous les remettre.

Je ne puis toucher maintenant qu'en passant ce grand thème, la « vie des États-Unis. » J'ai commencé ma course dans cette partie du monde par les États septentrionaux de l'Union. J'y ai trouvé la gravité et le travail, une force impulsive en avant incessante, celle de l'esprit et de la main. Ses grands établissements d'instruction, ses manufactures, ses asiles parfaits pour ceux qui souffrent, ses institutions destinées à relever l'humanité tombée, sont dignes d'admiration, ainsi que le mouvement général de la société qui s'élève. J'ai pu voir, avant l'hiver, le magnifique Hudson

avec sa nature grandiose, ses bords couverts de forêts et variés des plus belles couleurs : j'ai vu les rivières, les vallées, les montagnes du Connecticut et du Massachusett ; elles m'ont fait penser à la Suède : les scènes naturelles de mon pays et celles de ces États se ressemblent beaucoup, même par leurs aspects d'hiver, leurs aventures dramatiques de joie et de misère.

Ensuite j'ai vu au sud les États aux Palmettes de la Caroline et de la Géorgie ; le luxe de leur vie naturelle, sous des formes qui m'étaient inconnues, m'a ravie. Je voudrais pouvoir vous décrire ces rivières rouges dont les rives sont couvertes de forêts que nulle main humaine n'a touchées, où l'on ne voit pas d'habitation humaine, où des forêts semblent nager sur l'eau, et au milieu desquelles des centaines d'espèces d'arbres sont enlacés par des milliers de belles lianes en fleurs. On dirait le chaos de la vie des plantes, mais un chaos plein de beauté ; des groupes surprenants représentent les formes architecturales que nous admirons dans les temples et les églises édifiées par la main des hommes. La forêt primitive les montre ici dans un jeu fantastique inspiré par le rêve du matin de la nature ; celle-ci n'est-elle pas humaine, ou remplie de ce que l'humanité a de bon et de mauvais, de beau et d'épouvantable ? Les formes colossales de la forêt primitive représentent des portiques, des voûtes de temple, des pyramides, des grottes, des sphinx, des dragons, des piliers couronnés de fleurs, des autels, des arcs de triomphe, de profondes et silencieuses voûtes sépulcrales. La forêt primitive c'est le rêve du monde de l'homme, et avec quelle richesse, quelle poésie ! J'ai vu ici le troisième jour de la création lorsque, à cette parole du Père de tous : « Soyez, » la terre ouvrit son sein maternel et donna naissance au

monde des plantes dans leur magnificence du matin, prophétique, chaude encore de la vision de la nuit.

Vous ne serez pas blessé, mon ami, vous si poétique de votre nature, de ce que j'ai regardé ici par les yeux de la Genèse, plutôt que par ceux du naturaliste. La première voit dans un acte *spontané* ce que les autres découvrent dans une succession de moments, et cependant ils voient la même réalité. J'ai éprouvé un plaisir particulier à reconnaître, parmi les végétaux de la forêt primitive, plusieurs plantes que je considérais comme des exemplaires rares en me promenant avec vous dans le jardin botanique de Copenhague. Je me souviens surtout du tulipier, du palmier éventail ou palmette, qui font partie des végétaux indigènes des États américains du Sud.

Si, dans les États du Nord, la vie est une grande épopée didactique, elle est dans le Sud une romance d'une beauté pittoresque infinie, quoique l'esclavage et les déserts de sable y aient leur place et fassent partie de la vie romantique de ces États. Les nègres, avec leur nature énigmatique, leurs chants, leurs fêtes religieuses; les villes remplies de bosquets d'orangers, les terrasses parées de chèvrefeuille et de roses que l'hiver ne vient pas faner, à l'entour desquels voltigent les colibris, et qui protégent contre un soleil ardent des femmes belles et pâles; les mouches luisantes que l'on voit la nuit; les forêts de pins où les azalées se tiennent telles que des anges de lumière entre les arbres sombres, où chantent les merles, l'oiseau aux cent langues; et beaucoup d'autres productions spéciales de ces États, — le coton, le riz, leur culture et leur population mélangée, font partie de la vie romantique de ces États.

Mais, je le sens, il est presque téméraire à moi d'essayer

à tracer un tableau de la vie, du caractère général de l'Union, en sachant que chaque État forme un tout séparé, complet, renfermant presque les mêmes erreurs, les mêmes ressources en fait de champs fertiles, de montagnes métalliques, de cours d'eau, de forêts, d'une foule de dons et de beautés naturelles encore inconnues et non employées. Je me désespère et suis en même temps ravie de ce qu'il y a partout ici tant de choses nouvelles, inconnues, et que je ne connaîtrai jamais. Heureux le pays dont la division naturelle, la forme gouvernementale lui offre tant de moyens pour apprendre à se connaître lui-même!

Chaque État est pour ainsi dire un individu indépendant, et le sent dans sa lutte de rivalité avec les États ses frères. Dans ce but, il fait appel à toutes ses forces, passe en revue toutes ses ressources. J'ajoute que, dans ce pays de liberté, aucune limite n'est mise aux essais, aux expériences; tout peut être tenté, même l'extraordinaire, afin de s'assurer si la chose est faisable; l'idée la plus extravagante est certaine de trouver au moins un petit nombre de partisans, du temps pour la réaliser. J'ai entendu des Américains dire en plaisantant que si quelqu'un présentait une thèse pour soutenir qu'il vaut mieux marcher sur la tête que sur les pieds, cet homme ne manquerait pas d'avoir une école et des disciples essayant sérieusement s'il serait plus profitable de marcher sur la tête. D'autres personnes en riraient peut-être tout en les laissant faire, afin d'acquérir la certitude qu'en effet marcher sur les pieds est préférable. On y aura toujours gagné une chose, le résultat de cette expérience et la conviction qu'il vaut mieux marcher sur les pieds que sur la tête. Mainte tentative, il est vrai, considérée d'abord comme une folie égale à celle-ci, et dont on s'est moqué, a fini, au bout d'un certain

temps, par les plus heureux succès. C'est ce qui a eu lieu relativement au transport de la glace dans les contrées tropicales.

Le premier qui tenta cette expérience, et vit maintenant à Cambridge (Massachusett), fut considéré pendant plusieurs années comme un extravagant, même par des gens raisonnables. Maintenant l'exportation de la glace dans le Sud est l'une des principales branches de revenu de l'Amérique septentrionale. De nombreux navires portent des masses de glace, prises dans les lacs des montagnes de l'État de New-York, du Massachusett et du New-Hampshire. L'individu qui s'obstina à tenter cette exportation, malgré toutes les contrariétés qu'il rencontra, et dont le premier chargement, arrivé à la Havane, fut jeté à la mer sous prétexte que cette glace était d'une qualité nuisible, est aujourd'hui riche et considéré comme un homme sensé.

L'Amérique du Nord est le pays des expériences, par suite du caractère entreprenant de ses habitants, de sa division politique, de ses institutions, qui laissent un espace illimité à l'originalité, aux forces individuelles, pour agir dans leur sens. Les premiers essais dans le vaste champ expérimental de l'humanité ont ouvert des perspectives sans fin à l'égard de ce qu'elle peut faire encore. Un de ses fils a tiré sans bruit la foudre du nuage, pour l'empêcher de nuire aux habitations humaines ; un autre a donné, par la vapeur, des ailes à tous les peuples de la terre ; un troisième, — qu'il doit s'estimer heureux ! — a trouvé le moyen d'assoupir la douleur physique, d'endormir le patient à l'heure de son martyre. Tout cela s'est fait au commencement de la vie de ce pays ; car, pour une civilisation dont l'avenir se compte par milliers d'années, deux siècles ne sont qu'un moment du matin, le jour n'est pas

encore venu. Que ne fera pas ce peuple durant cette longue journée? Des choses plus grandes que celles-là, j'ose le prédire en m'appuyant sur son regard intelligent et limpide. On l'habitue de bonne heure à observer avec profondeur, à saisir les choses avec toute sa force sans regarder beaucoup autour de lui, sans se laisser arrêter par les avertissements du passé. Il a l'œil éveillé, un vaillant courage, une persévérance inépuisable. Quand, la semaine de travail finie, le dimanche se présentera, ces yeux animés, attentifs, se dirigeront avec plus d'énergie que maintenant vers les choses surnaturelles ; il y fera également des découvertes, portera les sciences et la sagesse dans les régions où l'humanité n'est encore qu'en espérance et par ses pressentiments. Je le crois, parce que l'esprit, la constitution de ce peuple le porte à se servir principalement de ce qui peut avoir de l'importance pour l'humanité tout entière, pour l'*homme* dans son monde. Je le crois, parce que la race germanique, dont la nature est profonde et transcendante, se montre sur ce sol alliée à la race anglo-saxonne, et que j'attends de leur croisement intellectuel une race chez laquelle les plus hautes méditations s'uniront au coup d'œil le plus net et le plus pratique.

Ce qui pour le moment distingue d'une manière spéciale l'Américain (Yankee, ou frère Jonathan comme on l'appelle dans le langage jovial, en opposition de son aîné John Bull), c'est en grande partie ce qui caractérise les *Anglais*, c'est-à-dire, l'esprit national uni à l'esprit religieux et leur produit : l'amour pratique de l'humanité.

Frère Jonathan a d'autres traits de ressemblance encore avec John Bull ; ils ont le même père, non la même mère. John Bull est corpulent, a les joues colorées, est important, parle haut. Frère Jonathan, beaucoup plus jeune, est

maigre, élancé, un peu frêle de stature, plutôt pâle que coloré, pas important, mais vigoureux et décidé; John Bull a au moins quarante ans, Jonathan n'a pas encore accompli sa vingt et unième année. John Bull a les mouvements pompeux, un peu guindés ; Jonathan a la langue et les pieds plus lestes. John Bull rit haut et avec persévérance. Jonathan ne rit pas, mais sourit en passant. John Bull s'asseoit pour faire un bon repas, comme s'il s'agissait d'une grande et importante affaire; Jonathan mange vite, se hâte de quitter la table pour fonder une ville, creuser un canal ou établir un chemin de fer. John veut être gentilhomme, Jonathan ne songe guère à en avoir l'apparence, il a tant à faire ; peu lui importe s'il sort parfois en courant avec un trou au coude, ou un pan d'habit déchiré, pourvu qu'il avance. John Bull marche, Jonathan court. John Bull est fort poli pour les « dames » assurément ; mais quand il veut s'amuser à table, il les met à la porte, c'est-à-dire qu'il les prie d'avoir l'obligeance de passer dans une autre pièce pour lui préparer son thé, « il va les suivre immédiatement. » Jonathan n'agit pas de la sorte, il aime la société des femmes, ne veut pas en être privé, c'est l'homme le plus galant de la terre ; et s'il lui arrive une fois par hasard de s'oublier, c'est parce qu'il s'est — oublié lui-même ; mais cela n'arrive pas souvent. Quand John Bull fait une mauvaise digestion ou de mauvaises affaires, il a le spleen et songe à se pendre. Quand Jonathan fait une mauvaise digestion ou de mauvaises affaires, il voyage ; il lui arrive parfois de devenir fou pour un peu de temps, mais il se rétablit et ne songe jamais à mettre fin à ses jours ; au contraire, il se dit : « N'y pensons plus, en avant ! » Les deux frères se sont mis en tête qu'ils humaniseront et civiliseront le monde ; mais Jonathan marche

avec plus de zèle dans cette voie et veut aller plus loin que John Bull; il ne craint pas de blesser sa dignité en mettant les deux mains à la pâte comme un véritable manœuvre. Les deux frères veulent devenir des hommes riches; mais John Bull garde pour lui et ses amis la meilleure, la plus grosse part. Jonathan veut partager la sienne avec tous les peuples, enrichir tout le monde ; il est cosmopolite; une partie du monde lui sert de garde-manger, il a tous les trésors de la terre pour entretenir son ménage. John Bull est aristocrate ; Jonathan est démocrate, c'est-à-dire, il veut, il croit l'être, mais il lui arrive de l'oublier dans ses relations avec des gens d'une autre couleur que lui. John Bull a un bon cœur qu'il cache par moments dans sa graisse, son flegme, sous son par-dessus bien ouaté et boutonné. Jonathan a bon cœur aussi, et — ne le cache pas. Son sang est plus chaud, il n'a point de corpulence, marche la redingote ouverte ou sans redingote. Quelques personnes soutiennent même que frère Jonathan c'est John Bull dépouillé de son par-dessus, et c'est avec ce dicton américain que je prendrai congé cette fois de John Bull et de son frère Jonathan. On pourrait cependant étendre encore davantage la comparaison entre eux.

Mais je ne veux pas abuser de votre temps et peut-être de votre patience en continuant ces tableaux imparfaits. Veuillez les considérer comme quelques épis cueillis dans un champ immense. Quand j'aurai achevé ma course, quand je reviendrai près de vous, mon butin sera plus considérable. J'aurai visité les États septentrionaux de l'Union, les montagnes blanches du New-Hampshire, les Indiens du Minnesota et le grand Ouest, le grand, le merveilleux Ouest, comme disent les Occidentaux, et, entre les montagnes Rocheuses et de l'Alleghany, cette immense vallée du Missis-

sipi, qui permettra à deux cent cinquante millions d'individus d'y vivre commodément ; où les plus belles céréales américaines croissent avec une telle abondance, qu'elles pourraient suffire, à ce qu'on assure, aux besoins de l'Union tout entière. C'est là seulement qu'il est possible, dit-on, de bien saisir le phénomène de la civilisation sociale américaine dans ce qu'elle a de plus remarquable, dans ce qu'on appelle d'ordinaire le progrès. Je suis donc désireuse de voir en quoi consiste cette croissance, et j'espère en causer ensuite de vive voix avec vous.

Si ma mère et ma sœur y consentent, je passerai encore un hiver dans ce pays. La bienveillance, l'hospitalité si remarquable dont je suis l'objet ici, me facilitent les moyens de visiter les États et les contrées éloignées; ce peuple a le cœur d'une chaleur juvénile, il faut le reconnaître, même lorsqu'on est trop vieille, trop pesante pour bien recevoir tout ce qu'il veut donner.

La facilité avec laquelle il reçoit les impressions intellectuelles fait aussi partie de sa jeune vie; l'Amérique est une terre hospitalière, non-seulement pour les hommes, mais aussi pour les idées. On s'en aperçoit à l'estime qu'elle a pour les noms scientifiques et littéraires de l'Europe. Je m'attends à voir se développer ici, dans l'avenir, mainte semence répandue par la connaissance plus intime des penseurs et des poëtes de la Scandinavie. J'espère que les écrits théologiques de H. Martensen seront bientôt traduits ici; une théologie qui embrasse et sanctifie la vie universelle, qui fait de chaque don naturel un don de la grâce, une théologie comme celle-là, existe dans les pressentiments et la foi d'une partie de la nation, mais pas encore dans l'Église de ce pays.

Je renferme dans votre lettre quelques mots pour H.-C.

Andersen ; ses *Aventures* sont goûtées et lues ici des grands et des petits, comme chez nous. « Ne viendra-t-il pas en Amérique ? » me demande-t-on souvent. Je réponds : « Il y a trop d'eau entre vous ; » j'ajoute intérieurement : « et trop de feu. » Andersen courrait le danger d'en être dévoré comme un nouveau Sémélé. Mais s'il pouvait traverser heureusement l'épreuve de l'eau et du feu, il remercierait Dieu, je le crois, de voir ce continent occidental et son peuple.

Puissé-je occuper une place dans votre pensée et votre affection comme une amie dévouée et reconnaissante.

LETTRE XXII

Rose-Cottage (Brooklyn), 20 août 1850.

Avec quel plaisir, chère Agathe, j'ai reçu ta lettre du 12 juillet, si chaude, si remplie de bons et tendres sentiments ! Mais le mauvais état de ta santé m'afflige et me donne des remords ; il me semble que je devrais être auprès de toi, et je cherche à me consoler en pensant que tu prends maintenant les bains à Marstrand. La prolongation de mon séjour en Amérique est pour ainsi dire une nécessité ; il m'a été impossible d'aller plus vite. Mon voyage dans l'Ouest ne peut se faire d'une manière profitable, à moins d'y consacrer trois mois entiers, ce qui me conduira jusque bien avant dans celui de novembre. Revenir chez moi sans avoir vu le grand Ouest et sa vie progressive, ce serait comme si j'avais vu jouer l'opéra de Gustaf Wasa

sans le rôle du héros. Je pourrais, il est vrai, revenir en décembre, mais je redoute un peu une aussi longue traversée pendant cette saison, et ne verrais pas une infinité de choses auxquelles je tiens beaucoup. Avec quatre ou cinq mois de plus, j'espère avoir fini.

Le 23 août.

Voici la lettre de Marstrand. Dieu soit loué! elle m'a rendue véritablement heureuse. Combien je me réjouis de te voir causer d'une manière si agréable !

Il est décidé maintenant que j'irai avec Marcus et Rébecca à Cony-Island, dans le voisinage de New-York, prendre encore quelques bains. Ensuite mes amis m'accompagneront un bout de chemin vers l'ouest, en remontant l'Hudson, pour aller voir les Trembleurs du New-Libanon. J'y trouverai M. et madame Lowell, avec lesquels j'irai à Niagara. A mon grand regret, je ne verrai pas les Downing cette fois; mais les dernières semaines que je passerai dans ce pays leur appartiendront.

Rose-Cottage.

Tout Brooklyn et aussi New-York ressemblent dans ce moment à une boutique de fruits remplie de pêches et d'abricots; et quelles pêches! On dirait les produits du jardin des Hespérides. Quelle masse de fruits ! Le moindre petit garçon, la moindre petite fille peut s'en régaler.

J'ai trouvé mes amis fort affligés de la nouvelle loi sur les esclaves fugitifs; les traqueurs des États du Sud sont

déjà en mouvement, et des milliers d'anciens esclaves quittent les États du Nord pour fuir vers le Canada ou la mer, et se rendre en Angleterre. Tout récemment, un esclave fugitif a été repris à Boston et rendu à son maître. Le peuple était en grande fermentation ; cependant il n'opposa point une résistance ouverte. La loi ordonnait, on obéissait ; mais les cloches de Boston sonnèrent en mort. Je partage les sentiments de mes amis sur l'opprobre de leur pays : — n'avoir plus un coin de terre qui puisse se dire l'asile de la liberté ! Ils éprouvent de l'amertume, non pas contre le Sud, mais contre cette partie des habitants du Nord qui, dans l'intérêt de Mammon ou du « coton, » phrase usitée dans ce pays, repoussent le plus noble de ses droits.

Je comprends et j'aime la résolution prise par mes amis de faire beaucoup de sacrifices, de souffrir beaucoup de maux pour changer ce malheureux état de choses ; mais je ne partage pas tous leurs points de vue sous ce rapport ; je suis plus confiante, j'ai une foi plus vive en la victoire de la partie la plus noble du Sud et du Nord. Dans cette grande lutte entre Dieu et Mammon, la loi sur l'esclavage est une bataille perdue, mais non pas décisive. Je crois, avec Clay et Webster, que c'est un pas fait en arrière, amené par la nécessité du moment, mais qui donnera lieu à de grands progrès dans la voie de la liberté.

Peu de temps après le départ de Clay, toutes les mesures, les résolutions qu'il avait proposées dans son bill de compromis, ont été votées après quelques petits changements. Le grand homme d'État avait probablement trouvé l'unique moyen de conciliation possible entre le Nord et le Sud. Cependant quelques États du Sud sont encore mécontents. La Caroline et le Mississipi réclament à grands cris la « séparation, » et l'on assure que la pre-

mière s'arme sérieusement pour la guerre. C'est une folie dont l'État aux Palmettes se trouvera mal ; il n'aura pas d'auxiliaires et ne pourra rien faire.

On s'occupe beaucoup, dans ce moment, de l'aveu et de la mort du professeur Webster. Il n'est pas un coin des États-Unis où cette lugubre histoire n'ait été un sujet de conversation. Partout on suivait attentivement ce procès. Après avoir débité pendant longtemps une foule de mensonges, Webster a fini par avouer qu'il était le meurtrier, mais en prétendant qu'il avait commis ce crime en se défendant ; il n'en a pas moins été condamné à mort par les juges du Massachusett. M. Pibody, prêtre unitaire, l'a préparé à mourir, et sa contenance était résignée en marchant vers l'échafaud. Sa femme et ses malheureux enfants ont cru le plus longtemps possible à son innocence ; ils se conduisent parfaitement, dit-on, travaillent pour vivre, et ont refusé le secours en argent que la veuve de la victime leur a noblement offert. L'une des filles est mariée et établie à Madère ; une autre est fiancée, et l'on assure que toute la famille va quitter l'Amérique pour se retirer à Madère : je m'en réjouis pour elle. Malgré la culpabilité de Webster, l'opinion publique aux États-Unis est tellement prononcée contre la peine de mort, que, même dans cette circonstance, plusieurs protestations ont été rédigées pour en demander l'abolition. Les exécutions, en Amérique, se font dans les prisons.

Cony-Island, 26 août.

Me voici de nouveau sur le bord de la mer ; ce lieu agreste, solitaire, a un charme sauvage ; la lune brille avec éclat sur les flots mugissants. Je me promène le soir sur la plage

avec Marcus ; à la maison, Rébecca me raconte des événements de la vie intime ; ils rendent témoignage de l'influence merveilleuse de la lumière intérieure sur les âmes qui lui consacrent une attention paisible. De petits feux alignés ou en rond brillent la nuit sur le banc de sable de la rive, entre les arbres du rivage ; ils sont produits par une espèce de moules que l'on fait cuire pour le souper, en brûlant au-dessus de menues branches : leur goût est exquis, fin et meilleur, selon moi, que celui des huîtres. Le temps fraîchit, les bains sont fortifiants ; nous sommes contents et heureux.

Avant de quitter Brooklyn, nous sommes allés un dimanche entendre M. Beecher prêcher. Il s'était prononcé fortement, dans un journal religieux dont il est collaborateur, au sujet de la nouvelle loi contre les esclaves fugitifs. Beaucoup de membres de son église avaient très-mal pris la chose. Beecher fit donc en chaire sa profession de foi sur le devoir du prêtre envers ses ouailles et sa conscience : ce fut dit en peu de mots, mais avec énergie. « Si la loi de Dieu et ma conscience m'ordonnaient une chose, et si vous me disiez que je ne dois pas leur obéir, mais à vous, ou me retirer, alors je devrais me retirer, et le ferais si je ne pouvais pas rester sans blesser ma conscience. » L'église était comble et l'auditoire sérieux comme Beecher. Il n'y a pas lieu de craindre qu'il se retire ; on l'aime et l'estime trop pour ne pas lui céder, surtout quand il a raison dans la chose, si ce n'est pas toujours dans la forme.

Le 27 août.

Je me propose actuellement de partir pour le grand Ouest ; il est devant moi comme une sorte de nébuleuse mytholo-

gique, moitié brouillard, moitié lumière, dont, à proprement parler, je ne sais rien, sinon qu'il est grand, très-*grand!* Comment? de quelle manière? Est-il peuplé de dieux, de géants, de lutins ou de tous ces seigneurs mythologiques à la fois? J'ai envie de m'en assurer. Je pressens que Thor et Loke (1) y luttent vigoureusement l'un contre l'autre, que les démons y habitent; je le conclus de certaines histoires de revenants dont on m'a beaucoup parlé depuis que je suis ici. Les revenants dans l'Ouest sont un article de fond permanent dans les journaux; les uns en parlent en badinant, les autres sérieusement. Les monts Alleghany et le Niagara ne sont-ils pas les sentinelles gigantesques des portes de ce nouveau paradis, le plus jeune foyer de l'homme? Les magnifiques chérubins n'en défendent pas l'entrée, au contraire.

Les peuples européens s'y précipitent par les villes maritimes orientales qui en sont l'avant-cour. L'Ouest est le paradis traversé par les grands fleuves, où se trouve l'arbre de la vie et de la mort, où la parole du serpent et la voix de Dieu se feront entendre derechef aux couples humains nouveaux.

Je vais donc voir ce grand, cet énigmatique Ouest, avec ses fleuves, ses chutes d'eau, ses lacs gigantesques, sa vallée du Mississipi, ses montagnes Rocheuses, son pays de l'Or sur l'océan Pacifique, ses buffles, ses colibris; cette contrée qui engendre des États, où les villes atteignent leur développement en une génération, dont le mot de ralliement est « croissance et progrès! » Je vais voir cette terre promise, cette terre de l'avenir! J'aspire à y pénétrer comme s'il

(1) Le dieu de la force et du mal de la mythologie scandinave.
(Trad.)

s'agissait d'un oracle dont j'attends une réponse à bien des questions de mon esprit.

Mon petit panier à anse est plein de bananes et de pêches ; mon lutin de voyage et la dernière lettre de mes bien-aimées m'accompagnent ; je pars gaiement pour le grand Ouest.

LETTRE XXIII

Albany (New-York), près de l'Hudson.

Me voici, chère Agathe, dans la capitale de l'État Empereur avec un déluge véritable de pluie qui m'empêche de rien voir de la ville et de son Capitole ; je continue donc ma conversation avec toi. Je crois t'avoir dit, dans ma dernière lettre, que je me disposais à aller, avec Marcus et Rébecca, voir une société de Trembleurs établie dans le New-Libanon. J'ai remonté l'Hudson par une journée parfaitement belle ; j'ai revue sa partie montagneuse, le faîte de la demeure de Downing, qui dominait le parc touffu, je lui ai adressé un regard d'affection, et j'ai joui de la vie avec la nature, Marcus, Rébecca, Eddy, durant la marche de notre magnifique et commode bateau à vapeur. Vers le soir, nous sommes arrivés à Hudson, petite ville où nous avons pris terre ; puis une voiture nous a conduits en trois heures à New-Libanon, célèbre source minérale, à un demi-mille anglais du village des Trembleurs. Pendant cette belle soirée, je suis sortie avec Marcus pour en avoir une idée.

Nous vîmes quelques maisons en bois, peintes en jaune clair et à deux étages, construites dans de bonnes proportions, avec toits en tuile; elles sont situées sur des hauteurs verdoyantes, entourées au loin de collines encore plus élevées. Cette perspective était belle et romantique, la vue des maisons dégagée et les vitres grandes. La vie intérieure des Trembleurs ne paraissait pas le moins du monde sombre, étroite, comme je me l'étais représentée. Nous vîmes quelques frères dans les champs, commodément occupés à ramasser du foin, le regain, à ce que je présume. Ils ne se hâtaient pas.

Hier, dimanche, nous avons assisté, ainsi qu'un grand nombre d'étrangers, au service divin. L'église est une grande salle qui pourrait contenir deux à trois mille personnes; elle a de très-grandes fenêtres, est haute, très-claire, sans aucun ornement. En y entrant, je fus surprise de voir une foule de figures de femmes pâles comme la mort, ressemblant par leur costume à des cadavres ensevelis, assises sur des chaises alignées le long du mur, roides, immobiles comme des momies: c'étaient les femmes de la société des Trembleurs. Leur aspect, véritablement sinistre, aurait été triste sans la nouveauté du spectacle. Dans un pays où toutes les femmes ont le même costume, celles qui s'habillent différemment des autres ne deviennent intéressantes que par là. Toutes les sœurs portaient des jupes blanches, grises ou jaune clair rayées, des souliers à talons hauts, des fichus blancs attachés de telle façon sur la poitrine, que ses formes en devenaient invisibles; les robes paraissaient faites aussi de manière à faire ressembler le corps à un tronc d'arbre dépourvu de lignes. Ces femmes portaient sur la tête un petit bonnet comme ceux des quakeresses et dont le voile uni était serré sur la figure. Je

m'aperçus qu'il était passé au bleu, ce qui contribuait à donner au visage sa couleur cadavéreuse.

Les frères Trembleurs entrèrent en cortége de l'autre côté de la salle ; tous étaient en culotte courte, bas, et souliers à haut talon, veste, manches de chemise, tête nue, les cheveux coupés droits sur le front et tombant sur la nuque. La réunion, composée de cent personnes environ de chaque sexe, s'assit sur des bancs qu'on apporta, les hommes pour eux et les femmes pour elles, mais en face les uns des autres. Deux sœurs portèrent en silence et amicalement des bancs aux spectateurs qui remplissaient tout un côté de la salle, en plus grand nombre que les Trembleurs. Un moment après, ceux-ci se levèrent vivement, les bancs furent enlevés, les frères et les sœurs restèrent un instant debout, en ligne, vis-à-vis les uns des autres ; un homme âgé s'avança, parla un moment, mais je n'entendis pas ce qu'il disait. Ensuite les frères et les sœurs se mirent à chanter et à danser, avançant et reculant à petits pas, chacun pour soi, alignés, avec figures symétriques, d'après une mesure dont le rhythme avait quelque chose de gai et de balançant. Durant toutes les variations de ce chant revenait un mouvement de triolet que les Trembleurs faisaient presque toujours ressortir par des coups de talon frappés avec beaucoup d'énergie, tandis qu'ils remuaient les mains en mesure, à peu près comme lorsqu'on dandine un enfant.

La danse et le chant s'arrêtèrent court pendant quelques minutes ; un nouveau prédicateur s'avança, parla, puis la danse et le chant recommencèrent et continuèrent un peu de temps ; ils me parurent ennuyeux et dépourvus d'âme. Ces femmes pâles, habillées uniformément, piétinant, trottant, faisant la bascule, tournant sur elles-mêmes les yeux baissés et sans signe de joie ou de vie naturelle, me parais-

saient contre nature au plus haut degré; elles avaient des visages doux mais sans expression; je n'en ai pas vu un seul de joli. Les hommes étaient mieux et plus naturels; ils dansaient avec plus de vie, quoique cet exercice eût souvent l'air ridicule. Tout redevint calme une seconde fois, et les Trembleurs s'assirent sur leurs bancs. Alors s'avança un frère (d'une quarantaine d'années environ), front étroit, yeux noirs très-enfoncés, étincelants; tout son extérieur annonçait un homme à idée fixe et fanatique pour elle; se plaçant en face des spectateurs, il leur parla à peu près ainsi :

« Vous nous voyez réunis dans une salle que nous avons construite nous-mêmes, pour y pratiquer un culte en conformité avec notre conscience. Si vous êtes venus pour nous voir, par considération pour nous et notre culte, et si vous vous conduisez en conséquence, vous serez les bienvenus. Dans le cas contraire, vous n'êtes pas les bien-venus. Causons maintenant ensemble, voyons ce qu'il y a entre nous, ce qui nous sépare. » Il continua en faisant le portrait de la société des Trembleurs, en la mettant en opposition avec la société mondaine : la première renonce au monde et ne vit que pour le ciel; la seconde ne vit que pour les jouissances égoïstes de la terre. Nous eûmes tous une verte réprimande à l'occasion de nos péchés, interrompue seulement par des invitations du genre de celle-ci : « Venez, méditons ensemble! répondez-moi, » etc. Il aurait été extrêmement facile de répondre à ce bon frère l'Ancien Évans (comme on l'appelait), de réfuter une grande partie de ses accusations et surtout l'éloge qu'il faisait de sa secte. Je fus étonnée de ne pas entendre une voix de l'assemblée, si fortement sermonnée, s'élever pour lui répondre; mais on garda le silence. La danse prit une

nouvelle vie après cette mercuriale ; un cercle composant le chœur permanent se forma ; autour de lui s'agitèrent des cercles dansants qui semblaient s'allonger en se tressant pour ainsi dire les uns dans les autres avec beaucoup de méthode et d'art. Toute l'assemblée des Trembleurs prit part à la danse, deux à deux, puis trois par trois, par rangs, et toujours en frappant des pieds en mesure, en agitant les mains et chantant d'un ton plus animé qu'auparavant.

A mesure que la danse et le mouvement se prolongeaient, ils s'animaient sans jamais sortir de l'amble,— et je vis des gouttes de sueur se perler sur maint visage ; mais les yeux des femmes continuèrent à rester baissés, et leurs visages à ne point avoir d'expression. Les hommes avaient un air plus animé ; leur danse prenait de la vie à mesure que le mouvement de leurs mains ressemblait davantage au jeu de la harpe. Il était facile de penser durant cette ronde qu'elle était un symbole de la vie, et j'ai appris depuis qu'elle représentait le progrès des âmes dans le chemin de la vie. Le chœur, au milieu de la salle, chanta pendant tout le temps en agitant les mains. Quant à moi, je ne vois pas pourquoi la danse ne ferait pas aussi bien partie du culte que le chant, la musique, etc., etc. ; elle devrait être l'expression naturelle de certains mouvements de la vie religieuse. Quand le roi David dansa devant l'arche et joua de la harpe en chantant les louanges du Seigneur, il suivait une inspiration vraie. Je n'ai contre la danse des Trembleurs que son manque de vie. Elle est évidemment aujourd'hui une œuvre de la tradition, de l'habitude et du calcul. C'était différent il y a quelques années, et, comme je l'ai entendu dire à mademoiselle Sedgewick, cette danse produisait des phénomènes fort singu-

liers; des trembleurs tournaient sur eux-mêmes comme les fakirs, jusqu'au moment où ils tombaient à terre sans connaissance et dans des extases convulsives, ce qui n'a plus lieu que rarement, dit-on, ou bien on veille à ce que le public n'en soit pas témoin. L'élément pratique économique, qui distingue l'enthousiasme religieux de la secte des Trembleurs, paraît avoir pris le dessus dans ces derniers temps.

La cérémonie finit tranquillement comme elle avait commencé. Les frères et les sœurs emportèrent leurs bancs, et sortirent ensuite de la salle chacun de son côté. Mais j'étais décidée d'en apprendre davantage sur cette secte et son intention; c'est pourquoi je me suis mise à la recherche de quelques uns de ses administrateurs; je leur communiquai mon désir et demandai la permission de revenir pour causer avec eux. Ils y consentirent amicalement, me prièrent même de rester, puisque j'étais sur place, m'invitèrent à dîner et à rester jusqu'au lendemain. Je ne pus accepter leur invitation, car j'attendais mes jeunes amis les Lowell. Après avoir dîné avec Marcus et Rébecca à New-Libanon, je revins avec eux au village des Trembleurs. Il y régnait un calme profond; tous les étrangers étaient partis, et les maisons jaunes, solitaires, sur les hauteurs verdoyantes, étaient éclairées par le soleil.

Nous fûmes reçus par deux sœurs qui nous conduisirent dans une chambre, où deux femmes d'un certain âge, ainsi que quelques jeunes filles, se trouvaient. Les joues de ces dernières fleurissaient comme des roses sous leurs bonnets blancs de linon empesé, et je m'aperçus que la société des Trembleurs n'envoyait pas ses plus jolis membres à la danse. Les hommes et les femmes âgés étaient ce qu'on appelle ici des *Anciens* et les administrateurs de la famille chez la-

quelle nous nous trouvions. La société du New-Libanon est partagée en deux familles, celle du nord et celle du sud. Chaque famille a ses maisons, ses administrateurs, son ménage séparé.

Je présentai mes questions aux Anciens et ne tardai pas à m'apercevoir qu'ils ne pouvaient pas y répondre. L'un de ces hommes était riche, avait quitté sa femme et sa famille pour entrer dans la société des Trembleurs, à laquelle il avait donné une partie de sa fortune. Plus tard, l'une de ses filles était venue le rejoindre. Cet homme, déjà âgé, fortement constitué, avait l'air bon, et un visage qui exprimait plus de sentiment que de vigueur dans la pensée. L'autre Ancien était doué d'un extérieur noblement patriarcal ; tous deux n'avaient presque rien à dire. Les femmes paraissaient .douces mais bornées ; elles avaient cherché et trouvé un port à l'abri des tempêtes de la vie, et ne voulaient pas en savoir davantage.

Mais l'Ancien Évans, au front étroit et haut, aux yeux enfoncés, entra, et la conversation prit une autre allure. Je fus surprise de trouver dans ce prédicateur fanatique un homme fort sensé, ayant, généralement parlant, une manière de penser libérale, quoique peu profonde dans le sens de ce mot. Il comprenait la base de la vie des Trembleurs, et savait en rendre compte. Avec lui, la conversation fut véritablement intéressante pour moi, et nous y fûmes tous deux très-sérieux.

Parmi les questions et les réponses qui eurent lieu entre nous, je ne citerai que celles-ci :

D. Quelle idée attachez-vous à votre danse, est-elle symbolique ou disciplinaire?

R. L'une et l'autre. Nous dansons parce que nous ne pouvons pas nous en empêcher, parce que nous *devons*

exprimer ainsi les sentiments de nos âmes ; nous régularisons notre danse, afin qu'elle nous représente notre foi, notre devoir, et devienne ainsi, pour nous, la leçon vivante de nos sens, de notre âme et de notre corps.

D. Vous représentez, dites-vous, quelque chose de tout nouveau dans le monde. Je vous observerai cependant que des sectes, séparées du monde, et renonçant à ses convoitises, pour mener une vie sainte, ont existé à toutes les époques. En quoi votre société se distingue-t-elle des ordres religieux qui se sont formés immédiatement après l'introduction du christianisme, et qu'on trouve encore dans bien des pays ?

R. La différence est fort grande. Les ordres religieux dont vous parlez veulent aider les hommes à atteindre la perfection en séparant l'homme de la femme ; Dieu les a cependant créés pour former une unité spirituelle. Nous disons, au contraire, que de l'union spirituelle de l'homme et de la femme peut résulter un homme parfait.

D. La pensée fondamentale de votre société est par conséquent le mariage spirituel ?

R. Nous ne lui donnons pas le nom de mariage, nous disons seulement que l'homme et la femme ne deviennent bons et des créatures humaines parfaites que par l'union spirituelle intérieure, les relations journalières, conformément au dessein de Dieu.

D. Mais, si tous les hommes pensaient comme vous, si le monde entier, c'est-à-dire notre monde, devenait une société du genre de la vôtre, sans mariage ni enfants, il finirait bientôt et s'éteindrait.

Évans réfléchit un peu, et dit ensuite que, si notre monde finissait d'une bonne manière, s'il avait une bonne et sainte fin, autant valait qu'elle arrivât bientôt, puisque

nous avions tous devant nous notre transformation et l'espoir d'une vie meilleure.

Je réfléchis un instant à mon tour et ne trouvai rien à répondre ; il me semblait que le frère n'avait pas tout à fait tort. Je soupçonnai cependant et soupçonne encore que l'espèce humaine a un travail plus considérable à faire sur cette terre que nous n'aurions de temps pour l'exécuter, si nous participions tous à la vie et à la mort des Trembleurs. Ne voulant pas soulever l'océan sur lequel ni Évans ni moi nous ne pourrions voguer convenablement, je me proposai de chercher d'autres lumières sur la vie et les institutions de la secte des Trembleurs.

Son but est le développement spirituel de l'homme par la vie de communauté spirituelle et sainte. Relations chrétiennes toutes d'amour sous le rapport de l'esprit et des actions entre hommes et femmes, avec prière, travail, pour et avec chacun, tels sont les ressorts qui la font agir. La répression des appétits temporels et une vie ascétique corporelle, tels sont les moyens destructeurs des obstacles qui s'y opposent.

Je demandai à une jeune fille : « Vous aimez-vous réellement beaucoup les uns les autres ?

— Oh ! oui ! nous nous aimons en vérité, » répondit-elle. Et ses beaux yeux bleu foncé rayonnèrent. Les rapports que j'ai eu l'occasion d'observer une couple de fois entre ces jeunes filles et les hommes d'un certain âge m'ont paru des plus affectueux ; on aurait dit des filles avec leur père.

Au milieu de notre conversation, James Lowell monta l'escalier en courant et entra dans la chambre où j'étais assise au milieu de la compagnie des Trembleurs. Son visage, rayonnant d'une vie pleine de fraîcheur, brillait comme un soleil d'été dans cette réunion si pâle, quoique

cordiale. Lowell venait d'arriver avec Marie, et notre rencontre au milieu des frères et des sœurs qui souriaient avec douceur et nous regardaient avec intérêt, fut des plus affectueuses. Ils nous invitèrent tous à souper avec eux, mais M. et madame Lowell continuèrent leur course vers New-Libanon, Marie ayant besoin de se reposer.

Marcus, Rébecca et moi, nous descendîmes dans une salle où l'on avait dressé une table à notre intention, et sur laquelle était placé du thé, du lait, du pain, du beurre, des gâteaux, de la confiture, le tout avec abondance. Nous fûmes servis par les sœurs; quelques-uns des plus vieux frères se mirent à table avec nous, mais sans manger. Rébecca dit à l'une des sœurs qui nous servait, au moment où celle-ci se baissait pour offrir quelque chose : « Vous avez un air si bon que je ne puis m'empêcher de vous embrasser. » La sœur sourit et parut contente. Plusieurs autres entrèrent pour nous voir ; je remarquai parmi elles quelques femmes d'un âge moyen, dont l'air était remarquablement bon et noble. Le calme et une douceur grave les distinguaient toutes ; elles me rappelaient une douce mais sombre matinée de septembre en Suède ; l'air est pur, le sol encore vert, c'est encore gracieux et calme ; mais une certaine mélancolie repose sur le paysage; le soleil, les fleurs, le chant des oiseaux lui manquent ; rien ne pousse, tout est immobile, et si un oiseau commence un petit gazouillement, il s'arrête immédiatement. Cependant je végète bien dans l'atmosphère tranquille et douce de septembre, et les sœurs voyaient avec plaisir l'intérêt que nous paraissions leur porter, ainsi qu'à leur société.

Elles étaient intimement amicales et agréables, beaucoup plus que je ne l'aurais cru d'après la scène du matin. Je leur dis en les quittant : « Je vous salue toutes en vous

donnant un baiser spirituel, car je présume que vous n'en voudriez pas d'autre. — « Nous ne sommes pas étroites à ce point, » dit une jeune fille en souriant, en avançant sa jolie tête et en m'embrassant. Les autres l'imitèrent, et nous nous embrassâmes cordialement. Comme les jeunes filles souriaient : « Je ne croyais pas, leur dis-je, que vous pouviez sourire. » Et elles recommencèrent avec bonté et douceur. L'une des plus âgées dit : « Je ne voudrais pas pour beaucoup être privée de mon bon rire ! » Elles étaient véritablement gracieuses, agréables, mille fois plus que certaines femmes du monde et irréfléchies de l'hôtel de New-Libanon, qui prenaient un air hautain et important en parlant des « pauvres Trembleurs. »

Leur société m'a laissé une impression favorable, et j'ai ouï dire à des personnes qui ont été pendant plusieurs années en rapport avec elle, beaucoup de bien des Trembleurs, surtout relativement à leur vie tout empreinte d'amour chrétien, leur bonté envers les pauvres, et les soins tendres qu'ils donnent aux enfants qui leur sont confiés, soit par les pauvres en dehors de leur société, soit par les familles qui en deviennent membres et vivent alors sans reconnaître les liens naturels. Les soins qu'ils donnent aux malades de leur société sont parfaits aussi, à ce que m'a dit mon petit docteur féminin de Boston, mademoiselle Hunt, médecin de deux ou trois sociétés de Trembleurs. Elle m'a parlé de mainte existence humaine aigrie par le monde, d'époux malheureux, de femmes isolées, d'hommes rudement éprouvés par les chagrins, qui ont trouvé chez les Trembleurs un port à l'abri des orages de chaque jour, des amis, des soins, le comfort et la paix de la vie, dont ils n'auraient pas pu jouir dans le monde. Ces sociétés sont des communautés monastiques mitigées,

et, je crois, des institutions raisonnables, bien appropriées à leur but, en exceptant la danse, qui pourrait être plus jolie.

L'un des Anciens, Richard Bushwell, m'a donné, au moment des adieux, un volume contenant l'histoire de l'origine et de l'organisation de « l'Église de mille ans, ou société unie des croyants appelés les Trembleurs. » J'y vois que cette secte est née en France pendant une assemblée qui eut lieu dans le Dauphiné à la fin du seizième siècle. Une foule d'hommes et de femmes furent pris d'extases religieuses qu'ils considérèrent comme des effets du Saint-Esprit, accompagnés de visions, d'exhortations intérieures à une vie sainte, ascétique et consacrée à Dieu. Inquiétés et persécutés en France, plusieurs de ces sectaires passèrent en Angleterre.

Anne Lée, fille d'un forgeron, jeune, et qui, dès son enfance, avait eu des révélations et des inspirations du genre de celles dont il est parlé dans l'histoire d'une célèbre Suédoise, sainte Brigitte, fit connaissance de ces pieux Français, et, quoique ne sachant ni lire ni écrire, elle ne tarda pas à se distinguer par sa science relativement à la Bible et aux choses saintes. Après des luttes spirituelles intérieures qui la maigrirent, elle arriva à un état d'extase durant lequel son âme et son corps prirent une nouvelle vie et firent d'Anne Lée le point central, l'institutrice et la directrice de la petite bande dispersée de ceux qui croyaient aux inspirations supérieures de cet état extatique. Une foi vigoureuse, un génie inné, aidèrent cette femme, dépourvue de la culture la plus ordinaire, à faire un système de ce qui n'était auparavant que des phénomènes et des pressentiments sans base. Anne Lée et son influence établirent cette doctrine, que le monde, étant tombé par la première

Ève, serait complétement relevé par la seconde; que le nouvel avénement du Christ aurait lieu par l'œuvre du Saint-Esprit et l'intermédiaire de la seconde Ève, qui donnerait la vie en Dieu à la race que la première avait conduite à la défection envers lui. Une chasteté complète en était la principale condition, ainsi qu'une vie tournée vers Dieu en travaillant pour les frères et pour les sœurs.

La secte des Trembleurs vit dans Anne Lée cette nouvelle révélation de Dieu sur la terre. Ils l'appelèrent « mère Anne Lée » et se laissèrent gouverner par ses inspirations. Le culte dansant qu'elle fonda, où les extases étaient violentes, comme cela arrive naturellement dans toute secte jeune, fut bientôt troublé par la populace; Anne Lée et plusieurs de ses adhérents furent jetés en prison. Cependant on les relâcha, les avertit de ne pas recommencer, les menaça, ce fut inutilement. Ils se réunirent de nouveau pour chanter et louer Dieu; le chant devint une danse, un chant d'actions de grâces, qui les fit sauter, bondir. Constamment harcelés et menacés en Angleterre, les Trembleurs, comme tous les enthousiastes persécutés de l'Europe, tournèrent les yeux vers le Nouveau-Monde, au delà de l'Océan; Anne Lée eut la révélation d'y fonder la société de New-Libanon.

En 1774, elle traversa la mer avec une petite bande de fidèles; balancés sur les flots, ils dansèrent et chantèrent avec extase. Le capitaine du navire, ne comprenant rien à ce culte, menaça de les jeter à la mer s'ils n'y renonçaient pas; mais ils continuèrent à chanter et à danser. Une tempête survint, une planche se détacha du navire, l'eau s'y précipita. Le capitaine, furieux contre les Trembleurs, vit dans leurs pratiques impies la cause de ce malheur et allait réaliser sa menace, lorsque la mère Anne Lée s'écria :

« Bon courage, capitaine, pas un cheveu de ta tête ne tombera et ne sera endommagé. Je vois deux anges debout près du mât de ton navire. » Et au même moment, dit la narration, une vague remit la planche en place, l'eau n'entra plus dans le vaisseau et les hommes des pompes s'en rendirent maîtres. La tempête ne tarda pas non plus à se calmer; après quoi le capitaine laissa les Trembleurs en paix. Ils continuèrent à danser et à chanter; ce fut ainsi qu'ils arrivèrent dans le Nouveau-Monde.

Mère Anne Lée et ses fidèles achetèrent de la terre non loin des bords de l'Hudson, cultivèrent le désert, bâtirent des maisons et fondèrent en 1776, au mois de septembre, leur première église sous le nom de *New-Libanon*.

Le mari d'Anne Lée, le pauvre homme auquel on l'avait unie avant l'époque de ses extases religieuses, fit dans le commencement partie de ses fidèles, mais il finit par se séparer d'elle, tomba dans l'ivrognerie et autres vices. La société de New-Libanon prospéra, grandit sous la direction d'Anne Lée et donna naissance à de nouvelles sociétés de Trembleurs dans d'autres États ; Anne Lée les visitait pour y répandre sa doctrine. Elle mourut dans un âge avancé, généralement estimée et aimée.

Les principes et préceptes donnés par elle, qui ont été conservés dans ce livre, annoncent un esprit pieux et doux, entaché parfois de la croyance présomptueuse qu'elle était un autre Christ, et indiquent une raison fort sage, économique et pratique. Cependant toutes les règles qu'elle donne concernant le travail, l'économie, sont rapportées à Dieu comme au donateur de tout ce qui est bon. « Les aliments sont un produit de la bénédiction de Dieu, c'est pourquoi nous ne devons rien gâcher. »

Quant à l'extérieur d'Anne Lée, il est dit : « Sa taille

était un peu au-dessous de la moyenne pour les femmes, passablement ramassée, mais droite et bien proportionnée; son teint blanc et clair; ses traits étaient réguliers, ses yeux bleus mais perçants ; sa physionomie était expressive et douce, en même temps solennelle et grave. Bien des gens du monde la trouvaient belle ; aux yeux de ses fidèles elle possédait à un haut degré la beauté et l'amabilité céleste qu'ils n'avaient jamais vues jusque-là chez aucun mortel. Dans les moments où Anne Lée était sous l'influence du Saint-Esprit, son visage rayonnait avec une magnificence divine et angélique. Le pouvoir, l'influence de son esprit dans de pareils moments dépasse toute description. Personne ne pouvait la contredire ni résister à la puissance qui la faisait parler. »

Il y a maintenant aux États-Unis dix-huit sociétés de Trembleurs répandues dans divers États, depuis le New-Hampshire jusqu'à l'Ohio et Indiana ; cependant cette secte ne paraît pas compter au delà de quatre mille membres. La société de New-Libanon en a de sept à huit cents. Chaque société est divisée en deux ou trois familles spéciales, parmi lesquelles est sa famille d'Église, composée d'hommes et de femmes choisis qui gouvernent les affaires spirituelles de la société. Les affaires temporelles sont administrées par les Anciens. Toutes les sociétés de Trembleurs sont dans une certaine dépendance de celle du New-Libanon, appelée la société-mère. La propriété de la société est en commun, personne n'y possède rien à soi. Les Anciens font les distributions. Quiconque entre dans la société et y dépose quelque fortune, peut reprendre son bien s'il la quitte au bout d'un certain temps ; mais si cette fortune a été donnée à la société avec volonté et connaissance de cause complète, on ne peut pas la retirer.

La plupart des sociétés de Trembleurs paraissent être en bonne position ; celle de New-Libanon passe pour riche ; elle augmente continuellement ses propriétés, et vit d'agriculture, de l'élève des bestiaux, surtout des métiers. Les objets confectionnés par les Trembleurs sont solides, mais un peu bizarres de formes et de couleurs, dépourvus de goût. Le jaune-gris ou le brun-jaune pâle sont les couleurs dominantes. Les Trembleurs vivent bien, travaillent commodément, parce qu'ils n'ont pas de plaisirs ni de superflu, et travaillent également pour tous. La secte ne grandit pas, ne paraît pas non plus décroître ; on ne cite sur son compte aucune histoire scandaleuse. Il paraît cependant qu'assez souvent un jeune couple s'enfuit pour se marier et vivre en dehors de la société. On les considère comme perdus et l'on ne s'inquiète pas d'eux.

Une fois (à ce qu'on m'a raconté), un enfant nouveau-né fut déposé devant la porte d'une maison de Trembleurs. Lorsqu'on le trouva le matin, cet événement produisit une grande sensation dans la société ; tous les Trembleurs, hommes et femmes, jeunes et vieux, vinrent voir cette singulière chose appelée un « nourrisson ; » l'enfant devint un objet de curiosité et d'intérêt pour toute la société ; son bien-être, son accroissement, son développement, furent le sujet de toutes les conversations, de l'attention générale. Pendant longtemps, c'était le principal personnage de leur société.

Tu dois en avoir assez sur le compte des Trembleurs. Quant à moi, je désire en apprendre davantage sur eux et leur société ; et j'espère trouver plus tard l'occasion de les mieux connaître. Mère Anne Lée ! combien de filles d'Ève (et de fils aussi) devraient aller à l'école chez toi (mais non pas celle de danse) !

J'ai passé la soirée avec mes amis et fini par me disputer avec Marcus et Rébecca; il s'agissait de nouveau d'une vieille histoire, c'est-à-dire qu'il me fut impossible d'obtenir la permission de payer ma part de voyage et de séjour à l'hôtel. Le mari et la femme ont des milliers d'expressions et de manières pour me réduire au silence et me forcer de passer par où ils veulent sans même les remercier. Mais, je le sais, ils comprennent mes sentiments; on dirait que nous sommes frères et sœurs.

Marcus et Rébecca sont retournés à New-York, et je me dirige vers l'Ouest, avec les Lowell, par bateau à vapeur et chemin de fer. Nous avons été pris par une pluie épouvantable; elle nous a traversés, ainsi que nos valises, en passant d'un bateau sur l'autre. Trempés par cette pluie torrentielle, qui transformait en rivières les rues d'Albany, nous sommes arrivés à un hôtel où — on n'a pas voulu nous recevoir. Il devait y avoir deux jours après une foire de l'agriculture dans la ville, toutes les chambres étaient retenues d'avance. Mais lorsque nous promîmes de n'y passer que la nuit, on se décida à nous en donner, et il me sembla bon de pouvoir me sécher à un feu flamboyant, de prendre du thé bien chaud.

Je suis ici au centre de l'État le plus puissant de l'Amérique du Nord, dont la population est aussi considérable et infiniment plus riche que celle de toute la Suède, et qui deviendra plus puissant encore. L'État de New-York n'a pas d'origine ni de souvenirs intéressants comme ceux du Massachusett, de la Pennsylvanie et de la Géorgie. C'est l'intérêt commercial qui a commencé à peupler ce pays; ses premiers colons sont venus de la Hollande. Ils appelèrent ce pays la Nouvelle-Néerlande, et la presqu'île où est située la ville de New-York, s'appelait *Manhattan;* ce ma-

gnifique nom indien signifie vaillant; je voudrais qu'on pût le rendre à New-York. Ce fut pour le compte d'une compagnie hollandaise que Hudson se rendit en Amérique et découvrit la splendide rivière qui porte son nom. « Ses alentours, dit-il, sont ce qu'on peut voir de plus beau et de la nature de ceux où l'on peut mettre le pied avec profit. » Maintenant encore, cet État est rempli de Hollandais qui vivent entre eux, ne veulent pas suivre les écoles et autres établissements utiles fondés par le peuple dominant et législateur actuel. L'État de New-York ne paraît pas avoir coopéré au trésor intellectuel des grandes idées du Nouveau-Monde, mais celle d'une république fédérative est née aux États-Généraux de la Hollande, et a été importée par New-York dans l'Amérique du Nord.

Maintenant, bonne nuit, chère Agathe, je suis fatiguée et j'ai sommeil.

Niagara, 7 septembre.

Je t'écris au milieu du fracas produit par cette belle et célèbre merveille du Nouveau-Monde, le — Niagara! *C'est* grand, merveilleusement beau, et cependant si simple, si facile à comprendre, qu'on saisit sur-le-champ l'impression que cette scène produit sur l'âme et le corps, où elle reste ineffaçable. J'ai été moins surprise que je ne m'y attendais; mais ce spectacle s'est agrandi en moi, et... je t'en dirai davantage une autre fois.

Il fait sombre dehors, et c'est à la lumière, au fracas du courant qui passe sous mes fenêtres, presque sous mes pieds (car nous demeurons à l'hôtel de la Cataracte, au-dessus des rapides écumants qui courent avec la vélo-

cité de l'éclair vers la grande chute), que je veux causer un moment avec toi, te rendre compte de ma vie ces jours passés.

La dernière fois que je t'ai écrit, c'était d'Albany ; la pluie nous retint au logis toute l'après-midi et le soir ; le matin suivant se présenta gris et sombre. Je regardais le ciel de travers en craignant la pluie, mais je vis les nuages s'amincir, des percées bleues se montrer, et la gaieté me revint. La journée a été magnifique, le voyage également, dans la belle et fertile vallée de Mohawk qui longe la rivière du même nom, petite, bruyante, aux ondes transparentes, légèrement rouges et courant à travers des champs verdoyants. Les nuages prirent des ailes, s'envolèrent dans l'espace bleu, disparurent et laissèrent le ciel rayonnant et clair. Le sol resplendissait d'hélianthes partie sauvages, partie cultivées, près des petites habitations. Je n'en ai jamais vu d'aussi grandes et d'aussi riches ; bon nombre d'entre elles ressemblaient à de jeunes arbres. Dans un endroit, j'ai vu une petite maison autour de laquelle ces eurs formaient comme un bosquet ; il est vrai que la maison était basse. Le pays paraissait bien cultivé ; le soleil brillait sur cette belle et riche contrée que la pluie de la veille faisait briller à son tour, l'ensemble était frais et joyeux. Nous volions sur ce bon chemin de fer et appuyés dans des fauteuils excellents, vers l'Ouest, cette terre promise du soleil couchant... Nous traversâmes ainsi une foule de villes nouvellement nées, Syracuse, Rome, Oswego, Auburn, Vienne, Amsterdam, Schnectady, Onéida, Chute-de-Seneca, Genève, etc., toutes agréables, en croissance, ayant de jolies habitations et jardins, plusieurs églises, des édifices élégants, un hôtel de ville dominant la cité par sa position et son caractère ; le tout rendait témoignage

de l'ordre, du bien-être, se ressemblait malgré les différentes nuances indiquées par le nom de ces villes. J'aime voir les noms célèbres du Vieux-Monde mêlés à ceux du Nouveau, car j'y pressens une prophétie populaire concernant la métamorphose plus haute à laquelle ce pays, ce peuple, donneront naissance, et dans laquelle la vie de l'Ancien-Monde sera représentée, mais dans un sens plus élevé, plus spirituel. Ces noms de tous les pays et de tous les peuples semblent annoncer la grande assemblée des nations des diverses parties de la terre, qui aura lieu un jour ici.

Nous passâmes aussi devant plusieurs lacs aux bords romantiques, Canyuga, Seneca, Canandaigna, Onéida, etc. Le paysage, dépourvu de grands traits, était d'une gentillesse et d'une fertilité infinies. Les vergers, resplendissant des plus jolies pommes, des plus belles pêches, environnaient des maisons de campagne et des fermes bien bâties. On m'avait parlé du voyage à travers la partie occidentale de l'État de New-York comme étant fort intéressant par le spectacle de la vie riche et florissante qu'on y voit. C'est bien cela, c'est une fête champêtre incessante; sa grâce variée fait oublier une certaine uniformité dans les scènes.

Mes jeunes amis en jouissaient comme moi, à mesure que la journée avançait et que le soleil descendait vers l'occident, but de notre course; plus il se baissait, plus sa couleur était ardente. Je regardais cet astre comme une fille du Pérou aurait pu le faire, je le regardais comme les hélianthes de la route et en rapport intime avec elles.

Nous arrivâmes le soir à Utique, où nous devions passer la nuit. Tandis que Marie reposait, que James faisait les préparatifs de notre excursion du lendemain (nous nous proposions d'aller voir la chute de Trenton), j'entrepris

un voyage de découvertes dans la petite ville au vieux nom républicain, en me disant : « Allons à la recherche de Caton, son esprit revient peut-être ici, » et en effet, quoique sous une autre forme ; c'est-à-dire que je vis sur quelques maisons, un placard imprimé, où je lus : « Les couturières de la ville d'Utique sont convoquées à... mercredi prochain, pour aviser au moyen de remédier à l'oppression sous laquelle *nous* travaillons et sur la meilleure manière de conquérir nos droits. »

Antique et sévère champion des droits du peuple, qui n'a pu vivre en les voyant étouffés par les mains de César, Caton, au noble esprit, toi qui es mort pour la liberté républicaine, — tu as vaincu ! Ce que tu voulais, la chose pour laquelle tu as combattu, est en vigueur ici. Dans cette nouvelle république, créée deux mille ans après ta mort, la partie la plus infime du peuple peut se lever pour revendiquer ses droits, faire des discours au forum de l'État comme les grands, et obtenir justice. Vieux républicain, tu as vaincu ! ton esprit vit ici plus puissant que dans la vieille Rome. Les couturières de la cité d'Utique en rendent témoignage dans la ville qui porte le nom du lieu de ta naissance ; il est fâcheux seulement qu'elles n'écrivent pas leurs invitations un peu plus grammaticalement. Mais qu'importe ? le sens en est clair.

Je retournai donc à l'hôtel, contente d'avoir rencontré l'esprit de Caton à Utique, d'avoir vu plusieurs maisons fort jolies, construites avec goût et entourées de plantations. Les rues, dans les petites villes américaines, sont des avenues bordées de maisonnettes de campagne isolées, avec pelouse, jolie grille, jolis arbres devant la maison. Dans la partie de la ville où se trouvent les boutiques, les maisons se touchent et sont bâties en vue des affaires plutôt que

de la beauté ; cependant l'élégance et les bonnes proportions les distinguent toutes, l'ordre, la propreté règnent partout. « Vivez-vous contents et heureux ici ? » demandai-je dans une boutique à un jeune commis qui paraissait fort bien. « Oh ! oui, en vérité ! répondit-il avec franchise et cordialité ; nous avons de bons amis, de bons voisins, tout est bon. Nous ne pouvons rien désirer de mieux. » Bonheur et satisfaction bien rares !

Le jour suivant, nous allâmes avec chevaux et voiture (manière de voyager qui commence à n'être pas commune) à Trenton, pour voir la chute, cousine du Niagara sous le rapport de la célébrité ; sauvage et violente, elle se précipite d'une hauteur d'un demi-mille anglais assurément. Cette masse, qui a la couleur d'un vin de Sherry clair, s'élance entre de hautes et sombres montagnes, de redans en redans, avec un fracas des plus sauvages. Elle brille au soleil, se précipite dans l'abîme, bondit sur des blocs de rochers et des troncs d'arbre ; arrache, entraîne tout ce qu'elle trouve sur sa route, disperse à droite et à gauche une poussière d'eau sur la forêt qui reste pour ainsi dire sans voix et tremblante devant le procédé violent de ce puissant héros gigantesque. C'est magnifique, mais bruyant, trop dépourvu de réflexion. On est assourdi par le bruit, presque aveuglé par l'impétuosité avec laquelle ces masses d'eau se précipitent ; on s'en fatigue comme de quelque chose de déraisonnable, malgré sa beauté. On n'entend point ses propres pensées, encore moins celles des autres, quand même ils crient dans votre oreille ; la fureur du géant couvre la voix, enivre, subjugue C'est uniquement dans sa couleur transparente et enflammée que je vis le feu divin, et lorsque, placée sur une terrasse de rocher, à côté de la chute, j'ôtai mon chapeau et me laissai mouiller par la

poussière d'eau qui tombait comme un brouillard. La nature, autour de Trenton, est sauvage, d'une beauté pittoresque, mais étroite.

Nous passâmes la journée à Trenton, faisant société avec ce géant et ses alentours. L'auberge était excellente comme presque toutes celles de ce pays, et située dans un vallon romantique. Nous fûmes bien nourris, nous dormîmes bien, et j'aurais désiré pouvoir rester ici plus longtemps ; mais nous retournâmes le lendemain à Utique, et continuâmes de là notre voyage.

Cette fois aussi le soleil était avec nous, et la contrée riche, fertile comme auparavant. La rapidité de notre course ayant mis le feu à quelque chose du convoi, on s'arrêta pour l'éteindre. Nous prîmes la chose froidement, restâmes assis dans nos fauteuils commodes, n'éprouvant d'autre inconvénient de l'aventure qu'un peu de fumée; le danger fut détourné avec prestesse et sang-froid. Le convoi s'était arrêté le long d'un grand et beau verger qui n'était clos, du côté de la route, que par une palissade en bois assez basse. Au moment où j'attirais l'attention de Marie Lowell sur la beauté et la perfection, dignes du paradis, de quelques jeunes pommiers dont les fruits brillaient des plus jolies teintes rouge et jaune d'or, je vis avec surprise, et, — je dois le dire, — avec chagrin, une foule d'hommes de vingt à trente et quelques années, bien mis, ayant de bonnes manières sous tous les rapports, sauter par-dessus la clôture, entrer dans le verger, attaquer, dépouiller de la façon la plus impitoyable ces beaux et riches arbres fruitiers. Des branches furent rompues et arrachées au milieu du rire et du bavardage de cette compagnie de brigands, augmentée constamment par d'autres qui sortaient du convoi et sautaient par-dessus la clôture dans le jardin. Mais alors on entendit une voix bien

avant dans la plantation ; elle a dû produire sur ces fils d'Adam, avides de pommes, le même effet que celle de Dieu dans le Paradis, lorsqu'il s'adressa à notre premier père, et quoique cette voix fût assurément moins redoutable, tous les voleurs n'en recoururent pas moins à leurs jambes. Ils jetèrent sur la route, par-dessus la clôture, toutes les pommes qu'ils purent arracher, franchirent la clôture en riant, en se lançant des pommes, et rentrèrent dans les wagons, laissant le propriétaire du verger contempler ses arbres maltraités et dépouillés.

Je conviens que cette scène et l'esprit dans lequel on l'avait jouée m'étonnèrent beaucoup. « Est-il possible, dis-je à Lowell, que ces jeunes hommes soient des gens comme il faut ? » Il secoua la tête en silence.

J'avais déjà plusieurs fois entendu parler de vols de fruits et de fleurs commis par des jeunes gens dans les jardins des grandes villes (surtout autour de Philadelphie) ; j'avais interrogé Downing et Marcus à cet égard. Ils sont convenus du fait, en ajoutant pour l'excuser : « Les fruits sont tellement abondants et à si bon marché dans ce pays, que d'en prendre n'est pas considéré comme une illégalité. » Cependant les jeunes hommes du convoi se sont *sauvés* à la voix du propriétaire comme des voleurs de fruits ordinaires. La seule différence qu'il y a entre eux et les voleurs de même genre en Europe, c'est que les premiers n'éprouvent aucune honte. Voler des fruits, maltraiter les arbres, fuir devant le jardinier, tout cela dénonce un esprit de la plus basse espèce.

Nous arrivâmes vers l'heure du dîner à Rochester, l'une des grandes artères par lesquelles le commerce de l'Ouest pénètre dans les États de l'Est, et celui de ceux-ci dans l'Ouest. La ville est située entre l'Ontario et la Genessée,

dont les diverses chutes font marcher des moulins à farine célèbres. Par les grands lacs, elle est en rapport avec tous les États qui les entourent, et avec le Canada; par la Genessée, l'Hudson, le canal d'Érié et d'innombrables chemins de fer, elle se trouve en relation avec les contrées orientales.

Rochester est bien l'enfant du grand Ouest sous le rapport de sa croissance. Fondée en 1812 par Nathaniel Rochester et quelques autres émigrants du Maryland, elle avait, en 1820, quinze cents habitants; on en compte maintenant (1850) quarante mille : c'est ce qu'on peut appeler du progrès. La mouture est sa principale industrie; ses moulins produisent, dit-on, cinq mille barils par jour de farine magnifique. Des personnes fort bien et amicales, amies des Lowell et enfants du Massachusett, s'emparèrent de nous à Rochester. Elles nous menèrent en voiture visiter le lion de la ville, c'est-à-dire les factoreries situées sur la berge élevée de la Genessée. L'eau qui fait mouvoir les machines est prise plus avant dans la rivière; son travail achevé, on la laisse courir, et elle descend en cascades écumantes; on dirait de turbulents écoliers qui, sortis de l'école, se hâtent de jouir de la liberté.

Sur la rive en face et aussi élevée sont établis plusieurs jardins de plaisir, où l'on trouve des carrousels, des tirs et autres distractions, et la vue d'un paysage des plus vastes. Dans les prés verdoyants non enclos paissent de beaux troupeaux; le soleil couchant embellit cette jolie scène: comme c'est bien imaginé et heureusement trouvé, de placer, non loin du travail un lieu de plaisir, et de leur montrer à tous deux ce magnifique panorama !

Nous nous promenâmes un moment seules, Marie Lowell et moi, le long de la rivière, et nous vîmes des cascades plus agrestes, trop agrestes et jolies pour faire marcher

des moulins. Elles n'étaient pas considérables, mais d'une beauté très-pittoresque; des arbres et des plantes touffues croissaient autour d'elles. Nous allâmes ensuite, en voiture, voir un moulin à farine; je le visitai jusque dans ses moindres parties, donnant des poignées de main à tous les meuniers, ce qui me couvrit de farine. Les rues de la ville étaient animées par les allants et venants à pied, en voiture, et dans la foule des Européens on voyait des Indiens en couverture blanche, cheveux courts, noirs, rudes, tombants, entrer et sortir des boutiques.

Le lendemain, j'ai fait connaissance avec ce qu'on appelle les coups de Rochester : ces coups magiques qui tiennent du lutin, et se font entendre depuis longtemps dans l'Ouest, partout où se trouvent deux jeunes femmes du nom de Fish. On prétend qu'ils sont produits par des esprits qui suivent les deux sœurs et en rapport avec elles. Une foule de personnes de la ville sont allées les voir, ont entendu les coups, ont vu les tables se promener toutes seules dans la chambre, et autres phénomènes, le tout opéré par les prétendus esprits. Quelques personnes y croient, le plus grand nombre ne croit pas et considère ces jeunes femmes comme des trompeuses qui produisent elles-mêmes ces bruits et ces effets singuliers, les sœurs Fish prenant de l'argent pour se faire voir et entendre : cette dernière opinion est la plus probable. Cependant ces femmes ont demandé une enquête, consenti à se laisser lier les pieds et les mains en présence d'un comité composé des personnes les plus respectables de la ville, et pendant tout ce temps le bruit et les coups se sont fait entendre autour d'elles. Les membres du comité ont publié dans les journaux une déclaration signée d'eux, comme quoi ils n'avaient rien découvert qui donnât lieu d'accuser ces jeunes femmes de

tromperie. Depuis lors, on les a laissés en paix; mais la bonne société de la ville paraît considérer comme une preuve de mauvais goût et jugement d'aller voir ces femmes.

Depuis mon enfance, j'ai tellement entendu parler de ces histoires de revenants, moi-même j'ai entendu des choses que je n'ai pu expliquer comme produites par des causes naturelles connues, et, depuis mon voyage en Amérique, les journaux mentionnant continuellement les « coups de l'Ouest, » j'étais curieuse de les entendre de mes propres oreilles. Les Lowell partageant ma curiosité, nos amis de Rochester nous conduisirent à l'endroit où, pour le moment, ils se font entendre.

La vue seule des deux sœurs suffit pour me convaincre que les esprits avec lesquels elles étaient en rapport n'étaient pas d'une nature spirituelle bien respectable; les personnes qui sont en relation avec des esprits supérieurs doivent avoir un autre air. Du reste, ce que j'ai expérimenté durant cette visite, qui, à certains égards, a été assez remarquable, m'a fait arriver à cette conclusion : c'est que les esprits ne comprenaient pas le *suédois*, sinon ils ne se seraient pas laissé braver et menacer en cette langue, comme je l'ai fait; que ces coups étaient un jeu des deux sœurs, elles me paraissaient assez malignes pour cela. Ce qui me surprend, c'est que des personnes raisonnables et même spirituelles puissent chercher, par l'intermédiaire d'esprits qui frappent des coups, à se mettre en communication avec des êtres chéris qui n'existent plus, comme cela est arrivé et arrive encore de notre temps. Mais, hélas! le chagrin du cœur et le doute de la pensée peuvent mener loin. J'aimerais mieux ne jamais avoir sur cette terre de communication avec les bien-aimés que j'ai perdus, que de recourir

pour cela à de misérables coups. Les relations avec des esprits, des anges, sont d'une nature plus élevée et plus sainte.

De ce lieu qui m'a laissé une impression désagréable, nous sommes allés faire une visite à Frédéric Douglas, nègre fugitif du Maryland, et devenu célèbre par ses dons intellectuels, le talent oratoire dont il a fait preuve dans les réunions abolitionnistes, le courage avec lequel il travaille en faveur de la cause de ses frères noirs. Douglas est rédacteur d'un journal, « l'Étoile du Nord, » publié à Rochester; il se trouve pour le moment dans cette ville, mais souffrant d'un mal de gorge qui l'a empêché de venir chez moi. Je suis donc allée vers lui. Il m'avait inspiré de l'intérêt, surtout par sa biographie, qui rend témoignage d'un esprit énergique, profondément sensible, et de la vérité de ce qu'il raconte... Ce n'est pas le cas pour les autres autobiographies des ci-devant esclaves, où l'on trouve un mélange évident de fable, de vérité et baucoup d'exagération.

Il y a dans cette narration un passage qui m'a fort émue par sa beauté : le voici ; il te donnera une idée de l'homme et de sa position pendant son esclavage, qui est la plus dure période de sa vie. Il avait alors dix-sept ans :

« J'étais un peu malaisé à mener lorsque j'arrivai chez M. Covey ; mais quelques mois de discipline me comprimèrent. M. Covey eut le bonheur de parvenir à *me rompre*. J'étais rompu de corps, d'âme et d'esprit. Mon élasticité naturelle était brisée, mon intelligence énervée ; le goût de la lecture me passa, la joyeuse étincelle qui s'arrêtait dans mes yeux se retira, la nuit obscure de l'esclavage se répandit sur moi, — un homme était transformé en un animal !

« Le dimanche était mon seul moment de liberté. Je le passais dans une sorte de disposition animale tenant du sommeil et de la veille, sous un arbre. Quelquefois je me levais : un éclair énergique de la vie de liberté flambait à travers mon âme, suivi d'une lueur d'espoir qui disparaissait un instant après, et je retombais à terre en m'affligeant de la position misérable où je me trouvais. Parfois j'étais tenté de mettre un terme à ma vie, à celle de M. Covey ; mais un sentiment d'espoir et de crainte me retenait.

« Notre maison était à quelques pas de la baie de Chesapeak, dont la large poitrine resplendissait continuellement de voiles venant de toutes les parties de la terre. Ces beaux navires, dont l'aspect est ravissant pour les yeux de l'homme libre, étaient pour moi des fantômes couverts de leur linceul venus pour m'effrayer, me tourmenter de réflexions sur mon état si misérable ; souvent, dans le calme profond d'un dimanche d'été, je me suis tenu seul, debout, sur les bancs élevés de cette magnifique baie, le cœur pesant, les yeux pleins de larmes, regardant la multitude innombrable de voiles qui voguaient vers le grand Océan. Leur vue m'émotionnait profondément, ma pensée cherchait à s'exprimer, et, avec le Tout-Puissant pour unique auditeur, la douleur de mon âme s'exhalait à ma manière, rude, inculte, et je disais à ces navires : « Vous êtes débarrassés de vos câbles et libres ; mes chaî- « nes sont solides, et je suis esclave ! Vous vous balancez « gaiement au vent, tandis que je suis excité au travail « par le fouet sanglant ! Vous êtes les anges aux ailes rapi- « des de la liberté ; vous parcourez le monde entier, et je « suis retenu par des liens de fer ! Oh ! si j'étais libre ! si « j'étais sur l'un de vos magnifiques ponts, sous votre aile

« protectrice ! Hélas ! entre vous et moi roulent des eaux « fangeuses. Allez ! allez ! Si je savais nager, si je pouvais « fuir !... Oh ! pourquoi suis-je né homme, pour qu'on fasse « de moi un animal ! Le joyeux navire a disparu ; un « brouillard lointain le cache, et je reste dans l'enfer brû- « lant d'un esclavage éternel ! O mon Dieu ! sauvez-moi, « délivrez-moi ! Que je devienne libre ! Y a-t-il un Dieu ? « Pourquoi suis-je esclave ? Je veux fuir, je n'endurerai « pas ceci plus longtemps ! Libre ou enchaîné... je veux « m'enfuir, je n'ai qu'une vie à perdre ! Autant vaut mou- « rir en courant que sur place ! Voyons, — cent milles « droit vers le nord et je suis libre ! Dois-je essayer ? *Oui;* « Dieu m'aidera ; il m'est impossible de mourir esclave. Je « me confierai à l'eau ; cette baie me conduira vers la li- « berté ; de meilleurs jours approchent !... »

Et il devint libre — quelques années plus tard ; Dieu soit loué ! il a eu le bonheur de se sauver. Son autobiographie est l'une des plus intéressantes qu'on puisse lire. Depuis quelques années Douglas est homme de lettres, et agit pour son grand but : l'abolition de l'esclavage, l'ennoblissement des esclaves libres.

C'est un mulâtre clair de trente et quelques années, d'un extérieur des plus agréables, et tel que je me représente celui d'un chef arabe ; ses beaux yeux étaient animés d'un feu sombre. Il souffrait beaucoup de son mal de gorge et parlait avec peine. Quelques paroles amères se firent jour avec vivacité, contre l'usage d'enlever aux travailleurs noirs le salaire qu'ils ont gagné. Voici comment cela se pratique : Le propriétaire d'esclaves en loue, moyennant une rétribution fixe, par exemple un dollar par jour (ou de sept à neuf dollars par semaine) ; les esclaves sont obligés d'apporter ce salaire, à la fin de la semaine ou du mois, à leur maître.

Beaucoup de propriétaires d'esclaves vivent de l'argent gagné de cette manière par leurs esclaves; en retour, ils les habillent et doivent en prendre soin pendant leurs maladies ou leur vieillesse. Bon nombre de ces esclaves gagneraient donc au delà du nécessaire si on leur laissait le salaire reçu.

La femme de Douglas est une négresse très-noire, aux formes pleines, grasse, à l'air bon. Leur petite Rosette est noire et laide; une femme blanche lui sert d'institutrice et habite la maison de Douglas. J'ai admiré la force de caractère de cette gouvernante, qui lui fait supporter les ennuis qu'elle doit s'attirer de la part des blancs, si remplis de préjugés; ils forment encore des légions, même dans les États libres. J'ai vu Douglas trop peu et dans des circonstances trop défavorables pour avoir une impression bien nette de ce qu'il est. Si l'amertume est plus puissante chez lui que la générosité, qui pourrait s'en étonner?...

Mais il faut que j'arrive à l'Ontario, où nous avons pris le bateau à vapeur le soir, en quittant Rochester, pour aller plus loin. Les amis qui nous ont rendu notre séjour dans cette ville si agréable nous ont accompagnés jusqu'au rivage, après nous avoir donné une quantité de fleurs, les plus beaux fruits et les plus excellents. Rochester nous a laissé un souvenir des plus aimables.

Nous avons traversé l'Ontario par une nuit paisible, sombre, éclairée seulement par les étoiles qui scintillaient au-dessus de nous entre les nuages. Au point du jour, nous sommes entrés dans la Niagara, petite mais romantique et jolie enfant de la grande chute de ce nom. Au lever du soleil, nous prîmes terre et montâmes en voiture pour aller vers la cataracte.

Le matin était magnifique, un peu froid, mais clair et

plein de vie. Au bout de deux heures nous étions arrivés au but, mais nous entendîmes longtemps auparavant la voix tonnante du monstre. Les visiteurs étant peu nombreux, vu la saison avancée, on nous donna les meilleures chambres de l'hôtel de la Cataracte, puis nous nous hâtâmes de sortir pour voir — l'objet.

Il produit une grande et joyeuse impression, mais n'a rien qui étonne ou frappe de stupeur quiconque le regarde. En s'avançant vers la grande chute (elle est sur le territoire du Canada), on voit une pesante masse d'eau tomber perpendiculairement en forme de fer à cheval ou croissant à la suite d'un large et calme miroir du plus beau vert émeraude. C'est seulement dans sa chute que se montre la sauvage puissance de sa nature ; mais ici encore elle est plus majestueuse que sauvage. Trenton est un jeune héros qui, enivré par la jeunesse de la vie et le vieux Sherry se précipite avec un orgueil aveugle dans une lice terrible. Niagara est une déesse calme, digne, au moment même où elle fait usage de toute sa force. Elle est puissante, mais sans violence ; elle a de grandes et paisibles pensées, en inspire de pareilles chez ceux qui peuvent la comprendre ; elle ne frappe pas d'étonnement, elle impose et ravit par sa beauté élevée. On est assis à ses genoux, et cependant on s'entend soi-même, on entend les autres et même la gouttelette qui tombe des arbres aspergés par ses eaux. Elle est trop grande pour vouloir imposer silence et dominer autrement que par sa puissance intellectuelle. Elle est... hélas ! ce que les hommes ne sont pas, ce qui les ferait ressembler à des dieux.

Mais les milliers de personnes qui viennent ici tous les ans (environ soixante mille, dit-on), doivent grandir et devenir meilleures en voyant cette grandeur, en s'y mirant. Je

me réjouis donc de ce que tant de gens songent à venir voir chaque année le Niagara.

C'est des sources cachées du Saint-Laurent, des quatre grands lacs le Michigan, le Huron, l'Érié et le lac Supérieur, (ils contiennent, dit-on, le quart des eaux non salées du globe) que viennent les eaux de la célèbre cataracte. Le courant qui se dirige de ce côté, en sortant du lac Érié, rencontre dans sa route la petite île d'Iris (appelée aussi l'île des Chèvres), qui le partage en deux bras, dont l'un forme la chute du Canada, le second (il passe rapidement et avec fracas sous mes fenêtres), celle des États-Unis; la première est la plus riche et la plus belle. Entre les deux chutes se trouve un espace de vingt et quelques pieds couvert d'arbrisseaux; la chute du Canada et son beau demi-cercle est au centre du courant principal. Une haute pyramide de vapeur s'élève vers le ciel de l'abîme écumant qui est à ses pieds; on dirait le génie de la cataracte, dont la tête nuageuse se meut au vent. Le courant de la chute du Canada ne tarde point à se réunir à celui des États-Unis, et forme plus loin ce qu'on appelle l'étang-tourbillon, à l'endroit où ce courant fait un coude. Les eaux s'écoulent ensuite avec toujours plus de calme dans la rivière ou détroit du Niagara, qui a vingt-cinq milles de long, se jette dans le lac Ontario, de celui-ci dans le magnifique Saint-Laurent, le fleuve aux mille îles, et, par ce dernier, dans l'océan Atlantique.

La chute de Trollhætta en Suède n'a pas la même masse d'eau ni la majesté du Niagara, mais elle est plus historique, plus romantique. Le Niagara n'a guère qu'une grande scène, une seule et sublime action.

Ce qui m'a surprise à Niagara et me ravit tous les jours, c'est, en outre de la couleur vert émeraude de l'eau, le jeu

des arcs-en-ciel au-dessus et autour de la chute, selon que les rayons y tombent ou que le vent fait mouvoir la pyramide mobile de l'esprit des eaux. C'est un spectacle incessant de jolies visions toujours variées et ravissantes, quelque chose qui me réjouit et m'oppresse en même temps, car je voudrais en mieux comprendre la signification. Je sens que le Niagara a beaucoup de choses nouvelles à me dire, ou que je n'ai pas encore comprises. Rien ne me réjouit complétement, aussi longtemps que je n'en saisis pas la pensée intime. Dans ma jeunesse, la danse elle-même ne m'a amusée qu'au moment où j'en ai compris l'intention.

Nous avons déjà passé ici quarante-huit heures, et nous y resterons probablement deux ou trois jours encore. Le matin je regarde la chute américaine lorsque le soleil levant jette des centaines de ponts éclatants sur le nuage formé par les eaux. Dans l'après-midi et le soir, je contemple la cataracte du Canada, quand le soleil se couche sur le territoire anglais. Le matin, je prends un bain dans ce qu'on appelle le Mammoth, lit de la rivière, où les eaux entrent avec une telle impétuosité dans la maison des bains, qu'on a de la peine à s'y tenir accroché. Ce bain est extrêmement fortifiant. Immédiatement après le dîner, nous nous asseyons, mes jeunes amis et moi, sur la terrasse qui est devant nos chambres; nous regardons le courant passer avec rapidité, j'écoute son chant. Il m'arrive souvent de me tenir longtemps sur l'une des petites jetées établies au-dessus du courant; j'aspire la bonne odeur de l'eau, car elle a un parfum d'une fraîcheur délicieuse que je ne puis comparer à rien. Il me semble qu'on pourrait rajeunir de corps et d'âme en le respirant.

Hier au soir, James Lowell et moi (Marie, ayant un

rhume de cerveau, n'a point osé sortir à cette heure) nous avons traversé la rivière et nous nous sommes promenés sur la rive du Canada au soleil couchant. A chaque mouvement de l'esprit des eaux, ou brouillard, de nouvelles figures se formaient; tantôt les arcs-en-ciel s'arrondissaient les uns au-dessus des autres, s'élevaient vers l'espace bleu; tantôt des flammes, rayonnantes de toutes les couleurs du prisme, étincelaient au-dessus des vagues vertes de l'abîme: c'était une clarté incessante, toujours variée et d'une beauté enchanteresse. Quelle vie ! quel échange de chants entre le ciel et la terre ! A mesure que le soleil baissait, les arcs lumineux s'élevaient, pénétraient dans la masse des nuages qui grandissaient; des nuées d'un rouge-clair nageaient dans le ciel bleu pâle au-dessus de la chute vert émeraude entourée de bancs élevés couverts d'une forêt en magnifique parure d'automne, comme on n'en voit que dans les forêts américaines ; tout était silencieux et calme, excepté la chute d'eau, à laquelle la nature semblait prêter une oreille attentive. Mais — il est inutile de chercher à peindre la beauté et la paisible grandeur de cette scène.

Le 9 septembre.

Je vais te raconter une petite histoire :

Au matin des temps, avant la création de l'homme, la Nature était seule avec son Créateur. Réchauffée par son feu divin, éclairée par son regard, elle s'éveilla au sentiment de la vie. Son cœur se gonflait d'amour pour celui dont elle avait aspiré l'amour ; elle était impatiente de lui offrir un holocauste, de répandre devant lui la vie qu'elle en avait reçue. Jeune, animée de toute la vie pri-

mitive, elle n'en sentait pas moins son impuissance comparée au pouvoir du Créateur. Que pouvait-elle lui donner de tout ce qu'elle avait reçu? Son cœur rempli d'un amour, d'une douleur, d'une impatience sans limites, finit par déborder et devient le Niagara ; l'encens éternel de sa reconnaissance s'éleva de la profondeur des eaux vers le ciel. Le Seigneur le vit, et son Esprit entoura celui de la Nature d'arcs lumineux. Ceci se passa au matin de la vie terrestre ; il en est encore de même aujourd'hui. Le Niagara, c'est l'esprit de la nature qui s'élève vers le ciel, lui offre sa vie en une hymne sans paroles, et le Ciel l'entoure de la lumière et des flammes de son amour divin.

Le Niagara, c'est l'union de la vie terrestre avec celle du ciel. Il me l'a dit aujourd'hui ; je puis m'en éloigner maintenant, je connais son origine.

Le 10 septembre, au matin.

Nous partons aujourd'hui, j'en suis contente, car j'ai un peu mal à la tête ; le fracas incessant de cette chute, l'impétuosité continuelle du courant qui passe sous ma fenêtre, deviennent fatigants pour les nerfs. Et puis on s'habitue à tout, même à ce qui est beau, et lorsque on commence, auprès de cette merveille, à entendre, à suivre ses propres pensées sur les choses journalières, on peut s'en éloigner. Je ne t'ai pas raconté les différentes scènes de la vie près du Niagara, ni parlé du petit bateau à vapeur qui monte vers la chute jusqu'à ce qu'il en reçoive une douche et s'en retourne : de mes promenades botaniques dans l'île d'Iris, des Indiens que l'on rencontre encore, errant dans les environs ; ni du grand pont en fer, léger et fort en même

temps, jeté sur le courant, un peu au delà de la chute, ni d'autres choses remarquables d'ici. Tout cela est petit comparativement à la cataracte, elle a été pour moi l'objet principal sur lequel mon attention s'est fixée.

Les Indiens que l'on trouve autour du Niagara font partie de la tribu des Senécas. Comme nous sommes au moment de leurs chasses dans le désert, je n'ai vu ici que quelques Squaws; elles offraient leurs ouvrages composés de broderies sur écorce de bouleau, représentant des fleurs, des animaux dessinés et faits avec enfantillage, mais bien ; des brosses en hérisson, de petites nattes, des corbeilles, des mocassins, de petits grelots confectionnés avec une herbe odoriférante. Il y a dans les environs plusieurs boutiques remplies de ces mêmes ouvrages, mais on les vend fort cher. Marcus et Rébecca ont vu ici, il y a quelques années, une grande solennité indienne des Senécas, c'est-à-dire l'élection d'un nouveau chef pour remplacer celui qui venait de mourir. Les Indiens s'étaient réunis à cet effet au fond d'une forêt. La dernière scène de cet acte remarquable fut celle-ci : Le jeune chef s'agenouilla, après son élection, devant sa vieille mère qui lui imposa les mains pour le bénir. La femme, que les Indiens traitent d'ordinaire avec tant de mépris, acquiert cependant de la considération chez eux, quand elle est la mère d'un guerrier distingué, et parfois aussi par son pouvoir mystique comme sorcière, quand elle est douée d'une nature vigoureuse. Mais la femme indienne s'élève rarement au-dessus du joug qu'on lui a imposé dès son enfance, sous le rapport de l'esprit et du corps.

Je suis impatiente d'en savoir davantage relativement à ces habitants primitifs du Nouveau-Monde, et j'espère en trouver l'occasion pendant mes excursions dans l'Ouest.

J'ai la certitude, — sans trop savoir quand et comment, — que je remonterai le Mississipi jusqu'à la chute de Saint-Anthony, c'est-à-dire jusqu'à Minnesota, où il cesse d'être navigable. Ce jeune pays, situé à l'extrémité nord-ouest de l'Union, n'est pas encore un État, mais presque entièrement un désert habité par des tribus indiennes sauvages. Je descendrai ensuite le Mississipi jusqu'à la Nouvelle-Orléans, sans savoir pourquoi j'irai dans cette ville; mais je sens que je dois y aller; ainsi le veut quelque chose que j'appellerai la voix intérieure: elle m'a conduite jusqu'ici avec une puissance mystérieuse, mais absolue, et je n'hésite pas un instant à lui obéir. Elle parle d'un ton tellement décidé et net, que j'éprouve du plaisir à m'y soumettre; c'est mon étoile dirigeante. Je vais d'ici à Chicago, puis aux colonies suédoises et norwégiennes dans l'Illinois et le Visconsin.

Parmi les souvenirs du Niagara se trouvent des événements douloureux, dont l'un s'est passé l'été dernier. Un jeune homme, sa fiancée et la petite sœur de celle-ci sont venus voir la cataracte. Tandis qu'ils étaient sur le bord, le jeune homme prit l'enfant sur ses bras et menaça, en badinant, de la jeter dans le gouffre. Dans son effroi, la petite fille fit un mouvement, échappa des bras de son oncle futur et tomba dans l'abîme. Le jeune homme s'élança après elle, tous deux disparurent; on n'a retrouvé que leurs cadavres.

Plus tard.

Oniaagarah ou Ochmagarah est, à ce qu'il paraît, le nom primitif du Niagara (les Indiens l'appellent encore ainsi), et signifie, dit-on, « fracas de l'eau. » Les Européens l'ont abrégé pour en faire Niagara. Je viens de jeter

mon regard d'adieu sur cette grande scène. La couleur verte de ses eaux, leur parfum délicieux, inexprimable, vivifiant, me ravissent toujours. Je suis bien aise de partir, mais je forme le souhait de revenir pour voir cette cataracte dans sa magnificence d'hiver, quand elle se couronne de fleurs, de fruits, de mille ornements fantastiques *en glace;* quand la pleine lune forme son arc lunaire au-dessus. Nous verrons, nous verrons. Je suis, en attendant, infiniment reconnaissante d'avoir vu le Niagara. Il restera gravé dans mon âme avec sa grandeur, sa puissance calme, sa couleur, son parfum, le jeu de ses arcs-en-ciel sur la blanche figure des nuages.

Il m'en coûte de me séparer de mes jeunes amis; ils m'accompagneront jusqu'à Buffalo seulement.

LETTRE XXIV

Chicago (Illinois), 15 septembre 1850.

Me voici sur le bord sud-est du lac Michigan, ma chère Agathe, non pas sur son bord sablonneux, mais dans une jolie villa de construction italienne, avec colonnes de l'ordre corinthien, entourée de beaux arbres et de belles fleurs.

Je me suis séparée des amis, devenus pour moi presque un frère et une sœur, sur la place de Buffalo, au milieu de chevaux, de charrettes, d'hommes trafiquant, allant, venant, voyageant, se pressant avec hâte, entourés de coffres et de toutes sortes de bagages. Le temps et le loisir nous

manquaient pour dire une parole. Le convoi qui devait les emporter était là ; sa locomotive, la vélocité du chemin de fer, ne laissaient à nos cœurs chauds ni temps ni paroles. Nous nous embrassâmes en silence de toute notre âme, et peut-être pour toujours, car les Lowell se proposent d'aller en Italie l'année prochaine.

Ne les voyant plus, je fus tirée de la foule et conduite dans un hôtel par un digne homme âgé, avec lequel je devais continuer mon voyage, et appelé Bond. Il était venu me chercher à Niagara, porteur d'une lettre d'introduction de M. Ellesworth. Bond est encore jeune malgré ses années; c'est un des anciens « pionniers » de l'Ouest. Il a mis la main à la fondation de plusieurs villes maintenant florissantes, entre autres Rochester, Lockport, etc., et connaissait parfaitement la contrée par laquelle nous devions passer jusqu'au lac Michigan et au delà. C'est pourquoi et parce qu'il avait un air bon, cordial, que je me suis réjouie de l'avoir pour compagnon de route.

A l'hôtel de Buffalo, de nouvelles connaissances me tourmentèrent en répétant ces questions ennuyeuses : « Comment trouvez-vous l'Amérique? — Que vous semble des États-Unis? — Buffalo répond-elle à votre attente? » Je répondais à cette dernière question que, ne m'étant attendu à rien relativement à Buffalo, mon espérance ne pouvait être trompée. Je dois dire que cette ville m'a semblé l'une des moins agréables que j'ai vues en Amérique. « Les affaires! les affaires ! » voilà, je crois, sa vie et le trait principal de son caractère ; mais j'ai vu peu de chose de Buffalo.

Vers le soir, je me suis embarquée sur l'*Océan*, magnifique bateau à trois ponts, avec lequel j'ai traversé le lac Érié, souvent fort dangereux et sujet aux tempêtes ; ses

flots ressemblent maintenant à des naïades qui jouent au soleil.

« L'Érié, dit un Français (M. Bouchotte), peut être considéré comme un grand réservoir central, d'où rayonnent une multitude de canaux ; les navires peuvent donc se diriger de là vers toutes les parties de l'intérieur du pays, vers l'océan Atlantique, à l'Est et au Nord, vers les contrées et les mers du Sud, et recueillir les produits des climats les plus variés. »

Tous les émigrants qui fondent de nouvelles colonies autour des grands lacs traversent l'Érié, mais il devient souvent le tombeau d'un grand nombre d'entre eux. Tout récemment un bateau à vapeur y a pris feu ; il était plein d'émigrants, la plupart Allemands. Des centaines de ces pauvres gens ont péri. Parmi les cadavres qu'on a retirés, se trouvaient sept à huit couples se tenant embrassés, et que la mort n'avait pu séparer : l'amour avait été plus fort qu'elle. Le pilote est resté debout près du gouvernail et a dirigé le bateau vers la terre jusqu'au moment où les flammes atteignirent ses mains. Trente ou quarante passagers seulement ont été sauvés.

La traversée de l'Érié a été pour moi une fête éclairée par le soleil sur ce magnifique bateau à vapeur; un piano faisait partie de l'ameublement du salon, et l'aimable capitaine a pris soin de ma personne de la manière la plus affectueuse. Mon vieux pionnier m'a raconté diverses circonstances de sa vie, sa conversion, son premier et dernier amour, et ajouta qu'en général il aimait beaucoup la société des femmes. A quatre heures de l'après-midi, le second jour de notre navigation, nous arrivâmes à Détroit, ville fondée originairement par des Français sur le canal ou détroit qui réunit l'Érié au lac Saint-Clair et sé-

pare le Michigan du Canada. Le rivage paraissait couvert de petites habitations élevées sur des lots de terre régulièrement divisés. Le pays m'a semblé bas, avec collines ondoyantes et fertiles.

Détroit est, comme Buffalo, une ville d'affaires, mais plus jolie et plus amicale que cette dernière. J'ai trouvé dans l'hôtel des questionneurs ennuyeux, mais aussi des personnes fort aimables avec lesquelles on pouvait causer agréablement, avec franchise, et se bien trouver. Je me souviens surtout, parmi celles-ci, de l'évêque épiscopal de Michigan, homme ouvert, cordial et penseur ; d'une mère avec ses deux filles ; et j'ai eu ainsi l'occasion d'échanger quelques paroles affectueuses puisées dans le fond sérieux de la vie. Cela m'a fait du bien. Du reste, les habitants de Détroit étaient fort contents de leur ville, de la vie qu'ils y mènent, d'eux-mêmes, et les uns des autres ; ceci me paraît être le cas de toutes les localités de l'Ouest par lesquelles j'ai passé.

Le lendemain au soir, nous sommes arrivés à « Anne-Arbourd, » jolie petite ville au milieu des champs. J'y ai reçu également des visites, et j'ai été obligée, comme d'habitude, de soutenir un interrogatoire. Mon vieux pionnier, n'aimant pas à voyager incognito, ne peut comprendre qu'on soit fatigué, qu'on désire échapper aux présentations et aux questions. Ici également, les gens sont fort contents d'eux-mêmes, de leur ville, de sa position et de leur genre de vie. Anne-Arbourd tire son nom de la circonstance suivante : A l'époque de l'arrivée de ses premiers habitants, ceux-ci se composaient principalement d'une seule famille. Tandis qu'on défrichait la forêt, qu'on labourait, l'unique abri était une cabane de feuillée et de toile en forme de tente, où Anne, la mère de famille, faisait cuire les repas

et prenait soin du bien-être de tous. C'était le foyer de la famille, le port calme, où les travailleurs venaient se reposer, se rafraîchir, sous la protection de mère Anne. Ce lieu fut donc appelé Anne-Arbourd, et la ville, qui s'éleva insensiblement autour de la tente, conserva ce nom. Avec ses jolies petites maisons et ses jardins sur les collines et leurs pentes verdoyantes, cette ville présente l'aspect d'un port paisible et agréable.

Nous y passâmes la nuit ; le lendemain nous partîmes par le chemin de fer et traversâmes l'État et la presqu'île Michigan. Tout le long de la route, j'ai vu de petites fermes bien bâties, entourées de terres bien cultivées, de champs de blé et de maïs, de vergers remplis de pommiers et de pêchers. Dans des contrées plus sauvages, le sol resplendissait de fleurs nacarat et bleues, que la rapidité de notre course m'empêchait d'examiner, d'hélianthes de haute taille, avec couronne aussi grande que celle des jeunes arbres. C'était agréable et joli à voir. Mon vieux pionnier me dit qu'il n'avait vu nulle part une aussi grande abondance de fleurs que dans le Michigan, surtout autrefois, quand le sol était sauvage. Cet État est l'un des plus jeunes de l'Union; mais le terrain y est riche, particulièrement en blé, et en grand progrès. Sa législation, des plus libérales, a aboli la peine de mort ; mais on m'a parlé de crimes commis il y a peu de temps dans cet État, et qui, en vérité, auraient bien mérité la mort ou une détention perpétuelle. Un jeune homme appartenant à une famille considérée de Détroit avait, pendant une chasse, tiré traîtreusement et à plusieurs reprises sur son meilleur ami, jeune comme lui, afin de s'emparer de son portefeuille, renfermant des billets de banque. Il n'a été condamné qu'à vingt ans de prison. Il est visité par de jeunes dames,

qui lui apprennent le français et à jouer de la guitare. L'une d'elles était avec nous sur le chemin de fer, et parla de « l'extérieur agréable » du prisonnier. On a pour ce coupable une douceur repoussante, qui témoigne d'un sentiment moral relâché.

Le temps a été superbe pendant toute la journée. Le soleil marchait devant nous vers l'Ouest et nous marchions droit sur lui. A mesure qu'il descendait vers la terre, le ciel du soir resplendissait de l'or le plus pur. Le pays était plat, uniforme; çà et là une jolie petite rivière, dans la forêt de petites maisons en bois entourées d'un bouquet d'arbres, et sur lesquelles était fixée une planchette portant en lettres d'un pied de haut, tracées à la craie blanche, ce mot : « Épicerie. » Les terrains cultivés étaient tous divisés régulièrement et couverts de bonnes fermes, ressemblant à nos meilleures maisons de paysans. Les colons de l'Ouest achètent des lots de terre de quatre-vingts, cent soixante à deux cents arpents, rarement davantage. La terre coûte de première main (ce qu'on appelle prix du gouvernement) un dollar et quart l'arpent, et, lorsqu'on sait s'y prendre, elle donne en peu de temps de riches récoltes. Les fermiers d'ici travaillent rudement, vivent bien, quoique avec frugalité, élèvent de vigoureuses familles, dont les enfants suivent rarement la profession de leurs parents. On les envoie dans des écoles, puis ils cherchent à s'élever en suivant la carrière politique. Ces petites fermes sont des pépinières, d'où les États du Nord-Ouest tirent leurs meilleurs fonctionnaires, instituteurs et institutrices. Ici grandit une génération pieuse, énergique, industrieuse. Beaucoup de renseignements m'ont été donnés à cet égard par mon vieux pionnier, dont l'esprit religieux, l'activité incessante, l'amour des hommes, l'instruction

variée, le cœur jeune et chaud malgré son âge avancé, font de lui un bon type des premiers cultivateurs et législateurs du désert dans cette région. Il m'a quittée en route pour aller chez lui, dans la petite ville de Niles.

Je suis montée à bord d'un bateau à vapeur avec un M. Hunt et son aimable belle-sœur, pour traverser le lac Michigan. Le soleil était couché, mais le ciel resplendissait des plus belles teintes pourpre au-dessus de ce lac, qui ressemble à une mer; nous partîmes éclairés par lui et la lune nouvelle. La nuit était calme et belle, l'eau unie comme une glace.

J'ai vu, le matin du 13 septembre, le soleil briller sur Chicago, et m'attendais à être reçue dans cette ville par des amis qui devaient prendre soin de moi. Personne ne vint et j'appris que mes amis étaient partis; je n'en fus pas étonnée, j'étais en retard de deux mois. Je me trouvais donc seule au milieu du grand Ouest inconnu. De petites contrariétés, relativement à mon bagage, me rendirent ce contre-temps un peu désagréable; mais, au moment où je me vis isolée sur le bateau à vapeur (mes nouvelles connaissances l'avaient quitté avant moi), ma gaieté revint, je fus bien de corps et d'esprit. Le soleil était là, son Créateur également, et je m'estimais heureuse de pouvoir m'enfermer dans une chambre d'hôtel solitaire, d'y être seule avec moi-même. Mais ma solitude ne fut pas de longue durée. Des personnes fort bien et amicales m'entourèrent, m'offrirent leur maison, leur amitié, et tout devint soleil pour moi à Chicago.

Le soir, j'étais installée dans la jolie villa d'où je t'écris, et pendant la nuit, qui était belle, une sérénade retentit dans le jardin, éclairé par la lune; on jouait cet air allemand bien connu : *Je suis solitaire et non pas seul.*

C'était un magnifique salut que me faisaient les Allemands de la ville.

Le 17 septembre.

Les *Prairies!* Jamais je n'oublierai cette vision.

Chicago est situé dans la contrée des Prairies, et l'Illinois tout entier est une vaste et ondulante plaine, un pays plat avec de basses et ondoyantes collines. C'est à dix-huit milles de la ville que l'on trouve les Prairies proprement dites. Mes nouveaux amis voulurent m'y faire passer une journée, et nous partîmes un matin de bonne heure, trois familles dans quatre voitures. Notre pionnier, beau chasseur au teint sombre, nous précédait en voiture avec ses chiens et tirait au vol, quand nous faisions halte, quelques poules de prairies. La journée était superbe, le ciel d'un magnifique azur, le soleil de l'or le plus pur, l'air plein de vie mais calme, et cette lumière éclatante se répandait à l'infini dans un espace océanique, dont les vagues étaient formées par des hélianthes, des astrées, des gentianes. Toutes ces fleurs étaient resplendissantes, surtout les hélianthes, qui avaient souvent près de deux mètres de haut ; leurs couronnes s'agitaient bien au-dessus de la tête des hommes de taille moyenne.

Nous dînâmes dans un petit bouquet de bois ressemblant à un buisson vert au milieu de ces champs de fleurs dépourvus d'arbres. C'était sur une élévation du sol, d'où la prairie, doucement ondulante, se terminait par l'horizon. Çà et là, on apercevait de petites maisons en bois, qu'on aurait pu prendre pour des nids d'oiseaux nageant sur cet océan ; çà et là les foins étaient fauchés : on aurait

dit un essai, un jeu d'enfant. La terre, éclairée par le soleil, était dans sa splendeur, son éclat primitif, que la main de l'homme n'avait point encore altérée, et couverte de fleurs soignées, surveillées uniquement par le soleil. Les hélianthes s'inclinaient, faisaient signe, semblaient inviter des millions d'individus à prendre place à l'abondante et riche table de la terre. C'était pour moi une fête lumineuse, une vue véritablement grande, splendide, plus extraordinaire, plus vivifiante encore que le Niagara.

Le chasseur, homme laconique mais évidemment doué de sentiments énergiques, s'appuyait sur son fusil et disait à voix basse : « Je passe souvent ici des heures entières à contempler la création. » Cette scène ressemble à une extase de la vie naturelle, elle baigne dans la lumière et s'y repose avec béatitude. Les hélianthes chantent les louanges du soleil.

Je me suis promenée dans le bouquet de bois, où j'ai cueilli des fleurs : les astrées dépassaient ma tête. Chaque mois les prairies se couvrent, dit on, de fleurs différentes, blanches au printemps, puis bleues, puis nacarat, et jaunes surtout maintenant. Nous sommes restés la journée entière dans la Prairie et n'en sommes partis qu'après avoir vu le soleil descendre dans son lit d'hélianthes.

Nous avons visité, par la même occasion, l'une des petites maisons en bois élevées dans ces champs. Une femme âgée, agréable, y était; les hommes travaillaient à rentrer les foins. La maison n'avait qu'un an d'existence; elle était assez ouverte au vent, mais intérieurement propre, rangée, comme cela a lieu ordinairement partout où l'on rencontre des femmes américaines. Je demandai à celle qui nous avait reçus comment elle se trouvait de la solitude de cette grande prairie. Elle s'ennuyait. « C'est si uniforme. » En

effet, il doit être bien différent de voir cette vue de ciel et plaine pendant une journée ou une année. Pourtant, je ne serais pas fâchée d'en essayer.

Nous ne vîmes pas un seul nuage durant cette journée, nous ne sentîmes pas le moindre souffle de vent; l'air n'en était pas moins frais et délicieux. L'été indien commencera bientôt. Toute cette fête de la Prairie se passa sans accident, à ceci près, que le fusil du chasseur, étant parti au repos, blessa l'un des chevaux à l'oreille et qu'une roue cassa ; mais c'était vers la fin de notre promenade. On prit la chose gaiement.

Chicago, 22 septembre.

Dans la charmante famille où je suis maintenant, chez M. et madame Kinzie, j'entends beaucoup parler des Indiens. M. Kinzie est agent du gouvernement pour les négociations avec les tribus indiennes des États du Nord-Ouest, et il a été l'un des premiers colons de leur désert. Madame Kinzie, qui écrit facilement, a conservé plusieurs faits de la vie des premiers colons et des luttes qu'ils eurent à soutenir contre les Indiens. Plusieurs se sont passées dans sa propre famille. La lecture ou la narration de ces événements est un des principaux plaisirs de nos soirées; plusieurs sont intéressants au plus haut degré, d'autres épouvantables, mais il en est aussi de fort touchants et parfois très-comiques.

L'histoire de la captivité et de la délivrance de la mère de madame Kinzie serait un charmant sujet de drame. Je ne connais rien de plus propre à émouvoir. Des scènes affreuses terminées par l'enlèvement de la petite fille, puis la tendresse du chef indien pour cet enfant, l'amour crois-

sant dont elle devient l'objet à mesure qu'elle grandit dans sa tente, le nom de « Lis blanc » qui lui est donné par la tribu sauvage, l'épisode de la tentative de meurtre faite sur la jeune fille par la femme jalouse du chef; ensuite celui-ci qui refuse de la rendre pendant plusieurs années, malgré les négociations, les cadeaux offerts par les parents de l'enfant et le gouvernement des blancs, et finissant par consentir à une rencontre entre l'enfant et sa mère, à la condition expresse que cette dernière ne demandera point à la ravoir. Il se rend à l'endroit désigné avec ses guerriers complétement armés, chevauche seul, — malgré les représentations de ceux-ci, — et passe la petite rivière qui sépare le camp des blancs de celui des Indiens. Quand il voit la mère et l'enfant se précipiter avec larmes dans les bras l'une de l'autre, il s'arrête subjugué par ce spectacle et s'écrie : « Il faut que la mère ait son enfant! » tourne bride, repasse la rivière, rejoint son monde sans jeter un regard en arrière vers la bien-aimée de son cœur, « le Lis blanc, » qui revint dans sa quinzième année au milieu des siens.

J'espère que madame Kinzie publiera un jour cette jolie narration, ainsi que plusieurs de celles que j'ai entendu lire durant nos soirées. Le massacre de Chicago fait partie des récits de cette collection, et la ville en porte encore des traces fraîches; cependant elle est embellie par une jolie action humaine.

La demande en mariage pour sa fille, adressée par le chef indien Quatre-jambes à mon hôte, si noble de manières, et l'arrivée de l'épaisse Indienne, assise sur ses peaux de buffle, à la ville où elle ne trouva que le refus de son futur époux, fait partie de la chronique comique. Du reste, M. Kinzie et d'autres personnes qui ont beaucoup vécu

avec les Indiens, leur sont véritablement dévoués et paraissent avoir plus d'yeux pour les vertus que pour les défauts qui distinguent ce peuple singulier. M. et madame Kinzie ont habité longtemps le Minnesota.

Chicago est une des villes les plus laides et les plus froidement humides que j'aie encore vues en Amérique, et ne mérite pas son nom de « Reine des lacs. » Elle ressemble plutôt à une revendeuse qu'à une reine, car elle est presque entièrement composée de boutiques. C'est à peine si l'on y voit quelques jolies maisons avec jardin, même hors de la ville. Les rues, pavées en bois ou non pavées et sablonneuses, sont larges et bordées de maisons en planches presque sans interruption. Tout semble annoncer que ses habitants y sont venus pour trafiquer, gagner de l'argent et non pas y vivre. Cependant j'ai fait ici la connaissance de quelques personnes, les plus aimables que j'aie rencontrées sur la terre; gens, hommes et femmes, avec lesquels on peut vivre, causer, se plaire, qui n'adressent pas cent questions futiles à une étrangère, lui donnent au contraire l'occasion de voir, d'apprendre par elle-même, et cela d'une manière charmante, tout ce qu'elle peut désirer connaître. Ils ne sont pas comme les habitants de presque toutes les petites villes d'ici, exclusivement contents d'eux, de leur monde, de leur cité; ils voient leurs défauts, en parlent et permettent qu'on en parle.

Depuis hier nous avons un vent chaud qui doit ressembler au sirocco des Italiens; on en devient « échec et mat; » l'air de Chicago se compose d'un nuage de poussière.

Le 23 septembre.

Mais le soir, quand le soleil se couche et que le vent s'est calmé, je cherche à voir, de quelque point élevé de la ville, descendre cet astre sur la prairie; car c'est beau. Cette splendeur fait naître en moi des pensées mélancoliques. Dans cette contrée de l'Ouest, éclairée par le soleil, je vois des millions de marchands, mais — pas un temple, pas un adorateur du soleil et de la « beauté éternelle. » La civilisation des Péruviens était-elle plus noble? Avaient-ils un esprit plus élevé? Étaient-ils enfants de la lumière plus que la génération qui habite actuellement l'Ouest du Nouveau-Monde?

Le 24 septembre.

J'ai trouvé quelques compatriotes établis dans cette ville, le capitaine Schneidau et sa femme, M. Unonius, pasteur d'une paroisse suédoise des environs. Ils faisaient partie des premiers émigrants suédois qui se sont établis près du joli lac des Pins, dans le Visconsin, en se figurant qu'ils allaient y introduire, y mener une vie de bergers arcadiens. Hélas! ils ont trouvé le contraire. La contrée avait une beauté toute suédoise, mais le sol en était presque partout mauvais. Les colons et les cultivateurs du désert s'étaient trompés dans le calcul du travail et de leurs forces. Ensuite ils avaient apporté avec eux le penchant qu'ont les Suédois à régaler les autres, à vivre gaiement sans songer au temps que ceci peut durer. Chaque famille se bâtit une demeure pauvre et invita ses voisins à des fes-

tins. Ils avaient leurs banquets de Noël, leurs danses de la Saint-Jean ; mais la récolte de la première année manqua. La terre, mal ou faiblement cultivée, ne voulut pas donner une riche moisson. Puis vint un hiver rigoureux avec neige et ouragan ; les maisons, mal construites, donnèrent un mauvais abri ; la maladie, les événements fâcheux, le manque de travail, d'argent, — les privations de tout genre survinrent. Les souffrances que plusieurs de ces colons eurent à endurer sont presque incroyables. Tous à peu près croulèrent comme fermiers, et quelques-uns se relevèrent ainsi que leur famille, en exerçant un métier, et finirent par gagner, comme cordonniers et tailleurs, un salaire que l'agriculture leur refusait. C'est un honneur pour eux, dans leur profonde misère, d'avoir travaillé loyalement, souffert avec courage sans se plaindre, et d'être parvenus à se relever par le travail. De leur côté, les habitants du pays ne les ont pas laissés sans secours lorsque leur position a été connue. Margaret Fuller (depuis marquise Ossoli) ayant fait un voyage dans l'Ouest avec madame Clarke, le hasard la conduisit chez les colons du lac des Pins. Depuis plusieurs mois, le capitaine Schneidau était assis sur son lit de douleur, par suite d'un mal de jambe. Sa jeune et jolie femme avait été obligée, pendant cet hiver rigoureux, de se charger des travaux les plus pénibles. Elle avait trouvé son premier-né gelé dans la chambre où il couchait ; la neige et la pluie y entraient avec furie. Le mari et la femme étaient seuls dans ce désert et sans moyens pour se faire aider, la servante qu'ils avaient eue pendant quelque temps les ayant quittés ; les voisins étaient trop éloignés et trop malheureux eux-mêmes pour leur venir en aide. C'est alors que la Providence leur envoya les deux voyageuses.

Margaret Fuller parle de cette visite dans son *Été sur les lacs;* mais ce qu'elle ne raconte pas, ce que j'ai appris ici, c'est la générosité avec laquelle ses amis et elle se sont intéressés aux malheureux Suédois et les ont mis en peu de temps dans une position complétement différente. Ils furent amenés à Chicago; le capitaine, entre les mains d'un médecin habile, se rétablit. Mettant à profit son talent de dessin, il est en ce moment le plus habile daguerréotypeur de tout l'Illinois. Il gagne beaucoup d'argent, est généralement aimé ici. Sa vive et jolie femme raconte maintenant en riant et pleurant à la fois les événements de sa vie dans le désert, et fait un mélange charmant de suédois et d'anglais.

Il y a beaucoup d'Allemands à Chicago, surtout des marchands et des artisans. Cette ville, fondée il y a seulement vingt ans, a déjà vingt-cinq mille habitants. C'est un véritable « nourrisson » du grand Ouest, mais peu civilisé encore, comme je l'ai dit. Cependant il y a ici une rue, ou pour mieux dire un rang de maisons ou petites villas le long du lac, sur une berge élevée qui lui donne une apparence d'air « comme il faut, » air qu'elle ne manquera pas de prendre un jour; car il y a ici des gens de toutes les parties de la terre, et qui forment un bon noyau de fraîche et véritable aristocratie.

Chicago porte dans ces armes le nom de « ville dans le jardin. » Elle pourra répondre à son nom poétique quand la prairie qui l'entoure sera devenue un jardin.

J'ai vu ici des salles d'école hautes et claires; j'ai entendu les élèves, dirigés par un maître parfait, exécuter des chants à quatre parties, de manière à m'émouvoir jusqu'aux larmes. Et ces enfants, comme ils sont éveillés,

avides d'apprendre ! L'Ouest ne manquera pas d'avancer avec honneur.

Mes amis se plaignent de ce qu'ici la situation politique tient du chaos et n'est pas pure; c'est un effet de l'émigration des populations les moins cultivées de l'Europe, et de la facilité avec laquelle on leur accorde les droits civils. Au bout d'une année de séjour dans la ville, l'émigrant peut voter et participer à l'élection des membres du gouvernement de l'État et de la ville. Des agitateurs politiques, non estimables, se servent de l'ignorance des émigrants et les montent par leurs discours en faveur des candidats pour lesquels ils font le puff, et qui parfois les ont achetés. Les hommes les plus recommandables, ne pouvant se décider à lutter contre ces aventuriers, se tiennent à l'écart, et souvent ils ne parviennent à rien dans le gouvernement. Les aventuriers ambitieux, hardis, arrivent facilement aux emplois, et une fois là, recourent à toutes sortes d'artifices et de ruses pour conserver leur popularité. Les Européens ignorants, imbus de l'idée que les rois et les gens des classes élevées sont la cause de tout le mal dans le monde, donnent leur voix à celui qui s'élève le plus contre eux et dit qu'il est l'homme du peuple.

L'Illinois est un État jeune avec un million d'habitants ; mais le sol est assez riche pour en nourrir dix fois autant. Le climat n'est pas bon pour les émigrants européens ; pendant la première année ils ont à souffrir des fièvres et autres maladies climatériques.

Je partirai demain de Chicago, et traverserai le Michigan pour aller à Millwaukie, dans le Visconsin. M. Reed, homme jeune et fort bien, est arrivé hier ; il vient me chercher. J'ai passé peu de jours à Chicago, et j'y ai vu des personnes avec lesquelles j'aurais été bien aise de vivre

toujours. Ce sentiment pour les individus dignes d'affection que je rencontre çà et là durant mon pèlerinage, est comme une tente où je m'abrite la nuit avec reconnaissance. Je voudrais y rester davantage ; mais le lendemain matin il faut reprendre ma course, aller plus loin ; je le fais avec un soupir.

Adieu, gens aimables de cette ville disgracieuse ! Merci, cœurs chauds de Chicago !

LETTRE XXV

Watertown (Viscousin), le 1er octobre 1850.

La plus magnifique matinée ! comme j'en ai joui, ainsi que d'une promenade sur les bords du Rock-River, petite rivière tributaire du Mississipi!

Watertown est une ville de deux mille habitants, de fondation récente ; ses petites maisons, la plupart en bois et peintes en blanc, bien proprettes et ornées, sont parsemées sur la pente verdoyante qui se trouve entre la forêt et la rivière. Des colonnes de fumée sortaient de leurs cheminées pendant cette calme matinée ; le soleil brillait sur elles et sur la rivière limpide comme un miroir. Plus j'avance dans l'Ouest, plus il devient évident, pour moi, que l'homme n'y est encore principalement occupé que de la conquête de la vie matérielle, en un mot, des « affaires, » et n'a pas eu le temps de se tourner vers le soleil.

Mais les églises, les écoles, les asiles, les petits foyers, qui commencent à se parer de fleurs, à s'entourer de jar-

dins, prouvent que la vie de la lumière cherche à se frayer une route.

La dernière fois que je t'ai écrit, c'est de Chicago. De cette ville, j'ai traversé le lac Michigan en bateau à vapeur, et me suis rendue à Millwaukie, escortée par M. Reed ; les propriétaires du bateau n'ont pas voulu me permettre de payer ma place. Le voyage a été éclairé par le soleil et amusant ; nous avons touché à de petites villes nouvellement nées sur les bords du lac, telles que South-Bord, Elgin, Racine, n'ayant chacune que sept à huit ans d'existence ; elles sont en bonne voie de croître sous l'influence de la navigation des lacs et du commerce.

J'ai rencontré à Millwaukie un Suédois, M. Lange, qui y est établi comme négociant ; il m'avait invitée chez lui, et me conduisit dans sa demeure, où sa femme, bienveillante Irlandaise, m'a accueillie avec effusion. C'était le soir. Le lendemain il pleuvait ; mais le temps s'éclaircit et devint ravissant. Pendant toute la matinée, il m'a fallu jouer le rôle de lionne devant un courant intarissable de messieurs et dames ; j'ai reçu des cadeaux de fleurs, de livres, des vers ; j'ai été obligée d'être polie, de faire les mêmes réponses aux mêmes questions, de jouer, recommencer, recommencer encore les mêmes chansons et polonaises suédoises sur le piano. Parmi toutes ces personnes, plusieurs évidemment devaient être des individus offrant de l'intérêt et avec lesquelles il m'aurait été agréable et utile de m'entretenir ; mais, hélas ! le courant passe rapidement avec toutes ses perles.

A midi, je suis allée dans une grande pension, où j'ai vu une foule de jeunes et jolies filles, fait la conversation avec elles. J'ai vu aussi quelques maîtresses qui étaient bien, et puis encore des messieurs et des dames. Une

transformation importante a lieu maintenant dans l'organisation des écoles de femmes des États de l'Ouest, sous la direction de mademoiselle Beecher, la sœur du jeune pasteur si bien doué du Brooklyn. Après-midi, on m'a menée voir la ville dans une voiture qui avait été mise à ma disposition par un de ses habitants. Millwaukie est jolie, a une position magnifique entre la rivière du même nom et le lac Michigan ; elle croît vigoureusement. Quatre grandes maisons d'école, une dans chaque quartier, et sur la coupole desquelles éteincelait le soleil, étaient encore en construction, ornées élégamment, mais sans luxe.

J'ai vu plusieurs rues bien bâties, ayant de jolies maisons et boutiques, d'une autre espèce que celles de Chicago. Presque toutes les maisons de Millwaukie sont en briques, d'une espèce particulière, fabriquées ici avec une espèce de terre prise sur place; elle a une teinte douce de jaune clair, ce qui donne à la ville un aspect fort agréable; on dirait que le soleil l'éclaire constamment. J'ai vu aussi de jolies villas, ayant de belles perspectives sur le lac et le pays. Millwaukie, et non pas Chicago, mériterait d'être appelée la « Reine des lacs ;» elle se pose en ville splendide, sur des hauteurs illuminées par le soleil, grandit et s'étend chaque jour. Presque la moitié de la ville est allemande; on y voit des inscriptions, des enseignes, des physionomies allemandes ; on y publie des journaux allemands, car beaucoup d'émigrants de cette nation n'apprennent jamais l'anglais, et sortent rarement de la partie de la ville où ils sont réunis. Généralement parlant, ils paraissent, dans l'Ouest, former des clans, vivre et s'amuser entre eux comme dans la terre natale. Leur musique, leurs danses et autres plaisirs populaires les distinguent du peuple anglo-américain, qui, surtout dans l'Ouest, n'a d'autres plaisirs que

les « affaires. » Ceci me rappelle une conversation que j'ai eue à Augusta en Géorgie, je crois, dans une boutique où j'étais entrée pour faire une emplette; une femme d'âge moyen était derrière le comptoir. J'entendis, à sa prononciation, qu'elle était Allemande, et lui demandai, dans sa langue, comment elle se trouvait dans le Nouveau-Monde. « Oh! répondit-elle, on n'est pas mal ici pour les affaires et pour gagner de l'argent; mais, lorsque, après avoir travaillé tout le jour, le soir arrive, je n'ai pas de plaisir. Si, dans le Vieux-Monde, on ne gagne pas autant par son travail, il a du moins des plaisirs quand il est fini; mais ici on n'a que des occupations, des occupations du premier jusqu'au dernier jour de l'année. Ce n'est pas amusant de vivre ainsi. » C'est dans le Sud que cela m'a été dit, où l'émigration n'est encore qu'une petite rivière. Les Allemands viennent par grandes bandes dans les États du Nord-Ouest, se réunissent entre eux et ne manquent pas de plaisirs. Leur musique pénètre de temps à autre d'une manière stimulante jusqu'aux oreilles des Anglo-Américains, dont les yeux sont souvent attirés par les robustes et florissantes jeunes filles allemandes, et assez fortement pour les amener sur le territoire allemand.

Le soir, j'ai soupé chez le maire, où j'ai vu des personnes fort agréables. Une jeune femme a détaché un bracelet de son bras pour le passer au mien; je porterai son souvenir dans mon cœur. La maison du maire est sur une hauteur infiniment pittoresque, avec vue dans une profonde vallée habitée et cultivée.

Mais il est dangereux de bâtir des maisons sur les hauteurs. Par exemple, tu as acheté un espace assez grand, où tu as bâti une jolie maison, planté un jardin orné de fleurs. Tu es charmée de ta demeure, de la vue magnifique

dont tu jouis sur le lac et une grande partie du pays. C'est fort bien aujourd'hui. Demain tu apprends que le terrain à côté de ta maison est acheté par quelqu'un qui se propose d'abaisser le sol de plusieurs brasses, afin de construire une rue immédiatement au-dessous de ta maison. Tu protestes en disant qu'elle croûlera immanquablement si le rideau sablonneux est creusé à une pareille profondeur à côté d'elle. C'est inutile ; le surlendemain, l'excavation est commencée devant toi avec l'agréable perspective de voir, dans un temps donné, la montagne de sable et ta maison s'ébranler, culbuter sur la nouvelle rue qui est à tes pieds. Et si la fortune est juste, elle mettra en pièce la maison que ton fossoyeur a élevée. Ce tableau est sombre, mais je l'ai vu de mes yeux à Millwaukie. J'aimerais habiter cette ville pendant quelque temps, sur ses belles hauteurs, parmi ses habitants éveillés et bienveillants ; mais y bâtir des maisons, bien obligé !

Une journée passée au milieu des Suédois du lac des Pins.

C'est le 29 septembre, au matin, que je suis arrivée dans cette première colonie suédoise de l'Ouest ; j'y étais venue de Millwaukie avec M. Lange, qui conduisait notre petite voiture, sur une route peu facile, à travers une contrée solitaire de vingt et quelques milles anglais. Nous arrivâmes un dimanche, par une belle matinée que le soleil réchauffait. La petite colonie suédoise du lac des Pins, quoique dispersée en grande partie, se compose encore d'une demi-douzaine de familles vivant en fermiers dans une contrée aussi belle et romantique qu'on puisse se l'imaginer, véritable paysage de lac suédois ; elle ne pouvait manquer de

ravir nos compatriotes, de sorte que, sans commencer par examiner la qualité du terrain, ils résolurent d'y fonder la Nouvelle-Suède.

J'ai passé la matinée à visiter diverses familles ; presque toutes habitaient des maisons en bois et paraissaient être dans une position de fortune des plus restreintes. Celui qui me sembla le plus à l'aise était un maréchal ferrant, qui, je crois, l'avait été aussi en Suède. Il s'était bâti une jolie ferme dans la forêt, était bien de sa personne et avait pour femme une jolie Norwégienne. Après lui venait un M. Bergvall, devenu ici un robuste paysan ; il avait quelques arpents de bonne terre qu'il cultivait avec ardeur et courage, était bien dans ses affaires, d'une joyeuse, bienveillante et fraîche nature suédoise ; il avait des bestiaux qu'il soignait lui-même, une bonne récolte de maïs, elle séchait au soleil dans les champs, et avait bâti, à côté de sa maison en bois, une petite ferme pour agrandir la première. Dans celle-ci se trouvait la plus jolie et gracieuse jeune femme suédoise, aux joues fraîches et rosées, comme on en voit rarement en Amérique. Elle nourrissait son premier-né, était chargée de toute la besogne de l'intérieur, aidée seulement par sa jeune sœur. Le dîner que j'y ai fait était, malgré sa simplicité, remarquablement bon, et meilleur que pas un de ceux que j'avais pris dans les grands et beaux hôtels américains. Lait excellent, beurre et pain parfaits, les oiseaux du lac les plus délicats, des tartes friandes, une hospitalité cordiale, un esprit de table animé, la belle langue suédoise parlée par tous : ce repas était une véritable fête.

Dans l'après-dîner, madame Bergvall me conduisit, par un petit sentier dans la forêt, au délicieux lac des Pins, dans le voisinage duquel elle avait demeuré, entourée des

autres habitations suédoises. En marchant je l'interrogeai sur sa vie, et j'appris, sans qu'elle proférât une seule plainte, tout ce que cette vie offrait de difficultés. La plus grande, pour les colons de l'Ouest, était celle de se procurer des aides pour le travail, ou ce que nous appelons des valets et des servantes : quelquefois on n'en peut trouver à aucun prix; si la force faiblit alors, si la maladie ou un malheur arrive, le besoin grandit en même temps. Tandis que nous étions assises sur le bord du lac paisible, couronné par des arbres et des buissons touffus, parés des différentes teintes de l'automne, nous entendîmes la voix joyeuse de Bergvall, qui conduisait ses bœufs à l'abreuvoir, et ne tardâmes point à voir de magnifiques cornes passer à travers le feuillage épais.

Nous nous dirigeâmes ensuite du côté de la plus ancienne colonie suédoise du lac des Pins, où madame Petterson, veuve et mère de ma compagne, nous attendait avec le café. Nous étions, M. Lange et moi, dans notre petite voiture découverte; les autres familles suédoises nous suivaient dans des véhicules attelés de bœufs. Parmi elles se trouvaient un jeune Suédois marié à une Américaine, épaisse veuve d'un certain âge, assise, avec parasol ouvert, dans une voiture, tandis que son jeune mari, à pied, dirigeait ses bœufs. L'un des fils de madame Petterson, âgé de vingt ans, nous précédait à cheval dans l'épaisse forêt pour nous montrer le chemin, et nous arrivâmes à une maison en bois située sur une hauteur avec la plus jolie vue sur le lac, qu'on voyait ici dans toute son étendue.

Madame Petterson, grande, et autrefois belle femme, vint au-devant de moi, appuyée sur sa béquille, le dos courbé, mais le visage rayonnant de bienveillance et de loyauté. Elle n'a pas encore cinquante ans; les fatigues et

les soucis l'ont vieillie et brisée avant le temps. J'ai vu en elle le véritable type d'une bourgeoise suédoise, avec la surabondance de chaleur cordiale exprimée par ses yeux et ses paroles, et qui ne mesure pas avec avarice les dons de sa main. Elle nous régala du plus excellentissime café.

Son mari avait débuté ici comme agriculteur; mais sa femme et lui n'avaient pas l'habitude des travaux rudes, leurs terres étaient mauvaises, ils manquèrent d'aides. Ils avaient beaucoup d'enfants, en eurent davantage et infiniment de mal. Tandis qu'elle nourrissait ses enfants, madame Petterson était obligée de se livrer aux travaux les plus fatigants, et souvent elle a fait la lessive à genoux, courbée par le rhumatisme. Son mari, contraint de renoncer à l'agriculture, se fit cordonnier, et réussit à gagner strictement le nécessaire pour lui et les siens. Il est mort quelques années auparavant, et sa veuve se dispose à quitter son petit domaine, qu'elle ne peut plus administrer, pour se retirer chez son gendre Bergvall. Elle se sentait épuisée, vieillie, *passée*, comme elle le disait, sans toutefois se repentir d'être venue en Amérique, car elle songeait à ses enfants, à l'avenir qui s'ouvrait pour eux dans le Nouveau-Monde, elle était contente de l'avoir acheté en faisant le sacrifice de sa vie, en marchant prématurément vers le tombeau où elle allait déposer sa béquille.

La contrée était ravissante, ses rives fraîches et touffues se réfléchissaient dans le lac uni comme une glace; la forêt descendait jusque-là, et le coucher du soleil était moins enflammé que d'ordinaire en Amérique. C'était un véritable paysage suédois, où les sombres pins se mêlaient aux arbres à feuilles rondes.

En entrant dans la maison de bois, nous nous trouvâmes une vingtaine de Suédois réunis, et la soirée se passa en

chantant et en dansant, à la véritable manière suédoise.

Pendant tout mon voyage vers l'Ouest, j'avais médité un discours que je me proposais d'adresser à mes compatriotes, en leur apportant les compliments de la mère-patrie, en leur rappelant son souvenir. Souvent j'avais été profondément émue par la pensée des paroles, des sentiments que j'exprimerais. Mais, à présent, sur place, dans le lieu où j'avais tant désiré me trouver, mon discours ne voulut pas revenir, et il n'y en eut pas. Je me sentais heureuse avec mes compatriotes de les trouver si bien, si Suédois encore dans un pays étranger; j'étais plus disposée à la gaieté qu'à la solennité. Les belles voix suédoises ne me firent pas défaut dans le Nouveau-Monde, et je fus réellement émue lorsque les hommes conduits par Bergvall chantèrent avec pureté et vigueur :

« Suédois! levez-vous pour le Roi et la patrie! »

et autres antiques chants nationaux.

Madame Petterson prit soin de nous bien régaler, café et thé sans pareils, gibier recherché, fruits, tartes et autres bonnes choses, le tout préparé d'une manière aussi friande que pour la table d'un prince. Les plus jeunes fils de la maison servaient. (En Suède cette fonction aurait été remplie par les filles!) Après le repas, nouveaux chants, puis danses. Madame Petterson donnait l'intonation d'une voix forte et pure (un peu aigre) ; elle aurait été des danses, des polonaises, sans son rhumatisme. J'invitai le maréchal ferrant et conduisis avec lui la polonaise à révérence; elle entraîna jeunes et vieux, électrisa tellement tout le monde, que les jeunes gens firent des bonds élevés, et l'épaisse Américaine tomba sur un banc à force de rire.

Nous finîmes par danser autour de la maison. Plus tard, la soirée étant belle, nous descendîmes sur les bords du lac, et le chant des *Etoiles* de Tegner fut chanté sous le brillant firmament. Au moment de nous séparer, je priai madame Petterson d'entonner le psaume suédois du soir, et nous chantâmes :

« Toute la terre repose maintenant. »

Nous nous séparâmes ensuite avec des poignées de mains et des souhaits de prospérité.

Je restai chez madame Petterson avec un peu d'inquiétude, je l'avoue, sur le repos de la nuit ; car, malgré l'abondance du souper, la maison annonçait une grande pénurie sous le rapport du confortable le plus ordinaire de la vie. Je devais partager le lit de mon hôtesse. « Hélas ! mademoiselle Bremer, me dit madame Petterson quand elle fut couchée, de combien de choses qu'il croyait indispensables l'homme peut se passer !

— Assurément, » répondis-je en grimpant dans le lit, où je dormis à peine, mais je reposai assez bien. Je fus très-contente le lendemain matin de me lever bien portante avec le soleil, un peu pâle à travers le brouillard. Le temps était froid, humide ; mais du café bien chaud me réchauffa le corps et le cœur.

Ce fut avec émotion et une reconnaissance affectueuse que je pris congé de mes amis suédois après le déjeuner. Madame Petterson voulait me donner le seul bijou qui lui restait, une grande bague en or ; je m'y opposai. Nous nous séparâmes avec larmes.

La cordialité, l'hospitalité, la gravité et la gaieté, ces qualités caractéristiques de la vie intérieure suédoise,

quand elle est bonne, seront implantées dans le désert de l'Ouest par nos colons. Cette journée passée avec les Suédois du lac des Pins, cette vie de famille pleine d'amour, cette riche hospitalité dans de pauvres cabanes, m'en sont garants. Les Suédois resteront Suédois, même dans le Nouveau-Monde ; leur vie, leur caractère national, leurs danses et leurs jeux, leurs chants et leurs psaumes donneront à la vie de l'Ouest un nouvel élément, une beauté nouvelle. Ils apprendront au peuple de ce pays que la gravité et la gaieté peuvent végéter ensemble, qu'on peut être à la fois pieux et gai le dimanche comme les autres jours ; ils enseigneront aux habitants de ce pays l'ordre, la persévérance, le système de la vie, choses qui leur manquent encore.

Durant cette journée, j'ai adressé à tous les Suédois que j'ai rencontrés des questions sur l'avenir et la situation des émigrants dans ce pays nouveau, comparés à leur position dans la terre natale. Leurs réponses se sont presque toutes accordées, et ce qui suit peut en donner une idée :

« En travaillant aussi rudement en Suède que nous le faisons ici, nous nous tirerions aussi bien d'affaire et souvent mieux.

« Quiconque n'est pas accoutumé aux travaux rudes ne doit pas se faire agriculteur dans ce pays.

« Si l'on a un peu d'aisance dans sa patrie, il vaut mieux y rester ; il ne faut pas venir ici avec une grande famille, à moins que ce ne soit en vue des enfants, car ils ont dans ce pays de meilleures chances d'avenir qu'en Suède. Ils entrent dans les écoles gratuitement, y reçoivent un bon enseignement et trouvent ensuite avec moins de peine à se tirer d'affaire.

« Mais les personnes âgées, non habituées à un travail rude et à la privation des commodités de la vie, ne résis-

tent pas longtemps aux maladies et autres difficultés qu'elles rencontrent ici.

« Les célibataires jeunes peuvent émigrer s'ils veulent commencer par se mettre en service dans les maisons américaines, où ils sont bien nourris et vêtus ; on leur donne de bons gages, qui les mettent à même d'amasser promptement quelque chose. Quand on est jeune et robuste, il est facile de se tirer d'affaire ici ; mais il faut se préparer à travailler vigoureusement, à souffrir des inconvénients du climat.

« En général, les Norwégiens résistent mieux que les Suédois, parce qu'ils songent à travailler, à économiser et moins à s'amuser que nous. Aussi émigrent-ils par grandes bandes, ce qui leur permet de s'entr'aider. »

Au lever du soleil, M. Lange et moi nous nous dirigeâmes, par les sentiers tortueux de la forêt, vers la grande route, où je devais attendre la diligence de Madison ; M. Lange retournait chez lui. Il y a dans cette contrée plusieurs lacs fort jolis, aux bords romantiques, et le nombre des habitations qui s'élèvent sur leurs rives augmente journellement. J'ai entendu nommer le lac d'Argent, le lac Nob-Maddin, celui de Naschota, infiniment joli, et dans le voisinage duquel j'attendais la diligence. Il y avait ici une agréable maison de campagne nouvellement bâtie, des établissements commencés. La forêt, épaisse et sauvage, était forcée çà et là de s'entr'ouvrir pour offrir des vues sur le lac.

La diligence arriva. Elle était remplie de messieurs ; ils se serrèrent et je m'enfonçai entre eux en m'appuyant des deux mains sur mon parapluie comme sur une canne. Je fus cahotée, ou, pour mieux dire, impitoyablement bourrelée sur les routes nouvelles du Visconsin, qui n'en sont

pas. C'est une suite de trous, d'élévations, de flaques d'eau; une roue s'enfonçait, tandis que l'autre était en l'air. Parfois la voiture s'arrêtait net, à moitié versée dans un trou; un bon moment s'écoulait avant qu'on pût la retirer pour pencher de même de l'autre côté. Cette manière de voyager me paraissait presque incroyable; je ne comprenais pas qu'on pût continuer de la sorte et avancer. Il nous arrivait aussi de faire un grand bout de chemin dans une eau si profonde, que je m'attendais à voir tout l'équipage flotter ou s'engloutir; et, lorsque nous reprenions terre, c'était pour faire les bonds les plus étranges pardessus des souches, des troncs renversés. On cherchait à me rassurer en disant que la diligence ne versait *pas souvent*. A ma grande surprise, j'arrivai sans accident à Watertown, où je résolus de passer la nuit.

Madison, 5 octobre.

Je reprends ma lettre dans la capitale du Visconsin, jolie petite ville (presque entièrement composée de villas et de jardins), dans une position charmante, entre quatre lacs, dont les rives sont couronnées de forêts à feuilles rondes. Je suis ici dans un bon et joli foyer sur le bord du lac, avec tout le comfort de la vie, entourée d'individus bons, civilisés, et d'amis. A Watertown j'ai découvert que les directeurs des postes du Visconsin avaient décidé que je voyagerais gratuitement dans cet État, et le maître de l'auberge, où tout était agréable et bon, ne voulut recevoir aucune rétribution pour mon séjour chez lui; il me remercia au contraire d'être venue dans sa maison. Voilà ce qu'on peut appeler de la courtoisie.

A Watertown j'ai fait la connaissance de quelques Danois, qui sont établis dans cette ville, et j'ai passé une soirée fort agréable chez l'un d'eux, nouvellement marié avec une jeune et jolie Norwégienne. Leur position était bonne; ils paraissaient se bien trouver à Watertown, où leur aisance a fait des progrès rapides par le commerce. Mais un Danois âgé, qui avait un emploi dans la ville, se plaignait beaucoup du manque de société et de distraction vivifiante durant les longues et solitaires soirées; il était veuf. Un veuf ou un célibataire sans foyer est bien abandonné en Amérique, surtout dans les petites villes et à la campagne.

Je me suis éloignée avec regret de Watertown, pour me faire cahoter vers Madison. Par suite d'une erreur, ma malle avait été emportée par je ne sais quelle diligence; mais, grâce au télégraphe électrique, qui fut mis en mouvement sur-le-champ de trois côtés, je retrouvai ma malle le lendemain et en bon état. C'est une chose remarquable de voir dans ce jeune pays, le long de ces misérables routes (qui n'en sont pas), les fils magnétiques la suivre d'arbre en arbre, de pin en pin, à travers les prairies, et mettant toutes les villes, tous les villages, en communication.

La route de Madison, si mauvaise qu'elle fût, ressemblait davantage à une route véritable que celle de Millwaukie à Watertown. Nous étions quelques personnes seulement dans la diligence, de sorte que je pus m'y asseoir commodément. Une douce aurore boréale dansait sur la prairie que nous traversâmes durant cette nuit étoilée, et les vers luisants brillaient dans l'herbe; cette course n'était pas désagréable. Ces vastes champs déserts, verdoyants et ondulants avec le firmament parsemé d'étoiles au-dessus, avaient quelque chose de grand, de calme; j'é-

tais silencieuse et tranquille. Arrivée à onze heures du soir à Madison, j'eus de la peine à trouver une chambre et une personne pour m'aider à sortir d'embarras; mais le lendemain, j'avais maison, foyer, amis, le tout parfait.

Je suis dans une famille appelée Fairchild. Le père, juge de paix dans la ville, est absent pour le moment, mais sa femme, sa fille nouvellement mariée, et demeurant dans la maison de ses parents, me font passer une vie de famille des plus agréables. Impossible de se représenter un plus joli tableau que celui-ci; il est composé de trois générations, mère, fille et petite-fille. La grand' mère est une femme de bon ton, gracieuse et belle encore; le blanc visage de la fille respire une douceur inexprimable; c'est une délicieuse jeune femme, et son enfant est l'un de ces petits anges que non-seulement père, mère et grand' mère, mais tout le monde, regarde comme un être exceptionnel. Lorsque j'ai vu, ce matin, la jeune mère avec son enfant sur le bras enfermé dans ceux de sa mère, et ce petit groupe immobile, debout dans la chambre éclairée par le soleil, j'ai pensé : « Pourquoi mes yeux cherchent-ils au-dessus de la terre le temple éclatant du soleil? Chaque hélianthe n'est-elle pas un temple plus beau que celui du Pérou et de Salomon? Et ces créatures humaines qui aiment, adorent en esprit et en vérité, ne sont-elles pas de véritables temples du soleil sur la terre?... »

La partie masculine de la maison se compose, pour le moment, du plus jeune fils et du mari de la fille.

Le 6 octobre.

Je reviens de l'église. Le prédicateur a fait un sermon

sévère contre les hommes de l'Ouest, en mettant tout son espoir dans les femmes ; il les a louées de leur activité. A cette mercuriale, peu juste et peu réfléchie, succéda la communion, silencieuse, sainte, sanctifiante, répandant son noble vin dans des vases fragiles et défectueux en prononçant des paroles — qui ne sont pas celles des hommes. Après le service divin, l'école du dimanche s'est réunie, de jeunes et jolies femmes instruisaient chacune leur classe d'enfants pauvres. Comme elles s'y prenaient maternellement et bien, surtout ma jeune hôtesse, madame Dean, que je regardais faire avec le plaisir le plus intime !

Le temps étant clair, quoique froid, je désirais employer l'après-dîner à une excusion sur les bords des jolis lacs ; « C'est dimanche, » me fut-il répondu en souriant, et ici on ne doit pas s'amuser le dimanche, même dans la belle nature de Dieu, mais il est permis de dormir à l'église.

Le 7 octobre.

J'avais entendu parler d'une colonie norwégienne qui se trouvait dans une contrée appelée *Koskonong*, à vingt-quatre milles anglais de Madison ; ayant manifesté le désir de la visiter, une aimable jeune femme, madame Collin, offrit de m'y conduire dans sa petite voiture découverte.

Nous partîmes le lendemain avec un garçon norwégien, remplissant les fonctions de cocher. Le temps était doux, clair, et la voiture roulait facilement dans la contrée, qui était montueuse, avec un sol ferme et des routes naturellement bonnes. Toute la première partie du voyage s'effectua à travers un pays neuf, souvent complétement sauvage, in-

culte, mais ressemblant partout à un parc anglais, avec vallons et collines couvertes d'herbes hautes d'un jaune d'or, qui s'agitaient au vent, et de bois de chênes clair-semés.

Les arbres n'étaient pas grands; et le sol au-dessous dépourvu de buissons, comme s'ils avaient été soigneusement coupés. On attribue ceci à l'habitude qu'ont les Indiens de mettre, tous les ans, le feu aux terrains couverts d'herbes, ce qui détruit la jeune génération des arbrisseaux. Il y a quelques années que les Indiens possédaient encore cette contrée. En avançant, nous trouvâmes un sol un peu plus cultivé ; on voyait çà et là une maison en bois grossièrement charpentée, entourée de champs de maïs et même de froment semé récemment. Nous arrivâmes ensuite à une grande plaine appelée : «Prairie de la Liberté, » elle paraissait ne pas vouloir prendre fin. Nos chevaux étaient fatigués, la nuit commençait à tomber, et il était nuit close quand nous atteignîmes Koskonong. Notre cocher norwégien nous conduisit à la maison du pasteur, M. Preuss, arrivé ici depuis peu de mois et absent pour le moment ; sa femme, après avoir surmonté un premier moment d'effroi occasionné par notre visite tardive, nous accueillit avec hospitalité et bienveillance véritable. La maison étant petite et ses ressources peu abondantes à ce qu'il paraissait, madame Collin et sa jeune sœur allèrent chez un fermier américain du voisinage, et je passai la nuit chez madame Preuss. Elle avait dix-neuf ans, regrettait sa mère, les montagnes de sa patrie, et végétait mal dans ce pays étranger, où elle n'avait pas d'amie, pas de connaissance, et qu'elle appelait cette « vilaine Amérique. »

La jeune femme me donna du thé, un bon lit dans sa chambre; mais un orage épouvantable, qui dura toute la nuit avec des torrents de pluie, troubla notre sommeil,

surtout celui de ma petite hôtesse : elle avait peur et soupirait.

Le soleil brillait le lendemain, l'air était agréable et doux. Après le déjeuner, je sortis pour faire ma course. Le presbytère, malgré sa pauvreté, était bien situé sur une hauteur et entouré de jeunes chênes; avec un peu de soin, cette demeure peut devenir jolie et agréable. Je suivis le chemin. Le pays ressemblait à un immense parc anglais, où les plus beaux pâturages étaient couronnés par une riche forêt à feuilles rondes. Je vis çà et là de petites habitations situées sur la lisière de la forêt; elles étaient presque toutes en bois, et quelques-unes des fermes ou maisonnettes en pierres de roche. Je vis des hommes qui travaillaient dans les champs occupés à récolter l'orge, et leur adressai la parole en norwégien. Ils me répondirent gaiement. Je demandai à un grand nombre, hommes et femmes, s'ils étaient contents, s'ils se trouvaient mieux ici que dans l'antique Norwége. Presque tous répondirent : « *Oui*, nous sommes mieux. Nous travaillons moins rudement, et nous avons plus de facilité à vivre. » Un seul paysan âgé dit : « Ici, comme là-bas, il y a des difficultés; mais la santé était meilleure dans la vieille patrie. »

Je visitai aussi avec madame Preuss quelques maisons de paysans norwégiens : il se peut que je n'aie pas vu les meilleures, mais il est positif que le manque de propreté et d'ordre dans la plupart contrastait fortement avec celles des Américains, même leurs cabanes pauvres. Les Norwégiens établissent sagement leur demeures, d'ordinaire au bord d'une petite rivière ou d'un ruisseau ; ils savent choisir de bonne terre, viennent ici en agriculteurs exercés, s'entr'aident, vivent frugalement et ne cherchent pas les plaisirs. Le pays m'a semblé partout riche et d'une beauté

d'idylle. On n'y voit pas de montagnes, seulement des collines verdoyantes couronnées de forêts à feuilles rondes. Sept cents colons norwégiens environ sont établis dans cette contrée ; ils ont tous de petits enclos, souvent fort éloignés les uns des autres, deux églises ou maisons de réunion à Koskonong.

On présume que le nombre des émigrants norwégiens établis dans le Visconsin s'élève à trente ou quarante mille âmes; mais personne ne le sait positivement. Chaque année amène de nouveaux émigrants. On dit qu'une partie de ces Norwégiens se soumet difficilement à la loi civile et religieuse ; qu'ils sont arrogants et désagréables, mais ils cultivent bien la terre. Leurs enfants, quand ils suivent les écoles, se mettent ensuite en service dans de bonnes maisons américaines, où ils sont considérés comme les meilleurs, les plus fidèles, les plus laborieux, les plus dévoués serviteurs, mais difficiles à soumettre à une propreté et à un ordre parfait. La plupart des domestiques des villes, dans les États du Mississipi, viennent des colonies norwégiennes répandues dans le pays. Généralement parlant, les Norwégiens paraissent se tirer mieux d'affaire que les Suédois.

Plusieurs averses nous atteignirent pendant notre retour, et nous nous arrêtâmes de temps à autre pour causer avec les Norwégiens qui travaillaient dans les champs. Nous rentrâmes à Madison par le plus joli soleil couchant, dont l'éclat se répandait sur toute la ville. Grâce à l'abondance de beau temps et de soleil en Amérique, il est plus facile et plus amusant de voyager dans ce pays que partout ailleurs. S'il vient une averse, elle ne dure pas longtemps, et le soleil ne tarde point à se montrer de nouveau.

J'ai vu à Madison bon nombre de gens, dont quelques-

uns m'ont ennuyée par leurs questions : « Que vous semble des États-Unis? de Madison? de l'Ouest? des chemins? » J'y ai vu aussi des personnes fort bien, ayant assez de choses à dire de leur cru pour n'avoir pas besoin de vivre sur des questions de ce genre; je leur dois des moments de conversation du plus haut intérêt. Je citerai entre autres le chancelier de l'Université de Visconsin, M. Lathrop, homme agréable, spirituel, plein de vie, qui jette un coup d'œil lucide sur l'avenir de ce jeune État du groupe des États-Unis. Il m'a causé beaucoup de plaisir par sa conversation et la lecture du discours qu'il a prononcé au Capitole, il y a peu de temps, lors de sa réception comme chancelier de l'Université. Ce discours et celui du directeur du comité d'éducation, M. Hyatt Smith, rendent témoignage d'une connaissance profonde des rapports sociaux en général, et surtout du Nouveau-Monde, des temps anciens avec le temps actuel, entre le présent et l'avenir. Ces discours sont du meilleur ton.

J'ai déjà entendu faire la remarque que le trait caractéristique des orateurs du Nouveau-Monde, c'est qu'ils embrassent un très-grand nombre d'objets et de vues, pour ainsi dire tout l'univers, le passé, le présent, l'avenir, l'humanité entière. Ils parcourent de grands espaces, forment des groupes composés de beaucoup de choses, présentent de grandes vues sur leur rapport avec la loi divine du progrès. J'ajouterai qu'ils font tout cela en chemin de fer, ou avec la rapidité du chemin de fer qui rapproche des points éloignés avec une célérité incroyable. Cette qualité forme le plus grand contraste possible avec le flegme des Allemands, qui n'arrivent jamais. Je retrouve ce caractère à un haut degré dans les discours des prairies de l'Ouest et du plus jeune des États de l'Union.

M. Lathrop trouve que tout développement matériel produit sur la terre par l'art et la science, finit par avoir pour résultat de replier l'âme sur elle-même. En exerçant ses forces pour s'emparer du monde physique par le travail, elle se fortifie, se vivifie et fait de nouvelles conquêtes dans le monde de l'esprit. Une connaissance plus parfaite des lois de celui-ci nous prépare à son tour à une puissance plus complète sur le monde en dehors de nous.

« L'histoire de la philosophie, dit Lathrop, rend témoignage de ce rapport mutuel et intime entre la matière et les sciences de l'esprit. Les tendances intellectuelles de l'espèce humaine n'ont jamais été plus remarquables qu'à l'époque appelée machinalement et matériellement l'âge de fer du monde.

« Les résultats des travaux métaphysiques de l'antiquité depuis cette exhortation : « *Connais-toi toi-même*, » ont ouvert au penseur les régions d'un examen sans fin, enrichi par la cote-part de nos jours, et éclairées par la lumière de nos idées plus nettes. »

« Mais ne restons pas dans l'avant-cour, entrons dans le temple. La recherche des vérités physiques, mathématiques ou métaphysiques, tire après tout sa principale valeur de ses rapports avec le principe social de l'homme. Dans celui-ci repose la valeur personnelle de l'individu comme être intelligent et comme membre de l'univers.

« C'est pourquoi, dans toutes les questions qui s'appliquent au progrès humain, le centre de gravité de la question doit se proposer le progrès social de l'homme.

« Cette question a deux points de vue : l'homme considéré comme faisant partie du royaume du Dieu tout-puissant; ensuite comme membre de la société politique ou nationale. Les constitutions et les lois qui font partie du

premier de ces points de vue sont des constitutions, des lois morales et spirituelles. Celles qui se rapportent à l'homme, pris au second point de vue, sont des constitutions et des lois politiques.

« Si nous demandons aux âges passés quel compte rendu historique ils ont à présenter sur le développement des institutions morales par lesquelles Dieu invite et met l'homme en état de travailler à la renaissance morale de son espèce, de se préparer à la vie spirituelle qui doit succéder à son temps d'épreuve, et de la félicité du magnifique temple intérieur dont cette scène physique, avec ses milliers de révélations, de mystères, n'est que l'avant-cour et le vestibule :

« Alors ces âges anciens nous renvoient aux écoles philosophiques, ces laboratoires de vérités esthétiques, aux constitutions des Hébreux, divines dans leur origine, et aux magnifiques institutions de la révélation chrétienne. Et dans la suite ultérieure des temps durant leur marche en avant, ils nous renvoient aux écrits canoniques des Pères, aux réformes en Allemagne et en Angleterre, à la protestation des Puritains, au rocher de Plymouth, aux milliers d'institutions, d'associations de nos jours qui se développent à la suite des travaux de l'évangéliste, des enseignements du prédicateur, et se proposant tous de répandre dans le monde la foi chrétienne comme foi universelle, de rendre l'esprit de plus en plus universel, raisonnable et rempli de bénédiction.

« Si nous demandons de même aux temps passés ce qu'ils ont fait pour développer la théorie vraie de l'organisation politique, perfectionner le mécanisme du système social et donner à ses effets une sagesse pratique de manière à décharger l'État de son principal devoir envers le

citoyen dans l'intérêt duquel il existe et dont il réclame la fidélité, alors ils nous renvoyent au conseil des Amphyctions, aux lois de Solon, de Lycurgue, aux tables de la loi romaine, à la loi civile, à la grande charte, aux constitutions américaines, — ces précieux monuments de l'intelligence, placés avec leurs inscriptions sur les bords de la route suivie par la société civile. Ils montrent, dans un contraste tranché, la guerre de l'anarchie contre le gouvernement bienfaisant de l'ordre social; l'aveugle despotisme des anciens gouvernements, dont les monarchies constitutionnelles de nos jours sont le contre-poids; les démocraties sauvages et sans formes de l'antiquité, — ces premières tentatives de la jeune liberté, — en opposition avec les constitutions écrites, le mouvement assuré des nouvelles républiques représentatives.

« On voit avec une clarté évidente que nous sommes dans une époque de « résultats » dont les causes se trouvent bien en arrière dans le courant des temps. »

Si je fais une citation aussi longue de ce discours, c'est pour te donner un bon échantillon de la tendance et du mouvement de la pensée dans ce pays, surtout dans l'Ouest. La société y est, se sent à un haut degré cosmopolite et universelle, car elle est formée par tous les peuples du monde, dont les émigrants affluent ici, et peut-être aussi parce que la perspective immense des Prairies donne à l'âme un vol plus étendu.

Après avoir fait une grande tournée à travers le monde et l'histoire universelle, Lathrop arrive enfin aux devoirs que les gouvernants du jeune État du Visconsin ont à remplir pour répondre à sa mission, celle de foyer des divers peuples, Anglo-Saxons, Celtes, Germains, Scandinaves, qui enrichissent sa vie d'éléments vitaux nouveaux.

« Partout, dans les États-Unis, les écoles libres, l'éducation publique, montrent qu'elles sont le grand principe des progrès de l'ennoblissement. L'esprit américain a suivi cette idée et ne l'abandonnera point, que la propriété de l'État, commune ou particulière, est responsable de la sainte obligation de pourvoir à l'éducation de tout enfant né dans son sein.

« Sans l'adoption de ce principe, l'égalité politique dont nous nous vantons n'est qu'un rêve et une illusion agréable. L'instruction constitue la véritable égalité ; elle égalise en *montant* et non pas en descendant. »

En parlant de l'éducation que l'Université doit donner, Lathrop dit : « Son point de vue doit être élevé ; le manque de professeurs habiles est un sujet de plaintes générales. Il faut donc qu'une école normale fasse partie de l'Université. »

Le but de sa bibliothèque doit être de contenir les meilleurs ouvrages de chaque pays, de chaque époque, — le total de la pensée humaine et de l'expérience de la société.

« Le Visconsin, le plus jeune des États de l'Union, né dans les circonstances les plus avantageuses pour profiter de l'expérience de tous les autres États ses frères, riche en fait de populations nouvelles par la nature de son sol et son heureuse position entre les grands lacs et les grands fleuves, — artère du commerce universel, — le Visconsin doit, comme Minerve, prendre part à la vie et l'initiative du progrès des peuples dans la vie sociale. »

Mais les gouvernants de cet État n'ont point dépassé l'école et l'éducation scolaire, considérées par eux comme le point extrême du progrès dans la bonne voie. En général, la pensée américaine n'est pas allée au delà.

Mais il faut qu'elle marche davantage en avant pour arriver aux sources de la vie, où États et peuples peuvent puiser une jeunesse renouvelée. L'État de Visconsin n'a que *deux ans*, c'est un « nourrisson » de l'Ouest qui donne les plus belles espérances. Il a été territoire pendant dix-sept ans ; la dernière grande lutte contre les Indiens du pays et leur vaillant chef l'*Épervier noir* a eu lieu il y a trois ou quatre ans. Ce peuple et son chef, ayant été faits prisonniers dans les prairies, furent conduits à New-York comme un trophée. Maintenant, il n'y a plus d'Indiens dans le Visconsin, et sa population blanche s'accroît rapidement. Cet État n'a pas de montagnes, mais partout des terres arables, en grande partie coupées de rivières et de lacs, et très-favorables à l'agriculture et à l'élève des troupeaux. Dans plusieurs contrées, et particulièrement autour de Madison, la terre a été donnée par le gouvernement fédéral pour servir de revenu à l'Université du Visconsin, et elle se vend déjà fort cher. Des spéculateurs en achètent au prix du gouvernement (un dollar et quart l'arpent), et les revendent à raison de dix ou douze dollars l'arpent. « Qui en donnera ce prix là ? demandai-je à Lathrop. — Vos compatriotes, répondit-il gaiement, vos compatriotes, ils viendront ici, et leurs fils recevront gratuitement l'instruction dans notre Université. »

J'ai visité l'autre jour, avec Lathrop et sa spirituelle femme, les bâtiments de l'Université ; ils seront bientôt terminés, sur une hauteur qui porte son nom et dont la vue est fort belle. C'est un grand édifice sans luxe inutile à l'extérieur, comme le collége Girard à Philadelphie ; mais il contient beaucoup de chambres et d'espace intérieurement ; la quantité des fenêtres m'a frappé, le soleil couchant les éclairait. Si cet établissement répond à son but,

ce sera en esprit et en vérité le temple du soleil dans les prairies de l'Ouest.

Il y a peu d'années que les Indiens habitaient encore autour de ces jolis lacs ; tous les ans ils viennent ici en automne pour revoir leurs tombeaux et gémir.

Blue-Mount, le 8 octobre.

Je t'écris d'une petite maison en bois, située au milieu des prairies, entre Madison et Galena. Elle fait partie d'une ferme ; c'est en même temps le bureau de poste et une sorte d'auberge de campagne. M. Dean, le gendre de ma bonne hôtesse de Madison, a eu la politesse de m'amener lui-même ici dans une petite voiture découverte, afin que mon voyage se fît plus agréablement que par le coche, qui fait cette route la nuit.

« Blue-Mount » est l'une des collines les plus élevées du Visconsin, et tire son nom de sa jolie couleur bleu foncé quand on la voit de loin. Elle en est enveloppée comme d'un voile transparent ; on l'aperçoit à une distance de plusieurs milles, resplendissant sur le ciel bleu clair.

Arrivée ici, je fus tellement enchantée de la vaste et magnifique vue qu'on y a sur la prairie, que j'ai pris la résolution d'y passer une couple de jour, afin de faire société en paix et solitairement avec ces prairies et leurs hélianthes. Il n'y avait dans la maison qu'une seule petite chambre à donner, encore était-ce en avant d'un grand grenier, où une demi-douzaine de journaliers avaient leur gîte de nuit. On m'assura que ces hommes étaient fort paisibles et braves gens, et on me donna un éclat de bois pour barricader intérieurement ma porte, qui n'avait point de serrure. La chambre

était propre et claire, quoique très-basse de plafond et mal façonnée; je n'en fus pas moins enchantée d'y établir ma demeure. L'escalier pour y monter était un vrai casse-cou.

Hier j'ai passé presque toute la journée seule dans les prairies, tantôt parcourant les champs et embrassant du regard cet espace infini, tandis que mon corps et mon âme se développaient de même et voulaient prendre leur vol, tantôt assise parmi les hélianthes et les astrées près d'une longue colline, sur laquelle se trouvaient quelques buissons. Je lisais Emerson, cet Ariel singulier, pur, rafraîchissant, mais fugitif et volatisé dans sa philosophie, comme le vent qui roule sur la prairie et tire des fils du télégraphe électrique des sons retentissants et se taisant au même instant. La philosophie d'Emerson ressemble fréquemment à ce vent, quoique lui-même soit quelque chose de bien meilleur. C'est son individualité qui donne ce son merveilleusement ravissant à ses accents incomplets.

Qu'elle est grande l'impulsion produite par ces champs infinis, avec leur solitude, leur silence! En vérité, ils développent l'âme, la font croître, respirer profondément. Mais quelle solitude! Je n'y ai vu aucune habitation, excepté celle où je demeure, pas une créature humaine, point d'animaux, rien, sinon le ciel et la terre parée de fleurs. La journée était belle, chaude, et le soleil resplendissant glissait sur la terre jusqu'à l'horizon, où il se cachait insensiblement dans de légers nuages formés par les exhalaisons du sol et à travers desquels il brillait d'un faible éclat. Cet astre ressemblait ainsi à un grand panthéon avec coupole d'or, debout à l'horizon au-dessus de ce champ sans limite. Ce temple du soleil a été pour moi un symbole que je n'oublierai jamais.

Je partirai d'ici demain ou après-demain, et j'espère être

lundi sur le Mississipi. Je vais écrire quelques mots à madame Dean ; sa cuisinière, honnête et vigoureuse Norwégienne, a refusé constamment l'argent que je voulais lui donner pour sa peine.

Maison de bois, 9 octobre.

Il faisait couvert ce matin, et j'ai craint la pluie. Je n'en suis pas moins sortie à l'aventure, ce qui est pour moi un plaisir. J'ai suivi un sentier qui serpentait à travers des bouquets d'arbrisseaux, et rencontré de petits enfants avec de petits paniers à provision ; ils se rendaient à l'école. En les suivant, je suis arrivée à une petite maison en bois des plus pauvres servant d'école ; la classe était une chambre de paysans garnie de bancs. Les enfants, au nombre de douze, étaient couverts de haillons, véritables enfants du désert, mais ils paraissaient assez appliqués. Dans la classe étaient suspendues des cartes du globe terrestre, sur lesquelles les petits écoliers m'indiquèrent fort bien les pays que je leur nommais. Cette maison d'école si pauvre contenait des livres d'enseignement, entre autres la géographie nationale de Goodrich, la géographie in-quarto de Smith, qui donne des aperçus du monde entier, le livre de lecture usuelle, contenant les perles littéraires de tous les pays, principalement de la littérature anglaise et de l'Amérique du Nord. Le maître, jeune homme fort bien, recevait comme honoraire quinze dollars par mois.

J'allai plus loin, le temps devint magnifique et j'eus de nouveau une belle journée dans les prairies.

Mon hôte et sa femme sont d'origine hollandaise et non dépourvus d'une certaine culture d'esprit. La nourriture

est simple, bonne, sans épices ni graisse. Tout est propre dans la maison ; mais le mobilier ne dépasse pas celui de nos paysans ordinaires. Je dîne à table avec les servantes et les valets (peu propres en arrivant du travail) et des milliers de mouches.

Plus j'avance dans l'Ouest, et plus les repas ont lieu de bonne heure. On déjeune à six heures du matin, on dîne à midi, on prend le thé à six heures et demie du soir. Cela vaut mille fois mieux que les heures des dîners fashionables de New-York et de Boston.

C'est le soir. Il commence à pleuvoir, le vent se lève ; la pluie et le vent ne se contentent pas de rester en dehors de la fenêtre, que je suis obligée de tenir ouverte à cause de la chaleur étouffante produite par le tuyau qui traverse ma chambre, en sortant d'un poêle en fonte de la pièce au-dessous. Je commence à me trouver moins en béatitude ici, et suis bien aise de partir demain pour Galena. Quant à mes six voisins, je ne m'en aperçois pas, tant ils sont silencieux et paisibles. Les maisons en bois sont en général chaudes et produisent beaucoup de poussière, ainsi que je l'ai entendu dire à bien des personnes, et puis le certifier moi-même.

Galena, 11 octobre.

Je suis maintenant à quelques milles seulement du Missisipi, dans une petite ville dont la situation est pittoresque sur des hauteurs boisées, longeant une petite rivière

appelée la Fève, et dont les sinuosités sont nombreuses et profondes. Les mines de plomb qu'on trouve partout dans cette contrée montagneuse font vivre Galena ; elle extrait le métal, le fait fondre dans ses fourneaux et le lance dans le commerce. Un ciel gris-de-plomb est par occasion étendu sur la ville ; j'y vois dans les rues les femmes du peuple en manteaux de drap gris et vieux chapeaux qui ressemblent beaucoup à ceux des pauvres dans les rues de Stockholm, par un temps gris d'automne ; des messieurs et des demi-messieurs en redingote déchirée, et moins gênés par ce costume qu'ils ne le seraient chez nous. Tout cela à l'air furieusement commun. Il fait froid aujourd'hui comme en novembre chez nous, et hier la journée était magnifique, une journée d'été. Lorsque j'ai quitté « Blue-Mount, » au point du jour, le temps était pluvieux, mais il n'a point tardé à s'éclaircir; le vent a chassé les nuages de ces champs immenses, où le jeu des ombres et des clairs était admirable. Je ne saurais exprimer combien cette journée de voyage m'a donné de jouissance. La route, dans ces prairies, était dure et unie comme les nôtres en été. La diligence, dans laquelle j'étais presque seule, roulait si légèrement, qu'il me semblait traverser les prairies en volant, tandis que chaque moment me rapprochait du Fleuve-Géant, but de mon voyage dans l'Ouest. Le vent était chaud; les perspectives, s'agrandissant à mesure que j'étais plus près du Mississipi, m'impressionnaient d'une manière inexprimable. Je n'ai pas souvenir d'avoir jamais éprouvé rien d'analogue en voyant un objet naturel.

Les chemins devinrent moins bons vers la fin du jour, et j'arrivai tard dans la petite ville de Waterville (si je me souviens bien de son nom). Il y faisait très-noir, quoique le ciel fût étoilé ; j'avais faim, j'étais fatiguée et désirais

passer la nuit à l'hôtel, soit pour me reposer, soit pour continuer mon voyage de jour, afin de voir ces plaines gigantesques. Mais l'hôtel était plein de messieurs réunis en assemblée pour délibérer sur des questions d'éducation; on était au plus fort de la discussion. Il n'y avait donc pas de place pour moi. Quand je parlai de ma fatigue, de ma crainte de voyager la nuit sur des routes qui souvent n'en sont pas et sur lesquelles la diligence verse six fois par semaine, l'hôte répondit en me parlant de la grande et importante convention qui avait lieu dans la ville, des hommes remarquables réunis et demeurant chez lui. Il en était tellement boursouflé, qu'il ne lui restait ni oreille ni cœur pour la pauvre dame fatiguée, demandant une petite chambre pour la nuit. Je parlai clôture, il parlait presbytère. « Son hôtel n'était pas précisément destiné aux dames, mais aux messieurs; il y en avait un autre dans la ville; il s'offrait de m'y faire conduire, tout en craignant qu'il ne fût aussi rempli par les membres de la grande convention. Dans tous les cas, la diligence n'allait à Galena que de nuit, et je pouvais compter aujourd'hui qu'elle était conduite par le meilleur cocher; la nuit étant belle, je ne manquerais pas d'arriver saine et sauve à Galena. » Voilà ce que me dit mon hôte. La séance de la *grande et remarquable convention* pouvant se prolonger fort tard, et la digence devant partir sur-le-champ, je n'avais pas le loisir de recourir à l'assistance, à la politesse, à l'hospitalité américaine des membres de la convention, et dont le maître de l'hôtel manquait absolument. Il fallut partir.

« Mon cher ami, dis-je d'un ton suppliant au cocher, je suis une étrangère venue d'un pays lointain et seule; promettez-moi de ne pas me verser.

— Cela m'est impossible, mame, répliqua-t-il; mais je

vous promets de faire de mon mieux pour que vous arriviez heureusement. »

Cette réponse était sensée et prononcée d'une voix qui m'inspira de la confiance. Je pris donc place dans la voiture et m'éloiguai du premier endroit inhospitalier et non amical que j'avais trouvé en Amérique. Trois ou quatre hommes m'avaient précédée dans la diligence, où j'étais seule de femme. Il faisait tellement noir, que je ne pus distinguer leur visage; mais, à leurs voix et à leurs questions, je devinai qu'ils étaient jeunes et d'une classe peu relevée. « Vous êtes-vous blessée, mademoiselle Bremer? Avez-vous peur, Mame? » Exclamations dont ils m'accablèrent sur-le-champ avec bonhomie et gaieté, mais grossièrement. Je répondis par le monosyllabe « non. » Et ils me laissèrent en paix. Cependant je n'étais pas sans inquiétude à l'égard de cette course nocturne. J'avais entendu parler de diligences versées, d'une femme dont le bras avait été cassé, d'une autre si fortement contusionnée dans le côté, qu'elle en était encore malade à Galena; d'un monsieur ayant reçu à la tête un coup tellement violent, qu'il en avait perdu la mémoire pendant plusieurs heures, et autres histoires de ce genre.

Quelques-uns de mes compagnons de voyage ne s'étaient jamais vus, mais ils firent bientôt connaissance. L'un d'eux allait remplir les fonctions de maître d'école dans un lieu rapproché du Mississipi; il avait un accent déplorable, sa prononciation était large et fautive. On lui demanda, entre autres, s'il pourrait résoudre un problème mathématique avec de « l'eau. » A cette question, le maître d'école parut complétement déconcerté, et son compagnon de voyage se mit à lui expliquer cette expérience en long et en large d'une manière fort amusante. Le maître d'école

fit plusieurs questions prouvant qu'il n'entendait rien à ces jets d'eau, et lorsque, peu de temps après, il quitta la diligence, son professeur s'écria : « Qu'il est vert, le maître d'école! » Tous éclatèrent de rire. On aurait pu leur adresser évidemment le même reproche, mais ils étaient bonnes gens, se mirent à chanter des chansons nègres d'une manière fraîche et caractéristique, puis ils s'endormirent. La nuit était jolie et claire, le chemin pas trop mauvais et le cocher soigneux. Nous fûmes arrêtés une seule fois par quelque chose, et les jeunes gens furent obligés de descendre pour débarrasser la route. Nous atteignîmes à une heure du matin, et sans autre encombre, Galena, où tout le monde paraissait dormir profondément; même dans l'hôtel, tout était silencieux et sombre.

Le portier, « d'Américan house » homme âgé, ayant une physionomie anglaise très-prononcée, sourcils épais, nez et menton forts, un extérieur et des manières un peu relevés, vint, une lanterne à la main, et prit soin de moi et de mes effets. Il me donna une jolie petite chambre; lorsque je voulus fermer la porte, il se trouva que sa serrure, à double tour, ne marchait pas. Je rappelai donc le vieux portier, il me fit signe de pousser mon petit coffre contre la porte. Cette précaution ne me paraissant pas suffisante, il se mit à travailler la serrure, qui se ferma tout à coup; mais, lorsque le portier voulut sortir, la serrure ne bougea pas. Il tourna et retourna la clef, la serrure resta immobile; nous étions, le bonhomme et moi, enfermés dans cette chambre, qui n'avait pas d'autre issue. La grimace que fit le portier en s'apercevant qu'il était captif fut si burlesque, que je ne pus m'empêcher de rire cordialement. Quand il eut épuisé en vain son imagination et ses forces pour ouvrir la porte, j'essayai des miennes, et, en

examinant la serrure avec soin, je ne tardai pas à découvrir un petit ressort; je le pressai, la serrure s'ouvrit aussitôt. Je rendis la liberté à mon compagnon de captivité, qui parut aussi content que moi de sortir de cette aventure nocturne.

Plus tard.

J'ai été interrompue par quelques visites, qui m'ont obligée de descendre dans le petit salon « des dames, » où une jeune et jolie personne chantait faux de manière à déchirer le tympan, et n'en finissait pas. Un jeune homme assis à côté d'elle tournait le feuillet; il devait être sourd ou amoureux jusque par-dessus les oreilles.

Un mari et une femme qui arrivaient du désert, au delà le Mississipi (je les ai reçus dans ma chambre), m'ont donné des détails intéressants sur ce qu'on appelle les « Sqvatters, » espèce de peuple de race blanche, composé en grande partie des premiers habitants de l'Ouest. Ils s'établissent çà et là dans le désert, cultivent la terre et la liberté, ne connaissent pas d'autre culture, ne payent pas d'impôts, ne veulent entendre parler ni de loi ni d'église, Ils vivent en famille, non pas en société, sont extrêmement paisibles, ne commettent aucun genre de crime. Tout ce qu'ils demandent, c'est qu'on les laisse en paix et d'avoir les coudées franches. Les Sqvatters s'arrangent bien avec les Indiens, pas aussi parfaitement avec les blancs civilisés. Quand ceux-ci arrivent avec leurs écoles, leurs églises, leurs boutiques, les Sqvatters se retirent plus avant dans le désert, « afin, disent-ils, de pouvoir vivre avec innocence et liberté. » Tout l'Ouest, au delà du Mis-

sissipi, et jusqu'à l'Océan Pacifique, est habité çà et là par les Sqvatters ou adorateurs de la terre, dont l'origine est aussi inconnue que celle des mangeurs de terre glaise de la Caroline du Sud et de la Géorgie. Il y a même de la ressemblance dans leur manière de vivre; mais les Sqvatters paraissent plus robustes et plus laborieux. Les mangeurs de glaise sont subjugués par la vie naturelle : les adorateurs de la terre sont les représentants du désert, et, comme celui-ci, en opposition roide avec la civilisation.

Galena, le 12 octobre.

Levée et bien portante après deux jours d'une forte migraine, durant laquelle j'ai été parfaitement soignée et servie par une bonne petite servante irlandaise de la maison. Je devais m'attendre à ce qu'un voyage aussi désagréable à travers le Visconsin me laisserait un souvenir fâcheux. La partie la plus fatigante de mon expédition dans l'Ouest est surmontée; j'ai conservé tous mes membres, ma raison, mes cinq sens; somme toute, la chose s'est assez bien passée, et je suis rentrée si complétement dans mon état de santé habituelle, que je dois en être satisfaite et reconnaissante.

Je resterai à Galena jusqu'à lundi; c'est le jour où part le *Ménomonie*, très-beau bateau à vapeur (ainsi nommé d'après une tribu indienne), pour remonter le Mississipi jusqu'à Saint-Paul. En attendant, je jouirai de ma liberté dans ce bon hôtel, et de mes promenades sur les hauteurs pittoresques des environs.

Bonne nuit, ma bien-aimée, J'embrasse ma mère et toi. Mille compliments à tous nos amis.

LETTRE XXVI

Sur le Mississipi, le 15 octobre 1850.

Nous sommes sortis au coucher du soleil, par le soir le plus délicieux, le plus magnifique, de l'étroite et serpentante rivière de Fève pour entrer dans le grand Mississipi, limpide comme une glace, contournant des îles basses et richement verdoyantes ; il coulait entre des montagnes lointaines d'une teinte bleuâtre, sous un ciel doux, bleu clair, où la nouvelle lune et l'étoile du soir se levaient, augmentaient en éclat à mesure que le soleil descendait derrière les montagnes. L'été indien jetait son voile transparent de vapeur sur la contrée ; on aurait pu le prendre pour l'encens de la terre reconnaissante et montant le soir vers le ciel clément. Pas un souffle de vent, tout était silencieux, paisible, dans ce grand spectacle d'une beauté inexprimable. Un coup de feu retentit, une légère colonne de fumée s'éleva de l'une des petites îles vertes, et des bandes de canards, d'oies sauvages, voltigèrent à l'entour, fuyant le chasseur caché, et qui, je l'espère, n'aura pas eu de rôti ce soir-là. Puis tout redevint silencieux, paisible. *Ménomonie* remontait avec rapidité, quoique posément, le magnifique fleuve.

J'étais debout sur le tillac, ainsi que le capitaine, M. Smith, et le représentant du Minnesota, M. Sibley, ac-

compagné de sa femme et de ses enfants; il retournait chez lui, venant de Washington, et contemplait avec moi ce beau spectacle.

Était-ce bien là le Mississipi, ce géant de la nature sauvage, que je m'étais figuré si violent, si troublé et si cruel? Ses eaux avaient ici une fraîche teinte vert clair, et entouré du cadre splendide formé par les montagnes d'un bleu violet, on aurait dit qu'il était le miroir du ciel, portant dans ses bras des îles verdoyantes, abondamment couvertes de vignes. Le Mississipi, encore près de ses sources, était ici dans sa jeunesse et son état d'innocence; des bandes de bateaux à vapeur ne troublaient point encore ses eaux (*Ménomonie* et un autre bateau de moindre dimension remontent seuls le fleuve à partir de Galena); aucune ville n'y jette son écume, il n'y a que des eaux pures, et sur leurs bords des tribus indigènes des forêts primitives. Plus tard, quand il se rapproche davantage du grand Océan, se mêle à la vie politique et devient homme d'État; quand on l'oblige à porter douze cents bateaux à vapeur et je ne sais combien de milliers d'esquifs, de se donner aux villes, à leurs habitants; quand il se marie avec le Missouri, alors il change, sa beauté et son innocence disparaissent.

Mais à présent, à présent il était beau. Toute cette soirée sur le Mississipi fut pour moi un enchantement.

La découverte de ce fleuve par les Européens a deux époques, et chacune d'elles offre une romance aussi différente l'une de l'autre que le jour et la nuit, que l'idylle éclairée par le soleil et la sombre tragédie, que le Mississipi dans sa jeunesse et le Mississipi au dessous de Saint-Louis, — quand il est Mississipi-Missouri. La première de ces époques appartient à sa partie septentrionale, l'autre au Sud; la première a pour héros un prêtre plein de dou-

ceur, le Père Marquette ; la dernière un guerrier espagnol, Ferdinand de Soto.

La France, rivalisant avec l'Angleterre, fut le premier conquérant de l'Amérique du Nord, et les jésuites français pénétrèrent les premiers, en traversant le désert, dans le Canada et jusqu'aux grands lacs de l'Ouest. L'enthousiasme religieux implanta la première colonie puritaine sur le rocher de Plymouth ; l'enthousiasme religieux planta la croix et les lis de France le long des bords du Saint-Laurent, non loin du Niagara, jusqu'à Sainte-Marie, parmi les Indiens sauvages du lac Supérieur. Le noble, le chevaleresque Champlain, armé d'un zèle ardent, avait dit : « Sauver une âme, c'est plus que conquérir un royaume. »

A cette époque, les disciples de Loyola se répandirent dans le monde pour le conquérir au Prince de la paix, et dressèrent la croix au Japon, en Chine, aux Indes, en Éthiopie, parmi les Cafres de la Californie, dans le Paraguay ; ils invitèrent les barbares à la paix du christianisme. Les prêtres qui, pendant cette mission, pénétrèrent du Canada dans le désert de l'Amérique occidentale, étaient les plus nobles de leur ordre.

« Ils avaient, écrit Bancroft, les défauts inhérents à l'exagération ascétique, mais ils surent accueillir les incidents d'une vie dans le désert avec un courage invincible, passif, et une profonde paix intérieure. Tournant le dos à toutes les jouissances de la vie, fort éloignés d'une vaine ambition, ils étaient comme morts pour le monde et conservaient leur âme dans un calme inébranlable. Le petit nombre de ces missionnaires qui atteignirent la vieillesse, quoique courbés par les fatigues de cette longue mission, brûlaient encore du feu d'un zèle apostolique. L'histoire

de leurs travaux se trouve réunie à celle de l'origine de toutes les villes célèbres de l'Amérique française ; on ne doublait pas un promontoire, ne visitait pas une rivière, sans qu'un jésuite n'en eût indiqué la route. »

Les Pères Brébeuf, Daniel et le doux Lallemand, accompagnèrent nu-pieds une bande de Hurons dans leur pays, par d'effrayantes forêts ; ils conquirent l'oreille et l'amour des sauvages. Brébeuf, « le modèle de toutes les vertus religieuses, » passa quinze ans parmi les Hurons, les baptisant, leur enseignant les métiers pacifiques. Des actes pleins de charité, de rudes fustigations volontaires, des prières jusque bien avant dans la nuit, — telle fut sa vie. Pendant ce temps, son amour pour le maître qu'il servait, sa soif des souffrances pour son service, croissaient toujours. Il y aspirait comme d'autres aux voluptés de la vie, et fit vœu de ne jamais éviter l'occasion d'endurer le martyre, de recevoir avec joie le coup de la mort. Une pareille foi devait transporter des montagnes : elle fit plus, elle planta la vie d'amour de Jésus dans le cœur des sauvages, avides de sang. Le grand guerrier Ahasistari lui dit :

« Avant votre venue dans ce pays, et lorsque parfois j'avais échappé à de grands dangers, je pensais : un esprit puissant quelconque veille sur ma vie. » Et il confessa sa foi en Jésus, comme étant le bon esprit en qui il croyait autrefois sans le connaître. Après avoir reçu le baptême, il dit à une bande d'Indiens nouvellement baptisés : « Essayons de décider le monde entier à embrasser la doctrine de Jésus. »

Les missionnaires, en pénétrant toujours plus avant dans l'Ouest, y entendirent parler de grandes tribus indiennes guerrières; des puissants Sioux, qui habitaient près du grand fleuve *Missipi*; des tribus Érié, Chippewas, Pottowa-

thornis et autres qui demeuraient auprès du lac. Les dangers, les fatigues, le désert, les sauvages, tout se dressait devant eux avec menace et — les attirait encore plus.

Des tribus ennemies attaquèrent celles qui les conduisaient. Les sauvages Mohawks firent prisonniers le Père Jogues; le noble chef Ahasistari, qui était parvenu à se cacher, voyant Jogues prisonnier, s'avança vers lui en disant : « Mon frère, je t'ai fait la promesse de partager ton sort à la vie et à la mort; me voici pour la tenir. »

La cruauté des Mohawks s'exerça sur eux pendant plusieurs jours. Lorsque Jogues fut battu de verges en courant dans leurs rangs, il eut des visions qui lui représentèrent la sainte Vierge. « Un soir, après deux jours de tortures, on jeta un épi de maïs sur sa tige au bon Père; il trouva sur ces larges feuilles des gouttes de rosée en nombre suffisant pour baptiser deux nouveaux disciples chrétiens. »

Ahasistari et deux de ses hommes furent brûlés. Il reçut la mort avec la fierté d'un sauvage et le calme d'un chrétien.

Jogues attendait le même sort; mais il fut épargné et rendu à la liberté. Errant seul dans les magnifiques forêts de la vallée de Mohawk, il grava le nom et le signe de Jésus sur l'écorce des arbres, prit possession de ces contrées au nom de Dieu, et élevait souvent la voix pour chanter ses louanges, il se consolait dans ses chagrins en pensant qu'au moins un homme dans ce vaste pays adorait le vrai Dieu, le Dieu du ciel et de la terre.

Il revint heureusement parmi les siens dans le Canada, mais uniquement pour chercher, deux ans après, de nouveaux dangers dans le service de Dieu; il dit alors : « Je pars pour ne plus revenir. » Bientôt après il fut fait prisonnier par les Indiens-Mohawks, qui l'accusaient de nuire à

leurs récoltes par ses sortiléges; craintif par nature, mais courageux par son zèle, Jogues accueillit la mort « avec calme. »

Brébeuf, Anthony, Daniel et Lallemand souffrirent tous le martyre, avec des tortures que les sauvages seuls peuvent inventer; ils les endurèrent avec ce pieux courage que donne l'amour de Jésus.

Les villages et les colonies que les jeunes missionnaires avaient fondés furent brûlés, les nouveaux chrétiens périrent tous par le fer et le feu. Ce qui avait coûté des années de travail aux Jésuites fut anéanti, et leurs traces parurent s'effacer dans ce désert. Il semblerait que d'aussi grands revers auraient dû les faire chanceler; mais ils ne reculèrent pas et marchèrent de nouveau en avant.

Tandis que les sauvages faisaient la guerre, commettaient d'affreuses dévastations et transformaient les sentiers qui traversaient les forêts de l'Ouest en autant d'échelons conduisant à la mort, le zèle de François de Laval, évêque de Québec, s'alluma et le poussa à porter la loi de la paix sur les rives du grand fleuve. Il voulait y aller lui-même, le sort désigna René Mesnard. Des motifs nombreux d'intérêt personnel engageaient celui-ci à rester à Québec, mais des « intérêts plus majeurs » l'exhortaient à risquer sa vie dans cette entreprise. Déjà vieux lorsqu'il mit le pied sur la route encore teinte du sang de ses prédécesseurs, « dans trois ou quatre mois, vous pourrez me compter parmi les morts, » écrivait-il en route à l'un de ses amis. En effet, il était parti pour ne plus revenir. Ayant pénétré très-avant dans les déserts de l'Ouest, un jour que son compagnon était occupé à changer un bateau de place, René Mesnard entra dans une forêt et ne reparut plus. Son chapelet et son livre de prières, trouvés quelque temps après,

furent considérés comme des amulettes saintes par les Indiens. Un autre missionnaire périt sous les flèches des sauvages, pendant un combat entre des tribus ennemies.

Il est rafraîchissant, après les scènes sanglantes et cruelles qui marquent les premiers pas des envoyés de l'Europe dans l'Ouest, de trouver l'épisode paisible de la mission du Père Marquette, jésuite, au milieu des tribus guerrières des Indiens; elle ressemble à un rayon de soleil perçant les nuées gonflées d'orages.

Le courageux Père Alvuez avait déjà pénétré dans la plupart des tribus indiennes, autour du lac Supérieur, et, pendant un séjour de deux années, il avait appris aux Chippewas à réciter le *Pater* et l'*Ave*, reçu de la part des Potawollonies, adorateurs du soleil, l'invitation de venir dans leurs cabanes fumer le calumet de paix avec la tribu des Illinois: ceux-ci lui parlèrent de leurs vastes prairies couvertes d'herbes hautes, où paissaient des chevreuils et des buffles. Il avait aussi rencontré les belliqueux et puissants Sioux qui vivaient de riz sauvage, couvraient leurs cabanes avec des peaux d'animaux au lieu d'écorces d'arbres, et habitaient les Prairies près du grand fleuve qu'ils appelaient *Missipi*.

Marquette résolut de découvrir et de naviguer sur le grand fleuve.

Après avoir réuni autour de lui les restes de la nation des Hurons, il s'était établi avec eux sur les bords du lac Michigan, riche en poissons. Ils y construisirent des cabanes, et le Père Marquette apprit à ces enfants sauvages de la nature à adorer Dieu et à vivre en s'occupant de travaux pacifiques.

C'est de là, et accompagné d'un Français appelé Joliet, avec un jeune Indien illinois pour guide, que le Père Mar-

quette voulut se mettre en route pour son voyage de découverte. Talon, l'intendant français du Canada, favorisa l'entreprise de Marquette, car il désirait savoir si la bannière de la France pouvait être portée par le grand fleuve jusqu'à l'océan Pacifique, ou être planté à côté de celui de l'Espagne sur le golfe Mexicain.

Le Père Marquette songeait pendant sa course à l'honneur d'un autre maître. « Je perdrais la vie avec joie pour sauver les âmes, » dit-il en répondant à quelques envoyés de la tribu des Pottowathornis qui lui donnaient l'avertissement suivant : « Les peuples lointains ne ménagent aucun étranger; leurs guerres civiles couvrent de guerriers les rives du grand fleuve plein de monstres qui avalent hommes et canots; la chaleur est si forte, qu'elle tue. » En entendant la réponse de Marquette, les enfants du désert se joignirent à lui pour prier.

Le Père Marquette atteignit la rivière de Fox, où les tribus indiennes des Kickapoos, des Mascantins, des Miamis, habitaient ensemble sur une belle colline, entourée de prairies et de magnifiques groupes d'arbres. Le Père Alvuez y avait déjà élevé une croix, couverte par les sauvages de belles peaux, de ceinturons étincelants, hommage de reconnaissance envers leur dieu, le « grand Manitou. » Les vieillards se réunirent en conseil pour recevoir les pèlerins. « Mon compagnon, dit Marquette, est un envoyé de France chargé de découvrir de nouveaux pays. Je suis un envoyé de Dieu pour les éclairer avec son Évangile, » et en leur offrant des présents, il demanda deux guides pour le lendemain. Les sauvages lui répondirent avec bienveillance et lui firent cadeau d'une natte pour lui servir de lit durant ce long voyage.

« Alors, » je suis maintenant textuellement l'historien :

« Bancroft, le 10 juin 1673, le célèbre Père Marquette, au cœur pur, humble, sans prétention, et son compagnon Joliet, cinq Français, deux Algonquins comme guides et portant deux canots, traversèrent la langue de terre étroite qui sépare la rivière de Fox de celle de Visconsin. Ils atteignent l'eau, se tiennent debout sur la rive de cette dernière, adressent chacun, séparément, une prière à la sainte Vierge, et sortent des rivières qui, dans leurs cours, auraient pu porter leurs compliments à Québec. » Les guides s'en retournèrent, dit le doux Marquette, nous laissant dans un pays inconnu et seuls entre les mains de la Providence.

« La France et le Christianisme étaient dans la vallée du Mississipi.

« On démarra sur le large Visconsin et cingla à l'Ouest, descendant la rivière entre les Prairies et les pentes boisées qui se présentaient successivement, sans voir une créature humaine ou les animaux ordinaires des forêts. Pas un son n'interrompait ce silence solennel, excepté celui produit par l'eau autour du canot, et les beuglements des buffles bien avant dans la forêt. Au bout de quatre jours, les voyageurs entrèrent dans le grand fleuve avec une joie inexprimable, et les deux canots en bouleau hissant leurs voiles à des vents inconnus, dans un climat nouveau, descendirent le paisible fleuve océanique, en passant devant des bancs de sable, résidence de quantités innombrables d'oiseaux aquatiques et de petites îles qui semblaient sortir du fleuve avec de riches masses de feuilles. Les voyageurs naviguèrent ainsi entre les vastes champs de l'Illinois et du Jowas, couronnés par de majestueuses forêts, ou parsemés des groupes d'arbres qui alternaient avec des prairies sans fin.

« A soixante milles environ, au-dessous de l'embouchure du Visconsin, on découvrit dans le sable de la rive occiden-

tale une trace humaine, un petit sentier frayé à travers la Prairie. Laissant les canots à la garde de leurs compagnons, le Père Marquette et Joliet résolurent de tenter seuls une rencontre avec les sauvages. Après une course d'environ six milles dans l'intérieur du pays, ils aperçurent un village sur le bord d'une rivière et deux autres sur les pentes de collines un peu plus éloignées. La rivière se nommait Mors-in-gou-e-na, ou Moingona (plus tard, des Moines). Marquette et Joliet étaient les premiers blancs qui eussent mis le pied sur le sol de Jowas. Ils se recommandèrent à Dieu et poussèrent de grands cris ; les Indiens les entendirent. Quatre vieillards s'avancèrent lentement en portant le calumet de paix, orné de plumes de couleurs variées. « Nous sommes Illinois, » dirent-ils, ce qui signifie : « Nous sommes des hommes. » Un vieux chef reçut les voyageurs dans sa hutte, et dit à Marquette en élevant les mains : « Combien le soleil est beau, Français, lorsque tu viens nous visiter ! Tout notre village t'attend, et tu habiteras en paix dans nos cabanes. » Dans le grand conseil, le Père Marquette annonça la doctrine d'un seul vrai Dieu, leur Créateur, parla aussi du grand capitaine des Français dans le Canada, qui, après avoir puni les nations indiennes hostiles, avait donné l'ordre d'observer la paix. Il les questionna sur le Mississipi et les tribus habitant sur ses rives.

« On prépara, pour les messagers qui annonçaient la défaite des Iroquois, un festin splendide composé de hamouny, de poissons, de gibier choisi tué dans la Prairie.

« Après six jours de fêtes passés au milieu des sauvages, on alla plus loin. « Je ne redoute pas la mort, dit Marquette, et j'aurais considéré comme le plus grand bonheur de mourir pour la gloire de Dieu. »

« Ils passèrent devant des roches perpendiculaires qui

ressemblaient à des animaux monstrueux ; ils entendirent de loin le fracas des eaux du Missouri, qu'ils ne connaissaient encore que sous le nom algonquin de Pekitenoni, et lorsqu'ils arrivèrent à l'endroit où s'opère la plus belle réunion de deux rivières qu'il y ait au monde, où le rapide Missouri se précipite comme un conquérant dans le Mississipi plus calme, et l'entraîne pour ainsi dire avec lui vers l'Océan, alors le Père Marquette résolut en son cœur de remonter un jour cette puissante rivière jusqu'à sa source, de traverser la langue de terre qui sépare les deux Océans, et d'annoncer l'Évangile à tous les peuples du Nouveau-Monde.

« Quarante milles plus loin, ils passèrent devant l'embouchure de l'Ohio, qu'on appelait alors Wabash ; sur ses bords habitaient les paisibles Shawness, que la crainte des invasions des Iroquois faisait trembler. Des roseaux épais commencèrent à se montrer le long du fleuve ; ils étaient tellement serrés et forts que les buffles ne pouvaient se frayer une route au travers. La chaleur du soleil de juillet et les insectes devinrent insupportables.

« Les Prairies disparurent. D'épaisses et hautes forêts de bois blanc couvraient le rivage jusqu'aux bords de l'eau. C'était le territoire des Indiens Chickesaws, et ces sauvages avaient des fusils.

« Le Père Marquette et ses compagnons arrivèrent au village de Milihigamea, dans une contrée qui n'avait pas été visitée depuis l'expédition de Ferdinand de Soto. « C'est maintenant, en vérité, qu'il faut demander à la sainte Vierge de nous venir en aide, » pensa Marquette, quand il vit ses canots entourés d'Indiens armés d'arcs et de flèches, de haches de combat, de massues, et poussant continuellement de sauvages cris de guerre. Marquette élève le ca-

lumet de paix; à sa vue le cœur des vieux guerriers est touché, ils jettent arcs et flèches dans leurs canots et souhaitent aux étrangers une bienvenue pacifique.

« Les voyageurs continuent de voguer vers l'embouchure de l'Arkansas, et trouvent des régions plus douces; elles n'ont presque pas d'hiver, seulement une saison des pluies; ils sont dans le voisinage du golfe de Mexique, et font connaissance avec des tribus indiennes ayant des armes européennes, que leur commerce avec les Espagnols leur a procurées.

« Après avoir parlé de Dieu et des mystères de la foi catholique aux sauvages et s'être assurés que le « père des fleuves n'avait pas son embouchure dans l'Océan, à l'est de la Floride, ni dans le golfe de Californie, Marquette et Joliet quittèrent l'Arkansas et remontèrent le Mississipi.

« Au 38e degré de latitude ils pénétrèrent dans la rivière de l'Illinois et découvrirent un pays sans pareil pour la fertilité de ses belles prairies couvertes de buffles, de gibier, ses ravissantes petites rivières, la foule de cygnes sauvages, de perroquets, de dindes qu'on voyait sur leurs bords. Les Illinois prièrent le Père Marquette de venir habiter parmi eux. Un de leurs chefs, suivi de jeunes gens, conduisit les Français, par Chicago, au lac Michigan, et avant la fin de septembre ils étaient de retour heureusement dans la colonie de Green-Bay.

« Joliet alla à Québec pour rendre compte de ses découvertes, dont la renommée, par l'intermédiaire de Talon, aiguillonna l'ambition de Colbert. Marquette, qui n'avait pas de prétentions, resta pour prêcher l'Évangile aux Indiens Miamis; ils habitaient dans l'Illinois septentrional, autour de Chicago.

« Deux ans après, en allant de Chicago à Mikinaw, il

pénétra par une petite rivière dans le Michigan, dressa un autel sur le rivage, célébra la messe, puis demanda aux hommes qui conduisaient le canot de le laisser seul pendant une demi-heure.

« Ce temps écoulé, ils allèrent le chercher et le trouvèrent dormant, mais pour ne plus se réveiller. Le bon missionnaire, l'homme qui avait découvert un monde, s'était endormi entre l'autel et la rivière qui porte aujourd'hui son nom. Ses compagnons creusèrent sa fosse dans le sable. Depuis lors les défricheurs n'ont jamais manqué, dans les moments de dangers, d'invoquer son nom. Les peuples de l'Ouest vont élever un monument à sa mémoire. »

Voilà ce qu'on raconte du Père Marquette. Une petite vie, mais comme elle est accomplie, qu'elle est belle, complète, parfaite ! Ne te semble-t-il pas voir un rayon de la lumière céleste briller à travers la vallée du Mississipi, couverte d'un brouillard et aspergée de sang ?

En descendant ce fleuve je te parlerai de Ferdinand de Soto.

Le 15 octobre, sur le Mississipi.

Frais et froid ; mais les magnifiques hauteurs qui s'élèvent toujours davantage sur les deux rives du fleuve, couvertes de forêts de chênes d'un joli brun-jaune, se dessinent sur un ciel d'automne et sont variées par des prairies à la perspective infinie. Ce spectacle est toujours beau, varié, et puis tout est si jeune, si nouveau, si virginal ! Çà et là, au pied des hauteurs et sur le bord du fleuve, un colon a construit sa petite maison en bois, défriché un

petit champ où il vient de récolter du maïs. L'air est gris, mais parfaitement calme; nous avançons très-lentement, parce que l'eau est basse dans cette saison, et le fleuve a beaucoup de bas-fonds. Parfois il est assez étroit, souvent très-large et couvert d'une foule d'îles plus ou moins étendues. La vigne sauvage, verte encore, forme des festons entre les arbres, la plupart dépouillés de leurs feuilles. Nous passons entre le Visconsin (à droite), Jowa (à gauche), et nous venons de franchir l'embouchure du Visconsin, d'où le Père Marquette est entré dans le Mississipi. « Comme je comprends les sentiments qu'il a dû éprouver en découvrant le grand fleuve! Deux cents ans plus tard je me sens presque aussi heureuse que lui; car, moi aussi, je fais seule un voyage de découverte, quoique d'une autre espèce. L'embouchure du Visconsin dans le Mississipi, entre des bords couverts d'arbrisseaux touffus, est une belle idylle. Nous serons demain dans des contrées plus sauvages, parmi les Indiens. Pourvu que le temps ne soit pas d'une humidité froide!

*

Le soir.

Il paraît s'éclaircir. La lune se lève et semble vouloir dissiper les nuages. Au coucher du soleil, le Menomonie s'est arrêté pour prendre du bois sur la rive de Jowa, et je suis allée à terre avec M. Sibley. Il y avait, au pied de la colline, à cinquante pas du rivage, une maison en bois nouvellement construite. Nous y entrâmes. Une jolie jeune femme, tenant sur le bras un vigoureux petit garçon qu'elle nourrissait, nous reçut; son mari était dans la forêt. Ils habitaient cet endroit depuis quelques mois seulement,

s'y trouvaient bien et espéraient y réussir. Deux vaches grasses, avec grelot, paissaient autour de la cabane, dont les terres étaient sans clôture. Dans l'intérieur tout était rangé et annonçait une certaine aisance. Sur une tablette, je vis quelques livres, la Bible, des livres de prières et de lecture, contenant des morceaux choisis de littérature anglaise et américaine, en vers et en prose.

La jeune femme parla avec esprit et calme de sa vie, de sa position, ainsi que de celle de son mari comme colon dans l'Ouest. En nous éloignant, je la vis debout à sa porte avec son bel enfant sur le bras, encadrée par la maison, que le soleil éclairait doucement. C'était une belle image de la vie nouvelle de l'Ouest. Cette jeune, cette robuste mère portant l'enfant; la petite habitation, protégée par le mari, et dans laquelle sont renfermés les trésors les plus nobles de l'amour et de la pensée, voilà les pépinières qui rempliront insensiblement le désert et le feront fleurir comme un lis.

Le 16 octobre.

Un matin splendide et chaud comme en été. Il a plu cette nuit. La masse épaisse et sombre des nuages a été traversée par un rayon de soleil semblable à l'éclair. Il y a eu un jeu d'ombres tranchées et de clairs célestes sur les hauteurs de plus en plus hardies, escarpées. J'étais de nouveau seule avec l'Amérique, cette sibylle, aux genoux de laquelle je me suis assise en prêtant une oreille attentive, en levant vers elle des regards pleins d'amour. Oh!... ce qu'elle m'a dit durant cette matinée, pleine d'inspiration, je ne l'oublierai jamais!

Les sombres nuages revinrent et répandirent la nuit sur les fentes profondes des rochers, mais ils furent obligés de céder la place au soleil, qui finit par régner seul. Ma lumière intérieure me parlait en même temps que la lumière extérieure. C'était magnifique.

Les collines du rivage prenaient des formes de plus en plus extraordinaires; elles étaient brisées d'une manière fantastique et représentaient les figures les plus surprenantes. La moitié de la hauteur, quatre à cinq cents pieds au-dessus du niveau du fleuve, était couverte de forêts à feuilles rondes dorées par l'automne; de là s'élevaient perpendiculairement et nues des roches ressemblant à des ruines, des remparts, des tours, des murailles à demi abattues; on aurait dit d'anciens, de splendides châteaux; le tout d'un brun rouge. Les ruines du Rhin sont des misères comparativement à ces restes gigantesques des temps primitifs, où l'homme n'existait pas encore, où les Megatherium, les Mastodontes et les Missourium, ces Titans de la nature primitive sortirent des flots et errèrent seuls sur la terre.

En voyant ces pyramides hardies, ces façades brisées, il est difficile de se convaincre qu'elles n'ont pas été faites par des hommes, tant ces formes colossales sont régulières et architectoniques. Dans quelques endroits j'ai vu une petite maison faite de main d'homme, sur le rocher; elle ressemblait à un nid d'oiseau perché sur un toit élevé; mais ces maisons me réjouissaient, car elles annonçaient que cette splendide contrée aura bientôt des habitants, et le temple de la nature, des adorateurs et des humains reconnaissants. Du côté opposé est une haute, magnifique et fertile prairie où des millions d'individus pourront s'établir. Les Américains construiront, sur ces hauteurs, de

belles et hospitalières demeures; ils y travailleront, prieront, aimeront, jouiront. Une humanité ennoblie les habitera.

Dans le fleuve, et au pied de ces montagnes gigantesques, le nombre des îles verdoyantes allait croissant. Toutes avaient le même caractère, étaient de jolies oasis enlacées de vigne, dont les grappes sauvages sont petites et sûres; on dit que la gelée les adoucit. Chose remarquable, la vigne est partout, en Amérique, comme chez elle; c'est un véritable pays vignoble. J'ai lu ici une prophétie relative au temps et au pays, où l'on sera assis en paix, à l'ombre de sa propre vigne, où le loup et l'agneau joueront ensemble, où le désert fleurira comme un lis, le tout au nom du prince de la paix.

Ces hauteurs, malgré la sévérité de leurs formes et les ruines de granit qu'elles portent, se ressemblent en *une* chose : elles sont presque toutes de la même élévation et ne dépassent pas huit ou neuf cents pieds.

Hier au soir, comme le soleil se couchait, j'ai vu la première trace des Indiens, c'est-à-dire l'une de leurs tombes, cercueil ou caisse en écorce d'arbre, posé sur une couple de planches portées par quatre pieux et placés sous un arbre jauni par l'automne. Les Indiens exposent ainsi leurs morts jusqu'à ce que les os soient dépouillés de leur chair. Ils les déposent ensuite dans la terre ou dans des grottes, avec diverses cérémonies, danses et chants. Un cercueil, ombragé par un arbre, éclairé par le pâle soleil du soir, a donc été la première trace de ce pauvre peuple mourant que j'ai vue.

Bientôt après, nous avons aperçu des huttes indiennes sur les berges. Les Indiens les appellent des Tepées (habitations); elles ont la forme d'une tente et sont couvertes

avec des peaux de buffle tournées autour de longs bâtons enfoncés dans la terre en rond, et réunis au sommet, où la fumée sort par une ouverture ; elles rappellent les huttes de nos Lapons, qui sont cependant d'un style plus net et plus élevé. Une ouverture basse, ayant forme de porte, est couverte, quand on le veut, d'une peau de buffle. Par une de ces portes j'ai vu, dans plusieurs huttes, du feu qui brûlait à terre, ce qui avait un air amical. De petits enfants sauvages couraient çà et là sur la rive.

Le 17 octobre.

Soleil, mais froid. Nous longeons maintenant le territoire indien, le Minnesota, et nous voyons des camps plus ou moins grands. Les hommes sont debout ou marchent enveloppés de couvertures rouges ou blanc-jaune ; les femmes sont occupées auprès des feux allumés en dehors ou dans les tentes, ou bien elles portent leurs petits enfants sur le dos, dans la couverture qui les enveloppe elles-mêmes. Tous ont la tête nue avec cheveux noirs, rudes, pendants et ressemblant à du crin ; quelquefois ils sont tressés. Une foule d'enfants, et surtout de garçons, courent en criant sur les bords du fleuve. Nous avançons fort lentement, nous nous engravons de temps à autre et sommes obligés de chercher notre route entre les îles. Dans l'intervalle, de petits canots, portant des Indiens, passent rapidement et comme effarés, le long du rivage et des îles, où ces gens paraissent chercher quelque chose dans les buissons. Il me semble qu'il y a surtout des femmes dans les canots ; mais il n'est pas facile de les distinguer assises, enveloppées de couvertures et tête nue. Ce sont des

baies et des plantes sauvages qu'on cherche dans les buissons. Qu'ils ont l'air sauvage et animal! Qu'il est singulier de voir des hommes si différents de ceux qu'on voit tous les jours, si différents de nous-mêmes!

Les Indiens que nous voyons ici font partie de la nation des Sioux (ou Dakotah), l'une des plus puissantes tribus du pays; ils habitent autour des sources du Mississipi, dans le Minnesota, ainsi que les Indiens Chippewas. Chacune de ces tribus se compose, dit-on, de vingt-cinq mille âmes. Les deux peuples vivent dans une guerre continuelle, et récemment encore, après plusieurs surprises sanglantes, un grand congrès de paix a eu lieu près du fort Snelling, où les autorités américaines ont forcé ces tribus, avides de vengeance, à se tendre la main, quoiqu'à contre-cœur, en signe de réconciliation.

M. Sibley, qui a vécu pendant plusieurs années parmi les Sioux, et pris part à leurs grandes chasses, m'a raconté plusieurs traits particuliers de la vie journalière et du caractère de ce peuple. On y rencontre une certaine noblesse, mais basée sur un immense orgueil, et l'amour de la vengeance y est sauvage, cruel avec bassesse. Cependant M. Sibley aime les Indiens et paraît être leur grand favori. Quand nous passons devant leurs villages, il lui arrive parfois de pousser une sorte de cri sauvage, auquel on répond dela rive avec jubilation.

Nous voyons quelquefois une petite maison en bois, et à côté deux ou trois Tepées ordinaires. C'est un Indien demi-sang, c'est-à-dire dont le père était un blanc et la mère une Indienne, qui habite la maison en bois; ses parents maternels, ou ceux de sa femme, sontvenus demeurer près de lui. D'ordinaire il est marchand et en relation avec les Européens.

Nous avons aussi à bord quelques Indiens, une famille Winneboga, mari, femme, fille de dix-sept ans, et deux jeunes guerriers de la tribu de Sioux, parés de jolies plumes peintes en rouge, en jaune, de toutes les couleurs, d'une manière curieuse. Ils se tiennent sur le tillac, où je me tiens aussi la plupart du temps, parce que la vue y est plus dégagée. Le mari Winneboga, tatoué également, est couché sur le pont, le plus souvent sur le ventre, appuyé sur les coudes et enveloppé dans sa couverture. La femme a l'air vieux, épuisé, mais elle est causante et gaie. La jeune fille est grande, son extérieur est bon, son dos large et courbé, ses traits sont lourds; elle est fort timide et se détourne quand on la regarde. Je les ai vus dîner tous trois en tirant d'un sac un morceau de viande de couleur sombre (fumée je crois); ils en arrachaient alternativement un morceau avec les dents. Ayant avec moi des gâteaux et des fruits, je leur en offrit. La femme me les arracha presque en riant; ils acceptaient ce que je donnais, sans même faire mine de me remercier. Les jeunes guerriers Sioux ressemblent à de grands et jolis coqs; ils se boursouflent de temps à autre et prennent un air hautain; quelquefois ils se ramassent sur eux-mêmes, s'accroupissent comme les singes, parlent et bavardent entre eux comme de vieilles commères. Tous les hommes ont des nez en forme de bec d'épervier, les coins de la bouche tombent, ce qui donne une expression désagréable de dédain à la figure. Leurs yeux me frappent surtout; ils ont quelque chose de dur et de cruel comme ceux des bêtes féroces; on dirait qu'ils guettent une proie bien avant dans la forêt. Cependant leur regard ne manque pas d'intelligence, d'esprit, mais il est dépourvu de sentiment. Il y a une différence énorme entre ces yeux-là et ceux des Nè-

gres. Les premiers sont un jour froid, les derniers une nuit chaude.

Nous avons traversé au clair de lune le lac Pépin; c'est un élargissement du Mississipi, tellement grand, qu'il forme un lac entouré de hautes montagnes presque perpendiculaires du côté de l'eau, et dont l'une est saillante. On l'appelle le rocher de la Wenona, d'après une jeune Indienne qui chanta ici sa chanson funèbre et se précipita ensuite dans l'abîme, préférant la mort à son mariage avec un homme qu'elle n'aimait pas.

J'ai remarqué hier, assez avant dans la soirée, un Indien de haute taille, qui se tenait debout sous un grand arbre, les bras croisés, enveloppé de sa couverture. Son immobilité était si complète qu'on aurait pu croire qu'il faisait partie de l'arbre contre lequel son dos était appuyé; son air était très-digne. Tout à coup il tressaillit vivement et se mit à courir le long du rivage en poussant des cris aigus. Je vis alors au loin un camp formé par une vingtaine de Tepées dans la forêt qui longeait la rive; on y avait allumé des feux, et ce camp paraissait fourmiller de monde. Un grand nombre de canots étaient amarrés, et je présume que les cris de cet homme les concernaient; car, lorsque notre bateau passa rapidement devant le coude du fleuve, où le camp était établi, il produisit l'effet d'un véritable tremblement de terre sur les canots, qui furent lancés comme des coquilles de noix, soit l'un contre l'autre, soit sur le rivage. Les hommes qui étaient assis dans ces canots sautèrent à terre, d'autres accoururent des tentes, tout le camp fut en mouvement. Les hommes criaient, les chiens aboyaient; on poussait des clameurs retentissantes que nous entendions encore longtemps après que le Menomonie eut passé avec une bruyante

célérité. Le camp, ses feux, ses tentes et ses habitants présentaient un spectacle des plus animés et sauvages. Pendant la journée nous vîmes ailleurs une grande pierre rouge-clair dans un champ près du fleuve. On me dit que cette pierre et toutes celles de même espèce sont considérées comme saintes par les Indiens. C'est la main appuyée sur elles qu'ils prononcent leurs serments, c'est autour d'elles qu'ils tiennent leurs assemblées; ils les croient habitées par une divinité.

Il paraît que nous atteindrons cette après-dînée Saint-Paul, le but de notre voyage et la ville la plus septentrionale du Mississipi. Je suis triste d'arriver si promptement, j'aurais voulu que cette course, en remontant le fleuve, eût duré au moins huit jours; elle m'amuse et m'intéresse d'une manière inexprimable Ces rivages nouveaux, nouveaux sous tous les rapports, ces peuples sauvages, leurs camps, leurs feux, leurs canots, leurs mœurs et leurs usages particuliers, sont pour moi un rafraîchissement continuel. Ajoutez que je puis en jouir en paix et en liberté, par suite des dispositions parfaites que les bateaux à vapeur américains ont adoptées en faveur des passagers. Ces bateaux sont ordinairement à trois ponts. Le pont intermédiaire est surtout occupé par les passagers qui désirent être commodément; ils payent davantage. Le long de ce pont est une large galerie (ou terrasse) sur laquelle le pont supérieur fait ombre, et au fond se trouvent les chambres des passagers; elles se touchent autour du bateau, ont une porte vitrée donnant sur la galerie, de sorte qu'on peut en sortir à son gré, ou voir le rivage de sa chambre. Une porte, en face, conduit au salon; le plus vers la poupe est celui des femmes, leurs chambres sont autour. L'autre salon, plus grand, qui sert en même temps de salle à manger, est la pièce de réunion

des hommes. Chaque petite chambre de première classe a ordinairement deux lits surperposés ; quand le bateau n'est pas comblé de passagers, il est facile d'être seule dans sa chambre. Ces cabines sont toujours peintes en blanc, propres, claires, agréables; on peut s'y tenir, même le jour, avec agrément. La table est ordinairement bonne, servie avec abondance, et les frais du voyage sont minimes en comparaison. Par exemple, je paye, pour aller de Galena à Saint-Paul, six dollars seulement, ce qui me paraît beaucoup trop peu pour le bien-être dont je jouis et tout le plaisir que j'éprouve. Je suis seule dans ma petite chambre, et le peu de passagers qui se trouvent à bord maintenant ne sont pas de l'espèce qui questionne. L'un d'eux, M. Sibley, est un homme instruit, amical à mon égard et fort intéressant pour moi, vu la connaissance qu'il possède des gens et des choses de cette contrée. Il y a aussi quelques familles d'émigrants qui vont s'établir sur les bords des rivières de Sainte-Croix et de Stillwater ; ils n'appartiennent point à ce qu'on appelle la bonne compagnie, quoique s'y mêlant ; plusieurs de ces femmes fument avec des pipes d'écume de mer. Parmi ces émigrants se trouvent surtout une couple de jeunes filles moitié venues, qui parfois me gênent beaucoup, l'une d'elles en particulier. Elle est de grande taille, sans formes, porte une robe couleur feu ou brique, a des cheveux roux ardent, noués en balai sur la nuque, est louche, et, quand elle peut y parvenir, elle se place en face de moi pour me regarder, les bras croisés et la bouche béante, avec des yeux qui se croisent, comme si elle fixait, ébahie, un animal extraordinaire ; quelquefois elle se précipite vers moi avec une question inutile et sans esprit. Je considère ces grands enfants comme faisant partie des monstres mythologiques de l'Ouest, et ne me gêne

pas pour les renvoyer avec un peu de brusquerie. Hélas ! si démocrate que l'on soit en arrivant dans cette partie du monde, on court le danger, en le parcourant, de devenir aristocrate *jusqu'à un certain point*. Je n'irai jamais au delà, quand même les filles de géant seraient assez nombreuses pour gêner ma perspective. Je suis persuadée que cette fille couleur tuile deviendrait autre si on lui adressait quelques paroles d'éducation amicale ; si j'étais destinée à rester plus longtemps avec elle, nous finirions peut-être par devenir de bonnes amies.

Il y a dans l'une de ces familles d'émigrants une vieille grand'mère quoiqu'elle ne soit pas fort âgée, si soigneuse, si paisiblement active à l'égard de tous les siens, si évidemment bonne et maternelle de sa nature, qu'on accueillerait volontiers ses questions et son ignorance en géographie, si l'on était soi-même véritablement bon.

Le capitaine du bateau, M. Smith, est un homme remarquablement poli et de bonne compagnie ; il est mon cavalier à bord, et le meilleur ordre règne sur son bateau.

Nous ne voyons plus sur le rivage trace de civilisation européenne, mais seulement des huttes et des feux indiens. Depuis le lac Pépin, la rive est plus basse et la nature moins grandiose.

LETTRE XXVII

Saint-Paul (Minnesota), le 25 octobre 1850.

A deux milles environ de Saint-Paul, nous avons vu un grand village indien d'une vingtaine de huttes couvertes en

peaux et avec colonne de fumée. Au centre de ces huttes se trouvait une maison en bois élevée par un missionnaire chrétien au milieu des sauvages ; il y a établi une école pour les enfants. Sur des collines verdoyantes, formant un demi-cercle en arrière du village, on voyait une foule de cercueils ou caisses en écorce placés sur quatre pieux ; des petits drapeaux blancs indiquaient la demeure aérienne de ceux qui étaient morts les derniers. Ce village, appelé Koposia, fait partie des villages indiens stationnaires; il avait un air animé, dont il était surtout redevable aux femmes indiennes, à leurs enfants, à leurs chiens. Nous avancions rapidement, car le Mississipi était ici limpide et profond. Un mouvement à l'ouest, que nous fîmes dans ce moment, nous plaça en face de Saint-Paul, située sur une haute berge de la rive occidentale du Mississipi ; dans le fond, la voûte céleste ; en bas et sur le devant, le grand fleuve ; à gauche et à droite, de belles vallées avec hauteurs couvertes de forêts, position véritablement magnifique, souveraine, et avec la plus belle vue.

Nous jetâmes l'ancre devant la partie basse de Saint-Paul ; puis on grimpe vers l'autre par des escaliers, comme nous le faisons à Stockholm pour les montagnes du Sud. Dans la rue du Port, des Indiens étaient assis ou se promenaient enveloppés de longues couvertures ; ils marchaient avec fierté; plusieurs d'entre eux avaient de magnifiques figures. Sur les degrés des maisons faisant face à notre bateau, étaient assis quelques jeunes Indiens, joliment parés de plumes, de rubans, et fumant une longue pipe qu'ils se passaient de l'un à l'autre, chacun n'en tirant qu'un petit nombre de bouffées.

Nous venions à peine d'arriver, lorsque le gouverneur de Minnesota, M. Alexandre Ramsay, ainsi que sa jeune et jolie

femme, vinrent à bord pour m'inviter à être leur hôte. Je suis donc chez eux, heureuse, en compagnie de personnes amicales, et l'on me promène dans les environs. Saint-Paul, l'un des plus jeunes enfants de l'Ouest, n'a que dix-huit mois d'existence, mais cette période de temps a suffi pour lui donner une population de deux mille âmes; elle en aura sans doute vingt-deux mille en peu d'années, car sa position est superbe sous le rapport de la beauté, de la salubrité, du commerce. Les pelleteries indiennes y abondent de l'immense pays qui se trouve entre le Mississipi et le Missouri, frontière occidentale du Minnesota; les forêts, encore en possession de leur richesse primitive, les lacs et les rivières avec leur abondance en poisson, offrent des ressources inépuisables, et pour les répandre dans le commerce universel, on a le Mississipi qui les porte, à travers l'Amérique centrale, à la Nouvelle-Orléans. Bon nombre de négociants ont déjà gagné ici une fortune considérable ; il en arrive tous les jours, et l'on bâtit des maisons aussi promptement que possible.

Mais, Saint-Paul étant encore dans l'enfance, on se contente d'avoir des habitations de première nécessité. Le salon du gouverneur est en même temps sa chancellerie; les Indiens, les manœuvres, les dames, les messieurs, y entrent pêle-mêle. En attendant, M. Ramsay fait construire une jolie et vaste maison un peu en dehors de la ville, sur une hauteur couverte de jolis arbres, avec vue magnifique sur le fleuve. Si je devais habiter les bords du Mississipi, ce serait ici, contrée montueuse, offrant partout de beaux points de vue très-variés.

Saint-Paul fourmille d'Indiens. Les hommes sont en général agréablement parés, portent des haches brillantes, dont le manche sert de tuyau de pipe. Ils se tatouent avec

un mauvais goût presque incroyable. Quelquefois une moitié du visage est couverte de traits et de plaques rouge zinobre, et l'autre dito en jaune, ou bien de toutes les fantaisies imaginables, en vert, bleu et noir, sans qu'il me soit possible d'y découvrir le moindre égard pour la beauté. Voici venir un Indien qui s'est posé une plaque rouge au beau milieu du nez ; en voici un autre qui s'est peint tout le front en petits carrés rouge et noir ; un troisième a tracé avec du charbon des cercles noirs autour de ses yeux. Tous portent dans les cheveux des plumes d'aigle ou de coq, la plupart teintes ou ayant au bout des houppes en laine rouge feu. Les cheveux sont coupés droits sur le front, le reste tombe tortillés ou en tresse, sur les épaules des hommes et des femmes. Ces dernières sont rarement peintes, mais alors c'est avec plus de goût que les hommes ; elles se bornent ordinairement à une petite tache rouge vif sur la joue; la racine des cheveux sur le front est teinte en pourpre. Leur extérieur me plaît mieux que celui des hommes. Elles ont le sourire bon, souvent une expression très-amicale, et dans les yeux quelque chose de beaucoup plus humain que les hommes; mais elles ne sont évidemment que leurs bêtes de somme. Un Indien passe, il marche fièrement la tête haute et ornée de plumes ; il ne porte rien, excepté sa pipe, et, quand il s'agit d'une longue course, il tient un long bâton à la main. Derrière lui vient sa femme, tête baissée, dos courbé sous les paquets dont elle est chargée, et qu'un ceinturon passé autour de son front l'aide à soutenir. On voit sortir de ces paquets une petite figure rebondie avec deux yeux noirs, c'est son « Papoose, » nom que l'on donne ici à un nourrisson. Le corps de l'enfant, entouré de langes, est attaché le dos contre une planchette destinée à le maintenir droit; il vit, se nourrit, dort, grandit, tou-

jours attaché à la planchette. Quand il peut marcher, il est encore porté longtemps sur le dos de sa mère, dans un pli de sa couverture de laine. Presque tous les Indiens que je vois sont Sioux.

M. Ramsay m'a conduit avant-hier aux chutes de Saint-Anthony, à quelques milles de Saint-Paul. Elles ferment le Mississipi aux bateaux à vapeur et autres bâtiments. De ces chutes à la Nouvelle-Orléans il y a deux mille deux cents milles anglais. Le fleuve redevient navigable un peu au-dessus de ces chutes, pendant quelques centaines de milles seulement, pour de petites embarcations, et encore ce n'est pas sans danger. La chute de Saint-Anthony est d'une médiocre élévation, qu'on ne peut comparer qu'à la chute d'un graud étang à moulin; elle tombe tout à coup, perpendiculairement, sur une couche d'ardoise, qu'elle brise parfois, et dont elle emporte de grands blocs. Ses alentours sont grandioses et surtout pittoresques. Ici le fleuve est très-large, c'est par cette raison, peut-être, que la chute paraît moins importante. Le rivage est très-riche en fait d'arbrisseaux; ils croissent entre des blocs et des murs d'ardoise ayant forme de ruines, mais ordinaires. Le fleuve, la chute, le pays, la perspective, ont ici plus de largeur, d'étendue, que de grandeur.

C'est le Père Henepin, jésuite français, qui est arrivé le premier aux chutes de Saint-Anthony; il était prisonnier des Indiens et amené par eux; ils appelaient ces chutes Irara, ou les eaux riantes. Henepin leur donna le nom de Saint-Antoine. Je préfère le premier, car il est caractéristique. Ces chutes paraissent gaies plutôt que dangereuses, et leur bruit n'a rien de sinistre.

Le Mississipi, dans sa jeunesse, est un fleuve de caractère joyeux. Je possède un dessin (cadeau que m'a fait

M. Scoolhraft) de sa source, le petit lac d'Itaska dans la partie septentrionale du Minnesota. Le lac ressemble à un miroir céleste pur, encadré par la forêt primitive. Des sapins et des pins, des érables, des ormes, et toutes les belles plantes de l'Amérique, dans cette zone, entourent ses eaux comme des salles de verdure et protégent le berceau du fleuve enfant. Plus avant, dans le lointain, se trouve le pays appelé par les Français « Hauteur des terres. » Il ressemble à un plateau élevé, est couvert d'épaisses forêts, parsemé de blocs de granit, et entrecoupé par d'abondantes sources. Cinq d'entre elles se jettent dans l'Itaska.

En sortant de ce lac, le Mississipi est une petite rivière rapide, d'une largeur de seize pieds avec quatre pouces de profondeur. Il bondit par-dessus des souches et des pierres, se développe à quatre-vingt-six milles de sa source et forme le lac Pemidygi, aux eaux limpides comme le cristal et sans îles. Il rencontre ici une rivière appelée la Place, partie du lac Assowa. Quarante-cinq milles plus loin il se jette dans le lac Cass (où finit l'expédition du gouverneur Cass en 1820). En sortant de ce lac, le Mississipi a soixante-douze pieds de large et huit de profondeur. Il continue ainsi s'élargissant, devenant plus profond, entraînant les rivières qu'il rencontre, se reposant dans des lacs limpides, et contenant d'innombrables espèces de poisson. Tantôt il court entre des rives couvertes de roses, de sureaux, de pruniers sauvages, de toutes les baies des bois; tantôt il traverse des forêts de cèdres blancs, de bouleaux, d'érables à sucre, et riches en gibier, tels qu'ours, élans, renards, martes, castors, etc.; d'autres fois il passe entre des prairies hautes et basses, remplies de sources qui gazouillent (région dite des Ondines), dans des

contrées dont le terrain fertile porterait facilement d'abondantes récoltes d'orge, de blé, de pommes de terre, et dans une étendue de trois à quatre cents milles anglais, durant lesquels le fleuve est assez navigable dans plusieurs de ses parties jusqu'à son arrivée à Saint-Anthony. Un peu auparavant il s'est considérablement développé; il embrasse plusieurs îles plus ou moins grandes, couvertes avec abondance d'arbres et de vignes. Immédiatement au-dessus de la chute, un banc de pierre rend le fond tellement solide qu'on peut traverser le fleuve avec chevaux et voitures; ce que nous avons fait, à ma grande surprise. Un peu au delà de la chute, le fleuve redevient navigable, et les bateaux à vapeur du Sud le remontent jusqu'à Mendota, village situé à l'endroit où la rivière de Saint-Pierre se jette dans le Mississipi, un peu en avant de Saint-Paul. A partir de là, on le descend librement jusqu'au golfe de Mexique. La chute de Saint-Anthony est la dernière aventure de jeunesse du Mississipi. Neuf cents milles de ce fleuve se trouvent sur le territoire de Minnesota, dans un pays en grande partie sauvage et presque inconnu.

Mais revenons aux chutes d'Anthony et à la journée que j'y ai passée.

Immédiatement au-dessous de la grande cataracte, et entourée de sa poussière d'eau, est un petit îlot composé de roches pittoresques, ressemblant à des ruines et couronné par une riche forêt à feuilles rondes. C'est le point le plus joli et le plus important de toute cette scène. On l'appelle l'île de la Cataracte et aussi l'île de l'Esprit, par suite d'un événement qui s'y est passé il y a quelques années, et que je vais te raconter, parce qu'il présente un trait significatif de la vie des femmes indiennes.

Un jeune guerrier sioux vint, il y a quelques années,

dresser son Tepée sur le bord du Mississipi, un peu au-dessus de la chute de Saint-Anthony. Il n'avait qu'une femme, — (ce n'est pas l'usage pour ces messieurs, qui s'en donnent jusqu'à vingt); elle se nommait Ampato Sapa. Ils vécurent heureux ensemble pendant plusieurs années, eurent deux enfants qui jouaient autour de leur feu et faisaient leur joie.

Le mari était heureux chasseur, et quelques familles s'établirent insensiblement autour de lui, dressèrent leur Tepée près du sien. Comme elles désiraient entrer en relations plus intimes avec le chasseur heureux, elles lui représentèrent que s'il prenait plusieurs femmes, sa considération en serait augmentée et qu'il ne tarderait pas à être nommé chef.

Le conseil plut au mari; il prit secrètement une nouvelle femme. Afin de pouvoir l'introduire dans son Tepée sans déplaire à la première, à la mère de ses enfants, il dit à celle-ci :

« Tu sais que je ne pourrai jamais aimer une autre femme aussi tendrement que toi; mais c'est une fatigue trop rude pour toi d'avoir à t'occuper seule de moi et de nos enfants. J'ai donc résolu de prendre une femme de plus pour t'aider; tu n'en seras pas moins toujours la première dans le Tepée. »

Ampato fut profondément affligée en entendant ces paroles; elle pria son mari de songer à leur précédent amour, à leur félicité pendant plusieurs années, à leurs enfants... le supplia de ne pas introduire une autre femme dans leur tente.

Mais, le soir suivant, le mari amena sa nouvelle femme chez lui.

Le lendemain, au point du jour, on entendit un chant

funèbre sur le Mississipi. Une jeune Indienne, assise dans un canot avec deux petits enfants, descendait le fleuve vers la chute. C'était Ampato Sapa. Elle chantait d'un ton lugubre l'affliction de son cœur, le manque de foi de son mari et sa résolution de mourir. Ses amies entendirent son chant, devinèrent son dessein trop tard pour en arrêter l'exécution.

La voix d'Ampato fut bientôt couverte par celle de la chute. Le canot s'arrêta une seconde, celle d'après le précipita et le fit disparaître dans l'abîme écumant. On ne revit plus la mère ni les deux enfants.

Les Indiens croient encore entendre au point du jour cette complainte sur l'infidélité et la dureté du mari, et voir la mère pressant ses enfants contre son sein, dans les brouillards que la chute soulève autour de l'îlot de l'Esprit.

Des catastrophes de ce genre sont fréquentes tous les ans parmi les Indiens. Le suicide n'est pas chose rare chez leurs femmes. Un monsieur, qui voulait le nier, me dit que pendant deux années de séjour dans cette contrée, il n'avait entendu parler que de onze ou douze événements de ce genre. Il me semble que c'est bien assez. Ordinairement la cause du suicide chez les Indiennes provient, soit de la volonté d'un père qui veut marier sa fille contre son gré et son inclination, soit lorsque leur mari prend une nouvelle femme. Le suicide, cette action si fortement contre nature chez les enfants de la vie naturelle, me semble rendre témoignage en faveur de ce qu'il y a de purement féminin chez ces pauvres femmes, et prouve qu'elles sont dignes d'un meilleur sort. Jeunes, on consulte rarement leur goût dans la conclusion d'un mariage. L'épouseur étend devant le père de la jeune fille ses peaux de buffle et de

castor; devant la mère quelques morceaux d'étoffes de couleur éclatante, des parures, et la fille est vendue. Si elle résiste, le père menace de lui couper le nez, les oreilles. Aussi inflexible que lui, elle finit brusquement le procès en se pendant, genre de mort le plus souvent préféré. La vengeance, à ce qu'il paraît, est fréquemment de la partie, et l'on sait que des femmes indiennes rivalisent de cruauté avec les hommes à l'égard de l'ennemi et des prisonniers de guerre; mais le genre de vie rude qu'elles mènent n'en est pas moins digne de compassion. L'énergie avec laquelle ces femmes meurent plutôt que de s'avilir prouve que ces enfants de la nature ont l'esprit plus élevé que maintes femmes des hauts rangs de la civilisation. Les beautés des forêts sont plus fières et plus nobles parfois que celles des salons. Mais leur monde, il est vrai, est étroit et ne leur offre rien en dehors de l'homme qu'elles sont obligées de servir et de l'étroite demeure dont il est le maître.

Nous avons pris le thé dans l'une des plus grandes îles du Mississipi, un peu au-dessus de la chute, dans un joli foyer où j'ai trouvé le comfort et la culture de l'esprit, entendu de la musique, vu des livres et des tableaux comme sur les rives de l'Hudson; et ce qui m'a été fort agréable, c'est de trouver des amis parmi ses habitants. Cette demeure n'était pas ancienne dans l'île et ressemblait, avec sa parure d'automne, à un petit paradis, moitié sauvage, il est vrai.

Je n'essayerai pas de te raconter nos allées et venues, nos promenades en travers du fleuve, en passant sur des troncs d'arbres enlacés par le courant et formant des masses qui tiennent du chaos ; comment nous grimpions et descendions des montagnes, en franchissant des souches, des blocs

de rochers, des précipices. Je regardais tout cela comme impossible jusqu'à ce que mes compagnons, hommes et femmes, m'eurent prouvé que cette route était pour eux une chose des plus simples et usuelle. Hu!... la journée étant froide et grise, la course m'a plus fatiguée qu'amusée.

J'en ai fait d'autres dans les environs, soit seule, soit avec M. Ramsay, et même avec un jeune prêtre fort aimable d'ici. Dans mes excursions, j'ai visité plusieurs fermes, presque toutes habitées par des Français du Canada, qui sont venus s'établir dans ce pays. Ils font tous l'éloge du sol, de sa fertilité, paraissent se bien trouver, ont beaucoup d'enfants, mais — quant à la propreté, au comfort qui distinguent les foyers américains, j'ai plutôt rencontré l'opposé.

On voit partout, sur les hauteurs et dans les champs, onduler de hautes herbes jaunes d'automne. On manque de bras pour les faucher. Le sol est une terre noire, grasse, excellente pour la culture, mais peu agréable pour les piétons en bas et jupons blancs; une poussière noire et fine salit tout. De petits lacs délicieux sont répandus entre les montagnes; on dirait des miroirs limpides, calmes, d'une gentillesse romantique. C'est complétement une nature d'idylle; cependant les bergers et les bergères y manquent encore. Il n'y a que la rive orientale du Mississipi dans le Minnesota qui appartienne aux blancs, dont le nombre n'est encore que de sept mille âmes environ. Toute la partie occidentale du Minnesota, à l'ouest du Mississipi, est encore territoire indien, habité surtout par les deux grandes nations des Sioux (ou Dakotah) et des Chippewas, qui vivent dans une lutte continuelle, et par quelques tribus indiennes moins considérables. On dit que le gouvernement songe à faire l'acquisition d'une partie

de ce pays, et que les Indiens sont disposés à conclure ce marché, à se retirer au delà du Missouri, dans les steppes de Nebraska et les montagnes Rocheuses. Ces tribus sont déjà tombées si bas par leur contact avec les blancs, qu'elles font plus de cas de l'argent et de l'eau-de-vie que de la terre de leurs pères, et sont disposées, comme Ésaü, à vendre leur droit d'aînesse. Mais le peuple cruel qui scalpe les enfants et les vieillards, fait des femmes des bêtes de somme, doit se retirer dans le désert et céder la place à une race plus noble. Il n'y a au fond de ceci qu'un acte de justice émanant d'une justice supérieure.

Le 26 octobre.

Je suis allée hier avec mes aimables hôtes sur le territoire indien, près du fort Snelling, forteresse construite par les Américains, et où ils ont garnison d'infanterie et de cavalerie pour tenir les Indiens en respect. Ceux-ci ont rudement peur des Américains, qu'ils appellent les « longs couteaux. » Les blancs ne courent pas de danger maintenant ici; mais les tribus indiennes continuent de près ou de loin leurs invasions cruelles, malgré l'intervention du gouvernement américain. Il n'y a pas longtemps qu'une bande de guerriers sioux a surpris un village chippewas, tandis que les hommes étaient à la chasse, a tué, scalpé seize personnes, presque toutes femmes et enfants. M. Ramsay, pour l'exemple, fit mettre en prison et pendre les instigateurs de cet acte de violence. Ils se rendirent à la potence en marchant fièrement, comme des martyrs d'une noble cause.

J'étais fort curieuse de voir l'intérieur des tentes ou Tepées, dont j'avais contemplé si souvent les fumées et les

feux. Apercevant bientôt après mon entrée sur le territoire indien quatre Tepées considérables, je me suis hâtée de les visiter. M. Ramsay et un interprète, dont la maison n'était pas éloignée, m'accompagnèrent, et je me dirigeai vers la plus grande de ces tentes. Trois chiens maigres étaient attachés avec des cordes aux pieux de ce Tepée. (Les Indiens mangent leurs chiens quand ils manquent de nourriture.) Nous soulevâmes la peau, représentant une porte. Je m'étais attendue à de la malpropreté et de la misère; ma surprise a donc été complète en voyant une sorte de luxe oriental, quoique grossier, et un air de bien-être.

Il y avait du feu au centre de la tente, grande et bien couverte en peaux de buffle. Près du feu étaient assis deux hommes, le visage couvert de figures et de traits en couleur, occupés à polir des pipes d'une espèce de pierre rouge sang foncé. Plusieurs femmes et enfants étaient assis le long des parois de la tente sur des coussins, dont quelques-uns ornés de broderies et posés sur des couvertures blanches. Plusieurs de ces femmes étaient fardées d'une jolie tache rouge au milieu de la joue, et elles avaient teint la racine de leurs cheveux de la même couleur. Avec leurs yeux noirs et animés, leurs cheveux épars, elles étaient, à la lueur dansante des flammes, véritablement bien. De plus, elles étaient amicales et paraissaient amusées par ma visite. Deux Indiennes me firent place pour m'asseoir entre elles. Les vieilles femmes riaient, bavardaient sans paraître gênées le moins du monde; les jeunes étaient plus graves et timides. Après nous avoir regardés, les hommes ne levèrent plus les yeux et continuèrent en silence à polir leurs pipes. Au-dessus du feu était suspendu un grand chaudron, attaché par un câble au sommet de la tente. C'était l'heure du dîner. Une jeune femme, à ma droite, fai-

sait manger son enfant, qui pouvait avoir trois ans et avait aussi une jolie tache rouge sur chacune de ses joues rebondies. « Hoxidan ? » demandai-je en montrant l'enfant du doigt. Ce mot signifie garçon. « Winnona, » répondit-elle d'une voix basse et mélodieuse, c'est-à-dire une fille. Mon approvisionnement de mots indiens se trouvant épuisé, je demandai par signe à goûter ce qu'elle donnait à son enfant. Elle me présenta amicalement écuelle et cuiller. C'était une espèce de soupe à l'eau avec de petits haricots, sans sel et sans le moindre goût. Elle m'offrit ensuite d'un gâteau qui venait d'être grillé, d'un beau jaune, et avait un air fort appétissant. Il était, je crois, de froment, de même sans sel, mais du reste très-bon.

L'interprète était sorti et M. Ramsay s'assit ; les hommes travaillaient à leurs pipes, le feu flambait gaiement, le chaudron bouillait, les femmes mangeaient ou me regardaient, moitié couchées ou assises négligemment à la clarté du feu, et moi — je les regardais, je contemplais avec un profond étonnement ces êtres, des femmes comme moi, ayant des sentiments féminins, et cependant si différentes de moi quant au but de la vie, à la vie journalière, à leur monde.

Je songeai à une vie de famille froide, sombre, dans le monde civilisé ; à un foyer sans amour, limité par une opinion morte-née, ayant des devoirs de société pour les filles, c'est-à-dire qu'elles doivent chercher à plaire aux hommes sous peine de ne jamais sortir de la maison ; devoirs qui leur ôtent toute perspective d'indépendance, de liberté, d'activité, de joie, et dont les murailles invisibles les tiennent enfermées plus rigoureusement que le Tepée. Il y a encore beaucoup de ces foyers-là dans le Nord, et la tente, la vie indienne, me paraissaient plus heureuses

comme vie terrestre. Je pensai aux salons de New-York et de Boston, éclairés au gaz, à la chaleur qu'on y trouve, au mal qu'on s'y donne pour être poli, aimable, pour entretenir la conversation, à l'envie qu'on a de réussir, — et il m'a semblé que la tente indienne était un monde plus amusant, plus heureux que celui des salons. Les filles de la forêt y étaient assises sans la gêne du corset, sans coquetterie, sans contrainte, sans effort. Elles ne connaissent pas l'inquiétude, l'ennui, la fatigue, qui succèdent aux instants si courts de l'excitation ; ni le dégoût, la douleur, produits par ces petits riens, ces petits coups d'épingle qu'on a honte de sentir et qu'on sent cependant. Le monde de l'étroit Tepée est uniforme, mais comparativement calme et frais ; au devant est l'espace, la forêt primitive avec son murmure et ses parfums.

Me figurant que j'étais une Indienne, je me plaçais dans la vie et les conditions de ces femmes, qui n'ont d'autre but, de perspective, que de vivre pour servir un mari que souvent elles n'ont pas choisi, qui les considère comme des servantes, se meut au milieu d'elles comme un coq au milieu de ses poules. J'ai vu la femme, la mère, ravalées par l'entrée d'épouses nouvelles dans la demeure du mari, et l'amour de celui-ci porté vers ces dernières, en présence du foyer dont les flammes avaient éclairé le soir des noces de la première femme. Je la voyais dédaignée, oubliée par le mari, qui était son univers. — Hélas ! le Tepée, la forêt, l'espace libre, n'avaient plus de paix pour la douleur dans une pareille position ; sa souffrance et sa misère ne trouvaient alors du calme que dans l'avilissement ou la mort. Le chant de la winnona sur le rocher du lac Pépin, le chant d'Ampato-Sapa sur les flots du Mississipi, quand elle chercha avec ses enfants dans l'abîme écumant l'oubl

de sa douleur, et le grand nombre d'Indiennes qui préfèrent encore aujourd'hui la mort à la vie rendent témoignage de ce qu'il y a de profondément tragique dans le sort de la femme indienne.

Et je me suis transportée de nouveau par la pensée dans les foyers du monde civilisé, dans le foyer *réchauffé par l'amour*, au nord comme au sud, dans les familles où la femme, chez les peuples libres et chrétiens, est l'égal de l'homme en tout, dans le bonheur et dans l'affliction : où les bons parents préparent leurs filles à jouir de la liberté que donne une activité indépendante, d'un univers, d'un but placé en dehors d'une habitation étroite. Je pensais au droit que la femme possède de se livrer à des travaux intellectuels qui font ressembler les douleurs de la vie civilisée, grandes et petites, à quelques nuées répandues dans un ciel serein. Je pensais à mon propre foyer, en Suède, à ma bonne mère, à ma sœur chérie, à ma chambre paisible, à la liberté dont je jouissais, et je remerciai Dieu de la part qu'il m'avait donnée !...

Mais ces pauvres femmes d'ici !... Ce Tepée était habité par trois familles, trois maris et douze ou treize femmes. Que de sentiments amers, jaloux, doivent dévorer plus d'une âme ici, où, réuni jour et nuit autour du même feu, partageant le même repas, on a le même but dans la vie !...

J'ai visité également les autres Tepées. Partout même aspect à peu près. Deux ou trois hommes à côté du feu, plusieurs femmes assises ou étendues sur des couvertures, des coussins brodés le long des parois de la tente, et ne faisant rien pour le moment. Les hommes polissaient les pipes en pierre rouge qu'ils vendent aux blancs à un prix élevé. Le travail de cette pierre dure n'est pas facile ; on

la trouve, à ce qu'il paraît, dans un sol rocailleux dans le haut du Missouri. J'ai admiré les mains de ces hommes, elles sont remarquablement jolies, bien faites, et, même sous le rapport des ongles, soignées avec coquetterie; elles étaient délicates, souples, et ressemblaient à des mains de femme plutôt que d'homme.

Dans l'un de ces Tepées j'ai vu une jeune Indienne dont la riche chevelure tombait sur ses épaules; elle me parut d'une beauté si extraordinaire, que j'eus envie de faire son portrait et ceux d'une couple d'Indiens. Je priai donc M. Ramsay de leur exprimer mon désir, ce qui eut lieu par l'intermédiaire de l'interprète, M. Prescott. Il dit donc à un vieux chef appelé Mosah-hotah (fer gris) que, désirant faire le portrait de tous les hommes illustres de ce pays, pour les montrer aux peuples de l'autre côté de la grande eau, je le priai de poser un moment.

Le vieux chef avait un air fort grave, paraissait homme de bien et honorable; il écouta attentivement, puis fit entendre une sorte de grognement approbateur. Il nous accompagna chez l'interprète, où plusieurs petits visages de couleur à traits indiens regardèrent par les fenêtres et les portes de la maison. M. Prescott a épousé une Indienne dont il a plusieurs enfants.

Je fus bientôt installée dans une salle avec mon album et le vieux chef devant moi; il manifesta un peu de chagrin de ne pas être en grande parure (il n'avait que deux plumes d'aigle sur la tête), ni dans une tenue entièrement convenable. Il portait, sous sa couverture blanche, un frac en drap européen, et parut tenir infiniment à ce qu'il fît partie de son portrait; il trouvait évidemment que c'était un objet rare. Le chef était inquiet et mal à son aise quand l'interprète n'était pas dans la salle. En général,

les Indiens croient que l'image fixée sur du papier retranche un peu de la vie de celui dont on fait le portrait. C'est pourquoi grand nombre d'entre eux n'ont jamais voulu consentir à ce qu'on fît le leur.

Après le vieux chef entra la jeune Indienne, dans sa toilette de noce en étoffe de laine écarlate, richement brodée et ornée de véritables cascades d'anneaux en argent, attachés par masses, anneau par anneau, tombant des oreilles, autour desquelles ces masses étaient attachées et d'où elles descendaient sur les épaules et le cou. La poitrine était couverte d'une quantité de colliers en corail, de perles de verre et autres ornements. Il n'y avait rien sur la tête. Cette Indienne était tellement parée, d'une beauté si extraordinaire, qu'elle parut, en vérité, illuminer toute la salle, lorsqu'elle entra. Son dos était large, rond, un peu baissé en avant, parce qu'on habitue de bonne heure les femmes indiennes à porter des fardeaux; mais la beauté du visage était si frappante, que je ne pus m'empêcher de penser que si cette femme faisait une apparition dans le monde élégant, elle y serait considérée comme une révélation d'un type de beauté jusque-là inconnu. C'était à la fois la beauté mélancolique sauvage et jolie de la forêt primitive. La douce ténébrosité de ces beaux yeux profonds, ombragés par des cils noirs d'une longueur extraordinaire, ne peut se décrire, non plus que l'éclat, la jolie lumière du sourire qui illuminait parfois son visage comme un éclair et laissait voir les plus jolies dents blanches. Pour une Indienne, son teint était d'une blancheur rare, mais les pommettes des joues, étant un peu saillantes, donnaient trop de largeur à la face; son profil était parfait. Cette femme, très-jeune, était mariée depuis deux ans seulement, avec un jeune et vaillant guerrier qui, dit-on, l'aimé

tellement, qu'il n'a pas voulu prendre une autre femme, et ne lui permet pas de porter des fardeaux pesants. Il se procure toujours un cheval quand elle doit aller à la ville. Elle s'appelle *Moschpedaga-Wen*, ou la femme Nuage de plume. Une jeune fille indienne qui l'accompagnait était plus tatouée, mais bien moins jolie; elle avait les traits lourds et la pesante expression qui distingue les Indiennes, du moins de cette tribu.

J'ai dessiné Nuage de plume dans sa toilette de mariée ; elle était timide, tenait toujours les yeux baissés. C'était avec un plaisir mélangé d'émotion que je me plongeais dans les mystères de ce visage. Tout un monde de nuit existait dans ces yeux dont la paupière, à frange noire, répandait une ombre marquée sur la joue. Ces yeux regardaient dans l'abîme, rêvaient tranquillement sans former de souhaits, et sans joie dans l'avenir. Nuage de plume n'avait pas de lumière en elle, mais elle était éclairée extérieurement, et agréablement peinte pour un instant.

Après cette douce, belle et mélancolique figure, je te présente le vaillant et jeune guerrier, le grand *Skouka-Skaw*, ou « chien blanc » son mari, complétement peint, en grande parure, avec un énorme plumet rouge en forme de casque, descendant de la tête le long du dos, et trois sombres plumes d'aigle à houppe de laine rouge sur la tête, indiquant qu'il était un vaillant guerrier qui avait tué beaucoup d'ennemis. Chien-Blanc était de haute taille, svelte; il entra d'un air gai, jovial, en débitant un flux de paroles dont je ne compris pas un mot. Sa figure a le caractère que j'ai déjà remarqué chez les jeunes Indiens, nez d'épervier large à sa base; yeux clairs, perçants, mais froids, ouverts carrément avec un regard animal ; bouche désagréable, du reste les traits réguliers et saillants. Je fis

également son portrait ; son visage était peint, sans ménagement, en rouge, jaune et vert. Chien-Blanc n'avait pas la moindre timidité, mais l'air martial, et je lui suis favorable parce qu'il est bon époux et qu'il aime sa belle compagne.

Dans le langage de ces Indiens j'ai retrouvé plusieurs des sons qui m'ont frappée comme étant particuliers aux populations américaines en général, c'est-à-dire nasillards, criards, chantants ou plaintifs, et qui, chez les femmes, m'ont souvent tourmentée. Ils se sont probablement introduits chez les premiers colons par suite de leurs relations avec les sauvages, et se seront transmis.

Tandis que je suis parmi les Indiens, je te raconterai l'un de leurs usages, il me semble singulier et se rapporte à leurs noms bizarres, à la manière dont ils s'y prennent pour en avoir un. Quand les Indiens (hommes et femmes) arrivent à la puberté, ils vont dans la solitude, jeûnent pendant plusieurs jours et croient que leur esprit protecteur se révélera à eux. Ce qui frappe surtout leur vue ou leur imagination pendant ces jours-là, est considéré comme un signe par lequel cet esprit protecteur se révèle, et ils adoptent le nom de cette chose ou de ce signe. Ils retournent ensuite chez eux, où ils prennent une sorte d'indépendance plus haute et disposent d'eux-mêmes plus librement.

Parmi les noms indiens que j'ai lus sur une liste de promesses de tempérance, j'ai remarqué les suivants :

« Pointe-de-Corne, Vent-Rond, Debout et regardant, Nuage qui marche de côté, Orteil de fer, Je cherche le Soleil, Éclair du fer, Bouteille rouge, Araignée blanche, Chien noir, Deux plumes d'honneur, Hirlequin, Queue

touffue, Face de tonnerre, Je marche sur la terre allumée, Il tue les Esprits. »

Et parmi les noms de femmes : « Entretiens le feu, Femme intelligente, Seconde Fille de la maison, Oiseau bleu, etc. »

Nuage de plume a donc regardé le ciel pour y chercher son esprit protecteur. Puisse-t-il la faire planer légèrement au-dessus de la terre, la préserver du sort d'Ampato-Sapa et de Winnona; mais ses yeux pleins de nuit et profonds me semblent annoncer le chant funèbre. Celui-ci se compose de sons presque dépourvus de mélodie, avec lesquels l'Indien ou l'Indienne exprime la cause de sa mort, accuse ses ennemis ou fait son propre éloge.

Les Indiens croient qu'après la mort l'esprit reste encore pendant un peu de temps au milieu de l'entourage terrestre qu'il a laissé. C'est pourquoi ils déposent du maïs et autre nourriture aux pieds du défunt, tandis qu'il est sur les échafaudages exposé aux influences de la lumière et de l'air : les morts ne sont pas encore arrivés dans le pays des esprits. Mais, lorsque la chair a disparu des os, on les enterre avec chants et danses : l'esprit est parvenu à sa destination.

« Nous croyons, dit un célèbre chef indien à l'un de ses amis, que l'esprit, après être sorti du corps, reste encore quelque temps au milieu des siens; que, pendant plusieurs semaines, il traverse de vastes champs à la clarté froide de la lune, et finit par atteindre un grand gouffre au centre de la terre. Au delà de celui-ci et le pays des bienheureux, où règne un printemps continuel, où se trouvent d'abondantes chasses remplies de gibier. Il n'y a pas de route sur l'abîme, seulement un pin dépouillé de son écorce, uni et glissant. Pour entrer dans le pays des bien-

heureux, il faut que les esprits passent par ce pont. Ceux dont la conduite a été bonne dans ce monde peuvent passer d'un pied ferme sur ce pin glissant et arriver sans encombre sur l'autre bord. Les méchants, au contraire, ne pourront pas marcher sur ce pin, ils tomberont dans l'abîme.

C'est une image assez juste de l'idée que se font les Indiens d'une rémunération après la mort. Du reste, celle qu'ils ont sur le bien et le mal est fort incomplète et bornée; les récompenses, les châtiments après la mort, ne sont qu'un reflet de leurs plaisirs et de leurs infortunes terrestres.

Ils croient, comme nous, à un esprit, un Dieu supérieur qui dispose de tout et de tous. Les Indiens du nord-ouest l'appellent le Grand-Manitou. Cette divinité ne paraît pas avoir une tenue morale proprement dite. Les Indiens croient aussi à une foule de Manitous ou dieux inférieurs. Leur religion me semble panthéiste plutôt que monothéiste. Dans les animaux, les pierres, la forêt, dans tout ce qui vit, ou montre une force intrinsèque, ils voient un dieu en migration. Manitou est dans l'ours, le castor, dans la pierre dont on peut tirer des étincelles, et surtout dans la forêt qui murmure et abrite l'homme (1). Les Indiens cherchent à se rendre Manitou favorable par des dons et des victimes souvent sanglantes et martyrisées. Les mé-

(1) Cette croyance des Indiens, que chaque animal a un grand type d'où il descend, me paraît remarquable. Tous les castors proviennent du *Grand Castor* immortel qui réside dans un endroit quelconque au-dessous de l'eau; tous les oiseaux bleus. d'un grand oiseau bleu qui vole invisible au-dessus des nuages, bien haut dans l'espace. Le grand castor est le grand frère de tous les castors; le grand oiseau bleu, le père et le protecteur de tous les oiseaux bleus. (***Note de l'Auteur***.)

diateurs entre eux et Manitou sont ce qu'ils appellent les guérisseurs; la connaissance qu'ils possèdent des secrets de la nature, leur soi-disant art magique, les fait considérer comme des hommes capables de détourner les malheurs, guérir les maladies, accomplir les souhaits de chacun. Ces guérisseurs jouissent d'une grande considération parmi les Indiens, et sont pour eux des prêtres et des médecins.

Tu vois à l'entrée de la nuit flamber des feux sur l'une des hauteurs de la prairie qui longe le Mississipi, et une foule d'Indiens, hommes et femmes, réunis autour de ces feux en faisant des gestes bizarres. Approchons. Des hommes et des femmes au teint cuivré, au nombre de cent environ, dansent, ou, pour mieux dire, sautent à pieds joints et les bras pendants, à la musique non harmonieuse d'une couple de petits tambours et de quelques gourdes (l'écorce ronde et dure d'un fruit qu'on a remplie de petites pierres, qui font beaucoup de bruit quand on les secoue). Les musiciens sont assis à terre, les danseurs peints de leur mieux avec bigarrure et d'une manière effrayante. Quelques femmes sont richement parées d'anneaux en argent et de petites clochettes du même métal, qui leur tombent des oreilles jusqu'à la plante des pieds, et qu'elles secouent en sautant le plus qu'elles peuvent. Chacun a un petit sac à médicaments en peau : ce sont les hommes et les femmes médecins. Autour d'eux est un cercle de spectateurs de tout sexe, de tout âge.

Lorsque plusieurs vieillards se sont assis et ont causé au milieu de ce cercle, toute la compagnie se met à marcher en rond, et pendant cette promenade chacun sort successivement de la procession et va se placer à une petite distance, en dehors. Un guérisseur sort du cercle,

souffle dans son sac à médicaments et en poussant un cri perçant, il le tient devant la bouche du patient sorti du cercle. Celui-ci tombe sur-le-champ sans connaissance, ses membres tremblent comme s'ils avaient été atteints par un choc électrique. On fait tomber ainsi successivement toutes les personnes de l'assemblée. Un vieil Indien, debout, regarde avec un sourire rusé comme s'il voulait dire : « On ne me fera pas tomber aussi facilement, » Mais son heure viendra. La première application du sac le fait seulement chanceler, la seconde lui donne un rire hystérique, la troisième le jette à terre sans connaissance et les membres agités convulsivement. Au bout d'un moment, ceux qui étaient tombés se relèvent et se joignent à la procession. On continue ainsi jusqu'à ce que tous aient passé par le procédé médical. La musique n'arrête pas un moment. Les vieillards paraissent s'amuser encore plus que la jeunesse de ces scènes.

La danse des médicaments, principale fête des Indiens du Minnesota, dure plusieurs jours, dit-on. Il y en a quelques autres parmi lesquelles la danse guerrière est la plus connue. Les hommes seuls la dansent, tatoués de la manière la plus effrayante. Cette danse se compose de gestes sauvages, de positions menaçantes, qu'ils prennent l'un vis-à-vis de l'autre. J'ai un dessin représentant la danse du scalpel des femmes, elle a lieu quand les hommes reviennent de la guerre avec les chevelures de leurs ennemis, qu'on dresse sur des pieux élevés tenus par les femmes, tandis qu'avec leurs compagnes elles dansent, ou, pour mieux dire, sautent à l'entour les pieds joints : ce qui les fait ressembler, pour les manières et la grâce, à des oies auxquelles on aurait attaché les jambes. Le tambour, le chant, et un sauvage hurlement accompagnent cette danse. Les

hommes aux plumes d'aigle dans les cheveux sont debout en cercle et regardent ce ballet, qui a probablement plus de charme pour leurs yeux et leurs oreilles que n'en auraient ceux créés par le génie de Bournonville, et exécutés par Taglioni ou Elsler.

Les premiers Européens qui ont visité l'Amérique, à l'est du Mississipi, parlent souvent, dans leurs narrations, de la solitude du pays pendant de longs espaces. Quand toutes les tribus indiennes, du Canada à la Floride, ont été connues, et qu'on a pu estimer leur population, il paraît qu'elle ne s'élevait pas au-dessus de cent quatre-vingt mille âmes. Les tribus ou familles qui la divisent avaient toutes une grande ressemblance de physionomie et de mœurs, quoique plusieurs fussent plus guerrières et cruelles, d'autres paisibles. La plupart des tribus vivaient dans une inimitié sanglante depuis un temps immémorial.

En faisant des recherches sur le langage des tribus indiennes, on n'y a trouvé que huit langues différentes, dont cinq sont encore parlées par des tribus considérables ; trois de ces langues n'existent plus. Celles des autres tribus sont des dialectes provenant des langues principales ; celles-ci sont formées et fixées, riches en expressions nominatives de choses isolées ; mais elles manquent de mots pour exprimer les idées générales, ce qui indique l'esprit d'un peuple qui n'est pas sorti du territoire de l'expérience pour passer dans celui de la réflexion. Ils ont, par exemple, des noms pour une foule d'espèces de chênes, et pas un pour le mot *chêne* proprement dit. Ils parlent d'un saint homme et n'ont pas de mot pour exprimer la sainteté ; ils peuvent dire notre père, mon père, ton père, mais ils n'ont pas de mot pour *le père*. Rien,

dans leur langage, n'indique un peuple ayant possédé une culture au-dessus de celle qu'il a maintenant. Ils aiment à parler par symboles pris dans la nature; leur écriture et leur art s'expriment aussi de cette manière. J'ai vu des peaux de buffle complétement couvertes de figures qu'on dirait tracées par des enfants, pour indiquer des batailles, des traités de paix et autres événements. Le soleil et la lune, les arbres, les montagnes, les rivières, les poissons, les oiseaux et toute espèce d'animaux s'y trouvent; mais les principaux acteurs sont des hommes et des chevaux (dans des proportions désagréables). J'ai vu aussi des chants indiens écrits sur bois et sur écorce en hiéroplyphes du même genre.

La religion des Indiens a le même caractère symbolique naturel. Ils ne connaissent pas un culte en esprit et en vérité, ou en œuvres de charité. Mais ils ont une foule de fêtes religieuses (les Indiens du Minnesota, plus de dix), durant lesquelles ils offrent des sacrifices au soleil, à la lune, à des arbres, des rivières, des serpents, des pierres, des araignées, à tous les animaux, à toutes choses, afin de se rendre leurs esprits ou dieux favorables. Les fêtes du soleil se célèbrent de jour, celles de la lune la nuit. Il y a une fête spéciale pour leurs armes de guerre, qu'ils considèrent comme saintes, ou comme possédant une puissance divine. Pour toutes ces fêtes, ils ont des danses et des tambours, des chants, et plusieurs cérémonies; cependant leur objet principal paraît être le festin. Les Indiens semblent regarder, alors, comme un devoir, de tout manger, même plus qu'ils ne le peuvent, et sont parfois obligés de prendre médecine, afin de pouvoir recommencer. A la fête des *Esprits*, le convive qui ne mange pas tout ce qu'on lui a servi paye l'amende d'une ou deux peaux de buffle. Ils

accumulent, pour ces fêtes, des masses de vivres, surtout de gibier. Dans l'intervalle, ils souffrent de la faim.

Leurs connaissances médicales, à part les usages superstitieux, ne sont pas à dédaigner; leur habileté est fort grande relativement aux plantes médicamenteuses et aux forces de la nature. Une dame de Philadelphie, qui a passé plusieurs années parmi les Indiens pour apprendre à connaître leurs médicaments, fonda, lors de son retour, une pharmacie de ces remèdes: elle devint très-célèbre, et beaucoup de médicaments nouveaux, venus de là, ont enrichi la pharmacopée américaine. Les Indiennes ont aussi acquis de la renommée comme médecins et interprètes de songes. Les Indiens-Winnebago qui habitent près du lac Supérieur, dans la partie nord-est du Minnesota, ont maintenant, chose assez singulière, deux reines auxquelles ils obéissent, l'une à cause de sa sagesse, l'autre à cause de sa bravoure.

Du reste, les femmes, chez les Indiens, ne sont que des servantes chargées de tous les travaux pénibles de l'intérieur et du dehors. Elles labourent les champs (pièces de terre sans forme ni façon), sèment, moissonnent, ramassent des baies, des plantes sauvages, font du sucre avec l'érable à sucre. Quand le mari a tué un animal, il le jette devant sa femme, c'est à elle de le préparer pour l'usage de la maison.

« Comment sont les femmes indiennes de ces environs, sous le rapport des mœurs et du caractère? demandai-je à une dame de Saint-Paul qui habite depuis assez longtemps la contrée.

« — Beaucoup d'entre elles n'ont pas de mœurs et ne valent pas grand'chose; il y en a, néanmoins, qui sont aussi bonnes et vertueuses qu'on peut l'être parmi nous. »

J'ai aussi entendu citer des exemples prouvant que la femme indienne s'empare quelquefois, dans le Tepée, du droit du maître, met le mari sous son mocassin, et le bat d'importance quand il l'a fâchée. Jamais il ne rend les coups, il se laisse battre patiemment au point d'avoir des contusions rouges et bleues. Mais il sait que son tour viendra et qu'il pourra prendre sa revanche.

Quand un Indien meurt, les femmes se réunissent autour du corps, gémissent, hurlent, s'arrachent les cheveux et se font des blessures avec des pierres tranchantes. Un missionnaire du Minnesota a vu une jeune Indienne se taillader de la manière la plus cruelle, tandis que d'autres femmes, dont elle était entourée, faisaient entendre des chants de vengeance contre le meurtrier du mari. Le dieu de la vengeance est celui des peuples sauvages.

Les vertus des Indiens sont universellement connues : fidélité à leur parole, hospitalité, force de caractère dans le chagrin et les tortures. Elles me paraissent cependant avoir leur principale source dans un grand orgueil. La vertu, chez les Indiens, est égoïste. Leur dignité, tant vantée, me paraît ressembler à celle du coq plutôt qu'à la dignité naturelle d'une noble et virile nature. Tantôt ils se lèvent, se tiennent debout ou marchent avec fierté ; tantôt ils s'accroupissent, sont assis à terre comme des chiens ou des singes ; tantôt ils s'expriment avec paroles et gestes hautains ; tantôt ils causent et bavardent comme une bande de pies. Il y a beaucoup d'affectation dans leur silence et leur fierté. Dans quelques cas exceptionnels, la dignité a été vraie et la noblesse aussi, surtout chez les vieux chefs. Mais les traits caractéristiques principaux, chez les Indiens, sont l'idolâtrie, l'orgueil, la cruauté, l'amour de la vengeance et l'abaissement de la femme.

Excepté leurs chefs et leurs guérisseurs, ils n'ont ni gouvernement ni gouvernants. La puissance et la considération de ceux ci proviennent de leur individualité, ils paraissent redouter infiniment de perdre leur popularité.

Tels sont, à fort peu d'exceptions près, la religion, les mœurs et les coutumes de toutes les tribus indiennes de l'Amérique du Nord, en exceptant celles qui ont adopté le christianisme et la civilisation.

On a beaucoup parlé, fait de suppositions, médité, écrit sur l'origine des Indiens, et l'on paraît s'être arrêté à ceci, qu'ils descendent des races Mongoles de l'Asie septentrionale, parce qu'ils ont une ressemblance frappante, encore aujourd'hui, avec elles, dans leur extérieur et leur manière de vivre. L'Asie et l'Amérique sont tellement rapprochées au nord, qu'un voyage de l'une de ces parties du monde, dans l'autre, n'est pas une entreprise incroyable pour de hardis caboteurs.

Les Péruviens, dans l'Amérique du Sud et les nobles Atzéques, qui ont eu une grande puissance, quoique de courte durée, et dont les plus illustres souverains ont prononcé des paroles sages et riches de poésie, comme celles du roi Salomon;— ces Indiens, et ceux dont les villes saccagées ont été découvertes récemment dans l'Amérique centrale, étaient évidemment d'une race supérieuse à celle des peuples primitifs de l'Amérique du Nord. Leurs antiquités et ce qu'on sait de leurs coutumes indiquent une parenté avec les peuplades les plus nobles de l'Asie.

Les personnes zélées pour la doctrine qui fait descendre tous les hommes d'un seul couple humain, et le place en Asie, recourent avec soin à tous les expédients pour expliquer les migrations des différents peuples. Je ne comprends pas pourquoi chaque partie du monde ne serait pas une

mère patrie pour l'homme. La même force naturelle, la même force créatrice a dû créer, sur plus d'un point, un couple humain. Et, Dieu étant le Père et la nature la Mère, les hommes n'en sont pas moins frères. Le couple adamique peut, dans tous les cas, être considéré comme le couple humain choisi, chargé de la mission d'instruire, de délivrer les couples frères, plus enchaînés par la vie naturelle. Que Dieu nous pardonne la manière dont, la plupart du temps, nous avons rempli notre mission!

Quant aux Indiens de l'Amérique du Nord, nous ne sommes pas seuls fautifs. S'ils avaient été plus accessibles à une civilisation élevée, la violence et le droit du plus fort n'auraient pas été exercés contre eux, ne les auraient pas subjugués comme cela est arrivé. Quoique les premiers missionnaires, énergiques dans leur foi et pleins de zèle, fussent parvenus à réunir autour d'eux de petites bandes fidèles de nouveaux chrétiens, on voit clairement que leur puissance provenait de leur individualité plutôt que de la doctrine qu'ils prêchaient. Quand ils se furent éloignés, la bande se dispersa.

Des blancs d'une individualité remarquable ont épousé des femmes indiennes, essayé d'en faire des femmes civilisées. La Skwah est restée Skwah, malpropre, à cheveux tortillés, préférant le crépuscule de la cuisine à la lumière du salon, la large couverture de laine dont elle s'enveloppait au corset, à la robe de soie. Épouse fidèle, mère tendre, elle est restée dans le foyer, a pris soin des siens tant que le mari a vécu et que les enfants étaient petits.

Mais ceux-ci une fois grands, si le mari meurt, elle disparaît du logis. Quand les oiseaux se sont mis à chanter le printemps, quand la forêt et la rivière ont parlé d'une vie nouvelle, cette femme retourne vers ses huttes, dans

la forêt, près du fleuve, et cherche, auprès de son feu, la liberté et la paix. Il faut que cette vie sauvage ait de grands charmes.

De toutes les tribus indiennes encore existantes dans l'Amérique du Nord, il n'y a que celles des Chérokées et des Chactas qui ont adopté le christianisme et la civilisation. Lorsque les Européens visitèrent la première fois ces tribus, ils les trouvèrent dispersées dans de petits villages, dans les montagnes du Tennesée, de la Géorgie, de l'Alabama ; elles étaient paisibles et s'occupaient d'agriculture. On les chassa ensuite de gré et de force de leurs foyers, on leur donna les déserts, à l'ouest du Mississipi et du Missouri ; ils y sont devenus une grande et florissante société augmentant en nombre et se rapprochant des mœurs et des coutumes des Européens. Ils sont cultivateurs, élèvent des troupeaux, construisent des maisons véritables, et, dans ces derniers temps, ils ont une langue écrite, une presse. Parmi les curiosités américaines que je possède se trouve un journal chérokée, imprimé en cette langue.

Les Indiens *sauvages* vivent encore, comme autrefois, de chasse et de pêche, disparaissent d'année en année, par suite de leurs guerres civiles, de la petite vérole, de l'eau-de-vie et autres liqueurs échauffantes et nuisibles qui leur sont apportées par les marchands blancs. Le gouvernement a défendu, avec sévérité, de vendre des spiritueux aux Indiens ; mais, comme ils en sont fort avides et qu'on trouve partout des âmes viles préférant le gain à tout, cette défense ne sert pas à grand'chose. Les boissons fortes sont introduites en fraude avec d'autres marchandises chez les Indiens de ces contrées. Le gouvernement américain achète leurs terres, et pour l'argent qu'on leur donne annuellement à cette intention, ils achètent de « l'eau-de-feu » et

des vivres, qu'ils payent un prix exorbitant, ce qui les appauvrit peu à peu, en fait la proie de la faim et de la misère. Ces tribus dégénèrent donc physiquement et moralement. Leurs guérisseurs n'ont pas de remède ni de sortilége contre leur contact avec la race blanche, qui les empoisonne.

Des Indiens aux nobles sentiments ont prononcé des paroles énergiques et amères contre les blancs et la condescendance de leur peuple à l'égard de ceux-ci. « Si le Grand-Esprit, dit un chef sioux à un missionnaire chrétien, avait destiné votre religion aux hommes rouges, il la leur aurait donnée. Nous ne comprenons pas ce que vous nous dites. La lumière que vous voulez nous donner obscurcit le droit chemin lumineux suivi par nos pères! »

Quand ce chef mourut, il dit à son peuple : « Creusez vous-mêmes mon tombeau, empêchez l'homme blanc de m'y suivre. » Hélas! celui-ci passe sur la tombe de ce chef au nom de la lumière et de la civilisation, le peuple du « crépuscule » lui fait place, meurt insensiblement dans les ombres du désert, des montagnes Rocheuses. Il ne peut en être autrement.

Malgré l'intérêt que m'inspirent certains caractères élevés chez ce peuple, il m'est impossible de souhaiter une longue vie à des gens qui mettent la cruauté au nombre de leurs vertus, et font une bête de somme de la femme.

Le peuple qui les expulse et s'empare de leur terre est, quels que soient ses défauts, plus noble et plus humain; il a mieux qu'eux la connaissance du bien et du mal; il court après la perfection, veut jeter loin de lui les armes de la barbarie, et ne fonder sur la terre nouvelle d'autre forteresse durable que l'Église du Christ, ne dresser d'autre bannière que celle du Prince de la paix. Il a surtout montré,

dans ces derniers temps, même par sa conduite envers les Indiens, combien cette volonté était sérieuse chez lui.

Les Indiens, comme les Groënlandais, regardent, parce qu'ils ont peur, la race blanche avec un orgueilleux mépris; leurs traditions, relativement à ce qui se passa lors de la création des peuples, montrent d'une manière bien naïve leur point de vue sur les rapports qui existent entre les diverses races humaines. Ils disent :

« Le premier homme pétri par Manitou n'a pas été assez cuit dans le four ; il en est sorti blanc. Le second, trop cuit, devint noir. Manitou s'appliqua davantage la troisième fois, et cet homme, cuit à point, sortit du four rouge brun. Ce sont les Indiens. »

Les savants européens divisent les trois races principales de la terre en peuple de jour (les blancs), peuple de nuit (les nègres), et peuple du crépuscule (les Indiens orientaux et occidentaux).

J'ignore ce que le peuple de nuit dit de lui et des autres ; mais il me paraît plus rapproché du peuple de jour que le peuple du crépuscule, sous le rapport de la capacité, du développement intellectuel ; il a un plus grand avenir devant lui et moins d'amour-propre que les deux autres.

Le fort Snelling est situé sur la rive gauche du Mississipi, près de l'embouchure du Saint-Pierre ; on a de là une vue magnifique sur cette large rivière (appelée Minnesota par les Indiens) et la vallée qu'elle suit. Plus loin, elle traverse la contrée montagneuse aux scènes grandioses, dans une étendue de cinq cent neuf milles dans l'intérieur ouest du pays. « Il n'est pas douteux, écrit un jeune Américain dans la relation de son voyage dans le Minnesota, que la contrée située sur les bords de Saint-Pierre deviendra la résidence

de l'aristocratie de ce pays. » C'est prévoir les choses d'un peu loin, mais elles vont vite ici.

En nous rendant au fort Snelling, nous avons visité une cataracte appelée les « Petites Chutes. » C'était petit, mais si joli, si pittoresque, qu'elles mériteraient un tableau, un chant, une légende spéciale : l'écume la plus blanche, le rocher le plus noir, la chute la plus gracieuse et en même temps sauvage, moelleuse. Les petites choses deviennent grandes par leur perfection.

Plus tard.

Je suis allée voir aujourd'hui, en compagnie d'un aimable et jeune prêtre, ce qu'on appelle « la Caverne de la Source, » à une petite distance de la ville. C'est une grotte souterraine avec beaucoup de couloirs et de salles, du même genre probablement que la célèbre caverne de Mammoth dans le Kentucky. Le Minnesota contient plusieurs de ces palais souterrains ; on ne les a pas encore explorés. Quant à celui-ci, je me suis contentée de m'asseoir sous son magnifique portique voûté, de boire de l'eau de sa source de cristal, d'écouter le chant des eaux qui tombent bien avant dans cette caverne. On y arrive par un enfoncement abrupte et profond ressemblant à une fosse gigantesque. Lorsqu'on est en bas, on se trouve entouré de hautes murailles en pente et de grès ; dans l'une d'elles est une porte gigantesque, l'intérieur est sombre. Ces murailles sont percées partout d'une infinité de trous ronds où les oiseaux ont fait leurs nids.

Nous nous étions rendus à cette caverne par de jolies prairies bordant le Mississipi. L'herbe était haute et jaune,

l'air chaud comme pendant une journée de printemps : c'était l'été indien. La contrée avait un air avenant, amical, fertile. Nous rencontrâmes aussi une bergère portant un seau plein de lait. Elle était jolie, mais trop artistement coiffée pour être une bergère véritable.

Ce Minnesota est un magnifique pays, quatre fois grand comme l'Angleterre. Il a un sol fertile, des masses de forêts, une foule de rivières et de lacs où le poisson abonde, un climat frais et fortifiant. L'hiver y est froid mais pur, et l'été pas aussi chaud que dans les États moins septentrionaux du Mississipi. La gelée ne s'y fait guère sentir que vers le milieu de septembre. Le lac Itaska, berceau du Mississipi, est à quinze cent soixante-quinze pieds au-dessus du golfe du Mexique, et, sur les montagnes en demi-cercle qui l'entourent au nord, se trouve la gigantesque terrasse *Hauteur des terres*, où jaillissent les sources du Mississipi, du Saint-Louis, du Saint-Laurent, de la rivière Rouge et d'autres encore qui sont à quelques centaines de pieds plus haut encore. Le Minnesota est une contrée montagneuse limitée à l'est par le lac Supérieur, Méditerranée de l'Amérique, et en liaison par celui-ci avec les États orientaux, le Saint-Laurent, l'Hudson et l'océan Atlantique. Il a au nord le Canada, à l'ouest le sauvage Missouri, navigable tout le long de la frontière à peu près, et pour rives des montagnes rocheuses riches en métaux, en pierres précieuses, des prairies où paissent des troupeaux de buffles sauvages, d'élans, d'antilopes. Au delà du Missouri est le Nebraska, mystique indien; plus loin sont les montagnes Rocheuses, grandeur encore inconnue pour la plupart. Au delà de celles-ci, l'Orégon, territoire immense et source inépuisable de produits naturels, de grandes vallées, de grands fleuves : le Colombus, l'Orégon, avec embouchure

dans l'océan Pacifique et dans le courant desquels les saumons bondissent par bandes comme dans les fleuves impétueux de la Norwége et de la Suède.

Au sud du Minnesota est le fertile Jowa, jeune État coupé par de beaux fleuves (le Jowa, des Cèdres, des Moines et de Vermillon), ayant de larges vallées, de riches pâturages ; au centre de ce territoire est le Mississipi, grande artère vitale qu'il voit naître, et sur les eaux duquel il peut transporter tous les produits, du Nord dans le Sud, du Sud dans le Nord.

Je partirai d'ici demain pour descendre le Mississipi jusqu'à Galena, de là à Saint-Louis. Je remonterai l'Ohio jusqu'à Cincinnati, d'où je me rendrai à la Nouvelle-Orléans, et ensuite de l'un des ports du Sud à Cuba, où je me propose de passer l'hiver. Je ne suis pas très-contente de m'éloigner d'ici aussi promptement ; j'aurais voulu voir davantage les Indiens : je suis comme un affamé obligé de se lever de table et de renoncer à un dîner à peine commencé. J'aurais voulu, sans trop savoir pourquoi ni comment, connaître mieux ce pays, ses indigènes primitifs. Il n'y a pas ici de routes ni de moyens de transport comme dans les États cultivés ; ensuite, je ne peux pas rester davantage dans une famille qui, pour m'accueillir, a transféré son unique petit garçon et sa bonne dans une chambre sans feu ; il faut lui rendre celle qui est chaude ; les nuits deviennent froides. J'aspire après le Sud, et me sépare cependant avec peine de mon aimable et bonne hôtesse.

J'emporte une paire de mocassins pour tes petits pieds, et un porte-montre (travail indien) pour ma mère. Les ouvrages faits par les Indiennes sont ornés, quoiqu'elles manquent de goût et d'idée dans le dessin. Le rouge et autres jolies couleurs dominent dans leurs broderies, comme

dans leurs costumes des fêtes populaires. Le rouge paraît être la couleur favorite et chérie de tous les enfants de la nature.

Le jeune missionnaire presbytérien d'ici m'a donné quelques renseignements sur les rapports qui existent entre l'œuvre des missions et les Indiens ; ils m'ont présenté leur avenir sous un jour plus lumineux que je ne le présumais. Depuis qu'on a étudié la langue des principales tribus, et que l'Évangile a été traduit dans ces langues, le christianisme a pris un ascendant considérable sur les sauvages ; durant ces dernières années, les succès des missionnaires ont grandi considérablement tous les ans.

Lors du rapport fait en 1828 et qui donna une nouvelle animation, une nouvelle organisation à l'œuvre des missions, on ne comptait encore que trente et un missionnaires chez les Indiens, et l'œuvre n'avait qu'un revenu annuel de deux mille quatre cents dollars, destiné à l'enseignement.

Maintenant (1850), il y a cinq cent soixante-dix missionnaires (dont plus de la moitié sont des femmes) chez les Indiens, et le revenu se monte à soixante-dix-neuf mille dollars. A ces missionnaires se joignent quelques centaines de prédicateurs et d'aides pris parmi les indigènes convertis. Mille églises de toutes les communions chrétiennes ont été bâties, et le nombre des Indiens chrétiens est en ce moment de quarante mille cinq cent trente-sept. Une foule d'écoles ont surgi et surgissent tous les jours pour apprendre aux enfants indiens à lire, écrire, compter, et des métiers manuels. Les femmes indiennes se montrent plus

avides d'instruction que les enfants. Les garçons ont plus de facilité que les filles pour apprendre à lire et à écrire ; cependant on éprouve beaucoup de difficultés pour les habituer à l'ordre et à la ponctualité. C'est seulement après leur conversion religieuse qu'il est possible de donner aux Indiens la culture morale et matérielle ; auparavant, ils ne veulent rien apprendre. Le nombre des écoles est déjà de quatre à cinq cents, et les enfants qui les fréquentent, garçons et filles, se montent à trente mille. On a créé aussi des établissements d'un degré plus élevé pour filles et garçons. Des presses imprimant des livres en plus de trente dialectes différents ont été établies. Le missionnaire de Kaposia, M. Wiljamson, considère l'ignorance des Indiens comme le plus grand empêchement à leur civilisation. Les femmes sont plus accessibles à la lumière religieuse. Les hommes, surtout ceux des tribus guerrières, par exemple les Sioux, sont plus difficiles à conquérir, et ne veulent point prêter l'oreille à une doctrine si fortement contraire à ce qui constitue leur vertu et leur félicité païenne. Les progrès des missionnaires chez les Sioux sont donc insignifiants, et nuls chez les tribus sauvages établies entre le Minnesota et les montagnes Rocheuses ; mais ils ne tarderont pas à y pénétrer.

Je copie encore le rapport des missions presbytériennes américaines, d'où j'ai tiré les détails précédents :

« Déjà nos missionnaires sont répandus dans tous les États-Unis, à l'est du Mississipi. Ils ont franchi ce fleuve, commencé avec ardeur à propager le christianisme dans l'immense pays situé sur sa rive occidentale, depuis le golfe du Mexique jusqu'aux colonies anglaises au Nord, et même au delà. Ils ont parcouru ce continent en entier et commencé à fonder le royaume de Dieu dans le Nouveau-

Monde occidental. Quels sont, finalement, nos progrès ? Les voici : Les flèches de nos églises, le long des côtes atlantiques, sont éclairées par le soleil du matin ; en avançant dans le pays, il les éclaire pendant la journée entière ; et, quand il se couche, son dernier rayon repose encore sur celles qui se dressent sur les bords de l'océan Pacifique.

« Oui, nous avons fait quelque chose avec l'aide de Dieu, mais il nous en reste infiniment plus à faire pour remplir la mesure de nos devoirs ! »

Une petite bande d'hommes rouges est donc déjà entrée sur la terre dans le royaume du Christ. Lors même que parmi ces quarante mille Indiens entrés publiquement dans l'Église chrétienne, le quart, ou mille seulement, seraient de véritables chrétiens, cela suffirait pour un avenir infini. Dans les contrées où ces enfants rouges de Dieu prendront terre un jour, ils agiront d'une manière libératrice en faveur de leurs frères restés dans le domaine de l'ombre.

Le royaume et l'œuvre de la rédemption du Sauveur ne sont pas limités à ce temps, à cet espace si court ; ils sont éternels comme le royaume de Dieu.

Je sais que les missionnaires prêchent ici une autre doctrine, et je ne comprends pas comment ils peuvent faire ainsi des progrès et trouver le repos. Il faut qu'une lumière plus forte, plus puissante que leurs préceptes étroits, entre avec la parole de Jésus dans le cœur du païen et l'attire vers sa croix et sa couronne, du milieu des chasses et des danses sauvages qui l'occupent sur la terre. Je ne saurais comprendre autrement leur conversion.

Depuis que je suis ici, je vois tous les soirs le ciel de l'ouest éclairé par de grandes lueurs. Elles proviennent des

prairies auxquelles les Indiens mettent le feu pour contraindre le gibier à se réunir dans certains endroits, car c'est l'époque de leurs chasses. De cette manière, ils en tuent beaucoup, mais en même temps ils l'épuisent et tombent de plus en plus dans le besoin, qui les oblige d'aller davantage à l'ouest, vers le désert.

Mais de ce côté brillent tous les saints et la lumière : Saint-Pierre, Saint-Paul, Saint-Charles (colonie plus éloignée) Saint-Antony (où l'on a commencé à bâtir une ville), se sont établis dans le Mississipi septentrional, éclairé maintenant par les feux indiens, ils répandront sur les déserts le soleil du matin et la lumière de la lumière nouvelle.

LETTRE XXVIII.

Sur le Mississipi, le 25 octobre 1850.

Nous descendons maintenant le grand fleuve, « le *père des fleuves,* » entre des camps, des feux, des canots indiens. Sur la rive, des sauvages se tiennent debout ou courent en faisant entendre des clameurs ou plutôt des aboiements : des lieux de sépulture sont sur les hauteurs entre des îles parées de vignes. Je voudrais pouvoir retenir toutes ces scènes étranges, bizarres, mais nous passons rapidement en nous dirigeant vers le sud. Nous quittons le désert poétique, la région de l'enfance du Mississipi, pour nous diriger vers la civilisation. Le temps est doux, le so-

leil et les ombres jouent sur les montagnes, c'est une vie romantique pleine de poésie!

Le 26 octobre.

Soleil, mais froid. Les Indiens ont disparu ; nous avons passé la « Prairie du chien, » la pierre rouge, pierre idole indienne, et les tombes sous les arbres jaunis par l'automne. Les collines resplendissent d'une teinte brun doré, et sont jolies. Les ruines et les pyramides des temps primitifs s'élancent sombres et magnifiques au-dessus des forêts resplendissantes. A chaque coude du fleuve, point de vue nouveau et surprenant. Je le contemple, je lis Emerson et mène une vie de fête. Nous approchons des villes commencées sur les bords du Jowa.

Le 27 octobre.

De nouveau à Galena et parmi les mines de plomb pour une couple de jours. C'est dimanche, et j'arrive de l'église, où j'ai entendu un jeune pasteur presbytérien, M. Magoun, véritable disciple du Grand-Ouest! Pas de vues étroites de secte, mais un sentiment religieux aussi vaste que les prairies, aussi grand que la voûte céleste au-dessus d'elles, et l'espace nécessaire pour aspirer tous les vents frais du ciel.

Le texte du sermon était le rapport de la vie civilisée avec la religion;

L'importance d'une vraie philosophie dans la doctrine religieuse, afin de la mieux comprendre, de la mieux développer;

L'importance du développement matériel pour faire progresser l'explication de la vie spirituelle ;

La main directrice de Dieu la faisant naître dans la société, — et il y a été fait allusion avec chaleur.

On trouve dans Job : « Dieu dit à l'éclair : Pars! » et il est loin ;

Le télégraphe électrique est l'éclair de Dieu utilisé en faveur de l'homme;

La philosophie est la lumière de Dieu dans la raison éclairant les ténèbres de cette dernière et de l'Écriture : « Nous sommes arrivés au temps où une distinction métaphysique peut sauver une âme ; »

Enfin, l'union de la vie supérieure de la tête et du cœur, agissant dans toutes les sphères de l'existence, les expliquant dans l'église de mille années, tels furent les points principaux du sermon de ce jeune prêtre.

Une ardente et substantielle prière basée sur celle-ci, « que votre règne arrive, » le compléta. C'est l'une des plus larges, des plus vastes, des plus fraîches et des plus rafraîchissantes que j'aie jamais entendu prononcer du haut de la chaire.

La polémique contre le catholicisme fut son unique trait non occidental, car il appartient au Grand-Ouest de n'exclure aucune des formes de la vie divine. Que sont toutes les sociétés religieuses chrétiennes, sinon les bancs différents de la même église, les familles séparées du même groupe de race?

Il me semble que la vieille église des Puritains est celle qui développe et contient actuellement le plus de vie dans le Nouveau-Monde ; elle grandit et se propage, embrasse toute la vie terrestre et la baptise pour le royaume de Dieu.

Le 29 octobre.

Je suis parfaitement établie dans « l'hôtel Américain, » et ne veux pas, pour le peu de jours que je passerai ici, accepter l'offre amicale que m'a faite une charmante famille. Je jouis de ma liberté, de mes promenades solitaires sur les hauteurs pittoresques des environs pendant ces belles journées.

Hier, mon jeune pasteur à l'esprit large, M. Magoun, m'a conduite en voiture ainsi qu'une amie, sur une montagne (appelée, je crois, Pitol Knob), près du Mississipi, pour voir le coucher du soleil. Arrivés là, nous grimpâmes entre arbrisseaux et pierres, ce qui fut assez pénible; mais lorsque nous eûmes atteint le sommet, nous fûmes richement indemnisés de notre peine par la vue la plus océanique que le Grand-Ouest peut offrir. A travers ce champ infini, ondoyant, circulait le Mississipi ; on aurait dit une veine d'argent se prolongeant au loin à une distance sans limites ; au-dessus de tout cela reposaient le voile de l'été indien et sa paix inexprimable. Le soleil venait de se coucher, mais une lueur rose se répandait telle qu'une joyeuse bénédiction sur ce vaste et fertile pays. C'était d'une grandeur ravissante et qu'on ne peut décrire.

Je songeai à ce que j'éprouvais l'année dernière à la même époque à New-York; mon esprit s'était obscurci à Boston, j'avais la crainte de ne pouvoir continuer mon voyage jusqu'au bout, et maintenant, bien portante, l'esprit net, j'étais sur les montagnes du Mississipi, le Grand-Ouest ouvert devant moi, avec son riche avenir et la lumière du monde entier! Je rendis grâce à Dieu !

En retournant à Galena, notre voiture se brisa. M. Magoun sauta à terre, prit corde et couteau, se mit à travailler gaiement en disant : « Il faut que vous sachiez, mademoiselle Bremer, que dans l'Ouest le charronnage fait partie de notre théologie. »

Les émigrants sont obligés jusqu'à un certain point de passer par la vie de misère et de privavions des premiers pèlerins; ils ont besoin, pour réussir, du même courage, de la même persévérance.

Mais à présent, on passe plus promptement par les grades qu'auparavant. Les jolies et agréables demeures américaines avec verrand, arbres et jardins qui commencent à s'élever sur les collines des environs de la rivière de Fève, le prouvent. Les bons foyers, l'œuvre de l'amour chrétien, empiètent journellement sur le domaine et la vie du paganisme, je ne veux pas dire indien, mais des blancs.

Je m'embarquerai aujourd'hui sur le *Minnesota*, bon bateau à vapeur, pour descendre le Mississipi jusqu'à Saint-Louis. Je m'arrêterai peut-être en route dans la ville de Rock-Island pour visiter une colonie suédoise qui se trouve à quelques milles plus loin.

Parmi les souvenirs agréables qui me restent de Galena, j'emporte celui d'un banquier, M. H., qui m'a témoigné une bienveillance extrême, une bonté toute paternelle et fraternelle. Je penserai toujours à lui et à sa ville avec reconnaissance.

Tandis que dans les États du Nord on fait des assemblées, on s'agite contre le bill des esclaves, plusieurs des États du Sud, surtout celui des Palmettes et du Mississipi, poussent des cris de colère relativement aux droits blessés du Sud et menacent de se séparer de l'Union. Dans leurs journaux,

ces États se complimentent réciproquement et non pas d'une manière polie.

Le 2 novembre, sur le Mississipi.

Nous sommes devant Rock-Island. Quelques messieurs aimables et fort bien de la ville sont venus à bord tout à l'heure, pour me conduire à la colonie suédoise. Je suis fort reconnaissante de leur bonté et bienveillance; mais les nuits commençant à devenir froides, j'ai renoncé à cette course.

Le temps est humide, glacé. Le rivage est encore d'une nature montagneuse, cependant il s'abaisse et diminue de beauté. Les hauteurs ont l'air de surgir, sont parsemées dans les plaines qui descendent vers le fleuve. Des villes et des églises blanches brillent çà et là sur la rive. Nous sommes ici à l'embouchure de l'Illinois, dans le Mississipi. En face, sur l'autre bord, est l'État de Jowa, où l'on voit la blanche et jolie ville de Dawenport, nom de son fondateur; elle est redevable de sa célébrité à l'horrible assassinat de ce dernier, homme âgé. Il a été commis un dimanche matin par quatre jeunes gens qui voulaient lui voler son argent. Il n'y a pas longtemps que cet événement tragique est arrivé. D'autres du même genre ont été commis sur les bords du Mississipi.

Le 3 novembre.

Nous descendons le fleuve, mais lentement. Notre bateau à vapeur remorque deux grandes et pesantes barques ou

bateaux plats, chargés de plomb de Galena et attachés de chaque côté du nôtre. On dit que c'est un motif de sécurité. Dans le cas d'un accident, les passagers pourraient se sauver sur les bancs. Mais cela ralentit la marche, et pendant la nuit j'entends des bruits, des craquements singuliers ; on dirait que notre bateau gémit et soupire durant son pénible labeur. C'est désagréable à entendre et me paraît si dangereux que je me couche habillée, afin d'être prête à me montrer en public dans le cas d'une explosion. Ces accidents sont journaliers sur le Mississipi, et l'on entend souvent parler de malheurs arrivés tantôt sur les lacs, tantôt sur les rivières. Plusieurs passagers du bord ont des ceintures de sauvetage en caoutchouc afin de pouvoir flotter. Je n'en ai pas et suis ici sans connaissances ni amis pour me tendre la main au moment du danger. J'ignore comment cela se fait, mais l'idée d'avoir peur ne me vient pas. Je me borne seulement à être prête en cas de secousse.

Le capitaine est évidemment un général prudent. La seule chose qui m'a manqué sur son bateau, c'est du lait pour le café et le thé. Il ne faut pas songer à de la crème, on s'en procure difficilement dans ce pays. J'apprends à m'en passer dans le Sud et l'Ouest ; cependant je me plaignis un peu de cette privation hier au soir à table. Le colonel Baxter, assis en face de moi, dit : « Dans la guerre du Mexique, nous avons souvent passé des semaines sans goûter de lait ! » — « Vous aviez, répondis-je, la gloire pour vous consoler ; quelles privations ne supporterait-on pas pour elle? Mais ici, sur un bateau à vapeur, sans gloire et sans lait, c'est trop ! » On se mit à rire, et ce matin nous avons eu tous du lait pour le déjeuner. La plupart des domestiques sont nègres ; la femme de charge est une mulâ-

tresse, pas avenante ni de bonne humeur. Les passagers du pont supérieur ne sont pas nombreux, les deux tiers ont l'air gens d'affaires de la tête aux pieds.

Je vis beaucoup dans ma jolie petite chambre, ou bien je me promène dans la galerie qui la précède et m'amuse à voir le fleuve et ses rives. L'eau du Mississipi a encore sa couleur vert-jaune clair, mais il commence à se troubler. Des bateaux à vapeur à trois ponts, plus ou moins grands, avec deux cheminées, à haute pression, de temps à autre, en remontant le fleuve, passent à côté de nous en soufflant lourdement. De grands radeaux chargés de planches, sur lesquels les mariniers demeurent et font leur cuisine, descendent le fleuve avec des rames gigantesques. Des barques couvertes, des navires et des bateaux de toute espèce et grandeur se montrent sur le fleuve, qui s'élargit et s'anime de plus en plus, tout en continuant de couler avec un calme majestueux.

Nous avons l'État de Jowa à droite, l'Illinois à gauche. Les vues sont grandes et libres, de larges vallées s'ouvrent, les hauteurs s'abaissent. De longues pentes qui forment des prés moelleusement ondoyants descendent vers le fleuve. Dans le fond est la forêt. C'est joli, paraît fertile, mais peu cultivé. Nous sommes maintenant dans la région des céréales de la vallée du Mississipi, riche en toute espèce de grains, mais surtout en maïs.

Il y a, sur les deux rives du Mississipi, depuis le Minnesota jusqu'au golfe du Mexique, un collier de perles formé par des États. Sur le rivage oriental, le Visconsin, l'Illinois, le Kentucky, le Tennessée, le Mississipi et la Louisiane, car, ainsi que le Minnesota, elle s'étend sur les deux bords du Mississipi ; le Minnesota a son origine dans les hauteurs, et la Louisiane a son embouchure dans la mer.

Entre ces deux États, le Minnesota au nord, la Louisiane au sud, le Mississipi traverse diverses zones climatériques donnant des produits naturels différents. Le Minnesota a son hiver et ses arbres septentrionaux, la forêt primitive et les Indiens. Le Visconsin, l'Illinois, le Kentucky, le Tennessée à l'est; le Jowa, le Missouri et une partie de l'Arkansas à l'ouest, sont dans la zone tempérée. La culture et la civilisation y deviennent dominantes. Ces États, ainsi que leurs voisins de l'est, le Michigan, l'Indiana et l'Ohio, forment le grand grenier à blé de l'Amérique, et ce qu'on appelle la vallée du Mississipi. Au delà de celle-ci, à l'est, commencent les monts Alleghany et les États de l'Est; au delà des États du Mississipi, à l'ouest, le désert indien, le Nebraska et les montagnes Rocheuses. Le Tennessée, à l'est, et l'Arkansas, à l'ouest, forment la région du coton; la Louisiane, celle du sucre, du sud et de la vie de l'été.

L'Illinois et le Jowa sont encore des États libres; au sud de ceux-ci se trouvent les États à esclaves. Les États centraux du Mississipi se peuplent de plus en plus d'Allemands et d'Irlandais; plus au sud, il y a aussi des Français et des Espagnols; mais ils sont tous gouvernés par les lois et les coutumes anglo-normandes. Il en est de même des juifs, on en rencontre beaucoup en Amérique, surtout dans le pays de l'Ouest; ils jouissent des mêmes droits civils que les indigènes, et leur extérieur les distingue moins des autres qu'en Europe. A peine s'il m'est arrivé de penser ici : « Voilà un juif, » tant ils diffèrent peu des Américains au teint brun.

Voici maintenant Nauvoo, autrefois le siége principal des Mormons, et l'on voit, sur la colline, la splendide ruine d'un temple ancien et magnifique. Un de mes amis, qui a fait, il y a quelques années, le voyage du Mississipi, a pris

terre à Nauvoo peu de jours après la mort du prophète des Mormons, Joë-Smith, tué par le peuple de l'Illinois. Il a vu les habitants de la ville et des environs, vingt mille âmes, s'éloigner de leurs demeures en chantant des psaumes, et se diriger vers l'Ouest, vers le désert, pour chercher, au delà, la terre promise par leur prophète. Après une marche de trois mille milles anglais à travers un pays sauvage, au milieu de beaucoup de dangers, avec beaucoup de fatigue, de misères, ils arrivèrent au grand lac Salé. En peu d'années ils s'y sont agrandis et multipliés de telle sorte, qu'ils sont en bonne voie pour devenir un État puissant. La foi peut encore, aujourd'hui, transporter des montagnes, et, plus encore, de grandes villes. Nauvoo a été acheté par Cabet, le socialiste français, qui travaille de son mieux, dit-on, à y fonder une société « égalitaire. »

Dans le Grand-Ouest, sur les bords du grand fleuve, on voit des scènes et des peuples de bien des espèces, des Indiens et des Sgvatters, des Scandinaves aux mœurs douces, aux chants joyeux, des Mormons qui, proclamant, au nom du Christ et de son prophète, l'arrivée sur la terre d'un royaume de dix siècles, fondent dans le désert un État florissant et promettent un paradis nouveau. Là se trouvent des aventuriers désespérés, n'ayant foi qu'en Mammon, sans autres lois que celles du plus fort; qui jouent, assassinent, volent sans remords. Leur nombre et leurs exploits augmentent le long du Mississipi à mesure que l'on avance vers le Sud. Là se trouvent des géants ni bons ni mauvais, qui font cependant de grandes choses, uniquement par la force de leurs muscles, de leur volonté et le goût des entreprises. Là se trouvent des adorateurs de la liberté et des communistes, des propriétaires d'esclaves et des Nègres esclaves, des sociétés qui bâtissent par instinct comme

l'abeille et le castor, des hommes lucides, dirigeants, forts et pieux, qui savent ce qu'ils veulent et tiennent la civilisation dans leurs mains vigoureuses. Là se trouvent de grandes villes où se développent le plus grand luxe et les plus grands péchés de la civilisation, qui dressent des autels à Mammon et veulent prendre le monde entier à leur service. Là se trouvent aussi de petites sociétés qui font la conquête du pays par la puissance du principe de la paix et au nom du Prince de la paix. Marie-Child parle d'une société de ce genre dans l'Indiana ou l'Illinois. Cette narration est courte et si jolie, que je ne puis m'empêcher de la transcrire telle que je la trouve dans ses lettres de New-York.

« Les cadeaux les plus précieux qui ont été faits à mon âme durant son pèlerinage sur la terre, je les ai dus souvent à des personnes pauvres sous le rapport de l'argent et de la science. Parmi celles-ci, je me souviens surtout d'un artisan sans instruction qui travaillait rudement. Il faisait partie de trente à quarante individus de la Nouvelle-Angleterre, qui étaient allés s'établir dans les déserts de l'Ouest. La plupart étaient voisins et avaient été engagés à se réunir par la conformité de leur manière de penser sur divers sujets. Ils avaient contracté l'habitude, depuis quelques années, d'aller de temps en temps les uns chez les autres pour causer, dans la simplicité de leur cœur, sur leurs devoirs envers Dieu et leur prochain. L'Évangile était leur bibliothèque et leur clergé. Il n'y avait pas alors de société pour l'abolition de l'esclavage, mais instruits comme ils l'étaient par le livre divin, ils n'avaient pas besoin d'intermédiaire pour savoir que réduire des hommes à l'esclavage, c'était pécher.

« Riche en culture spirituelle, la petite bande se mit en

route pour le pays lointain ; son foyer intérieur était un jardin florissant, et elle établit son foyer extérieur dans le désert. Ses membres étant laborieux, modérés, toutes choses prospérèrent entre leurs mains. Mais les loups pénétrèrent bientôt dans leurs enclos sous forme d'aventuriers sans principes, qui mettaient leur foi dans la violence et la ruse, et agissaient suivant leur croyance. La petite colonie de chrétiens pratiques s'éleva contre leurs actes, fit des représentations pleines de douceur, et ne cessa de répondre au mal par une bienveillance soutenue. Ils allèrent plus loin encore et dirent : « Vous pouvez nous faire tout le mal que vous voudrez, nous n'y répondrons qu'en vous faisant du bien. » Des hommes de loi vinrent dans le voisinage, ils offrirent de pacifier les différends; les chrétiens pratiques leur répondirent : « Nous n'avons pas besoin de vous. Comme voisins, vous serez les bienvenus. Pour nous, votre profession n'existe plus. » — « Que feriez-vous si les méchants brûlaient vos granges et volaient votre récolte ? » — « Nous rendrions le bien pour le mal. Nous croyons que cette vérité est la plus haute, et par conséquent le meilleur moyen à employer contre les méchants. » Quand ceux-ci entendirent ce langage, croyant que c'était une plaisanterie, ils dirent et firent maintes choses irritantes qui leur paraissaient spirituelles. La clôture fut enlevée pendant la nuit ; on lâcha les vaches dans les champs de blé. Les chrétiens réparèrent le dégât de leur mieux, mirent les vaches dans la grange et les ramenèrent le soir dans l'étable en disant avec douceur : « Voisin, vos vaches sont venues dans nos champs. Nous les avons bien nourries pendant le jour, mais nous n'avons pas voulu les garder durant la nuit, parce que vos enfants auraient pu manquer de lait. »

« Si ce tour était une plaisanterie, ceux qui l'avaient in-

venté n'eurent pas le cœur d'en rire. Peu après, il se fit un changement sensible chez ces fâcheux voisins. Ils cessèrent de couper la queue des chevaux et de casser les pattes des poules. « Bell, dit un petit garçon à son camarade, ne lance pas cette pierre. Lorsque la semaine dernière j'ai tué un de leurs poulets, ils l'ont envoyé à ma mère, parce qu'ils ont pensé que du bouillon de poulet pourrait faire du bien à la pauvre Mary. » C'est ainsi que le mal a été vaincu par le bien, car il ne resta plus dans le voisinage une personne capable de faire du tort à ces braves gens.

« Les années se succédèrent, les chrétiens pratiques eurent des biens temporels en plus grande quantité que leurs voisins, et n'en étaient pas moins aimés de tous. Les hommes de loi ne gagnaient rien avec eux. Le sergent à cheval balbutia et fit des excuses, lorsqu'il vint leur prendre, pour acquitter la taxe de guerre, ce qu'ils avaient gagné par un si rude travail. Ils répondirent avec douceur : « Vous avez un vilain état, mon ami. Regardez-le au flambeau de la conscience, et voyez s'il n'en est pas ainsi. » Tandis qu'ils ne payaient pas volontiers de pareils impôts, ils étaient généreux jusqu'au superflu, quand il s'agissait d'un but utile et bienfaisant.

« Vers la fin de la dixième année, le gouvernement annonça la vente aux enchères des terres sur lesquelles nos chrétiens pratiques avaient bâti leurs fermes. D'après la coutume, les défricheurs du sol ont le droit de faire la première offre et d'acquérir au prix du gouvernement, c'est-à-dire un dollar et quart l'arpent. Mais à cette époque la fièvre de la spéculation sur les terres avait augmenté considérablement. Des aventuriers de toutes les parties du pays accoururent par bandes à cette vente, et des capitalistes de Baltimore, de Philadelphie, de New-York, de Bos-

ton, envoyèrent des agents pour acheter les métairies de l'Ouest. Personne ne croyait que l'usage et la justice seraient observés.

« La vente du premier jour prouva que la spéculation atteignait les limites de la folie. On achetait des terres à raison de dix-sept, vingt-cinq et trente dollars l'arpent. La colonie chrétienne avait donc peu d'espoir de conserver ses fermes. Étant les premiers, ses membres avaient choisi la meilleure terre, et, grâce à une industrie persévérante, elle avait atteint un haut degré de culture. Sa mise à prix étant beaucoup plus élevée que celle des arpents déjà vendus à des taux si exorbitants, les chrétiens pratiques s'étaient préparés à s'enfoncer davantage dans le désert et à recommencer leur vie.

« Mais le matin où leur lot devait être mis en vente, ils s'aperçurent avec une surprise reconnaissante que leurs voisins parcouraient tous les groupes en suppliant chacun de ne pas enchérir sur ses terres, en représentant que « ces gens y avaient travaillé rudement pendant dix ans ; que, durant cette période, ils n'avaient nui à personne, pas même aux animaux ; qu'ils avaient toujours été prêts à rendre le bien pour le mal ; qu'ils étaient une bénédiction pour le pays. Il y aurait donc péché et honte de faire des offres après eux et de ne pas leur laisser ces terres au prix du gouvernement.

« Lorsque la vente commença, les chrétiens pratiques offrirent un dollar et quart, en se proposant d'augmenter leur mise si cela devenait nécessaire. Mais dans cette bande de spéculateurs égoïstes et sauvages, il ne se trouva pas un seul individu qui osât enchérir. Ces bonnes terres furent donc adjugées aux colons sans opposition.

« J'écoutais avec ravissement le défricheur du désert

tandis qu'il développait sa philosophie de l'amour public.
« — Que feriez-vous, lui demandai-je, si un vagabond paresseux et voleur venait parmi vous et prenait la résolution d'y rester sans vouloir travailler? — Nous lui donnerions à manger quand il aurait faim, un gîte s'il avait froid, et nous le traiterions toujours comme un frère. — Cette manière d'agir ne pourrait elle pas attirer un plus grand nombre de ces caractères-là au milieu de vous? Comment feriez-vous pour ne pas en être surchargés? — Ces gens changeraient ou ne resteraient point au milieu de nous. Jamais nous ne leur dirions une parole fâchée, et nous leur donnerions toujours ce dont ils auraient besoin; en même temps nous les regarderions avec une profonde mélancolie, comme s'il s'agissait d'un frère criminel mais chéri, ce qui serait plus dur à supporter pour une âme humaine que des coups de fouet et la prison. Ces hommes changeraient, leur cœur se ramollirait, ou bien ils s'en iraient. Neuf sur dix, je crois, se corrigeraient. »

Marie Child ajoute :

« L'économie politique la plus sage se trouve dans les préceptes du Christ. »

Et ces paroles me revinrent à l'esprit : « Bienheureux les pacifiques, car ils posséderont la terre. »

Si je cherche quel est, dans ce moment, l'élément dominant depuis les États du Mississipi jusqu'en Californie, il sera évident pour moi que c'est la puissance et l'autorité des *pacifiques*.

Sur le Mississipi (près des Rapides), le 5 novembre.

Nous ne bougeons pas depuis plusieurs heures. Il y a dans cet endroit du fleuve un fond de roches saillantes, et,

l'eau étant basse, la navigation devient dangereuse ; on attend que le vent soit complètement tombé, afin de pouvoir bien distinguer la place où le courant se plisse par le fond. L'air est déjà si calme dans ce moment, que je ne puis me figurer qu'il le sera encore davantage. Le Mississipi brille comme un miroir au soleil ; il est seulement sillonné çà et là par le courant. Nous avons maintenant une chaleur d'été, et je m'impatiente de rester immobile à l'ardeur du soleil. En voyant qu'on ne débarrasse pas le Mississipi, qu'on lui laisse un pareil fond, cause d'un temps d'arrêt sur ce grand fleuve, où naviguent des milliers d'embarcations, on est forcé de reconnaître que le gouvernement des États-Unis a..... ses défauts. On n'est pas d'accord pour savoir si c'est le gouvernement fédéral, ou l'État riverain, qui doit exécuter ce travail ; on ne s'en occupe pas, au grand détriment de la navigation.

J'ai fait la connaissance à bord de deux habitants du Connecticut (vigoureux et solides Yankee) et de la fille de l'un d'eux, charmante jeune personne de vingt ans, fraîche de corps et d'âme comme un bouton de fleur, et un véritable exemplaire de luxe des filles de la Nouvelle-Angleterre. Nous avons aussi à bord une couple de géantes, et j'ai été particulièrement amusée par le conflit qui s'est élevé entre la génération sauvage et la génération civilisée, en la personne de l'une de ces géantes et de ma jolie fleur de la Nouvelle-Angleterre. La géante, en robe gris-acier, avec figure grise, revêche, roide et d'âge moyen, se tenait dans le salon des femmes et fumait une pipe d'écume de mer lorsque nous y entrâmes au sortir de table. Elle était assise au milieu de la pièce, soufflait la fumée avec force et paraissait capable de braver le monde entier. Les femmes la regardèrent, se regardèrent entre elles, se tu-

rent et souffrirent un moment ; mais, la fumée devenant insupportable, on se disait bas qu'il fallait faire quelque chose pour en finir de cette infraction au règlement. La femme de charge fut appelée par mademoiselle S... « Il faut que vous disiez à cette dame qu'il n'est pas permis de fumer ici.

« — Je l'ai déjà fait, mademoiselle, mais elle ne s'en inquiète pas ; il est inutile de lui en parler. »

On attendit encore un moment pour voir si la géante ne s'apercevrait pas du mécontentement silencieux, mais évident, qui régnait autour d'elle ; mais non, elle restait assise et remplissait le salon de fumée.

Mademoiselle S... prit courage, s'avança vers la fumeuse et lui dit d'une manière aussi polie que digne :

« J'ignore si vous avez remarqué que votre chambre a une porte qui s'ouvre sur la galerie... Il serait beaucoup plus agréable, pour vous comme pour nous, si vous alliez y fumer votre pipe.

— Je préfère la fumer ici.

— Mais c'est défendu.

— Aux hommes, et non pas aux femmes.

— Il est *défendu de fumer ici*, pour vous comme pour tout le monde, et je suis obligée de vous prier d'y renoncer au nom de toutes les femmes qui se trouvent ici. »

Ces paroles furent prononcées avec tant de gravité et de grâce, que la géante en parut frappée.

« Eh bien, attendez un peu, dit-elle en grommelant, et, après avoir tiré vivement quelques bouffées de tabac pour nous donner une correction, elle se leva et passa dans sa chambre. La civilisation avait remporté la victoire sur la barbarie : les géants avaient été vaincus par les dieux.

Nous allons continuer le voyage, non pas sur l'eau, mais

par terre. Notre bateau, pesamment chargé, ne peut passer sur ce bas-fond. On est obligé de l'alléger, et les passagers sont forcés de faire, en voiture, quinze à seize milles sur le territoire de Jowa, jusqu'à une petite ville où ils pourront prendre un autre bateau pour continuer leur navigation. Mes nouveaux amis du Connecticut me prennent sous leur protection.

Saint-Louis (Missouri), le 8 novembre.

Me voici à Saint-Louis, sur la rive occidentale du Missisipi, et indécise si j'irai ou non à une soirée de noces à laquelle je suis invitée, pour voir une fort jolie fiancée et la crème de la société de cette ville, la seconde après la Nouvelle-Orléans. Le fiancé, que j'ai vu (ainsi que la mère de la future) aujourd'hui dans la matinée, est un Floridien et un planteur excessivement riche, tout à fait comme il faut, — et joli homme. — La mère de la future est une ancienne beauté, polie, mais artificielle, de cinquante et quelques années, cou et bras nus, fardée, parfumée, maniérée, avec éventail, et possédant la politesse française. Ils m'ont invité pour la soirée. Une connaissance aimable de Downing, et pour lequel j'avais une lettre, le sénateur Allén, veut aussi que sa femme m'y conduise. Mais..... mais je suis enrhumée du cerveau ; je me sens vieille pour de pareilles fêtes, dans lesquelles on m'assassine presque de questions ; ainsi, plus le moment de m'habiller approche, plus il me semble évident que je resterai paisiblement dans ma chambre. Je vois volontiers de jolies femmes, de jolies toilettes ; je ne manquerai pas de descriptions à cet égard, et j'ai vu assez de beau monde dans les grandes

villes orientales pour me représenter celui des villes de l'Ouest.

Je suis maintenant dans un hôtel, mais j'irai probablement, demain ou après-demain, demeurer chez le sénateur Allén à une petite distance de la ville.

Je suis arrivée ici hier avec mes amis du Connecticut. La course à travers les prairies de Jowa, dans une voiture à demi ouverte, a été des plus agréables. Le temps est chaud comme en été, et le soleil luit sur des champs fertiles qui s'étendent au loin, bien loin. On dit que les trois quarts du sol de Jowa se composent de prairies ondoyantes. Le pays ne paraît pas cultivé, mais joli, c'est un immense pâturage ; la nature autour du Mississipi est lumineuse. Nous sommes arrivés après-midi dans la petite ville de Keokuk, située sur un banc du fleuve. Nous avons fait un bon dîner, dont la soupe était du thé, comme c'est l'usage dans les auberges de l'Ouest. Le bateau sur lequel nous continuerons notre voyage ne devant arriver que tard dans la soirée, je suis allée seule faire une promenade de découverte. Laissant derrière moi la jeune Keokuk, j'ai suivi un sentier qui longeait le fleuve. Le soleil se couchait et deux nuages, rouge clair et pourpre, couvraient le ciel à l'ouest. L'air était doux et calme, la scène vaste, lumineuse et paisible ; c'était une idylle de grand style.

Sur le rivage on voyait, à de courtes distances les unes des autres, de jolies petites maisons en planches, avec des proportions pleines de goût ; elles avaient ce quelque chose de convenable, de commode, qui distingue les travaux américains, se ressemblaient et paraissaient être des habitations de travailleurs. La plupart des portes étant ouvertes, probablement pour laisser entrer le doux vent du soir,

je profitai de l'occasion pour y jeter un coup d'œil et me trouvai bientôt en conversation avec quelques maîtresses de maison. Comme je l'avais pensé, c'étaient des travailleurs occupés en ville qui avaient ici leurs demeures champêtres. Aucun luxe ne régnait dans ces maisonnettes; mais tout y était propre, rangé, orné, et d'un calme férié, depuis la mère de famille jusqu'aux meubles de la maison, et faisait du bien à voir; j'ajouterai que c'était dimanche soir, et que la paix du sabbat reposait dans ces demeures comme dans la contrée.

Quand je revins chez moi, il commençait à faire nuit. Dans l'intervalle, le bruit s'étant répandu en ville qu'on pourrait voir dans cette auberge une sorte d'animal scandinave, on l'invita à se montrer.

Je descendis donc au salon, où je trouvai beaucoup de monde; la foule augmenta tellement qu'il en résulta une véritable confusion; il me fallut donner des poignées de main à de bien singulières figures, mais on en voit souvent de pareilles dans l'Ouest. Les hommes, travaillant rudement, sont négligés dans leur toilette, et ne se donnent pas le temps de la soigner; mais cet extérieur n'est pas une enseigne vraie de ce qu'il y a en eux. Je m'en suis encore aperçue cette fois-ci. Une petite bande de gens raffinés, je veux dire des messieurs et des dames plus civilisés et mieux habillés, — l'aristocratie de Keokuk, — avec laquelle j'ai fait une connaissance plus intime, m'a causé une joie sincère. N'étant pas contenue de ma nature, la franchise, la rondeur des Américains et leurs manières amicales me plaisent. On fait aisément connaissance avec eux, et l'on voit de suite si on se convient ou non.

Nous montâmes à bord, entre dix et onze heures du soir; le lendemain matin nous étions sur le Missouri, qui se

précipite dans le Mississipi, à environ dix-huit milles au nord de Saint-Louis, avec une telle impétuosité, une telle masse d'eau, que ce dernier change complétement de caractère ; son calme et sa couleur n'existent plus, il coule en avant, inquiet, troublé ; des troncs, des arbres, toutes sortes d'objets pouvant flotter, s'avancent en tourbillonnant sur ses flots, amenés par le Missouri, qui, dans sa course torrentielle d'au delà de trois mille milles à travers le désert, entraîne avec lui tout ce qu'il rencontre sur sa route. Le Missouri est une sorte de Xantippe, mais le Mississipi n'est pas un Socrate, il se laisse trop fortement émouvoir par sa méchante femme.

Au-dessus de Saint-Louis, de jeunes garçons ramaient dans de petites barques et cherchaient à repêcher les planches et les branches d'arbres qui flottaient.

Le premier aspect de Saint-Louis est fort singulier. La ville paraît bloquée, du côté du fleuve, par une grande quantité d'animaux, ressemblant à une espèce d'ours blanc colossal. Ce sont des bateaux à vapeur à trois ponts et peints en blanc amarrés contre le rivage l'un près de l'autre au nombre de plus de cent. Des flammes, portant des noms de toutes les parties de la terre, voltigeaient au vent. Chaque bateau à vapeur du Mississipi a deux cheminées qui soufflent bruyamment sous la « haute pression. » Quand nous atteignîmes Saint-Louis, il faisait une véritable chaleur d'été, et plusieurs arbres des rues avaient encore des feuilles. Je retrouve ici les beaux acacias, l'ailantus et les sycomores.

Le 7 novembre.

A peine arrivée, j'ai été obligée de me coucher par suite d'une migraine. Mademoiselle S... m'a soignée comme une sœur aurait pu le faire. Bientôt remise, je suis allée faire une visite du matin chez les fiancés, ils demeurent dans cet hôtel. La pièce dans laquelle se trouvait la jeune personne était assombrie et faiblement éclairée par le feu. La fiancée est grande, svelte, trop maigre, du reste jolie; elle a un teint florissant, tout en ressemblant à une fleur de serre chaude, peu en état de supporter l'air libre. Ses doigts effilés jouaient avec de petits objets précieux attachés à une chaîne en or qui descendait du cou jusqu'à la taille. Son costume était riche et du meilleur goût ; on aurait dit un objet de luxe plutôt qu'une future maîtresse de maison. La faible clarté, la chaleur du feu, les parfums, tout ce qui entourait cette jeune personne annonçait de la mollesse. Le fiancé paraissait très-épris de sa future, qu'il devait conduire d'abord à Cincinnati, puis vers la Floride et son été éternel. On m'offrit du gâteau et du vin doux.

Lorsque je sortis de cette chambre parfumée et de son demi-jour, je trouvai un ciel bleu, un air d'été, du soleil, et j'entendis gazouiller les oiseaux dans les arbres qui murmuraient. C'était ravissant. « Ah ! pensais-je, voilà un autre spectacle. » Elle n'est pas bonne, pas naturelle, la vie de crépuscule que mènent beaucoup de femmes dans ce pays. Près du feu pendant toute l'année, et assises dans de commodes chaises berçantes, cette vie d'oisiveté les sépare de l'air extérieur frais et fortifiant. On doit attribuer en grande partie la faiblesse physique des femmes d'ici

à la mollesse de leur éducation. C'est une espèce de vie de harem, avec cette différence que, contrairement aux femmes de l'Orient, celles de ce pays sont considérées comme des souveraines dont les hommes sont les sujets. Mais ce genre de vie tend à enchaîner leur développement, à les détourner de leur noble et haute mission. Les harems de l'Occident, non moins que ceux de l'Orient, ravalent la vie et la conscience de la femme.

En sortant de ma visite chez la fiancée, je suis allée visiter les asiles et les fondations pieuses catholiques dirigées par des religieuses. C'était une autre face du développement féminin que je voyais ici. Dans deux grands asiles pour les orphelins de père et de mère pauvres, dans un établissement pour les femmes repenties (l'asile du Bon-Pasteur), dans les hôpitaux, j'ai vu des femmes se donnant le nom de « sœurs », vivre d'une grande et sainte vie, en mères des pauvres petits orphelins, et en sœurs gardiennes de leurs semblables déchues et souffrantes. C'était un spectacle édifiant et fortifiant.

Je dois le dire; les catholiques de l'Ouest me semblent marcher en avant des protestants, relativement à l'imitation vivante du Christ, en fait de bonnes œuvres. L'Église catholique du Nouveau-Monde a une vie nouvelle. Elle a jeté loin d'elle le vieux manteau de l'intolérance, du fanatisme, et se présente riche en miséricorde.

Les couvents sur la terre nouvelle ont un esprit nouveau, dégagé de toute insignifiance de la vie, et sont actifs sous le rapport de la charité. Les monastères ont ici de grandes salles claires et non pas de tristes cellules, rien de sombre ni de mystérieux. Tout est calculé de manière à donner un espace libre à la lumière, à la vie. Qu'elles m'ont paru jolies ces sœurs religieuses avec leur noble et digne cos-

tume, leur paisible et fraîche personne, leur activité! Elles m'ont semblé plus jolies, mieux portantes, plus heureuses que la plupart des femmes du monde que j'ai vues. J'ajoute, que leur habit et surtout leur coiffure sont remplis de goût et vont à ravir malgré leur simplicité; j'en ai joui. Je ne sais pourquoi la beauté et la piété ne pourraient pas vivre ensemble. Les épouvantables chapeaux ou abat-jour dont se servent les sœurs de la Miséricorde de Savannah me repousseraient de leur hôpital, si j'étais malade. Mais, en regardant les sœurs d'ici, un malade ne manquerait pas de se rétablir.

« Les couvents, me dit notre célèbre historien Geijer peu de temps avant sa mort, les couvents doivent nécessairement être rétablis, non pas sous leur ancienne forme, mais comme réunion libre d'hommes ou de femmes, pour exercer des œuvres de charité. »

Je les vois venir ici, et ils ne manqueront pas de se montrer dans l'Église évangélique. La création des établissements de diaconesses, en Europe, en est le commencement.

Le nombre supérieur des femmes, dans toutes les contrées de la terre, indique une vue de Dieu à leur égard, et l'on devrait y faire plus attention. L'espèce humaine a besoin de mères et de sœurs spirituelles. Les femmes acquerront, par leur réunion en communauté religieuse, une force qu'elles ne peuvent pas avoir isolément pour mettre à exécution les bonnes œuvres qu'elles projettent. Comme fiancées et servantes du Seigneur, elles ont une vie plus haute, une intelligence, un pouvoir plus grand. Je laisse à qui de droit de décider si les réunions d'hommes sont autant appelées de Dieu et aussi naturelles que celles des femmes; je ne le crois pas. Les hommes me paraissent

destinés à une activité d'un autre genre, quoique dans un but proche parent du premier.

Hier et avant-hier soir j'ai fait mes voyages de découvertes solitaires dans et hors la ville.

Saint-Louis, situé sur des terrasses onduleuses assez élevées, au-dessus du Mississipi, a tout l'air de devenir une ville immense. Elle a commencé à bâtir ses faubourgs dans des endroits fort éloignés les uns des autres; mais des routes (et aussi des chemins de fer), des rues, sont déjà tracées. Ces constructions pour faubourgs sont ordinairement placées sur des hauteurs avec vues magnifiques sur le fleuve et la contrée. D'épaisses colonnes, noires comme charbon, tourbillonnent dans l'air et annoncent le développement de la vie industrielle. C'était joli à voir sur le ciel doré du soir; mais ces colonnes de fumée font tomber sur la ville une pluie de suie et de cendres qui n'est pas agréable. On construit, dans Saint-Louis, et côte à côte, de vastes magasins de marchandises, d'immenses boutiques pour la vente, et des maisons de commerce. La position de cette ville, près de l'embouchure du Missouri dans le Mississipi, son trafic par le premier avec tout le grand Ouest, et par le second avec les États du nord, du sud et de l'est de l'Union, lui offre les moyens d'acquérir un accroissement presque sans bornes. La probabilité d'un chemin de fer allant d'ici à l'océan Pacifique, entreprise poussée énergiquement par une foule d'hommes actifs de l'Ouest, augmente l'importance de la ville. Aussi, le nombre des émigrants, surtout Allemands, augmente-t-il chaque année.

Saint-Louis avait, en 1845, une population de trente-cinq mille âmes, et, en 1849, presque le double. L'État du Missouri a maintenant deux millions d'habitants, et ne compte que trente années d'existence comme État.

En errant au crépuscule dans les rues de la ville, j'ai aperçu diverses figures humaines et d'animaux qui ne m'ont pas réjouie. J'en avais vu de pareilles à New-York, c'est-à-dire des hommes à l'extérieur moitié sauvage, moitié misérable, de pauvres chevaux épuisés par le travail!... J'ai remarqué une foule d'enseignes de médecins; il s'en trouve à chaque troisième ou cinquième maison. Hélas! que peuvent opérer ici leurs médicaments? Je retournai à mon hôtel avec mélancolie et chargée de lourdes pensées.

Parmi les personnes qui sont venues me voir il s'en trouve plusieurs qui sont membres de ce qu'on appelle la « nouvelle Église » c'est-à-dire des Swedenborgiens; ils croyaient que j'en faisais partie. Je les ai détrompés; car je trouve dans la vieille Église, et les développements qui lui ont été donnés dans ces derniers temps par les grands penseurs germaniques et scandinaves, une vie plus riche, plus divine. La doctrine de correspondance de Swedenborg est, dans sa base, la foi et la doctrine de tous les peuples méditatifs, depuis les Egyptiens jusqu'aux Scandinaves; mais l'application qu'il en fait ne me semble pas assez large ni assez spirituelle.

On trouve des Swedenborgiens dans toute l'Amérique. Ce qui paraît leur convenir le mieux c'est la doctrine de la divinité du Christ et celle de la ressemblance du monde céleste ou spirituel avec le monde terrestre : la proximité du premier. Dans les cimetières on trouve souvent des pierres tumulaires en marbre blanc portant cette jolie

inscription : « Il (ou elle) est entré dans le monde spirituel tel ou tel jour.

C'est joli et juste, et je dis avec Tholuk : « Pourquoi disons-nous que notre ami est *mort?* C'est un mot si pesant, tellement mort et dépourvu de signification! Dites que notre ami s'est éloigné, qu'il nous a quittés pour un peu de temps. C'est plus vrai et meilleur. »

Chrystal-Springs, le 10 novembre.

Je suis maintenant dans le joli foyer et au milieu de l'amicale famille du sénateur Allén. Une jeune et jolie sœur du maître de la maison m'a cédé sa chambre, qui a une belle vue sur le Mississipi et la vallée du Missouri. Le beau temps s'est métamorphosé en froid et en brouillards d'automne, de sorte que je ne vois rien de cette magnificence, l'air est tellement épais! Mais de pareils jours sont rares dans l'Amérique, si riche de soleil, et celui-ci ne manquera pas de se frayer bientôt une route. M. Allén a compté les jours de soleil qu'il a fait pendant trois ans et a trouvé qu'ils se montaient à environ trois cent quinze par année, les autres ont été des jours d'orage, et le plus petit nombre des jours de pluie.

Le sénateur Allén est un homme jeune, instruit et intéressant à entendre; il connaît tout ce qui se rapporte à l'État dont il est maintenant le sénateur, et travaille activement à son développement. C'est ainsi que, l'été dernier, il n'a pas fait moins de cinq cents discours de cir-

constance (1), en voyageant dans l'État du Missouri, pour provoquer l'établissement du chemin de fer entre Saint-Louis et l'océan Pacifique, en passant par le Missouri, et engageant chacun à prendre des actions. Il a réussi en grande partie ; Saint-Louis seul a souscrit pour deux millions de dollars. Pour créer cette route il faudra faire sauter les murailles solides des montagnes Rocheuses ; mais qu'est-ce que cela pour les Américains ?

Saint-Louis a été fondé par de riches négociants. Des marchands de pelleteries et des prêtres catholiques ont été les premiers à parcourir les déserts de l'Ouest, en se proposant de conquérir les uns des richesses, les autres des âmes. Le commerce et la religion sont encore, dans ce moment, les pionniers de la civilisation dans l'Ouest. La vente des lots de terre est, pour le moment, l'une des branches les plus importantes de spéculation et de commerce à Saint-Louis et dans les alentours. Les émigrants ont acheté de la terre à un dollar et quart l'arpent ; ils la vendent maintenant au prix de plusieurs mille dollars le pied carré. Ce que j'ai entendu dire relativement à l'exagération de ces prix me semble presque fabuleux. Ce qu'il y a de certain, c'est que des personnes font maintenant une grande fortune rien qu'en vendant leurs lots de terre. Un Allemand, autrefois pauvre, vient de vendre le sien et

(1) On donne ce nom aux discours prononcés avec l'intention d'agiter, de pousser certaines affaires, par des hommes spéciaux, qui font, dans ce but, des voyages, provoquent des assemblées par-ci, par-là, dans les champs ou les forêts, montent sur des souches ou autres tribunes improvisées, et parlent de là au peuple. Plus c'est fort et mieux vaut. Les discours brefs, mais fortement poivrés et piquants, produisent ici le plus grand effet. Les discours et les orateurs de circonstance font partie des scènes caractéristiques de l'Ouest. (*Note de l'Auteur.*)

va retourner dans sa patrie avec une fortune de cent mille dollars.

M. Allén, l'un des hommes du grand Ouest qui se sont faits eux-mêmes, a commencé sa carrière à treize ans, par la publication d'un Penny-Magazine ; il est maintenant propriétaire foncier et vend aussi des portions de terrain pour des sommes considérables. Comme Downing (avec lequel il a extérieurement quelque ressemblance), il est homme pratique et poétique.

Il y a dans Saint-Louis une foule d'Allemands; la danse et la musique font partie de leurs réunions. Il y a aussi des Français et des Espagnols. Dans les hôtels la table est servie à la française, sous le rapport des mets et des vins. Comme dans tous les États-Unis, les Irlandais forment la population des manœuvres et la plus grande partie des domestiques. Il y a aussi des esclaves nègres.

Malgré le développement du commerce de Saint-Louis, il est fort difficile et presque impossible, pour un émigrant, de trouver une place dans les comptoirs des marchands. Mais si l'émigrant veut, au contraire, se charger de travaux grossiers, être garçon meunier, ouvrier dans les fabriques, il sera employé sur-le-champ et recevra un bon salaire. En étant économe, il aura bientôt gagné les moyens d'entreprendre quelque chose de mieux dans les affaires. Sa perspective est encore meilleure s'il sait un métier quelconque; il devient alors promptement l'artisan de sa fortune.

Le 11 novembre.

L'été et le soleil sont revenus ainsi que la magnifique vue sur le Mississipi et la vaste contrée d'alentour. Le ciel est

bleu pâle, la terre vert clair, tout baigne dans la lumière. Je me suis promenée à pied sur les hauteurs des environs avec ma jeune amie, et en voiture avec M. Allén. Ce qui m'a le plus frappée dans l'Ouest, c'est l'étendue, la largeur du paysage et des perspectives; ils ont produit sur moi une impression particulièrement joyeuse et grande. Je suis obligée de sourire malgré moi, j'étends les bras et veux m'enlever, je trouve sot et singulier de ne pouvoir le faire. M. Allén m'a montré dans les environs de Saint-Louis les endroits où les habitants riches de la ville construisent leurs maisons de campagne. Il y a déjà sur les hauteurs peu élevées (ce sont seulement des terrasses ou des plateaux) et dans les vallons des rues entières formées par des groupes de jolies villas, dont bon nombre sont assez splendides, entourées d'arbres, de fleurs, de vignes et autres plantes de ce genre. Avec quelle rapidité et quelle animation on grandit ici! Mais la mauvaise herbe ne croît-elle pas en même temps que le blé? J'espère encore, mais j'ai perdu la foi dans l'empire de mille ans du grand Ouest.

L'État du Missouri paraît être l'un des plus riches de l'Union sous le rapport des beautés et des ressources naturelles; il est l'un des plus grands quant à l'étendue. On parle de sa partie septentrionale comme du jardin naturel de l'Ouest. Il a aussi dans ses parties occidentales de hautes montagnes, d'abondantes mines de métaux, de grandes forêts et de vastes prairies. Au midi, vers l'Arkansas, sont des marais et des étangs. A l'est on trouve le territoire indien, dont la population a adopté le christianisme et la civilisation. Je crois que ce territoire indien est, à l'égard du gouvernement des États-Unis, dans les mêmes rapports que les autres, tandis qu'il passe ses grades et se prépare à

entrer un jour comme État indien indépendant dans la confédération des États-Unis.

Le Missouri est un État à esclaves, mais il paraît conserver cette institution par bravade plutôt que par conviction de sa nécessité, car il n'a pas de produits que les blancs ne puissent cultiver, et son climat n'appartient pas à la zone brûlante du Sud. Aussi vend-il activement ses esclaves dans le Sud.

« Es-tu chrétienne? demandai-je à une jeune et jolie mulâtresse qui me sert ici.

— Non, mame.

— Tu es baptisée; tu as reçu une instruction chrétienne?

— Oui, mame. J'ai pour marraine une négresse fort dévote; elle m'a instruite.

— Est-ce que tu ne crois pas ce qu'elle t'a dit du Christ?

— Si fait, mame; mais je ne le *sens* pas ici. » Et elle posa la main sur son cœur.

« Où as-tu été élevée?

— Bien au-dessus du Mississipi, loin, bien loin d'ici.

— Ceux à qui tu appartenais étaient-ils bons envers toi?

— Oui, mame; ils ne m'ont jamais adressé une parole méchante.

— Es-tu mariée?

— Oui, mame, mais mon mari est fort loin, chez le maître auquel il appartient.

— As-tu des enfants?

— J'en ai eu six, il ne m'en reste pas un seul. Trois sont morts et les trois autres ont été vendus. Quand on m'a enlevé le dernier, la petite fille, j'ai cru que je ne

survivrais pas à cette douleur; mon cœur en a été presque brisé... »

C'étaient de soi-disant *chrétiens* qui avaient fait cela. Quoi d'étonnant si cette femme esclave ne pouvait pas *sentir* qu'elle était chrétienne. Quelle existence !

Privée de son mari, de ses enfants, de ce qui lui appartient, sans avoir la perspective de jamais jouir d'une vie indépendante, de rien posséder *en propre* sur la terre : être esclave, toujours esclave, sans espoir de salaire ni de repos ! Cette femme devait nécessairement être indifférente, hostile et même amère à l'égard des maîtres qui se donnaient pour ses protecteurs et lui enlevaient tout ce qu'elle avait de plus cher, même sa dernière petite fille, son plus jeune, son plus cher enfant !...

L'esclavage, cette institution païenne, conduit à des actes tellement absurdes, inhumains, que parfois, dans ce pays, dans cette Amérique chrétienne et libre, il m'est difficile de croire, de *comprendre* que tout cela est réel et non pas un rêve.

L'événement du jour à Saint-Louis, c'est le retour du sénateur Benton et son grand discours à l'hôtel de ville pour justifier sa conduite au Congrès, relativement à la question vitale soulevée entre les États du Nord et du Sud. Ces discours ou comptes rendus sont d'usage dans tous les États quand les sénateurs reviennent du Congrès. J'ai lu hier soir celui du colonel Benton. Ce courageux représentant d'un État à esclaves, qui a combattu ouvertement pour ses droits tout en condamnant l'esclavage, est encore

le même ici, énergique, franc, moitié homme, moitié oiseau de proie, frappant du bec et des serres avec une véritable jouissance. Il m'est resté de son discours ces derniers mots, vraiment mâles et bons :

« J'estime une *bonne* popularité, c'est-à-dire l'approbation des gens de bien. Je dédaignerai toujours l'autre, et je considérerai comme bienvenu le blâme que m'adresseront les malveillants et les êtres vils (1). »

Le Missouri et l'Arkansas conservent encore beaucoup d'éléments de la vie païenne et sauvage, des terrains incultes, et l'esclavage tient leurs progrès fortement enchaînés. Des batteries et des duels sanglants ont lieu souvent dans la population blanche ; le couteau de Bowie et le pistolet font partie de la toilette d'un homme, surtout quand il voyage dans ces États. Il faut, en outre, être constamment préparé à la rencontre des aventuriers sans conscience qui, de l'Europe et des États orientaux, se jettent dans l'Ouest pour trouver l'espace nécessaire à leurs penchants sauvages.

Je me dirigerai demain ou après-demain sur Cincinnati, d'où je t'écrirai.

(1) Dans ce discours, comme dans ceux qu'il a prononcés dans le congrès, Benton dit : « L'esclavage est un *mal*, une *malédiction*. Telle a toujours été ma pensée à partir du moment où j'ai lu le chapitre de Blackstone... Mais cette institution existe chez nous, c'est pourquoi nous devons la conserver. Quiconque voudra toucher à nos droits et à nos esclaves aura affaire à moi. » (*Note de l'Auteur.*)

LETTRE XXIX

Cincinnati (Ohio), 30 novembre.

Seulement un baiser en esprit, chère Agathe, et quelques lignes aujourd'hui, car j'ai tant à faire, que j'en ai la tête comme un peu troublée; mais c'est par du vin doux.

Je suis depuis mardi dernier dans le plus joli, le plus amical foyer, avec des époux charmants; M. et madame Stetson, d'âge moyen (environ cinquante ans), riches, sans enfants, mettent leur joie à réunir autour d'eux et à rendre heureux des parents, des amis. J'habite l'une des chambres de leur jolie et vaste maison et suis entourée de soins, traitée comme un membre de la famille. Un jeune pasteur, pâle, doux, grave (veuf affligé), et deux femmes célibataires, parentes de mes hôtes, composent avec eux les habitants de céans. M. Stetson, géant par sa taille, et sa petite, sa gracieuse femme, ont une bonne dose de gaieté, et la vie journalière ne manque pas de sel pour la ranimer.

Maintenant un mot de mon voyage de Saint-Louis à Cincinnati. Il s'est effectué en six jours sur l'Ohio, paisiblement et bien, malgré la compagnie turbulente de vingt-quatre enfants, depuis l'âge de quelques mois jusqu'à dix ans. On devait s'estimer content si un tiers seulement criait. Il y avait aussi quelques passagers de la seconde ou troisième espèce de femmes, qui fument leur pipe et se servent

de leurs doigts en guise de mouchoir de poche ; et puis cette question : « L'Amérique vous plaît-elle ? » Ouf ! il n'y a pas de contraste plus grand que celui qui existe dans ce pays entre les femmes civilisées et celles qui ne le sont pas.

Cependant une mère et sa fille m'ont plu à cause de leur extérieur et de leur amour mutuel évident ; mais, au moment où j'allais m'approcher de la mère, elle m'arriva avec cette question : « Les États-Unis ont-ils répondu à votre attente ? »

J'ai vécu la plupart du temps paisiblement dans ma chambre, en compagnie de mes livres et de la vue du rivage. Quand arrivaient le soir et la lumière, je m'amusais à voir coucher les marmots dans le salon ; car il n'y avait pas de place pour eux dans les cabines. Parmi les passagers se trouvait une jeune mère de trente ans à peine, ayant huit enfants, dont le dernier tetait encore. Elle s'était mise en route avec son mari et ses enfants pour s'établir dans l'un des États du Mississipi ; mais le mari, pris du choléra en route, était mort dans les vingt-quatre heures. La jeune femme retournait maintenant avec tous ses enfants chez ses parents. Elle était encore fort bien et d'une complexion faible, délicate. Quoiqu'une larme s'échappât de temps à autre de ses yeux, quand elle nourrissait son plus jeune enfant, elle n'avait pas l'air désespéré ni fort affligé. Sept de ces enfants, quatre garçons et trois filles, étaient couchés chaque soir tous ensemble sur un long matelas placé devant une porte et couverts d'une couverture. Je m'amusais d'un petit garçon de trois ans, véritable amour, dont la petite chemise descendait à peine au milieu du ventre. Il ne s'accommodait pas de ce lit en commun et aspirait probablement aux bras chauds

de sa mère ; c'est pourquoi il se glissait toujours hors du lit, avançait doucement, sans s'inquiéter le moins du monde de l'exiguïté de sa chemise, vers le cercle des femmes assises un peu plus loin, près de la lampe, causant ou travaillant. Ici sa mère le saisissait par sa demi-chemise, le replaçait dans le lit avec deux claques, le recouvrait, mais vainement : il ne tardait point à se montrer sur la couverture, et, malgré les mains de ses frères et sœurs, qui faisaient tomber sur lui une grêle de tapes, il se redressait de plus en plus, appuyé sur ses mains et ses pieds, et bientôt mon petit amour à tête bouclée était sur pieds et recommençait sa promenade vers le cercle des femmes. Il était reçu par un bruyant éclat de rire. Cette scène se renouvelait six ou sept fois chaque soir pendant une heure ou deux. Quelques larmes et un peu de murmures accompagnaient les claques que sa mère lui donnait, mais la persévérance et le calme de ce petit amour étaient aussi remarquables que sa beauté. Pardon ; ce tableau n'est pas précisément dans ton genre. Je regrette cependant que tu ne l'aies pas vu.

Passons maintenant au spectacle extérieur durant cette traversée. Un peu au-dessous de Saint-Louis, sur le Missisipi, nous vîmes le magnifique bateau à vapeur portant le nom de cette ville engravé au milieu du fleuve, et nous passâmes rapidement devant lui sans nous en inquiéter. C'était une belle journée de soleil. Pendant quelque temps le rivage n'offrit rien de frappant ; mais plus tard les bords du Missouri nous montrèrent des roches perpendiculaires, présentant des figures extrêmement remarquables, tantôt bas-relief, tantôt haut relief ; c'étaient des autels, des armes, des piliers, des pyramides, des portiques, des sculptures si belles, qu'on avait de la peine à

croire qu'elles étaient l'œuvre de la nature et non pas de l'art. Nous avons retrouvé de ces roches dans une couple d'endroits, mais isolées et comme semées sur les rives du Missouri.

Nous arrivâmes, en allant toujours vers le Sud et descendant le Mississipi, à l'embouchure de l'Ohio. Ici le paysage était large et plat. L'Ohio, d'un bleu limpide, et appelé la « belle rivière, » se jette avec autant de calme et d'intimité dans le Mississipi-Missouri bourbeux que l'âme sereine d'un ami dans l'esprit agité de son ami. Les bords des deux rivières étaient couverts d'arbrisseaux et de buissons verts. Une clarté douce était répandue sur toute la contrée. Sur une pointe de terre se trouvait une petite colonie abandonnée, avec maisons en ruines. On l'appelle *Cairo;* elle était destinée à devenir une grande ville de commerce ; mais l'emplacement était si malsain, qu'après plusieurs tentatives faites pour y vivre et y bâtir, on fut obligé de l'abandonner.

L'*Asia* sortit majestueusement du Mississipi pour remonter l'Ohio entre l'État de ce nom et le Kentucky. Cette rivière est infiniment moins large que le Mississipi, mais ses bords sont plus élevés et boisés ; elle est limpide et jolie. Nous vîmes sur le rivage d'abord des abatis, des maisons en bois, puis des fermes, et à la fin de jolies habitations de campagne bâties sur des hauteurs de plus en plus élevées et qui paraissaient cultivées. Les arbres sont gigantesques sur les deux bords, et de leurs couronnes dépouillées de feuilles on voit sortir des grappes et des masses ressemblant assez à des nids d'oiseaux et produites par une plante touffue et verte. C'est le gui ; il croît ici en abondance. Les arbres cèdent, la perspective s'ouvre, les hauteurs se retirent, et sur les bords de l'Ohio se dressent

de brillantes flèches, entourées de vignobles, de belles villas ; dans le fond, un demi-cercle de collines et une grande ville.— C'est la « Reine de l'Ouest », Cincinnati. Elle n'existait pas il y a soixante ans. Ses premiers fondateurs vivaient encore ici il y a une couple d'années. Maintenant elle a cent vingt mille habitants. Cela peut s'appeler croître.

Avant de quitter l'*Asia*, je suis obligée de jeter un regard d'adieu à Méhala, la vieille et bonne négresse qui servait sur ce bateau, et l'une de ces excellentes et agréables créatures qu'on ne peut s'empêcher d'aimer ; elle avait une forte dose de ce tact et de ce bon sens qui appartiennent à la race nègre. Mère de quatorze enfants, ils lui avaient été tous enlevés soit par la mort, soit par le commerce des esclaves. Elle savait cependant où trois d'entre eux se trouvaient; c'était fort loin. Méhala en parlait avec chagrin, mais sans amertume, et appartenait maintenant à des maîtres allemands qui, sur sa propre demande, l'avaient louée comme servante sur le bateau à vapeur. « Car, disait elle, ils n'entendent rien à la manière de traiter des serviteurs. » Méhala rapportait tout à l'idée de faire assez d'économies pour se racheter. Elle pourrait alors se retirer chez sa fille, mariée dans le Kentucky, et y gagner sa vie comme blanchisseuse. Elle avait déjà amassé une petite somme. En nous séparant, la bonne femme me serra si cordialement dans ses bras, que cela me fit du bien au cœur. Une autre négresse, blanchisseuse à bord, était aussi colère que Méhala était douce.

L'*Asia* avait atteint Cincinnati depuis un moment, quand un monsieur pâle vint à bord pour me prendre et me conduire dans le nouveau foyer où l'on m'avait invitée à venir. C'était ce pasteur ami et hôte de la maison, dont j'ai déjà

parlé. Lorsque la porte de cette demeure s'ouvrit devant moi, une femme d'âge moyen se présenta pour me recevoir ; elle portait si évidemment le sceau de la bonté et de la bienveillance sur son gracieux visage, que je me sentis attirée involontairement vers elle et satisfaite d'habiter sa maison. Depuis lors cet attrait et ce plaisir ont été croissant.

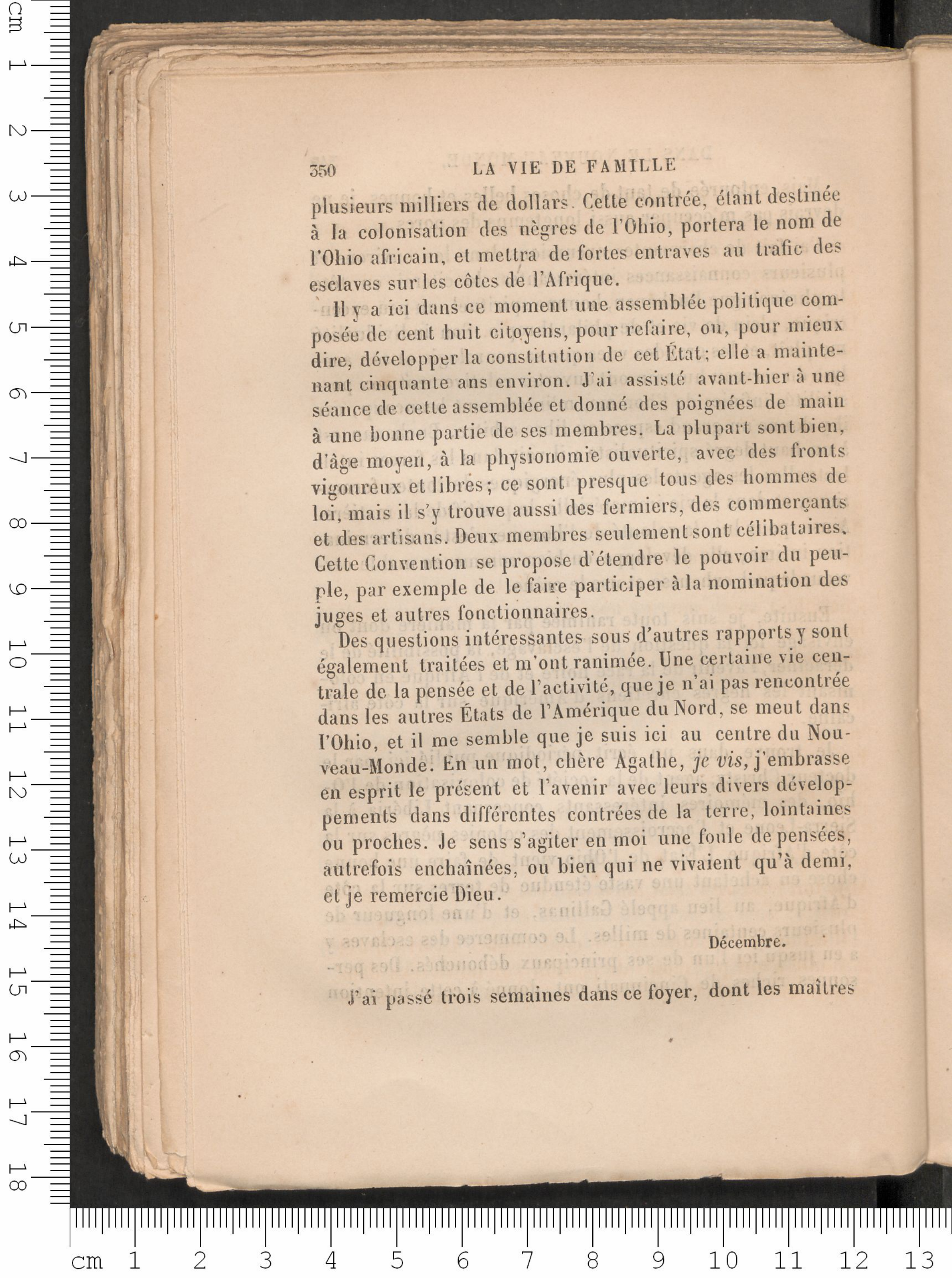
J'ai entendu donner alternativement à Cincinnati les surnoms de « Reine de l'Ouest, Cité des Roses et Cité des Porcs. » Elle les mérite tous les trois. C'est une jolie et en même temps magnifique ville, dans la plus belle position, entre des vignobles, des collines vertes parées de charmantes villas, et la belle rivière de l'Ohio, avec sa riche vie et ses eaux limpides à ses pieds. Les roses y croissent avec une grande surabondance ; j'en ai vu encore briller entre les arbres verts des terrasses. Dans ce moment, on peut appliquer à Cincinnati son surnom de la Cité des Porcs, car des bandes nombreuses de ces respectables citoyens à quatre pattes arrivent des fermes et des petites villes de l'Ouest à Cincinnati pour être tués dans un grand établissement fondé dans ce but. Après avoir été salés, on en fait des expéditions dans les États de l'Est et du Sud. Il m'est arrivé plusieurs fois de rencontrer, dans les rues, d'énormes troupeaux de porcs, devant lesquels je me suis retirée précipitamment, car ils remplissaient toute la rue et empestaient l'air. J'ai une salutaire répugnance pour leur race dans ce pays, et si je pouvais la communiquer à un grand nombre de ses habitants, bien des gens seraient mieux portants et plus heureux qu'ils ne le sont. Si l'on pouvait proscrire entièrement ces animaux de l'Union, elle serait débarrassée du plus grand mal après celui de la guerre civile, de la *dyspepsie*.

Mais, entourée de tant de choses belles et bonnes, je ne devrais pas m'occuper aussi longtemps des porcs.

J'ai fait de charmantes excursions dans les environs et plusieurs connaissances intéressantes. Je citerai en tête le phrénologue Buchanan, homme spirituel, un peu excentrique, plein de vie et de philanthropie. Son individualité me plaît, et les grandes vues que sa neurologie et son analyse du cerveau humain ont ouvertes relativement aux possibilités infinies de l'homme, m'intéressent beaucoup, car il y donne un grand espace au libre arbitre. Buchanan est à un haut degré spiritualiste : il voit dans les forces intellectuelles les agents les plus énergiques de toutes formations, et dans la vie immatérielle le positif de la matière. Ainsi, pour lui, la volonté de l'homme, c'est la détermination intime; elle développe en bien comme en mal le cerveau, lequel exhausse et use le crâne.

Ensuite, je suis toute ranimée par la manière dont on envisage ici la question de l'esclavage, la possibilité de le déraciner, l'avenir de la race noire et de l'Afrique en colonisant les nègres chrétiens d'Amérique sur la côte africaine.

Je trouve dans un écrit périodique publié ici par le docteur Christy, agent de la société de colonisation de l'Ohio, des mémoires intéressants concernant Libéria à la Sierra-Leone et l'accroissement des colonies nègres sur la côte d'Afrique. L'État de l'Ohio vient de faire une bonne chose en achetant une vaste étendue de terres sur la côte d'Afrique, au lieu appelé Gallinas, et d'une longueur de plusieurs centaines de milles. Le commerce des esclaves y a eu jusqu'ici l'un de ses principaux débouchés. Des personnes riches de Cincinnati ont donné à cette intention



plusieurs milliers de dollars. Cette contrée, étant destinée à la colonisation des nègres de l'Ohio, portera le nom de l'Ohio africain, et mettra de fortes entraves au trafic des esclaves sur les côtes de l'Afrique.

Il y a ici dans ce moment une assemblée politique composée de cent huit citoyens, pour refaire, ou, pour mieux dire, développer la constitution de cet État; elle a maintenant cinquante ans environ. J'ai assisté avant-hier à une séance de cette assemblée et donné des poignées de main à une bonne partie de ses membres. La plupart sont bien, d'âge moyen, à la physionomie ouverte, avec des fronts vigoureux et libres; ce sont presque tous des hommes de loi, mais il s'y trouve aussi des fermiers, des commerçants et des artisans. Deux membres seulement sont célibataires. Cette Convention se propose d'étendre le pouvoir du peuple, par exemple de le faire participer à la nomination des juges et autres fonctionnaires.

Des questions intéressantes sous d'autres rapports y sont également traitées et m'ont ranimée. Une certaine vie centrale de la pensée et de l'activité, que je n'ai pas rencontrée dans les autres États de l'Amérique du Nord, se meut dans l'Ohio, et il me semble que je suis ici au centre du Nouveau-Monde. En un mot, chère Agathe, *je vis*, j'embrasse en esprit le présent et l'avenir avec leurs divers développements dans différentes contrées de la terre, lointaines ou proches. Je sens s'agiter en moi une foule de pensées, autrefois enchaînées, ou bien qui ne vivaient qu'à demi, et je remercie Dieu.

Décembre.

J'ai passé trois semaines dans ce foyer, dont les maîtres

sont si bons, si bienveillants ; j'ai vu beaucoup de monde, une bonne partie de la ville et de ses beaux environs. Cette contrée est l'une des plus jolies et des plus agréables qu'on puisse imaginer ; les villas sont situées sur des collines fertiles, avec vues magnifiques sur la rivière et le pays. Les habitants se composent d'un mélange de toutes sortes, bons et mauvais, agréables et fâcheux ; il en est qu'on voudrait avoir toujours près de soi, d'autres qu'on souhaite à mille lieues. Cependant le plus grand nombre des personnes que j'ai vues font partie des meilleures.

J'ai assisté l'autre jour à une grande noce où se trouvaient trois mariées fort jolies : l'une d'elles l'était remarquablement et avait un air si aimable, que je ne pus m'empêcher de lui dire de tout mon cœur un : « Que Dieu répande sa bénédiction sur vous ! » J'y ai vu aussi une foule de jolies toilettes et de jolis visages. Les Américaines s'habillent avec goût. Ici, comme partout, elles me semblent généralement bien ; à peine si je rencontre une figure dont on pourrait dire : Elle est laide. Elle me ranimerait cependant, si j'y trouvais le genre de beauté dont, généralement parlant, ces roses humaines sont dépourvues, et que je compare au bouton couvert de la rosée du matin. Elles manquent d'ombres, de calme, de mystère, — de cette profondeur, de cette intimité sans nom qui attire l'esprit avec une puissance paisible et la certitude qu'il y a là de nobles trésors cachés ; elles manquent de ce charme calme de la personne, qui est par lui-même une beauté. Ai-je tort ? Est-ce l'éclat du salon et des lustres qui m'égare ?

Il est une observation que je crois fondée. La frivolité et la vanité n'ont pas moins de pouvoir sur notre sexe dans ce pays que dans les grandes villes de l'Europe ; elles en

ont bien davantage que dans notre bonne Suède. Quelques preuves de ceci m'ont frappée de stupeur. Le luxe et la coquetterie des jeunes femmes ont souvent conduit leurs maris au désespoir et à l'ivrognerie. L'une d'elles, jeune et jolie, a dit un jour en ma présence :

« Les femmes, une fois mariées, font, suivant moi, trop peu de frais pour les hommes. Quand je suis au bal, je m'impose le devoir d'oublier mes enfants. »

Un procès scandaleux entre jeunes époux mariés depuis peu d'années occupe le public dans ce moment. Leur noce a été des plus brillantes; le trousseau, les meubles, tout était aussi riche et magnifique que possible. La soie, le velours, les diamants, rien ne manquait. Mais bientôt après le mécontentement surgit entre les époux, par suite de l'entêtement de la jeune femme. Elle voulait se farder : le mari s'y opposait. La mère déraisonnable et légère de la femme prit le parti de sa fille contre le mari ; maintenant les époux sont séparés, et on rend publique une correspondance qui ne fait honneur à personne.

Les hommes, d'un autre côté, — la justice veut qu'on montre aussi leurs ombres, — sont ici trop adonnés aux jeux de hasard et à l'ivrognerie. Il y a encore parmi eux beaucoup de brutalité et de sans-gêne dans la manière de vivre.

« Par quel motif se marie-t-on dans le grand Ouest? est-ce par amour ou pour de l'argent? demandai-je à un homme âgé, sensé et spirituel d'ici. — Pour de l'argent, » répliqua-t-il sèchement.

Sa femme voulut adoucir cette réponse sévère, mais il s'y opposa, et elle finit par convenir que l'argent avait en effet une grande influence sur la conclusion des mariages. Si, malgré cela, il y en a d'heureux, on en est redevable à

la bonté de Dieu et à la base fortement morale que la génération actuelle doit à la nature, à l'éducation et à l'influence du sentiment moral public.

Si les mariages ainsi contractés sont souvent malheureux, si le nombre des divorces est considérable dans une partie des États américains où la loi n'y met guère d'entraves, rien de plus naturel. J'ai ouï dire également que ces séparations peuvent provenir de ce que les Américains supportent moins que d'autres l'imperfection et coupent le nœud gordien plutôt que de passer des années à le dénouer. « La vie est courte, » disent-ils.

Et pourtant, je n'ai vu nulle part des unions plus parfaitement heureuses qu'en Amérique; mais elles n'avaient pas été conclues en vue de l'argent.

« Pourquoi préférez-vous le grand Ouest aux États de l'Est comme séjour? » demandai-je à ma bonne hôtesse.

Elle me répondit : « Parce qu'on y est plus libre, qu'on a moins de préjugés et plus de considération pour l'individu que pour ses habits et le monde extérieur; parce que nous sommes plus libres relativement à nos opinions, à nos entreprises, et que la vie commune y est plus facile. »

Et cependant, — je crois avoir remarqué que la susceptibilité, la rudesse, les petites querelles, en un mot tous les petits lutins ordinaires de la vie sociale, ne sont pas moins actifs ici que dans d'autres grandes villes du Nouveau-Monde. Le bon grain et l'ivraie croissent partout, dans l'Ouest comme à l'Est.

Le climat de Cincinnati est malsain, l'air y est rude, et les changements subits de température pourraient bien être pour quelque chose dans l'irritabilité de caractère dont ses habitants m'ont paru affligés.

J'ai assisté avec plaisir à quelques leçons, en tête desquelles je place une improvisation véritablement spirituelle du docteur Buchanam, qui a eu lieu au collége médical. Il a parlé sur l'activité du cerveau et ses rapports avec la volonté libre de l'homme. Une autre leçon faite sur Bacon de Verulam, par un M. Levermore, jeune prêtre unitaire, a été une exposition intéressante par ses aperçus profonds, impartiaux et psychologiques. Puis une autre encore, par un planteur autrefois propriétaire d'esclaves dans le Kentucky, M. Cassius Clay; il a émancipé ses esclaves, ce qui lui a attiré beaucoup d'inimitié dans les États où règne l'esclavage. Pendant l'une de ses leçons publiques sur cette question, faite il y a un an à Louisville, je crois, il a été assailli par un homme furieux et sa bande, qui le maltraitèrent. Clay, ne s'attendant point à une pareille agression, n'avait pas d'armes sur lui. Grièvement blessé déjà de plusieurs coups de couteau, il aurait probablement succombé, si son fils, âgé de treize ans, ne s'était glissé avec courage à travers ces misérables pour lui passer un couteau de Bowie; Clay put alors se défendre et le fit avec une telle énergie qu'il blessa mortellement son principal adversaire. Lui-même fut malade pendant près d'une année des blessures qu'il avait reçues. Lorsque je l'ai entendu, c'était la première fois depuis son rétablissement qu'il parlait en public.

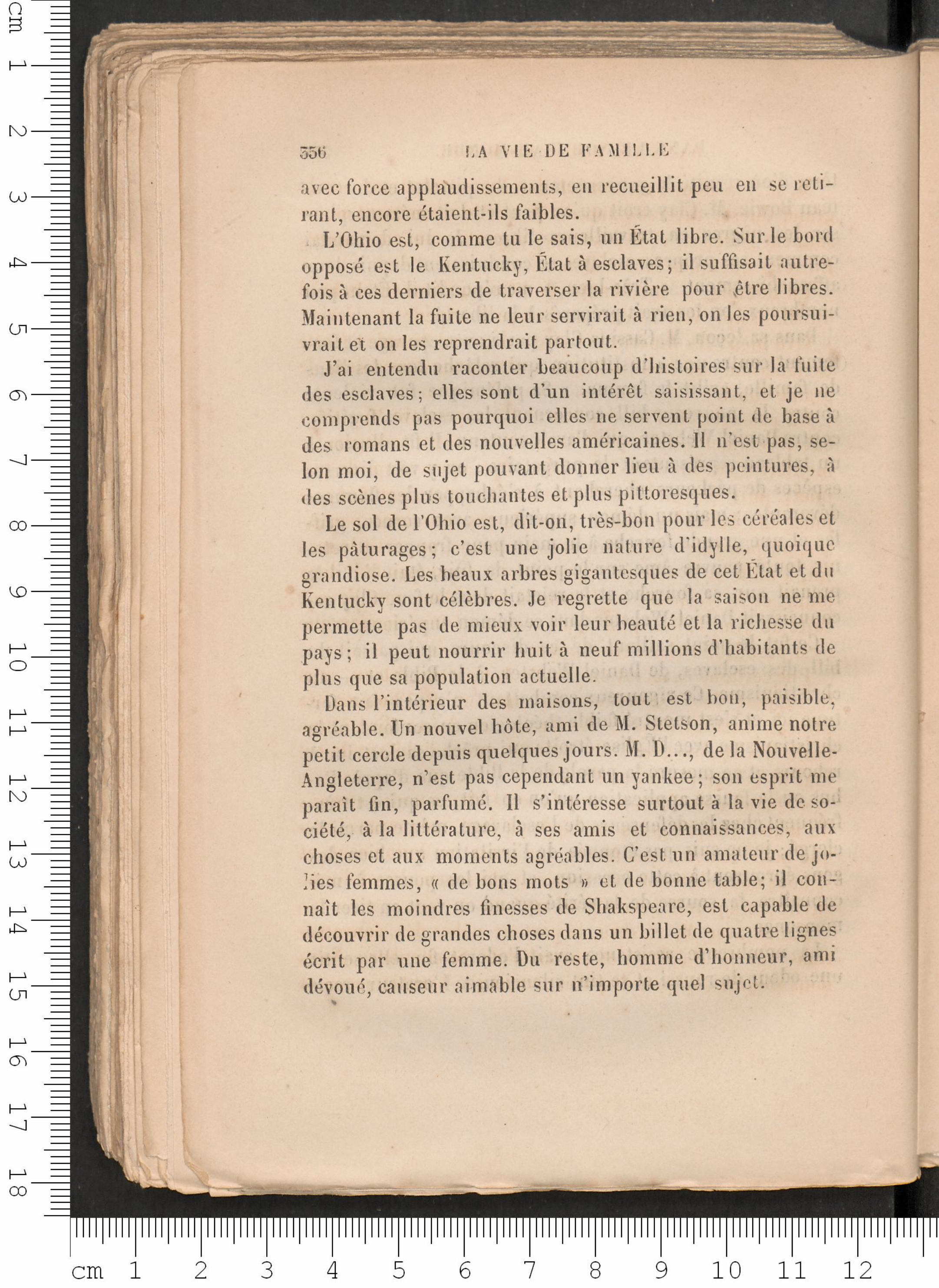
La grande salle où l'on s'était réuni pour l'entendre était comble. J'avais fait sa connaissance auparavant, et il était venu chez moi; sa personne décidée et le regard de ses yeux bleu foncé m'avaient plu, comme ses vues sur ce qu'il y a nécessairement de brute et de vil dans les États où l'esclavage est considéré comme une institution domestique, son influence fâcheuse sur les mœurs et le carac-

tère, d'où résulte le gouvernement du pistolet et du couteau Bowie. M. Clay croit qu'on peut et doit métamorphoser les nègres en travailleurs libres. Je lui demandai comment ses propres esclaves se conduisaient depuis leur affranchissement. « Très-bien, » me répondit-il. Étant peu nombreux, on les avait préparés à la liberté.

Dans sa leçon, M. Cassius Clay parla avec courage et fortement contre une « institution qui relâche tous les liens de famille, avilit la femme. » Sa polémique fut violente contre le nouveau bill concernant les esclaves fugitifs, contre Daniel Webster, qui l'avait soutenu. Il fit allusion à un tableau représentant le purgatoire : on y voit diverses espèces de pécheurs cherchant à s'échapper des flammes dévorantes; mais un démon supérieur, avec cornes, griffes et une grande fourche à la main pour frapper et retenir toute pauvre âme sur le point de fuir, était là; il la prenait sur sa fourche et la rejetait dans le feu. Clay reconnaissait Daniel Webster dans ce démon supérieur.

Ce fut le point saillant de ce discours, qui passait du bill des esclaves, de Daniel Webster, à la Bible et — au christianisme. Ce vigoureux combattant n'a pas fait fortune ici et s'est montré faible théologien en confondant le christianisme avec l'Église étroite qui prêche sa doctrine à rebours et ne mesure la parole de la Bible que d'après l'abus ou la fausse application qu'on en fait, ce qui est très-fréquent chez les défenseurs de l'esclavage, même parmi le clergé; je ne suis pas étonnée de l'irritation que bien des gens éprouvent à cette occasion, et qui les pousse à méconnaître la source de la vérité quand on veut en tirer le mensonge.

La nombreuse assistance avait l'odorat fin, elle sentit une odeur de roussi et se tint silencieuse. L'orateur, reçu



avec force applaudissements, en recueillit peu en se retirant, encore étaient-ils faibles.

L'Ohio est, comme tu le sais, un État libre. Sur le bord opposé est le Kentucky, État à esclaves; il suffisait autrefois à ces derniers de traverser la rivière pour être libres. Maintenant la fuite ne leur servirait à rien, on les poursuivrait et on les reprendrait partout.

J'ai entendu raconter beaucoup d'histoires sur la fuite des esclaves; elles sont d'un intérêt saisissant, et je ne comprends pas pourquoi elles ne servent point de base à des romans et des nouvelles américaines. Il n'est pas, selon moi, de sujet pouvant donner lieu à des peintures, à des scènes plus touchantes et plus pittoresques.

Le sol de l'Ohio est, dit-on, très-bon pour les céréales et les pâturages; c'est une jolie nature d'idylle, quoique grandiose. Les beaux arbres gigantesques de cet État et du Kentucky sont célèbres. Je regrette que la saison ne me permette pas de mieux voir leur beauté et la richesse du pays; il peut nourrir huit à neuf millions d'habitants de plus que sa population actuelle.

Dans l'intérieur des maisons, tout est bon, paisible, agréable. Un nouvel hôte, ami de M. Stetson, anime notre petit cercle depuis quelques jours. M. D..., de la Nouvelle-Angleterre, n'est pas cependant un yankee; son esprit me paraît fin, parfumé. Il s'intéresse surtout à la vie de société, à la littérature, à ses amis et connaissances, aux choses et aux moments agréables. C'est un amateur de jolies femmes, « de bons mots » et de bonne table; il connaît les moindres finesses de Shakspeare, est capable de découvrir de grandes choses dans un billet de quatre lignes écrit par une femme. Du reste, homme d'honneur, ami dévoué, causeur aimable sur n'importe quel sujet.

M. D... a donné un nouvel élan à nos entretiens sur le grand Ouest; diverses anecdotes qui le concernent assaisonnent le repas, et M. Stetson y apporte son contingent. En voici quelques échantillons.

Un homme, — un homme de l'Ouest, étant sur le bord du Mississipi, voit sauter un bateau à vapeur et s'écrie : « Vive Dieu! les Américains sont un grand peuple! (Cette exclamation est habituelle en toute circonstance dans le grand Ouest.)

Un passager de l'un des bateaux à vapeur du Mississipi eut récemment une querelle avec un autre passager. Ils montèrent sur le tillac, échangèrent quelques coups de pistolet, puis descendirent comme s'ils n'avaient fait que jouer aux balles ensemble. L'un de ces messieurs paraissait un peu pâle : il rentra dans sa cabine, en sortit le matin, à midi et le soir pour prendre ses repas pendant deux jours, et le troisième on le trouva mort dans son lit par suite de cinq balles qu'il avait reçues. Il faut avouer que c'est prendre la chose froidement.

Une certaine exagération joviale fait partie, dit-on, sous le rapport de l'expression, du caractère de l'homme de l'Ouest, surtout dans le Kentucky, et donne lieu à une foule d'histoires gaies. On raconte qu'un habitant de cet État fit l'éloge du sol en disant :

« Quand nous fumons bien la terre et que nous y semons du maïs, chaque grain en rapporte cent cinquante. Lorsque nous semons sans fumer, un grain en donne cent, et si nous nous abstenons de fumer et de semer, le sol donne environ cinquante grains pour un! »

J'ai eu avec M. Silsbee, le pasteur pâle, des conversations sur la théologie et sur celle de Swedenborg. Nous nous sommes un peu disputés; mais j'ai bientôt reconnu

que j'avais tant de choses à apprendre de la beauté et de la vérité, pure comme cristal, de son âme, que j'ai trouvé plus de charme à l'écouter qu'à pousser mes arguments. M. Silsbee est de ces personnes paisibles de tous les pays, dont la vie est la meilleure doctrine. Il regrette profondément sa femme.

« Les hommes ne savent pas assez apprécier le prix et la bénédiction du mariage, me dit-il un jour ; nous ne vivons pas, étant mariés, de manière à monter jusqu'au degré le plus élevé de la félicité et de la vie, que nous tenons cependant entre nos mains. »

Mademoiselle Harriet, sœur aînée de madame Stetson, personne agréable, solide, sérieuse, approchant de la soixantaine, ne paraît pas au dîner et rarement au salon. En revanche, j'ai souvent trouvé qu'elle mettait la main dans les tiroirs de mon secrétaire, qu'elle le faisait à la dérobée, ce qui, je l'avoue, me parut un peu extraordinaire, jusqu'au moment où, joignant une autre bizarrerie à celle-ci, je parvins à les expliquer toutes deux ; c'est-à-dire, je découvris dans mes tiroirs que des cols ou des manchettes, mis de côté par moi parce qu'ils commençaient à tirer trop fortement sur le gris, revenaient d'une manière inexplicable au blanc, étaient blanchis, repassés comme par magie. Je découvris aussi que de vieux cols avaient été raccommodés, et mieux que tout cela, car des manchettes, un col en dentelles et neufs y étaient mêlés. Cependant, lorsque je rencontrais mademoiselle Harriet, elle avait toujours un air aussi sérieux et concentré en elle-même que si elle ne s'occupait pas des affaires des autres et s'attendait à ce qu'on ne s'occuperait pas des siennes. Il s'écoula en effet quelque temps avant que mes soupçons tombassent sur elle. Son sourire, bon et malin,

la trahit, et depuis lors cette excellente amie n'a pu parvenir à me tenir à distance avec sa voix un peu rude et son extérieur grave. J'ai découvert successivement que, chez cet être froid en apparence, se trouvaient un cœur bon, loyal, une raison lucide et bienveillante, un esprit et une conversation gais. M. Harrison me l'avait dit.

Qui est M. Harrison? L'un des amis de la maison, et que j'aimerais à compter parmi les miens. Il sera peut-être mon compagnon de voyage quand je me rendrai à la Nouvelle-Orléans.

Tu vois le petit tableau de notre vie journalière; mais sa perle pour moi, c'est ma charmante hôtesse, si bonne et si sensée.

Parmi les personnes qui m'ont donné de la joie ici, il faut citer une jeune muse, madame L..., jolie, bien douée, aimable. Lui entendre lire des vers, c'est éprouver une jouissance véritable et tout amicale.

Plusieurs Suédois sont établis ici; après avoir échoué dans le Vieux-Monde, ils ont réussi dans le Nouveau, où ils se trouvent maintenant assez confortablement. L'un d'eux s'est tiré d'affaire en montrant l'*Enfer*, œuvre de la jeunesse d'un sculpteur américain, nommé Powers, né à Cincinnati, et qui travaillait alors chez un horloger. Durant cette période, il a commencé diverses œuvres plastiques, parmi lesquelles s'est trouvée une représentation mécanique de l'*Enfer*. Le Suédois dont je viens de parler l'acheta, la plaça dans une sorte de musée, invita le public à venir voir comment les choses se passaient en enfer, lui donna de vigoureuses commotions électriques, accompagnées d'éclairs et de tonnerre. C'est maintenant un homme riche, ayant femme, enfants et maison de campagne, le tout acquis en donnant ces représentations.

Il y a ici des foyers américains dans lesquels je voudrais pouvoir te conduire : dans l'un est une jeune mère, veuve; elle élève cinq beaux petits garçons pour en faire de bons chrétiens, de bons citoyens. Dans d'autres foyers, des époux sans enfants répandent du charme sur leur vie par un dévouement mutuel ; en cultivant leur intelligence, ils chassent l'ennui de leur demeure et font de la maladie un lien qui rapproche encore davantage leurs cœurs, le ciel et la terre. Il y a surtout un foyer qui, je le sais, te plairait comme à moi ; car, s'il est beau de voir des individus vivre bien ensemble, il est encore plus rare de les voir mourir ainsi. Dans ce foyer il y a une mourante ; c'est une jeune fille, belle comme un bouton de rose, avec des roses si fraîches sur ses joues arrondies, que pas un étranger ne se douterait que la mort est assise près d'elle. Mais la jeune fille le sait, sa mère aussi, et toutes deux se préparent, durant les jours et les nuits de souffrances qu'elles passent ensemble, à leur prochaine séparation; mais c'est avec une clarté et un calme célestes : elles en parlent comme de quelque chose de beau pour la jeune fille, qui se prépare à faire partie de la société des anges en portant la croix des douleurs avec une patience croissante et plus d'amour pour tous. Il n'y a pas de ténèbres dans cette chambre de malade. Les amis y apportent cadeaux et amour pour recevoir de la jeune moribonde, tandis qu'elle s'arrête sur le bord du tombeau, des paroles ou un regard venus du ciel, avec lequel elle est déjà en relation.

Cette clarté en face de la mort, cette préparation, sont plus communes chez les Anglais et les peuples de l'Amérique du Nord que dans tout autre pays à moi connu. Ils considèrent comme un droit à eux appartenant de connaître, quand c'est possible, leur état et le danger de mort

où ils sont ; ils veulent approcher du moment de leur métamorphose les yeux ouverts, l'esprit vigilant, avec la complète connaissance de l'importance de ce passage, et s'y préparer.

Le 15 décembre.

Une journée de haute vie, par suite d'impressions et de pensées vivifiantes concernant le cerveau de l'homme, ce point central de l'homme relativement à l'univers ; des coups d'œil pleins de pressentiments venus de ce soleil et de ce point de vue concernant le développement infini de toutes les parties de la vie, se sont placés bien haut dans mon âme. Pourrai-je un jour m'emparer de ce monde de la pensée, qui lance des éclairs en moi, le posséder complétement ?

Je ne puis t'en dire davantage aujourd'hui, car j'ai plusieurs lettres à écrire, dont l'une pour Boeklin, que je renfermerai dans la tienne ; tu peux la lire si tu le veux. Malgré tout l'intérêt qui m'attache ici et le charme du foyer où je me trouve, je suis impatiente de partir pour me rendre dans le Sud. J'ai peur de l'hiver, de l'air rude de Cincinnati et des appareils de chauffage des foyers américains. Ils sont probablement la cause de l'état maladif, qui prend de plus en plus le dessus parmi les classes qui vivent commodément et presque toujours enfermées dans leurs maisons. Je suis impatiente également d'arriver dans le Sud avant Noël, afin d'avoir occasion, si la chose est possible, de voir les danses et les fêtes des nègres dans les plantations à cette époque. On m'a beaucoup parlé du bonheur des esclaves noirs en Amérique, de leurs chants, de leurs

danses; je serai bien aise de voir une fois ce bonheur si vanté. Dans la Caroline du Sud et la Géorgie, les sermons ont expulsé la danse et les chants joyeux des plantations. Peut-être que dans la Louisiane, où l'on ne prêche pas les esclaves, on les laisse danser et chanter.

Le 17 de ce mois, un grand et beau bateau à vapeur partira d'ici pour la Nouvelle-Orléans; j'en profiterai et j'aurai M. Harrison pour cavalier.

Encore un mot sur quelques soirées en nombreuse compagnie qui ont eu lieu dans cette maison. Ce qui me déplaît dans les petites réunions intimes américaines, c'est qu'on s'y occupe trop peu de lecture à haute voix ou de quelque chose offrant un intérêt commun. Mais dans les grandes réunions la vie de société est parfaite; je mets en première ligne les causeries des hommes et des femmes. Jamais on n'y voit les hommes s'entasser dans une pièce et les femmes dans une autre, ou bien dans un coin du salon et les femmes dans l'autre, comme s'ils se faisaient peur mutuellement. Ici, les hommes qui fréquentent les sociétés (ils aiment à passer le soir dans les salons) se font un devoir et, il me semble, un plaisir aussi, d'entretenir la conversation avec les femmes. De cette bienveillance résultent une plus grande amabilité, un commerce plus facile, ce qui, pour des hommes de bon goût et au noble caractère, est bien supérieur au cigare et au punch. D'ordinaire, un homme se consacre à une femme pendant un temps assez long, souvent pendant toute la soirée. On est assis deux à deux sur des causeuses et de petits canapés de formes variées, et on cause; ou bien le cavalier offre son bras à la dame pour faire une promenade dans le salon. Ce sont parfois deux femmes qui se consacrent l'une à l'autre. Ce n'est pas toujours non plus la femme la plus jolie

ou la plus élégante qui attire davantage l'attention. J'ai vu M. Harrison, très-jeune encore et fort agréable, se consacrer pendant des heures entières à mademoiselle Harriet et avoir avec elle un entretien des plus animés. Il est vrai que M. Harrison a pour elle la plus grande considération, ce qui prouve son bon goût.

Je me souviendrai toujours avec les tendres sentiments d'une sœur de quelques jeunes personnes dont j'ai fait plus tard la connaissance ici : l'une d'elles surtout, qui, frappée d'une douloureuse adversité, loin de permettre à l'amertume de pénétrer dans son cœur, y a laissé entrer la sympathie pour tous ceux qui souffrent. Que la paix de Dieu repose sur cette jeune personne! Elle aurait pu me devenir extrêmement chère... mais il faut songer à faire mes préparatifs de voyage.

La *Belle-Key*, ce bateau à vapeur sur lequel je vais m'embarquer, a été appelé ainsi en l'honneur de la fille de son propriétaire, une « belle de Louisville, » dit-on. C'est une espèce de navire géant, qui porte à la Nouvelle-Orléans toutes sortes de produits du grand Ouest pour les fêtes de Noël. Il fait froid maintenant à Cincinnati. La reine de l'Ouest répand de la suie et des cendres sur la ville et noircit tout. J'ai impatience de me retrouver sur le Missisipi.

P. S. Les commérages du grand Ouest assurent qu'on y trouve abondamment des épouseurs. Chaque jeune personne en a au moins trois ou quatre, parmi lesquels elle peut choisir. Il est certain que le nombre des hommes paraît y croître singulièrement en comparaison de celui des femmes. C'est le contraire dans les États de l'Est. Les hommes vont dans l'Ouest pour chercher de l'occupation et de

l'argent; leur nombre va croissant à mesure que l'on avance dans l'Ouest. On m'a raconté à Cincinnati que, dans un bal à San Francisco (Californie), il s'est trouvé cinquante cavaliers pour une dame. On disait aussi que dans un district aurifère, où il y avait beaucoup d'hommes et pas une femme, on a placé dans une sorte de musée une robe de bal, qu'on montrait moyennant une rétribution.

Je soupçonne que ceci fait partie des traditions mythologiques du grand Ouest.

On peut, je crois, en dire autant du jardin de plaisance de l'Éden, près de Cincinnati, où l'on m'a invitée à aller. C'est, dit-on, un grand vignoble; mais la beauté de la vue dont on jouit sur ces hauteurs justifie peut-être son nom. La culture de la vigne, la fabrication du sherry et du champagne sont en grande croissance autour de Cincinnati.

LETTRE XXX

A MONSIEUR LE PASTEUR P.-J. BOEKLIN.

Cincinnati (Ohio), 27 novembre 1850.

J'ai passé plus d'une année dans le Nouveau-Monde sans remplir la promesse de vous écrire, mon ami et mon maître, sans vous dire ce que je pense, ce que j'espère de ce pays; et cependant vous désirez le savoir.

Je n'ai pu vous écrire plus tôt, mon ami, ne voulant pas

vous donner des aperçus incomplets à méditer, et pendant longtemps je n'en avais pas d'autres à vous offrir. Les impressions, les événements journaliers de ma vie dans ce pays m'ont d'abord tellement dominée sous le rapport de l'âme et du cœur, que, jusqu'à un certain point, je pliai sous le faix. Le courant impétueux d'impressions nouvelles et en partie ravissantes, le travail incessant de l'esprit sur des objets nouveaux, des personnes nouvelles, et le climat échauffant, l'influence d'une nourriture à laquelle je n'étais point accoutumée, m'avaient plongée dans un état fébrile et nerveux tel, que pendant des mois j'ai été incapable de lire, de penser à rien de ce qui demandait la moindre application.

Grâce à Dieu et aux soins qui m'ont été donnés par des personnes bonnes, la nature et l'art m'ont fait sortir peu à peu de cet état. J'ai pu de nouveau vivre et apprendre. Mais, durant le travail continuel auquel je me livrais pour chercher à m'emparer des objets qui s'imposaient à moi pendant mes excursions et les tentatives que je faisais pour les coordonner, j'ai senti de plus en plus clairement que, pour méditer avec quelque netteté sur la civilisation nouvelle que les États de l'Amérique du Nord présentent, il fallait que je visse un plus grand nombre de ses diverses formes, de ses développements. Il me fallait auparavant faire connaissance avec la vie dans les États du Nord, dans ceux du Sud, de l'Ouest de l'Union; il fallait voir la vie de l'Amérique dans les lieux où elle s'est posée, où elle est à peu près complète, où elle s'efforce encore de défricher le sol, de construire de nouvelles demeures, de conquérir une nouvelle existence, de nouveaux pays.

« Quand j'aurai vu le grand Ouest, la vallée du Missisipi, Cincinnati, la reine de l'Ouest, j'écrirai à Boeklin; je

comprendrai mieux alors le Nouveau-Monde, j'en parlerai mieux, ainsi que de l'amour de l'humanité qu'il porte dans son sein. » Voilà ce que je me disais.

Maintenant je suis à Cincinnati. J'ai vu et je vois devant moi le grand Ouest dans la région centrale de l'Amérique du Nord. J'ai parcouru la vallée du Mississipi, ce foyer futur de cent soixante-quinze millions d'individus. J'ai voyagé sur le grand fleuve, dont les rives fourmillent déjà d'Européens, depuis le Minnesota, terre natale sauvage des tribus indiennes, et les chutes d'Anthony, qui ferment le cours du fleuve au nord, jusqu'à son embouchure dans le golfe du Mexique.

Tandis que je me repose sur le rivage de l'Ohio, « la belle rivière, » dans l'un des beaux et paisibles foyers qui se sont ouverts pour me recevoir, tout le long de ma course à travers l'Amérique ; où j'ai trouvé le calme de la maison maternelle, la paix, l'amour, la joie et de nouvelles forces ; — je veux causer avec vous, le meilleur ami de mon esprit et de ma pensée. Je vous ai rencontré tard, mais pour l'éternité. Hélas! même dans ce moment, je ne puis vous dire que quelques mots seulement de ce que j'ai vu et appris dans ce monde nouveau. Mais vous comprendrez ce que j'indiquerai d'une manière incomplète, et vous pénétrerez plus avant dans ce labyrinthe avec le fil que je mets entre vos mains.

Vous le savez, je ne suis pas venue en Amérique pour chercher des objets nouveaux, mais plutôt une espérance nouvelle.

Pendant que la moitié de l'Europe, après avoir lutté pour conquérir la lumière et la liberté, s'est trompée en partie sur son but, et ne sachant pas nettement ce qu'elle voulait, paraissait (en apparence du moins) retomber sous un despo-

tisme plus habile, qui fît usage durant quelque temps du droit de la force, mon âme, pénétrée d'une profonde croyance, d'un profond amour pour le pays et le peuple lointain qui avaient levé le drapeau de la liberté humaine, proclamé le droit et la capacité que l'homme a de se gouverner lui-même, et de fonder sur ce droit un empire composé d'une fédération d'États, — commencement de la plus grande formation politique de la terre, — mon âme s'est élancée vers lui.

Ce que je suis venue chercher ici était donc l'*homme nouveau* et son monde, la nouvelle humanité et un aperçu de son avenir sur la terre nouvelle.

Je vais vous dire, maintenant, ce que j'ai vu et trouvé jusqu'ici.

J'ai passé l'hiver dans les États du nord-est de l'Union, le New-York, le Massachusett, le Connecticut, États primitifs d'où sont sortis et sortent encore des essaims qui vont peupler le continent américain, lui donner leurs lois, leurs mœurs, leurs coutumes. Ce qu'on doit admirer dans ces États primitifs, ce sont de grands établissements d'éducation pour la jeunesse, les écoles, les asiles crées en faveur des malheureux. Ces produits d'un noble cœur sont établis sur un grand pied. C'est un plaisir de voir et d'entendre les enfants dans les salles vastes et aérées des écoles publiques gratuites. Ils y sont complétement éveillés, pleins de vie ; ils comprennent ce qu'ils lisent et apprennent. La grande réforme des écoles, l'impulsion donnée à l'éducation populaire en Amérique, sont dûs, en grande partie à l'enthousiasme, à la persévérance, à l'énergie d'un seul homme, — Horace Mann, l'un des plus beaux et des plus remarquables phénomènes de cette civilisation, et surtout parce qu'il s'adresse à la femme aussi bien qu'à l'homme,

et place celle-ci sur la même ligne, comme professeur de la nouvelle génération (1).

J'ai suivi ce phénomène de l'orient à l'occident, à partir de l'université splendide, où cinq cents élèves (garçons et filles) étudient, sont gradués pour se lancer dans la vie publique en qualité d'instituteurs et d'institutrices, vers la chaumière en bois dans le désert de l'Ouest, et pour ouvrir aux garçons déguenillés les livres d'école contenant un aperçu du monde entier et les plus nobles perles de la littérature américaine. J'ai causé avec Horace Mann, l'homme à l'espérance infinie, et il me l'a communiquée, quant au *perfectionnement intelligent et à l'avenir* de l'espèce humaine dans cette partie du monde ; car ce qui existe dans les États du nord-est s'établira tôt ou tard dans ceux du sud et de l'ouest. La conscience publique comprend toujours davantage l'importance de la question de l'éducation populaire, et marche en avant avec succès ; on dirait une impulsion naturelle, un courant intellectuel qui franchit tous les obstacles.

Voulez-vous savoir comment s'exprime son énergique représentant dans le Nouveau-Monde ? Horace Mann écrit en invitant les amis de l'éducation à une assemblée qui a eu lieu en août 1850 :

« Il n'a jamais été plus nécessaire que maintenant de donner à l'intelligence humaine son entier développement, l'instruction. Dans aucun pays, cette nécessité n'est aussi impérieuse qu'ici. Les occupations ordinaires de la vie exigent à présent cent fois plus de connaissances qu'il y a

(1) Les jeunes filles apprennent dans l'école supérieure le latin, le grec, les mathématiques, l'algèbre, la physique, et deviennent fort habiles dans ces sciences, considérées chez nous comme au-dessus des cerveaux féminins. (*Note de l'Auteur.*)

un siècle. Des affaires d'espèces et de formes nouvelles, devenant de plus en plus usuelles, demandent à être maniées avec jugement et capacité, si celui qui s'en mêle ne veut pas se ruiner...

« Les sciences les plus profondes se sont frayé une route dans les occupations journalières de la vie, où elles apportent puissance et beauté en doublant plusieurs fois les produits des objets auxquels on les applique. Quiconque ne sait pas s'emparer des bienfaits qu'elle procure sera abandonné à la misère et au mépris.

« Mais ce n'est pas seulement dans toutes les parties du monde des affaires que les idées ont pris plus de vie, d'énergie, d'étendue ; les masses populaires acquièrent, ou on leur donne continuellement de nouveaux droits politiques et sociaux. L'homme libre, qui peut aller où bon lui semble, et choisir l'occupation qu'il veut, a besoin d'infiniment plus de jugement et d'instruction que le sujet d'un État despotique né dans une niche quelconque, et où il doit rester toujours. Le citoyen qui soigne non-seulement ses affaires personnelles, mais encore celles de son commerce, qui se mêle du gouvernement par les représentants qu'il choisit lui-même, dont la voix, par conséquent, décide des mesures de politique intérieure et extérieure qui doivent être adoptées, de la paix ou de la guerre, de l'honneur ou de la honte nationale, — un pareil citoyen devrait être, sous le rapport de la capacité, de l'instruction et de la sagesse, un dieu comparativement à un serf russe ou à un paria. Dans l'époque actuelle, dis-je, l'âme de l'homme a infiniment plus de choses à faire qu'autrefois ; il faut donc qu'elle se fortifie, s'éclaire en conséquence.

« Il n'y a jamais eu d'époque où la nature morale de l'homme a eu besoin comme maintenant de culture et de

purification. Ce que nous appelons civilisation et progrès a augmenté mille fois les tentations,— dix mille fois dans ce pays. La lutte de la richesse, du luxe, de l'ambition, de l'orgueil, est ouverte à tous. Avec nos priviléges multipliés sont venus, non-seulement des devoirs multiples que nous ne pouvons nier, mais encore des dangers nombreux auxquels nous pouvons succomber. Où règnent l'oppression et le despotisme, les nobles capacités de l'homme sont amoindries, éteintes, privées de leur empire; mais l'oppression et le despotisme éteignent aussi la puissance des passions mauvaises de l'homme. Tout ce qu'il y a de corrompu et de vil dans le cœur de l'homme jouit dans ce pays d'une liberté, d'un espace inconnus autrefois. La perversité comme la vertu, la méchanceté comme l'amour de l'humanité, ont ici leurs machines à vapeur, leurs presses puissantes, leurs télégraphes électriques. Les chaînes conservatrices du respect aveugle pour l'autorité, de la crainte aveugle pour les maîtres en fait de religion, les lois pénales cruelles, qui contenaient autrefois les passions sauvages des hommes et paralysaient toute espèce d'énergie, sont maintenant brisées. Si la retenue intérieure et morale n'avait pas remplacé la retenue extérieure et arbitraire, le peuple, au lieu d'être le maître et le vainqueur de ses passions, en serait l'esclave et la victime. Même la révélation la plus claire venue du ciel et les influences sanctifiantes émanées de Dieu, à moins qu'elles ne soient données chaque jour et à chaque instant de manière à anéantir tout mouvement du libre arbitre, ne peuvent pas exclure un exercice vertueux comme exigence et préparation à une vie heureuse et honorable. L'homme qui ne cherche pas à faire entrer dans toutes les habitudes, dans tous les sentiments de la jeunesse, l'influence et l'activité de la mo-

rale chrétienne, qui n'a pas sous la main un approvisionnement de merveilles, de vérités, de belles choses à répandre dans la jeune âme qui s'ouvre à l'observation de la vérité et de la beauté, cet homme-là, disons-nous, a une vue bornée. »

Tel est le président de la convention nationale des amis de l'éducation, l'homme par excellence de l'éducation dans l'Amérique du Nord. Il est né dans le Massachusett, et pour le moment représentant de l'État des Pèlerins au congrès de Washington.

Vous voyez son point de vue : éclairer l'intelligence et le sentiment de la conscience morale donnés dans l'école à tous les citoyens. C'est la base sur laquelle le Nouveau-Monde doit édifier son empire et poser l'homme nouveau. La conscience populaire dans le Nouveau-Monde n'est pas allée *au delà*, du moins avec connaissance de cause. C'est dans les États de la Nouvelle Angleterre que cette connaissance s'est montrée avec le plus de netteté et de force.

Travailler sans cesse et courageusement à développer la vie politique, à ennoblir les classes pauvres de la société, s'efforcer de produire une société complétement harmonique, humaine, voilà ce qui caractérise la vie de ces États. La base en est évidemment l'idée d'un État chrétien, d'une société chrétienne. La doctrine du Christ, la gloire de tous, le droit et la prospérité de tous, tout pour tous, tels sont les cris de ralliement ou de guerre qu'on entend ici. Les harpes des poëtes évoquent les idéalités morales de l'homme et de la société.

Je suis partie de ces États en mars, tandis que la neige

et la gelée couvraient encore leurs champs, pour me rendre dans le sud de l'Amérique du Nord, et j'ai passé près de trois mois dans les États des Palmettes de la Caroline du Sud et de la Géorgie. Le soleil y était chaud. Là, j'ai trouvé l'esclavage, vu son ombre épaisse répandue sur la terre réchauffée par le soleil, sa chaîne retenir le développement moral et politique de ces États, et je n'en ai pas moins joui de la vie comme je ne l'avais pas encore fait, au milieu du travail intellectuel ascendant et incessant des États du Nord. Je m'y suis mieux reposée, mieux portée. La beauté moelleuse du climat et de l'air dans cette saison, la magnificence de la végétation, les belles et nouvelles fleurs, les parfums, les fruits, la splendeur des forêts primitives qui longeaient les rivières rouges, l'éclat des mouches luisantes pendant les sombres et chaudes nuits, les promenades sous les chênes verts auxquels étaient suspendues de longues lianes, leurs arcades gothiques, — scènes nouvelles et ravissantes pour des yeux européens ; — une certaine vie romantique, pittoresque par le contact des races blanches et noires sur cette belle terre embaumée ; la vie et le caractère particulier des nègres, leurs chants, leurs fêtes religieuses... me pardonnerez vous le ravissement que tout cela m'a causé, et d'avoir oublié momentanément les ténèbres de l'esclavage pour ne voir que les images lumineuses évoquées par la beauté du Sud, sa nature et une partie de ses habitants ? Aucun poëte ne célébrait les idéalités morales de la société ; mais le moqueur, ce rossignol de l'Amérique du Nord, chantait dans les forêts embaumées la terre, ses habitants, les fleurs qui paraissaient se baigner dans la lumière. Cependant mes lettres à ma sœur prouvent que je n'ai pas fermé les yeux sur le côté obscur et mensonger de la vie du Sud.

Le plus beau phénomène moral observé par moi dans ces États, c'est la lumière du christianisme faisant invasion chez les enfants de l'Afrique, et les efforts que font les chrétiens véritables, surtout en Géorgie, pour répandre l'instruction religieuse parmi les esclaves, amener leur affranchissement et les coloniser à Libéria sur la côte africaine. Tous les ans, un navire part de Savannah pour cette colonie, chargé d'esclaves affranchis, des objets nécessaires à leur établissement dans leur patrie primitive.

Mais ce n'est là qu'un petit point lumineux du sombre tableau de l'esclavage dans ces États; c'est l'œuvre de quelques particuliers. Les lois manquent de lumière, d'esprit de droiture à l'égard des esclaves, et sont indignes d'un pays et d'un peuple libres.

Je me suis enfuie, au mois de mai, du Sud enflammé pour me diriger vers le Nord, d'abord dans la Pensylvanie, puis dans le Delaware. J'ai passé la plus chaude partie de l'été à Philadelphie, à Washington. Ce qui m'a intéressée dans la première de ces villes, ce sont les quakers et la vie de la lumière intérieure, leurs bons et bienfaisants établissements. J'ai lu la « Déclaration de l'indépendance », la grande lettre de franchise du peuple américain dans la salle où elle a été signée; puis je me suis rendue à Washington pour assister aux luttes du Congrès, sur la grande question débattue entre les États libres et les États à esclaves, entre le Nord et le Sud, au sujet de l'annexion de la Californie et du Nouveau-Mexique comme États libres. La lutte a été ardente et l'Union menacée de se dissoudre. Vous connaissez par les journaux le compromis qui a décidé la question et calmé les esprits pour un temps; car la querelle et les dangers subsisteront ouvertement ou secrètement tant que l'esclavage et les esclaves existeront

dans le sein de l'Union américaine. Plus la conscience humaine de haute politique grandira dans ce pays, plus la lutte se concentrera autour de ce point, et plus elle deviendra ardente.

J'ai vu de grands hommes d'État, entendu de grands discours à Washington, et il n'y a pas de pays au monde, je crois, qui présente à cette époque une assemblée délibérante où se trouvent réunis des talents plus remarquables, des hommes politiques plus éminents que dans le Sénat des États-Unis. J'ai rencontré ici, comme partout, l'absurdité et l'amertume sur le champ de bataille de la politique.

Ce qui m'a le plus frappée dans le Congrès des États-Unis, c'est le mode de représentation. Chaque État, petit ou grand, de l'Union, envoie deux sénateurs au Congrès; ils forment le Sénat ou Chambre haute. Le nombre des représentants qui composent l'autre Chambre ou des Communes est déterminé par la population de chaque État. Plus elle est considérable, plus il y a de représentants au Congrès. Chaque État de l'Union se gouverne de même par deux Chambres, sénat et représentants, dont les deux cent vingt membres sont élus parmi les citoyens de l'État. Chaque État a son Capitole.

Ce mode de représentation donne lieu à beaucoup de vie spéciale. L'État de Granit et l'État aux Palmettes, la vieille Virginie et le jeune Visconsin, le Minnesota et la Louisiane, si différents par leur position, leur nature, leur climat, leurs produits, leur population, se présentent au Congrès comme des individualités et prennent part à toutes les questions générales, à celles qui intéressent l'humanité entière dans ce qu'elles ont de particulier et de commun.

Le président Taylor est mort durant mon séjour à Washington, et j'ai assisté à l'installation de son successeur

légitime, le vice-président Fillmore, qui le remplaçait dans la plus haute fonction des États-Unis. Rien de plus simple, de plus dépourvu de pompe, d'ostentation, de moins analogue au couronnement de nos rois; cependant cette cérémonie du couronnement présente un spectacle fort pittoresque, et il en faut un peu, les hommes ne pouvant pas vivre, même dans ce pays, sans des choses qui frappent les yeux; on le voit à l'avidité avec laquelle on se précipite vers tout ce qui est nouveau.

Après avoir pris les bains dans l'Océan, sur la côte orientale, je suis allée vers l'Ouest. J'avais vu le Nord et le Sud; je voulais maintenant voir le grand Ouest. Dans les États de l'Est, du Nord et du Sud, on m'avait beaucoup parlé de l'*accroissement et du progrès merveilleux* du grand Ouest; en quoi consistaient-ils? J'étais curieuse de l'apprendre.

Durant ma route de ce côté, je me suis entretenue avec deux géants naturels de l'Ouest, Trenton et Niagara. J'ai traversé les grands lacs Ontario, Érié, Michigan, pour visiter la colonie suédoise établie sur les bords du Mississipi; j'ai vu l'hospitalité et les roses scandinaves fleurir avec fraîcheur sur ce sol nouveau, et une nouvelle Scandinavie surgir dans les déserts de l'Ouest. Ensuite j'ai remonté le Mississipi jusqu'au pays où se trouvent les sources de ce fleuve magnifique; j'ai vu une contrée montagneuse admirablement belle, des roches ressemblant à des ruines dominer des hauteurs couronnées de chênes, ruines de la période primitive où les Titans erraient seuls sur la terre, où l'homme n'existait pas encore. Il est rare encore, dans ces déserts immenses où tout est silencieux et vide. Une petite cabane en bois s'élève, il est vrai, çà et là, au pied des hauteurs qui bordent le Mississipi; à côté est un petit champ de maïs. C'est la première trace de culture dans ces

contrées, c'est l'empreinte d'un pied humain dans l'île inhabitée de Robinson. Plus loin sont les forêts primitives et le désert où habitent les animaux sauvages et des Indiens en lutte perpétuelle.

Non loin de là sont les Prairies immenses, ces déserts richement fleuris de la vallée du Mississipi, où l'herbe forme des vagues ondoyantes et profondes, se prolongeant au loin, très-loin vers l'horizon, sans que la maiu de l'homme les ait touchées ; car il n'y en a point ici pour les faucher dans leur millième partie. Le Niagara, et tout ce que j'ai vu de remarquable soit dans le Nouveau-Monde, soit en Europe, n'a pas produit sur moi l'impression de la perspective de ces Prairies sans limites de la vallée du Mississipi; elles croissent en étendue plus on approche du fleuve. C'est une vue splendide que ces vagues océaniques formées par des élianthes, de hautes herbes sous le ciel de l'Amérique, éclairées par le soleil, ou obscurcies par les nuées légères qui le traversent. L'âme s'étend et s'ouvre pour ainsi dire au vent doux et libre qui s'avance en murmurant sur ces champs, et fait résonner mélodieusement en passant les fils électro-magnétiques tendus au-dessus. Ce voyage dans l'Ouest a été pour moi une fête continuelle, tandis que je volais, avec les ailes de la vapeur, dans les Prairies, vers le soleil doré; il me semblait entrer ainsi dans un monde lumineux.

La vallée du Mississipi, depuis le Minnesota au nord jusqu'à la Louisiane au sud, entre la chaîne des monts Alleghany à l'est et les montagnes Rocheuses à l'ouest, est une immense prairie ondulée par des collines. Le sol est des plus fertiles, richement arrosé par des rivières et des lacs, montagneux au nord avec sapins et bouleaux septentrionaux. Ces champs s'abaissent à mesure qu'ils

avancent vers le sud jusqu'à ce qu'ils deviennent, dans la Louisiane, des marais fangeux où les alligators pataugent dans la vase. La canne à sucre et les palmettes croissent dans cette chaude température embaumée par les bosquets d'orangers. Ces prairies contiennent une grande variété de sols, de climats, de produits. Mais je veux laisser parler un de leurs habitants qui les connaît parfaitement.

« La grande vallée centrale de l'Amérique du Nord a une étendue de vingt et un degrés de latitude et quinze de longitude. Elle commence à sourire en sortant de son état naturel et appelle déjà les masses populaires qui débordent du trop-plein des sociétés du monde, en leur offrant la récompense du travail, en leur fournissant les moyens de pourvoir à la subsistance d'une population incalculable. La nature a doué cette vallée de richesses végétales et minérales très-remarquables; lui a donné une surface appropriée à tous les goûts, les besoins; les rivières qui la traversent peuvent être employées à une foule d'industries diverses, à un négoce immense embrassant tous les genres de produits de la zone tempérée, dans ses limites septentrionales et méridionales.

« Cette vaste étendue de pays, cette riche et fertile vallée entre les sources du Mississipi au nord, et le golfe du Mexique au sud, les montagnes Rocheuses à l'ouest et les monts Alleghany à l'est, était, il y a peu de temps, un désert; elle contient maintenant onze États entiers, des parties de deux autres et deux territoires. L'activité, le travail l'animent; elle est appelée à nourrir la moitié de la population des États-Unis. On ne peut pas calculer son importance, non plus que celle de l'Union américaine et sa puissance. Toutes les parties habitables du globe se ressentiront de son influence, et cette vallée deviendra leur jardin et leur gre-

nier; elle étendra son empire au delà des États-Unis. Il n'est aucun point de la terre sur lequel le Créateur de l'univers a répandu plus d'éléments de prospérité humaine, et dans des conditions plus évidemment favorables aux besoins de l'homme. N'y apportez pas la malédiction d'un mauvais gouvernement, n'entravez pas son progrès, n'empêchez pas le flot des migrations populaires de se précipiter dans son sein. Que son vaste sol reçoive le surplus de la population qui foule celui de l'Europe; que le donateur de tout bien puisse sourire du haut des cieux en voyant une heureuse famille humaine de deux cent soixante et quinze millions de créatures humaines. »

Si vous êtes tenté de rire en lisant cet échantillon des espérances de l'Ouest à l'égard de la vallée du Mississipi et de son avenir grandiose, vous n'y méconnaîtrez pas cependant la trace d'nn grand esprit et d'un grand cœur.

Le sénateur du Missouri, M. Allén, auteur d'un écrit relatif au commerce et à la navigation de la vallée du Mississipi, publié en 1850, et d'où j'ai copié ce qui précède, continue à écrire des mémoires statistiques sur les villes et les États de cette vallée; il devient poëte en parlant du fabuleux accroissement de la culture intellectuelle, de la population des villes, de la richesse de cette région. Le colonel Benton, sénateur du Missouri, qui est, comme M. Allén, surtout un homme pratique, devient poëte également quand il jette les yeux du côté de l'Ouest et s'écrie :

« La navigation sur les fleuves du grand Ouest est ce qu'il y a de plus merveilleux au monde, et possède, depuis qu'on a adapté la vapeur à la marche des navires, toutes les qualités de la navigation sur l'Océan : la rapidité, la distance, le bon marché, la force des chargements, tout y

est. Le bateau à vapeur est le navire des fleuves, il trouve sur le Mississipi et ses affluents le théâtre le plus complet de sa puissance. Merveilleux fleuve! Uni à des lacs puissants dès son origine et à son embouchure, — il tend les bras vers l'océan Atlantique et l'océan Pacifique. Il tire ses premières eaux, non pas des montagnes creuses, mais d'un plateau au centre du continent, d'un lac en liaison avec les sources du Saint-Laurent et les rivières qui courent au nord de la baie d'Hudson ; il arrose la plus vaste étendue de champs fertiles, ramasse les produits de tous les climats, même de ceux où règne un froid excessif, pour les porter au grand marché du Sud éclairé par le soleil, et y trouver les produits du monde entier. Tel est le Mississipi ! Qui peut calculer la somme de ses avantages, de sa grandeur future, de ses alliances commerciales ? »

Mais en voilà assez de cette éloquence du Mississipi ; laissez-moi vous parler de l'accroissement et des progrès du grand Ouest, tels que je les ai trouvés. Ce développement n'est encore que matériel ; mais le progrès intellectuel marche sur ses traces ; n'importe le lieu où l'Américain établit sa demeure, il construit, après sa maison et son magasin, une école, une église ; l'hôtel et l'asile viennent ensuite. L'Ouest copie les institutions, la civilisation et les villes de l'Est ; mais sa marche est rapide et sûre. On voit d'abord dans le désert quelques maisons en bois, puis en planches, et plus tard de petites maisons en pierres, de gracieuses villas avec leur enclos ; en peu d'années, et comme par un coup de baguette, il y a là une ville avec un capitole, de jolies églises, de magnifiques hôtels meublés, des académies et des instituts de toute espèce. On y fait des cour, on imprime de grands journaux, on élit des gouvernants, on convoque des assemblées, on

prend des résolutions concernant l'éducation populaire, les communications avec le monde entier ; puis on fait des chemins de fer, on creuse des canaux, on construit des bateaux, on navigue sur les rivières, on parcourt les forêts, on traverse les montagnes. Au milieu de tout cela, les hommes bâtissent de jolies maisons qu'ils entourent d'arbres, et leurs femmes règnent en souveraines dans le foyer sanctifié. C'est ainsi qu'on prend possession du pays, que la société s'y régularise et que l'État se trouve prêt à entrer comme État politique indépendant dans le grand groupe de l'Union. Quoique les deux tiers des habitants de la vallée du Mississipi soient composés d'Allemands, de Scandinaves, d'Irlandais et de Français, l'esprit législateur et civilisateur n'en est pas moins anglo-normand.

Le caractère de l'Ouest diffère sous certains rapports de celui des États de l'Est ; il est plus large, plus cosmopolite. Son peuple est un composé de beaucoup de peuples, et l'on prétend que ce caractère se fait jour dans des constitutions plus libérales, dans des points de vue et usages plus exempts de préjugés. Les sectes y sont moins exclusives. Les prêtres prophétisent la venue d'une Église de mille années, dans laquelle toutes les sectes se réuniront ; ils parlent de la nécessité de la civilisation temporelle, des sciences, des lettres, pour amener le développement complet de la vie religieuse.

La ville de l'Ouest est donc cosmopolite. Les Allemands y ont leurs quartiers (parfois la moitié de la ville), leurs journaux, leurs clubs ; il en est de même pour les Irlandais et les Français. Le Mississipi réunit tous ces peuples ; leur activité, leurs habitations, font circuler la vie et les habitants de toutes les zones, d'un bout à l'autre de cette immense vallée centrale.

Mais ici s'arrêtent mon admiration et mon discours sur la grandeur et la croissance de l'Ouest; car ses villes ne m'offrent rien de meilleur que celles de l'Est. Saint-Louis, c'est New-York sur le Mississipi, et San Francisco sur l'océan Pacifique en est seulement une troisième édition non corrigée. L'*Etat de l'Ouest*, quoique levant les yeux vers le Visconsin, les abaissant sur le Missouri et l'Arkansas, ne vaut pas mieux que celui de l'Est. Deviendra-t-il jamais meilleur?

Il sera différent sous le rapport de son développement, de son caractère; sera-ce en mieux? aura-t-il quelque chose de plus noble et le rapprochant davantage de la perfection? — Cet empire de mille années, où le lion reposera à côté de l'agneau, où chacun sera heureux, assis à l'ombre de sa propre vigne, de son figuier, où tous les peuples se rencontreront pacifiquement, où «le ciel sourira» en voyant une heureuse famille de deux cent soixante-quinze millions de créatures humaines, cet empire s'établira-t-il ici?...

Hélas! il m'en a coûté de renoncer à ce beau rêve qui m'illuminait au moment de mon départ pour l'Ouest, et me montrait le soleil d'or marchant devant moi en descendant vers la terre promise de l'Ouest, et y entrant tout droit. Cette illusion est passée. L'Ouest américain ne produira rien d'essentiellement meilleur. Ni lui ni l'Est ne donnera à la terre le nouveau Paradis qu'on ne trouvera probablement jamais dans ce monde. Tout ce que nous pouvons espérer, c'est qu'il s'en rapprochera, et ce rapprochement dépend de...

La *civilisation* ne manquera pas au peuple de l'Amérique du Nord, c'est évident. Il la recevra non-seulement par la propagation générale de l'éducation populaire, mais en-

core par la dispersion dans toutes les classes du peuple de la lecture à bon marché des journaux où sont traités toutes les questions concernant la vie, les pensées de l'humanité relatives aux individus, et la vie elle-même dont les institutions politiques sont un grand établissement d'éducation civile. On propage ainsi la lumière et l'instruction. La lutte qui a lieu ici comme dans le reste du monde entre la lumière et les ténèbres, entre Dieu et Mammon, se concentrera toujours davantage sur le terrain intime de la volonté et de la conscience, car personne ne pourra plus s'excuser en disant : « Je l'ignorais... »

Il est évident pour moi que cette civilisation ne nous donnera pas une *utopie*, mais un jugement, c'est-à-dire une différence plus tranchée entre les enfants de la lumière et ceux des ténèbres, entre le bien et le mal, un rapprochement plus prompt de la dernière crise.

L'homme nouveau du Nouveau-Monde se trouve derechef sur la voie qui sépare les puissances de la terre ; mais il se tient sur une plate-forme plus haute, et c'est avec plus d'instruction, une intelligence plus lucide, qu'il est appelé à faire un choix parmi elles.

Les roues de la vie tournent avec un élan plus rapide ; toutes les forces de l'esprit et de la matière sont au service d'une volonté puissante. Les routes conduisent en enfer ou dans le ciel avec la rapidité et la force de la vapeur sur les voies ferrées. Les affaires de la vie se hâtent d'arriver à une conclusion, et il me semble entendre les paroles prophétiques de la dernière page du livre de vie :

« Le temps est proche! »

Voyez sur le bord du fleuve, sur de vertes collines ou dans les champs, une habitation ; elle n'est point vaste ni magnifique, mais son architecture est ornée; elle parle de

goût et d'aisance, un verrand ou une terrasse avec de jolies grilles, autour desquelles s'enlacent la vigne et l'odoriférante clématite, les roses et le chèvrefeuille, entoure la maison. En dehors il y a de beaux arbres pour ainsi dire de toutes les zones : érable, orme, tilleul, chêne, châtaignier, noyer, ailantus, sycomore, cèdre, magnolia, cyprès, myrte, et dans les États encore plus septentrionaux, des pins, des sapins, et une foule de belles fleurs odoriférantes. Tous ces végétaux entourent suffisamment la maison pour qu'elle ait des lieux de repos à l'ombre et pas assez pour entraver la vue qu'on laisse toujours dégagée, afin que les habitants du logis puissent plonger le regard dans une vaste et belle nature.

C'est un foyer de l'Amérique du Nord; tels sont ses traits principaux dans tous les États, sur les hauteurs du Massachusett comme sur celles du Minnesota, dans les champs boisés et odoriférants de la Caroline du Sud, dans les vastes prairies de l'Ouest. Et ce foyer mérite souvent le nom de *sanctuaire*, qu'on donnait à ceux de notre vieux Nord. Il n'est pas de pays où le feu de l'âtre de la famille brûle avec plus de clarté, est entretenu par des mains plus pures qu'aux États-Unis. C'est une joie pour moi de pouvoir le dire avec connaissance de cause et conviction. Il n'est pas non plus de pays où j'aie vu le foyer soigné comme ici. Nulle part également l'homme ne me paraît avoir mieux saisi l'intention du Créatenr, qui, en créant Adam, l'a placé dans un jardin. Aussi la ville américaine semble-t-elle mal à l'aise quand elle commence à avoir formé des masses de maisons construites l'une contre l'autre. Quoique alignées et formant des rues, des places, on s'empresse de mettre de l'espace entre elles, de s'entourer d'une pelouse avec arbres et fleurs. Plus cette pelouse ombragée, fleurie,

est grande, plus le foyer américain a un air gai. L'ordre, le comfort, l'ornement, un véritable luxe d'arbres et de fleurs, distinguent le foyer du Nouveau-Monde.

C'est vers le foyer, vers son cœur, le gardien du feu sacré qui brûle sur son âtre, que je lève les yeux, pour voir apparaître l'homme nouveau sur la scène du Nouveau-Monde, pour lui voir remporter la victoire dans la lutte qui a lieu entre les deux puissances temporelles. Combien cette cause trouvera-t-elle de bons combattants? voilà la question.

Le foyer et la mère américaine peuvent-ils communiquer maintenant la vie et la force nécessaires? Je suis obligée de répondre : *Non, pas dans l'état actuel de l'éducation des femmes*. Tel prix qu'on attache à une foule d'exceptions individuelles, il n'en est pas moins certain que le foyer, dans le nouveau comme dans le vieux monde, n'est pas, en général, à la hauteur du problème qu'il doit résoudre, et que la femme est encore, comme autrefois, presque isolée dans la vie du foyer et de la société ; sans participation à la vie civile, elle n'a point la conscience des rapports du foyer avec la vie civile, de la morale et de la religion (ou haute politique) avec les questions sociales et la vie politique. N'ayant pas même la connaissance de sa propre mission, de sa responsabilité comme *citoyenne chrétienne*, comment pourrait-elle former le citoyen, allumer dans le cœur de l'enfant le feu sacré du bien public, lui apprendre à se servir, dans les rapports sociaux, dans les questions politiques, de la même pureté de conscience, de la même gravité sainte que dans le foyer?

Les femmes de la société des quakers sont les seules chez qui le sentiment de la conscience civile se soit éveillé; mais elles sont peu nombreuses.

Je finis en citant les paroles que je viens de lire dans un auteur américain : « Les ténèbres des mères projettent leur ombre sur leurs enfants ; les nuages et les ténèbres reposeront sur leurs descendants jusqu'au moment où le jour commencera à poindre d'en haut. »

Maintenant, laissez-moi parler du peuple américain. Le voyageur qui n'a trouvé, dans la population des États-Unis, qu'une grande uniformité, la connaît imparfaitement. Il y a, en effet, une grande, trop grande uniformité dans le costume, la manière de s'exprimer, d'être (un peu de costume, une individualité délicatement indiquée, font partie d'un caractère prononcé). Cependant je n'ai senti nulle part, comme ici, la distance qu'il y a d'homme à homme, la variété qui existe entre eux, indépendamment de tout signe distinctif de rang, d'uniforme, de circonstances extérieures. Ici, c'est le transcendantaliste qui foule la terre comme un dieu, en invitant les hommes à devenir des dieux, et qui, par la beauté de son être et de sa nature, nous donne une pensée plus haute de la nature humaine ; ici, c'est le *mangeur de terre glaise* qui vit dans les forêts, sans écoles ni églises, parfois sans maison, et poussé par une passion maladive à manger de la terre jusqu'à ce qu'il y trouve son tombeau ; ici, c'est le spiritualiste qui vit de pain, d'eau et de fruits engendrés par la lumière, pour se conserver pur de la contagion de tout ce qui est grossier, et ne trouve pas le christianisme assez pur pour son éther moral volatisé ; ici, c'est le socialiste qui prétend ne vivre que pour donner, bénir, répandre des bienfaits, et à côté de lui est l'adorateur de Mammon ; celui-ci foule tout aux pieds, ne considère comme sacré que ce qui lui appartient, il est disposé à tout sacrifier à son idole, — l'égoïsme. En un mot, tous les contrastes de

natures, de caractères, d'humeurs, que l'on peut imaginer, se trouvent et s'expriment ici avec une vie intellectuelle des plus prononcées.

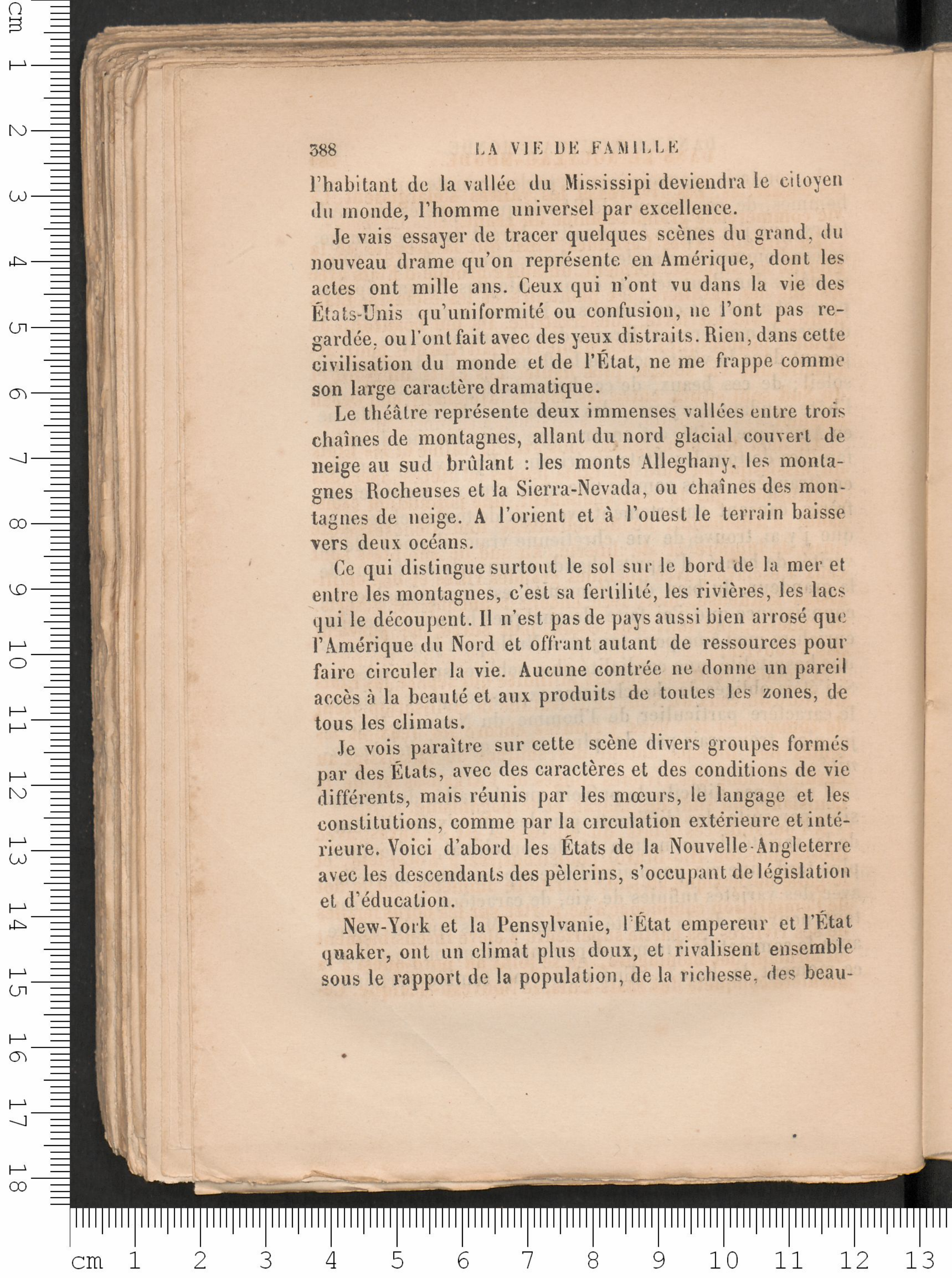
On ne peut méconnaître, cependant, ce qui caractérise spécialement le peuple et la vie politique des États-Unis, c'est-à-dire la conscience d'une vie humaine et civile plus haute, et leurs efforts pour l'atteindre. J'ai trouvé partout l'opinion publique éveillée sous ce rapport. Les individus qui se distinguaient dans ce sens, et appelés *nos meilleurs hommes*, ou bien *nos meilleures femmes*, étaient remarquables par leur intelligence et un amour de l'humanité actif. J'ai été frappée de ce que, dans des sociétés très-opposées, ces individus se ressemblaient par ce jugement et ce nom qui leur était donné dans chaque cercle.

L'Amérique du Nord ne présentera peut-être pas des figures humaines aussi pittoresques par le caractère, l'entourage et les circonstances qu'en Europe ; mais il est probable qu'elle deviendra plus riche en figures harmonieuses, de celles qui réunissent dans une belle et douce humanité l'homme et le citoyen.

Je ne crois pas que dans aucun pays les particuliers en fassent autant qu'ici pour le bien général, surtout dans les États où il n'y a pas d'esclaves. Le sentiment du bien public, de l'amélioration du peuple et du pays, de l'ennoblissement de l'humanité, pourrait bien ne pas être aussi vivant et actif ailleurs. Le peuple des États-Unis a le cœur chaud, et ce qui lui donne un droit éternel au progrès, c'est son imitation du Christ. Je dis *le peuple des États-Unis*, et je le maintiens. Otez l'esclavage des États du Sud (il en disparaîtra, car il en est déjà expulsé en partie par le christianisme, par l'émigration du Nord), et vous y trouverez le même cœur, le même esprit.

Je voudrais pouvoir vous parler maintenant de ces hommes, de ces femmes de l'Amérique, appelés les *meilleurs*, que j'ai appris à connaître durant mon pèlerinage, de ces hommes si simples, si doux, et cependant si forts, si mâles dans leur activité comme citoyens, comme époux, pères et amis; de ces femmes si bonnes, si maternelles, si douces de manières, si fermes dans leurs principes, se reposant dans la vérité comme la fleur dans la lumière du soleil; de ces beaux, de ces heureux foyers dont j'ai été l'hôte pendant des jours, des semaines, des mois! Ma vie en Amérique a été, est encore une visite intime dans les familles de tous les États américains. J'y ai vécu, non pas en étrangère, mais comme une sœur avec ses sœurs et ses frères, causant ouvertement avec eux de toutes choses; ce que j'y ai trouvé de vie chrétienne vraie, d'amour de la vérité, de bonté, d'esprits chauds et ouverts en faveur de la grandeur, du bien de l'humanité, est inexprimable. La connaissance que j'ai faite de quelques beaux caractères enrichira mon âme pour toujours. Nulle part je n'ai trouvé une hospitalité, une cordialité plus noble et surabondante. Si j'étais obligée de chercher une expression pour désigner le caractère particulier de l'homme du Nouveau-Monde, je n'en trouverais pas de plus vraie que : *belle humanité.*

Il n'est pas difficile de prévoir que la vallée du Missisipi, par suite des différents peuples qui s'y établissent, de la variété de sa nature et de son climat, présentera, plus tard, une vie populaire d'une espèce toute nouvelle, avec des variétés infinies de vie, de caractère, un tableau tout nouveau de la société humaine. Mais quelle figure aura le sommet de l'immense pyramide dont on pose dans ce moment la base?... Une chose me semble certaine :



l'habitant de la vallée du Mississipi deviendra le citoyen du monde, l'homme universel par excellence.

Je vais essayer de tracer quelques scènes du grand, du nouveau drame qu'on représente en Amérique, dont les actes ont mille ans. Ceux qui n'ont vu dans la vie des États-Unis qu'uniformité ou confusion, ne l'ont pas regardée, ou l'ont fait avec des yeux distraits. Rien, dans cette civilisation du monde et de l'État, ne me frappe comme son large caractère dramatique.

Le théâtre représente deux immenses vallées entre trois chaînes de montagnes, allant du nord glacial couvert de neige au sud brûlant : les monts Alleghany, les montagnes Rocheuses et la Sierra-Nevada, ou chaînes des montagnes de neige. A l'orient et à l'ouest le terrain baisse vers deux océans.

Ce qui distingue surtout le sol sur le bord de la mer et entre les montagnes, c'est sa fertilité, les rivières, les lacs qui le découpent. Il n'est pas de pays aussi bien arrosé que l'Amérique du Nord et offrant autant de ressources pour faire circuler la vie. Aucune contrée ne donne un pareil accès à la beauté et aux produits de toutes les zones, de tous les climats.

Je vois paraître sur cette scène divers groupes formés par des États, avec des caractères et des conditions de vie différents, mais réunis par les mœurs, le langage et les constitutions, comme par la circulation extérieure et intérieure. Voici d'abord les États de la Nouvelle-Angleterre avec les descendants des pèlerins, s'occupant de législation et d'éducation.

New-York et la Pensylvanie, l'État empereur et l'État quaker, ont un climat plus doux, et rivalisent ensemble sous le rapport de la population, de la richesse, des beau-

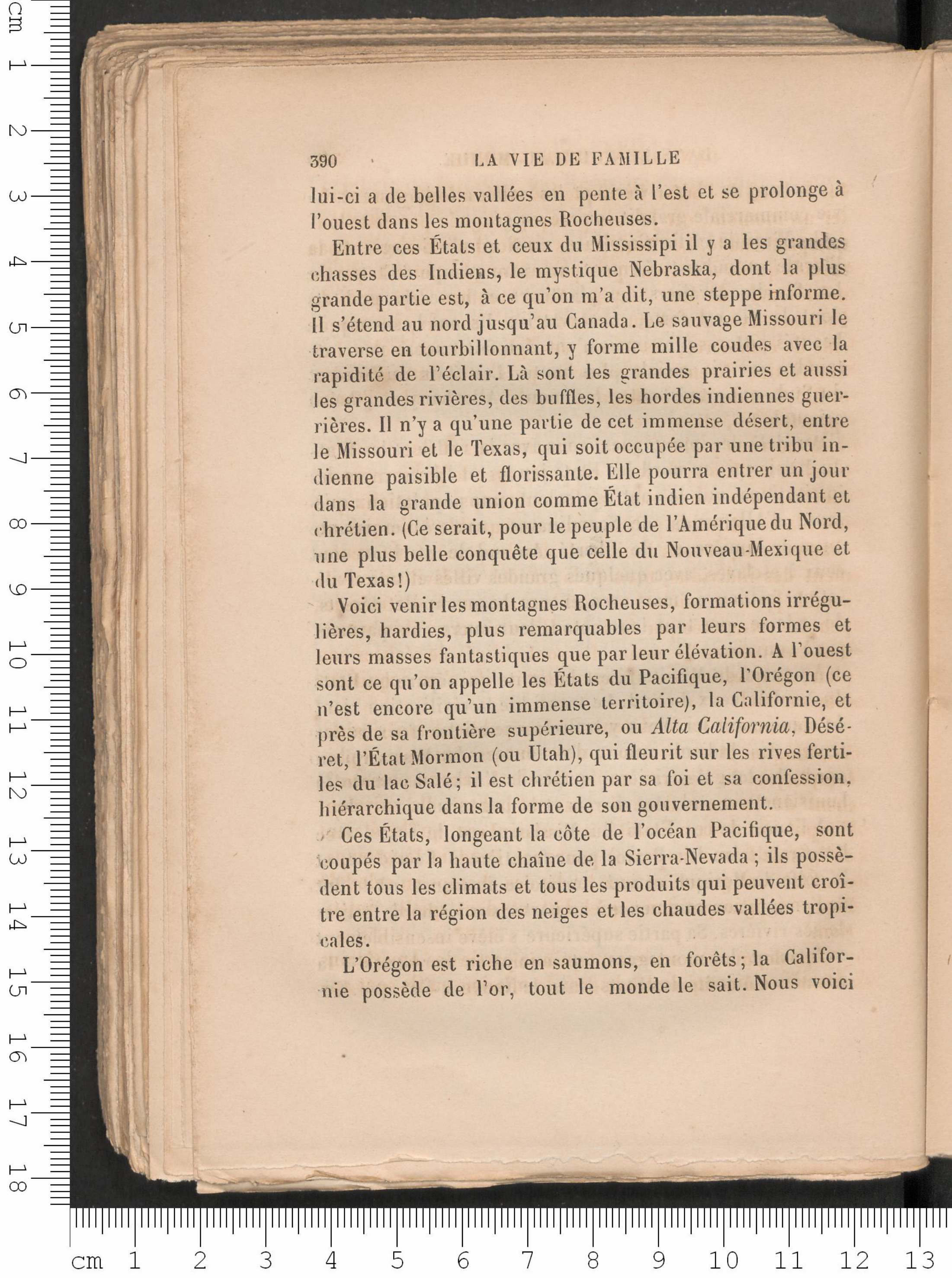
tés naturelles. Les rivières et les vallées s'élargissent. La vie commerciale grandit comme un géant.

La Virginie et les Carolines, ainsi que la Géorgie et la Floride au sud-est, forment un autre groupe d'États avec les fils des cavaliers, les planteurs et les esclaves, États dont la vie est forte, conservatrice. Ils ont beaucoup de beautés pittoresques, mais n'ont rien fait encore pour atteindre une vie sociale plus haute. Les États du Nord et du Sud sont situés entre les monts Alleghany et l'Océan oriental.

Au delà des montagnes, vous avez la vallée et les États du Mississipi, au nord les États jeunes et libres avec des institutions qui le sont également, une population croissante d'Allemands, de Scandinaves, une vie croissante aussi de lumière et de liberté. Au sud de ces États sont ceux à esclaves, avec quelques grandes villes et une civilisation fastueuse, mais avec encore beaucoup de déserts, de rudesse, que tout leur coton, leur sucre, ne parvient pas à couvrir.

A l'ouest du Mississipi est la limite qui sépare les États du Nord de ceux du Sud. Le travai lde la civilisation vient de commencer ici. Vous y trouvez encore les feux et les tentes des Indiens autour des sources du Mississipi au nord ; le long des rivières rouges de l'Arkansas et de la Louisiane, au sud, des marais et le paganisme.

A l'ouest de ces États du Mississipi est le Texas, avec Rio-Grande (ou Rio-Bravo) pour frontière à l'occident, et le golfe de Mexique au sud, territoire immense où le flot de l'émigration commence à se porter sur les bords fertiles de ses rivières. Sa partie supérieure s'élève insensiblement en formant des montagnes, et se joint au nord-ouest à la dernière conquête des États-Unis, le Nouveau-Mexique. Ce-



lui-ci a de belles vallées en pente à l'est et se prolonge à l'ouest dans les montagnes Rocheuses.

Entre ces États et ceux du Mississipi il y a les grandes chasses des Indiens, le mystique Nebraska, dont la plus grande partie est, à ce qu'on m'a dit, une steppe informe. Il s'étend au nord jusqu'au Canada. Le sauvage Missouri le traverse en tourbillonnant, y forme mille coudes avec la rapidité de l'éclair. Là sont les grandes prairies et aussi les grandes rivières, des buffles, les hordes indiennes guerrières. Il n'y a qu'une partie de cet immense désert, entre le Missouri et le Texas, qui soit occupée par une tribu indienne paisible et florissante. Elle pourra entrer un jour dans la grande union comme État indien indépendant et chrétien. (Ce serait, pour le peuple de l'Amérique du Nord, une plus belle conquête que celle du Nouveau-Mexique et du Texas!)

Voici venir les montagnes Rocheuses, formations irrégulières, hardies, plus remarquables par leurs formes et leurs masses fantastiques que par leur élévation. A l'ouest sont ce qu'on appelle les États du Pacifique, l'Orégon (ce n'est encore qu'un immense territoire), la Californie, et près de sa frontière supérieure, ou *Alta California*, Déséret, l'État Mormon (ou Utah), qui fleurit sur les rives fertiles du lac Salé; il est chrétien par sa foi et sa confession, hiérarchique dans la forme de son gouvernement.

Ces États, longeant la côte de l'océan Pacifique, sont coupés par la haute chaîne de la Sierra-Nevada; ils possèdent tous les climats et tous les produits qui peuvent croître entre la région des neiges et les chaudes vallées tropicales.

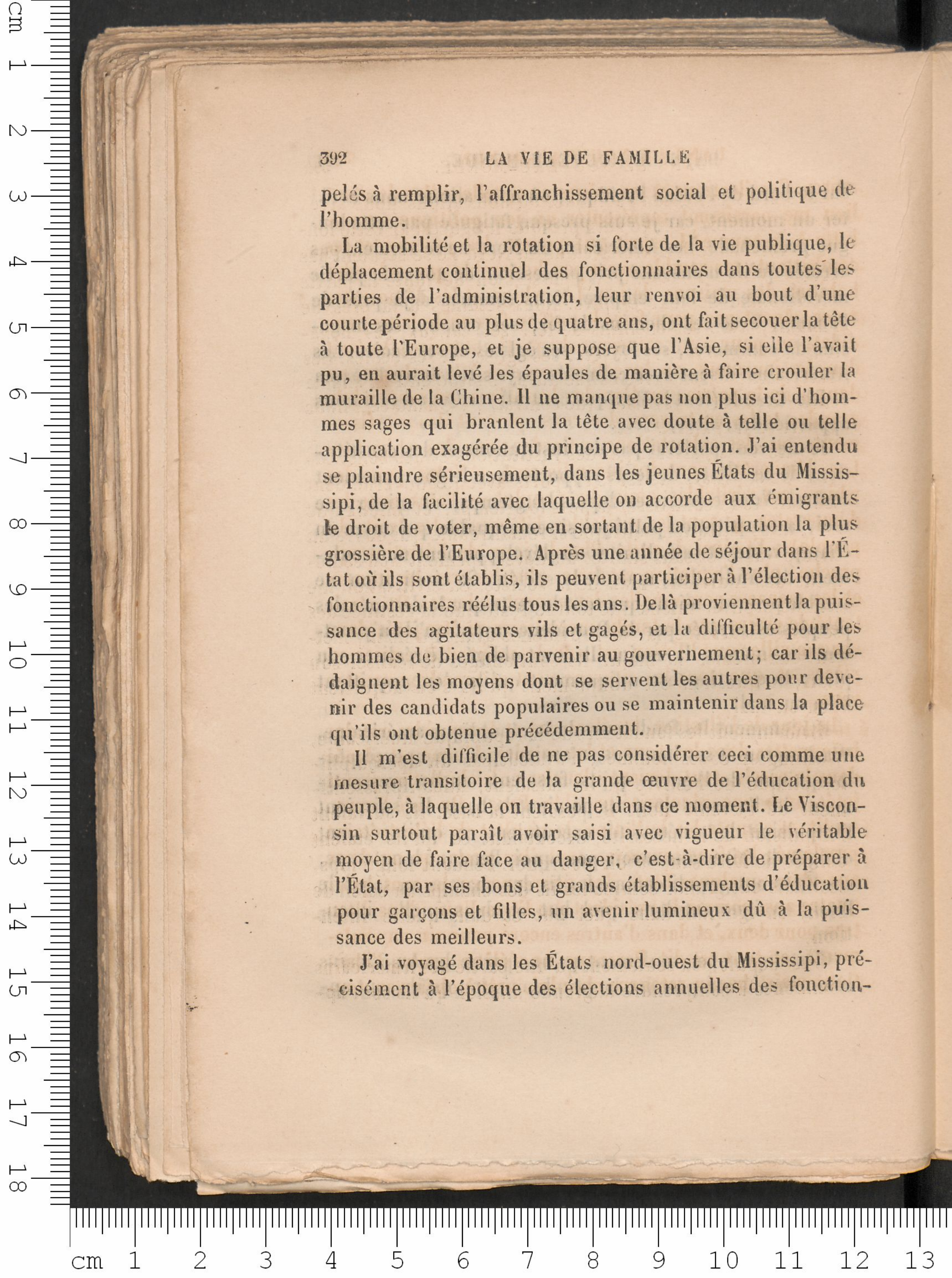
L'Orégon est riche en saumons, en forêts; la Californie possède de l'or, tout le monde le sait. Nous voici

sur le bord de l'océan Pacifique, où nous allons nous arrêter un moment, car je suis presque fatiguée par cette longue promenade. Les Américains du Nord ne se seraient pas arrêtés qu'ils n'eussent pris possession de toute la partie méridionale de leur empire. Nous sommes déjà près de Panama, avec ses chemins de fer, ses canaux, ses magasins de commerce, ses foyers, ses églises et ses écoles. Les Américains disent avec calme du pays situé entre Panama et Rio-Grande (tout le Mexique central) : « Quand ceci nous appartiendra, alors, » etc.

Je ne vous parlerai pas des institutions et des constitutions de ces États, de leurs rapports avec le gouvernement central. Vous connaissez depuis longtemps, et mieux que moi, la constitution politique si remarquable qui ouvre un champ vaste et sans limites au développement non-seulement des individus, mais de la société. Sa civilisation me semble prouver mieux que tout le reste que la destinée des peuples est arrêtée par la Providence avant qu'ils n'y mettent eux-mêmes la main. Ils sont obligés de réaliser son plan; la question est uniquement qu'ils s'en acquittent bien ou mal.

Évidemment les fondateurs de la république américaine, Washington et ses hommes, n'avaient pas un aperçu philosophique de l'œuvre qu'ils faisaient, aucun pressentiment de l'avenir dont ils posaient la base. Ils suivaient l'impulsion de la nécessité, exécutaient ce qu'ils étaient obligés de faire sans savoir pourquoi. Pendant longtemps, ces États ont grandi comme les lis des champs au soleil de Dieu, en ignorant dans quel but et dans quelle intention.

C'est depuis peu seulement qu'une partie des Américains commence à comprendre la grande mission qu'ils sont ap-



pelés à remplir, l'affranchissement social et politique de l'homme.

La mobilité et la rotation si forte de la vie publique, le déplacement continuel des fonctionnaires dans toutes les parties de l'administration, leur renvoi au bout d'une courte période au plus de quatre ans, ont fait secouer la tête à toute l'Europe, et je suppose que l'Asie, si elle l'avait pu, en aurait levé les épaules de manière à faire crouler la muraille de la Chine. Il ne manque pas non plus ici d'hommes sages qui branlent la tête avec doute à telle ou telle application exagérée du principe de rotation. J'ai entendu se plaindre sérieusement, dans les jeunes États du Missisipi, de la facilité avec laquelle on accorde aux émigrants le droit de voter, même en sortant de la population la plus grossière de l'Europe. Après une année de séjour dans l'État où ils sont établis, ils peuvent participer à l'élection des fonctionnaires réélus tous les ans. De là proviennent la puissance des agitateurs vils et gagés, et la difficulté pour les hommes de bien de parvenir au gouvernement; car ils dédaignent les moyens dont se servent les autres pour devenir des candidats populaires ou se maintenir dans la place qu'ils ont obtenue précédemment.

Il m'est difficile de ne pas considérer ceci comme une mesure transitoire de la grande œuvre de l'éducation du peuple, à laquelle on travaille dans ce moment. Le Visconsin surtout paraît avoir saisi avec vigueur le véritable moyen de faire face au danger, c'est-à-dire de préparer à l'État, par ses bons et grands établissements d'éducation pour garçons et filles, un avenir lumineux dû à la puissance des meilleurs.

J'ai voyagé dans les États nord-ouest du Missisipi, précisément à l'époque des élections annuelles des fonction-

naires. Ces élections et les scènes auxquelles elles donnent lieu me paraissent représenter un jeu politique ou une lutte à la course. L'esprit qui pousse les joueurs et les combattants me semble aussi peu honorable que celui des habitués des maisons de jeu. Les whigs et les démocrates ne se gênent pas pour faire le puff en faveur de leurs candidats ou pour renverser ceux du parti contraire. On écrit dans les journaux, on invective, on crie à la trahison, au danger de la patrie ; on lève des bannières, on suspend de grandes toiles en travers des rues, portant des avertissements ou des exhortations. « Gardez-vous des whigs ! — Les démocrates sont des incendiaires ! — Votez pour les whigs, ces véritables amis du peuple ! — Votez pour les démocrates, ce sont les véritables défenseurs des droits du peuple ! » Et ainsi de suite. Plus le jour de l'élection approche, plus l'agitation est forte, plus les cris, les injures et les menaces personnelles deviennent violentes. On serait tenté de croire que la torche incendiaire va être jetée dans chaque ville, que l'Union est sur le point d'être mise en pièces et que tous les citoyens vont se prendre aux cheveux.

Le jour de l'élection, les électeurs et leurs aides ont des baïonnettes dans les yeux et les paroles. L'urne est placée dans le cercle, tout devient silencieux ; les bulletins y sont jetés avec une régularité paisible. Pause. On vide l'urne, on lit et compte les bulletins, le résultat de l'élection est proclamé ; les fonctionnaires sont élus pour un ou deux ans (dans quelques États, les gouverneurs le sont pour quatre ans, comme le président des États-Unis ; dans d'autres pour deux, et dans d'autres encore pour un an seulement), et tout est dit. Personne ne s'élève contre l'élection ; mais chacun retourne chez lui, prêt à obéir aux nou-

velles autorités, et se console en disant : « Je serai plus heureux une autre fois. » Des feux d'artifice sont tirés durant la paisible soirée en l'honneur des candidats victorieux ; toute la ville va se coucher et s'endort profondément.

Il me semble que cette agitation dans laquelle le peuple exerce sa pensée, son talent oratoire, ou du moins sa vigilance, ressemble à la soupape de sûreté d'un bâtiment à vapeur qui laisse échapper et se perdre le surplus de la vapeur. Cependant je trouve que la vapeur de la machine de l'État pourrait être mieux employée. J'ai de la peine à me figurer que, plus tard, le peuple des États-Unis ne cherchera point à mettre un peu plus de stabilité dans sa manière de gouverner, en donnant aux fonctionnaires plus de temps pour exercer leurs emplois, plus de loisir au véritable talent, moins d'espace à la démagogie.

Cependant, même dans l'état où sont les choses maintenant, il me semble qu'un grand talent ou caractère ne court pas ici le danger de manquer d'occasions pour agir avec toute sa force. La meilleure preuve de ce que j'avance est dans les hommes d'État, les magistrats, les prêtres remarquables qui, d'année en année, continuent à orner le Sénat, les tribunaux, les chaires d'enseignement, et dont le peuple se pare et se vante, comme les États monarchiques se glorifient de leurs rois et de leurs héros. Ce sont principalement les médiocrités et les capacités à demi formées qui sont soumises à cette forte rotation, montent et descendent jusqu'à ce qu'elles aient acquis la force ou l'habileté de se maintenir sur un point quelconque.

Il y a dans les États-Unis un autre principe de mouvement, une puissance plus créatrice, ou du moins plus organisatrice : c'est l'association. Elle existe déjà dans la

constitution fédérale de l'Union, — association d'États soumis à une même loi fondamentale, — et ce principe se présente comme base de la vie du peuple. Celui-ci s'associe aussi facilement qu'il respire. N'importe l'intérêt, la question qui surgit dans la société en vue du bien général, aussitôt on annonce une assemblée ou « convention » pour l'examiner. De toutes les extrémités de la ville, de l'État, et même de tous les États de l'Union, les personnes que cette question intéresse accourent sur les ailes de la vapeur au lieu indiqué, à l'heure, au jour fixés. Les hôtels, les pensions de la ville se remplissent de monde avec rapidité. On se réunit dans la grande salle de l'assemblée, on se donne des poignées de main, on fait des connaissances, des discours, on vote, on prend des résolutions... On met aussitôt sous presse discours et résolutions; elles s'envolent dans toute l'Union avec les milliers de journaux quotidiens. Du reste, ces résolutions ne sont parfois que l'expression de diverses pensées (par exemple, on tient des assemblées d'indignation, lorsqu'on veut exprimer une désapprobation énergique relativement à certains hommes ou actes publics). C'est véritablement admirable de voir avec quelle habileté, quel « savoir-faire » ce peuple se gouverne lui-même, avec quelle hardiesse il passe de la délibération à la résolution (1). Dans les États libres et populeux,

(1) Une brillante preuve de ce « savoir-faire, » sous le rapport du gouvernement par soi-même, a été donnée, de notre temps, par l'organisation politique de la Californie. Pendant une couple d'années, les aventuriers les plus sauvages de tous les peuples et pays de la terre s'y sont précipités avec la fureur que donne la fièvre de l'or. Mais les meilleurs se sont réunis, organisés, défendus, ont fait des lois, établi l'ordre civil, et la Californie, dont la population s'est élevée tout à coup à deux cents mille âmes, est maintenant complétement organisée comme État, et fait

les conventions composées de gens appartenant à divers métiers, des assemblées d'agriculture, font partie des choses journalières. On parle maintenant de « congrès industriels » dans l'État de New-York ; les membres de certains métiers qui se rapportent à l'industrie se réunissent tous les mois. Il y a aussi des « foires de l'agriculture, » dans les jeunes États du Michigan et de l'Illinois, les agriculteurs y exposent les beaux produits du pays.

A Cincinnati, comme à New York, et dans les grandes villes intermédiaires, Pittsburg, Harrisburg et autres, les associations des mécaniciens, des marchands, ont leur maison spéciale où ils se réunissent, leurs bibliothèques, leur salle de réunion et de banquet, le tout établi sur un grand pied. Les associations de cette ligue sont en étroite liaison les unes avec les autres. Par exemple, un travailleur qui manque d'ouvrage dans les villes de l'Est est envoyé par l'association à ses membres des villes de l'Ouest, et par ceux-ci, la chose étant nécessaire, encore plus à l'ouest, où il y a abondance de travail pour toutes les mains laborieuses.

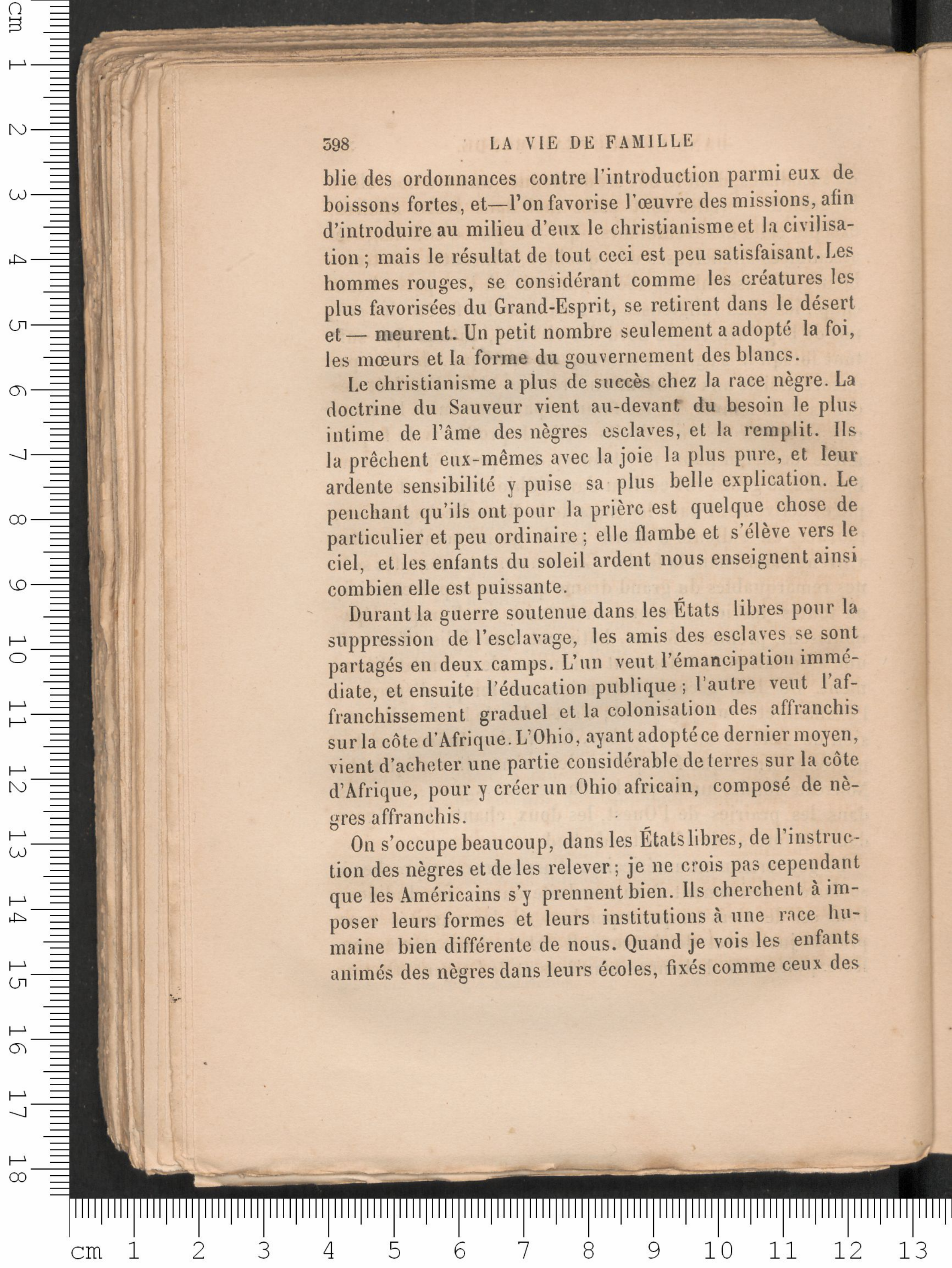
La vie, dans ce pays, n'a pas besoin de s'arrêter ou de se corrompre ; le danger est ailleurs. Mais l'association libre est évidemment un principe vital, ordonnateur et consolidateur, appelé à gouverner et à donner un point central aux atomes errants, aux éléments déchaînés.

Parmi les diverses assemblées et scènes dramatiques dans lesquelles se montrent la nature humaine et la vie populaire du Nouveau Monde, je citerai les petites réunions

partie des États libres de l'Union. Même les Chinois, venus par milliers en Californie, se soumettent à l'ordre et vivent paisiblement sous la main puissante des Anglo-Américains. (*Note de l'Auteur.*)

de socialistes, dont le but est de donner une vie nouvelle à la société — (elles sont assez mal dans leurs affaires, excepté celle des trembleurs, qui n'a pas d'enfants), les assemblées silencieuses des quakers, dansantes des trembleurs, les assemblées abolitionnistes où l'on parle beaucoup, les fêtes religieuses de nuit dans les forêts, les scènes de baptême sur le bord des rivières, pittoresque surtout lorsqu'il s'agit des enfants de l'Afrique. Je n'ai pas encore assisté aux conventions réunies dans l'intérêt des droits de la femme, où les femmes parlent comme les hommes en faveur de leurs droits civils. Je profiterai de la première occasion pour m'y trouver. Les premières assemblées de ce genre ont eu lieu dans l'Ohio, et se sont multipliées activement dans les États de la Nouvelle-Angleterre; tournées en ridicule d'abord par le grand nombre, elles attirent maintenant la foule. Ces conventions sont des scènes remarquables du grand drame que l'en représente ici, où toutes les idées encore enchaînées en Europe s'épanouissent, prennent forme, bâtissent une église, forment une association, se donnent un nom, s'expriment librement. On leur accorde l'attention, un temps d'épreuve, l'examen, et — un jugement; c'est-à-dire le loisir et l'occasion de s'élever ou de tomber. La vie des Indiens et des nègres en Amérique fait partie des scènes dramatiques du Nouveau-Monde, ainsi que les danses sauvages des Indiens dans les prairies de l'Ouest, les doux chants des nègres dans les forêts odoriférantes du Sud.

Le gouvernement américain a d'assez graves reproches à se faire relativement à sa conduite envers les Indiens. Dans ces derniers temps, cependant, il les a traités avec plus de justice et de douceur. Il *achète* leurs terres ou les expulse avec de bonnes manières et de l'argent. On pu-



blie des ordonnances contre l'introduction parmi eux de boissons fortes, et—l'on favorise l'œuvre des missions, afin d'introduire au milieu d'eux le christianisme et la civilisation ; mais le résultat de tout ceci est peu satisfaisant. Les hommes rouges, se considérant comme les créatures les plus favorisées du Grand-Esprit, se retirent dans le désert et — meurent. Un petit nombre seulement a adopté la foi, les mœurs et la forme du gouvernement des blancs.

Le christianisme a plus de succès chez la race nègre. La doctrine du Sauveur vient au-devant du besoin le plus intime de l'âme des nègres esclaves, et la remplit. Ils la prêchent eux-mêmes avec la joie la plus pure, et leur ardente sensibilité y puise sa plus belle explication. Le penchant qu'ils ont pour la prièrc est quelque chose de particulier et peu ordinaire ; elle flambe et s'élève vers le ciel, et les enfants du soleil ardent nous enseignent ainsi combien elle est puissante.

Durant la guerre soutenue dans les États libres pour la suppression de l'esclavage, les amis des esclaves se sont partagés en deux camps. L'un veut l'émancipation immédiate, et ensuite l'éducation publique ; l'autre veut l'affranchissement graduel et la colonisation des affranchis sur la côte d'Afrique. L'Ohio, ayant adopté ce dernier moyen, vient d'acheter une partie considérable de terres sur la côte d'Afrique, pour y créer un Ohio africain, composé de nègres affranchis.

On s'occupe beaucoup, dans les États libres, de l'instruction des nègres et de les relever ; je ne crois pas cependant que les Américains s'y prennent bien. Ils cherchent à imposer leurs formes et leurs institutions à une race humaine bien différente de nous. Quand je vois les enfants animés des nègres dans leurs écoles, fixés comme ceux des

blancs sur leur tabouret et leur pupitre, il me semble que c'est péché. Je suis convaincue que ces enfants devraient apprendre leurs leçons debout ou en chantant et dansant. — Qui les instruira ainsi? Un nègre pourra seul instruire des nègres et devenir leur libérateur dans la plus haute signification de ce mot.

Mais cet Israël captif attend encore son Moïse.

Ce qui rend la délivrance de ce peuple plus difficile, c'est son manque d'esprit national. Divisé dès l'Afrique en tribus qui se font la guerre et se réduisent mutuellement en esclavage, ils ont de la peine à comprendre des intérêts plus étendus que ceux de la famille et de la société locale. Je me suis entretenue avec plusieurs nègres libres et dans une bonne position de fortune, avec quelques jeunes mulâtres qui ont étudié et pris leurs degrés dans l'institut Oberlin de cet État; je les ai trouvés fort tièdes pour les intérêts de leurs frères captifs, et surtout pour la colonisation à Libéria. Frédéric Douglas est encore l'unique esprit vigoureux combattant pour la cause de son peuple.

Mais, si quelque chose peut éveiller en eux un sentiment plus développé en faveur de tout le peuple, ce sera assurément leur esclavage commun en Amérique, et maintenant surtout le bill qui permet de reprendre les esclaves fugitifs dans les États libres. Cette idée m'est venue l'autre jour pendant que j'étais dans une église nègre, où je n'avais pas lieu de me plaindre d'un manque d'intérêt pour la cause du peuple, chez le prédicateur et dans l'assemblée noire.

J'étais allée le matin dans une église nègre baptiste appartenant à la communion épiscopale. Il y avait peu de monde ; c'était l'aristocratie nègre de la ville. La tenue, pendant le service divin, fut calme et d'une distinction

tant soit peu ennuyeuse ; mais le chant était joli et pur. Le prédicateur avait pris pour texte : « l'amour sans vanité », et combien il est difficile de le conquérir, sinon impossible sans l'intervention de Dieu et sans la communication de sa force ; ce discours fut excellent. Le prédicateur était un jeune mulâtre clair, ayant les traits et les manières de la race blanche. C'était un homme de beaucoup de bon sens ; j'avais fait sa connaissance dans le foyer où je me trouve maintenant.

L'après-dîner je suis allée dans l'église méthodiste africaine de cette ville, située dans le quartier d'*Afrique*, habité par la plupart des hommes de couleur libres de la ville. Ce quartier en porte les traces. Les rues et les maisons ont la régularité anglo-américaine; mais des vitres cassées et des haillons suspendus devant elles, un certain air de négligence, de friperie, annonçaient qu'ici les enfants d'Afrique étaient chez eux. J'ai trouvé dans l'église la chaleur et l'animation des nègres ; elle était comble. L'assemblée chantait ses hymnes particulières. Le chant montait et m'émotionnait comme un ouragan harmonieux ; les têtes, les pieds, les coudes de l'auditoire, tout remuait en mesure, tandis que le chant exprimait un ravissement évident, magnifique de pureté et de vie mélodieuse.

Les hymnes et les psaumes que les nègres composent ont un caractère naïf qui leur est propre, quelque chose d'enfantin ; ils sont riches d'images et pleins de vie. En voici un échantillon ; il est tiré de l'un de leurs chants d'église et chanté souvent :

« Quel est ce navire qui prend terre ici ?

« O gloire ! Alleluia ! C'est le vieux Sion. Alleluia ! Le vieux Sion. Alleluia !

« Son mât est-il fort et ferme, sa charpente est-elle bonne?

« O gloire! Alleluia! Il est construit avec le bois de la Bible. Alleluia! Il est construit avec le bois de la Bible. Alleluia!

« Quelle garnison a-t-il à bord?

« O gloire! Alleluia! Ce sont des soldats au cœur fidèle. Alleluia! Ce sont des soldats au cœur fidèle. Alleluia!

« Quel capitaine le commande?

« O gloire! Alleluia! Le roi Jésus en est le capitaine. Alleluia! Le roi Jésus en est le capitaine. Alleluia!

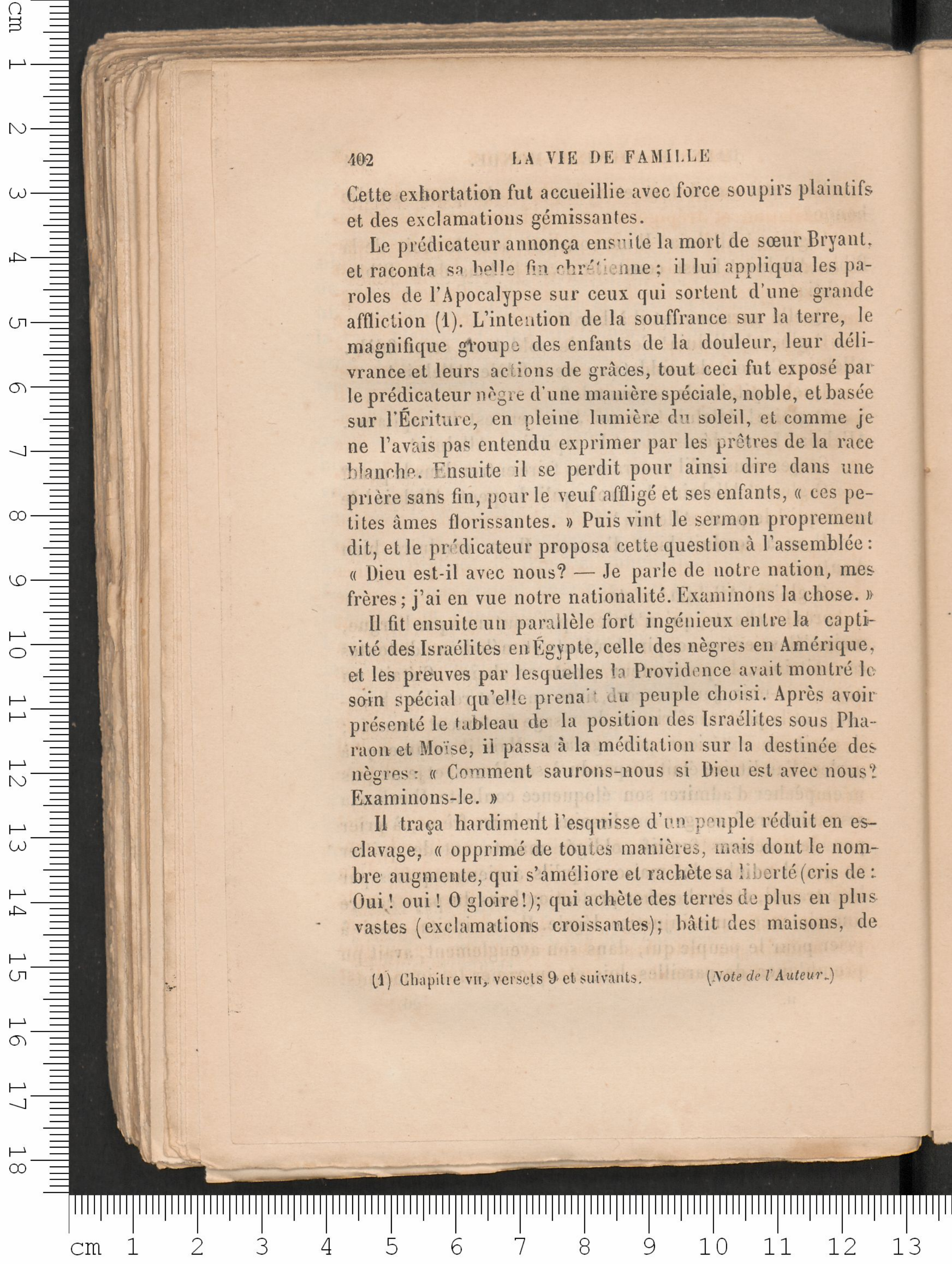
« Croyez-vous qu'il pourra nous faire entrer dans le port?

« O gloire! Alleluia! Je crois qu'il le peut. Alleluia! Je crois qu'il le peut. Alleluia!

« Il en a conduit bien d'autres. Il en conduira bien d'autres.

« O gloire! Alleluia! » etc.

Après les chants, qui n'étaient pas soutenus par l'orgue, mais s'élevaient en soupirs brûlants et mélodieux de toutes ces poitrines, le prédicateur monta en chaire. C'était un nègre très-noir, jeune encore, avec un front reculant beaucoup, et la partie inférieure du visage fortement avancée; il avait un extérieur peu agréable. Mais il commença à parler, l'auditoire était suspendu à ses lèvres, et je ne pus m'empêcher d'admirer son éloquence coulante. Il exhorta ses auditeurs à songer aux besoins de leurs frères, à prier pour les esclaves fugitifs, obligés maintenant de quitter en grand nombre les maisons qu'ils avaient acquises par leur travail, et de chercher protection hors du pays contre une violence, une injustice légale. Il les invita aussi à prier pour le peuple qui, dans son aveuglement, avait pu promulguer de pareilles lois et opprimer les innocents.



Cette exhortation fut accueillie avec force soupirs plaintifs et des exclamations gémissantes.

Le prédicateur annonça ensuite la mort de sœur Bryant, et raconta sa belle fin chrétienne ; il lui appliqua les paroles de l'Apocalypse sur ceux qui sortent d'une grande affliction (1). L'intention de la souffrance sur la terre, le magnifique groupe des enfants de la douleur, leur délivrance et leurs actions de grâces, tout ceci fut exposé par le prédicateur nègre d'une manière spéciale, noble, et basée sur l'Écriture, en pleine lumière du soleil, et comme je ne l'avais pas entendu exprimer par les prêtres de la race blanche. Ensuite il se perdit pour ainsi dire dans une prière sans fin, pour le veuf affligé et ses enfants, « ces petites âmes florissantes. » Puis vint le sermon proprement dit, et le prédicateur proposa cette question à l'assemblée : « Dieu est-il avec nous? — Je parle de notre nation, mes frères ; j'ai en vue notre nationalité. Examinons la chose. »

Il fit ensuite un parallèle fort ingénieux entre la captivité des Israélites en Égypte, celle des nègres en Amérique, et les preuves par lesquelles la Providence avait montré le soin spécial qu'elle prenait du peuple choisi. Après avoir présenté le tableau de la position des Israélites sous Pharaon et Moïse, il passa à la méditation sur la destinée des nègres : « Comment saurons-nous si Dieu est avec nous? Examinons-le. »

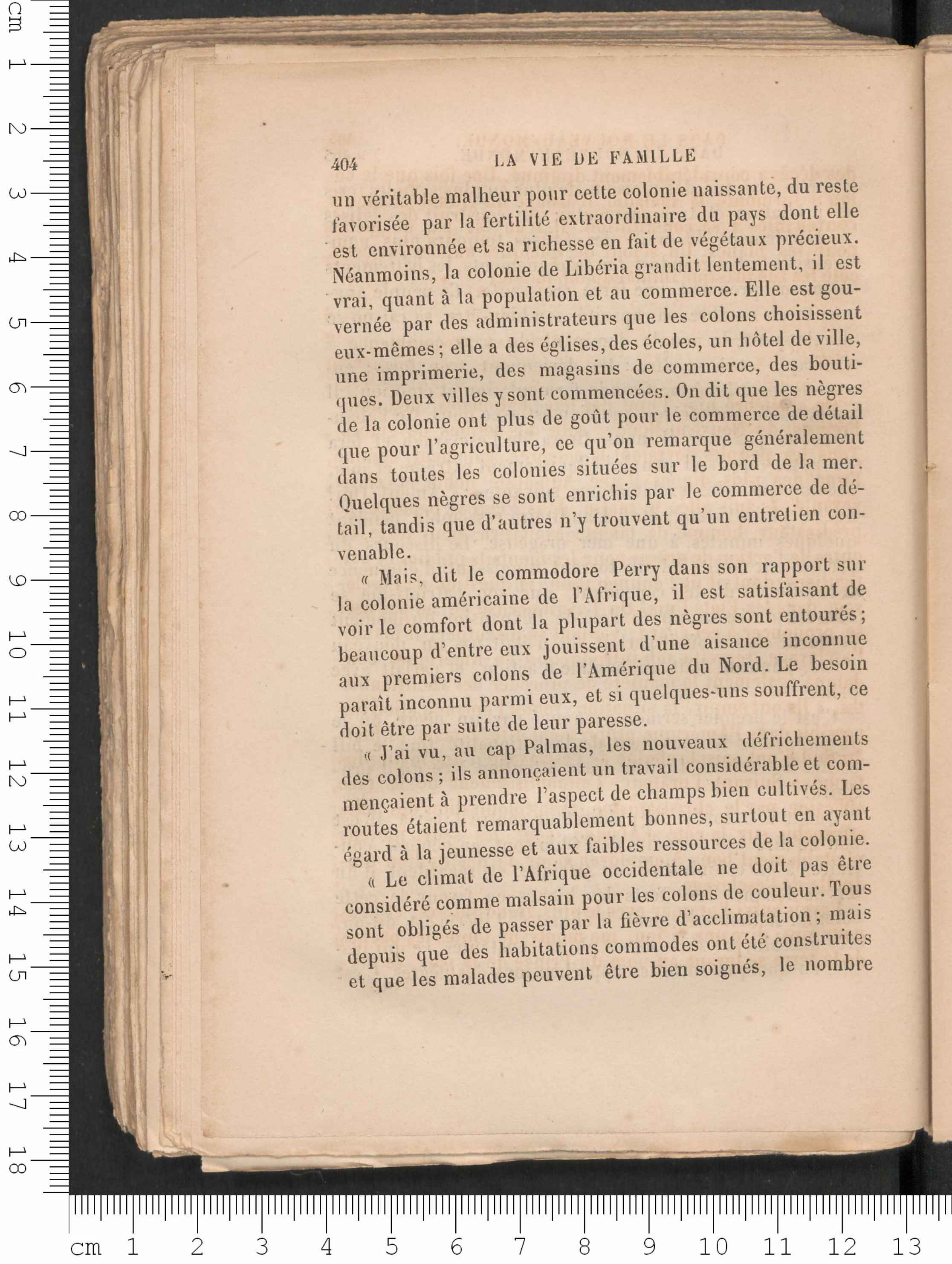
Il traça hardiment l'esquisse d'un peuple réduit en esclavage, « opprimé de toutes manières, mais dont le nombre augmente, qui s'améliore et rachète sa liberté (cris de : Oui ! oui ! O gloire !); qui achète des terres de plus en plus vastes (exclamations croissantes); bâtit des maisons, de

(1) Chapitre VII, versets 9 et suivants. (*Note de l'Auteur.*)

grandes maisons, des maisons de plus en plus grandes (cris de jubilation et trépignements); qui construit des églises (redoublement de cris), des églises toujours plus nombreuses et plus grandes. (Les trépignements, les battements de mains prennent une force croissante.) Ce peuple augmente en nombre; sa capacité, son bien-être, sa raison se développent; le peuple dominant du pays commence à s'effrayer et à se dire : Ils deviennent trop forts; envoyons-les à Libéria. (Grande fermentation et émotion.) Il paraît donc, mes frères, que Dieu est avec nous. Ne l'abandonnons pas, car il nous tirera de l'esclavage et fera de nous un grand peuple! (Ravissement extrême et joie, accompagnés des exclamations suivantes : « Amen! Oui! oui! O gloire! » etc., etc.) L'auditoire ressemble, pendant quelques minutes, à une mer orageuse. Le discours du prédicateur avait été un torrent mugissant d'éloquence naturelle. Je doute, cependant, que son patriotisme se soit étendu beaucoup au delà de l'expansion du moment et de la chaire où il parlait. Ce n'était pas un nouveau Moïse; l'ancien était un homme d'action, et parlait avec peine.

C'est le premier sermon prononcé par un nègre, où je voyais percer le sentiment de la nationalité Que le bill contre les esclaves fugitifs fasse attention à ce qu'il produira!

Quant à la sortie du prédicateur contre Libéria, il est bon de dire que les noirs de l'Ohio sont, en général, contraires à la colonisation en Afrique, et regardent d'un œil de défiance les efforts des blancs en faveur de cette colonie. Malheureusement, le climat de Libéria est, dit-on, très-malsain, par suite de ses pluies constantes, ce qui justifie en quelque sorte les appréhensions des nègres. C'est



un véritable malheur pour cette colonie naissante, du reste favorisée par la fertilité extraordinaire du pays dont elle est environnée et sa richesse en fait de végétaux précieux. Néanmoins, la colonie de Libéria grandit lentement, il est vrai, quant à la population et au commerce. Elle est gouvernée par des administrateurs que les colons choisissent eux-mêmes; elle a des églises, des écoles, un hôtel de ville, une imprimerie, des magasins de commerce, des boutiques. Deux villes y sont commencées. On dit que les nègres de la colonie ont plus de goût pour le commerce de détail que pour l'agriculture, ce qu'on remarque généralement dans toutes les colonies situées sur le bord de la mer. Quelques nègres se sont enrichis par le commerce de détail, tandis que d'autres n'y trouvent qu'un entretien convenable.

« Mais, dit le commodore Perry dans son rapport sur la colonie américaine de l'Afrique, il est satisfaisant de voir le comfort dont la plupart des nègres sont entourés; beaucoup d'entre eux jouissent d'une aisance inconnue aux premiers colons de l'Amérique du Nord. Le besoin paraît inconnu parmi eux, et si quelques-uns souffrent, ce doit être par suite de leur paresse.

« J'ai vu, au cap Palmas, les nouveaux défrichements des colons; ils annonçaient un travail considérable et commençaient à prendre l'aspect de champs bien cultivés. Les routes étaient remarquablement bonnes, surtout en ayant égard à la jeunesse et aux faibles ressources de la colonie.

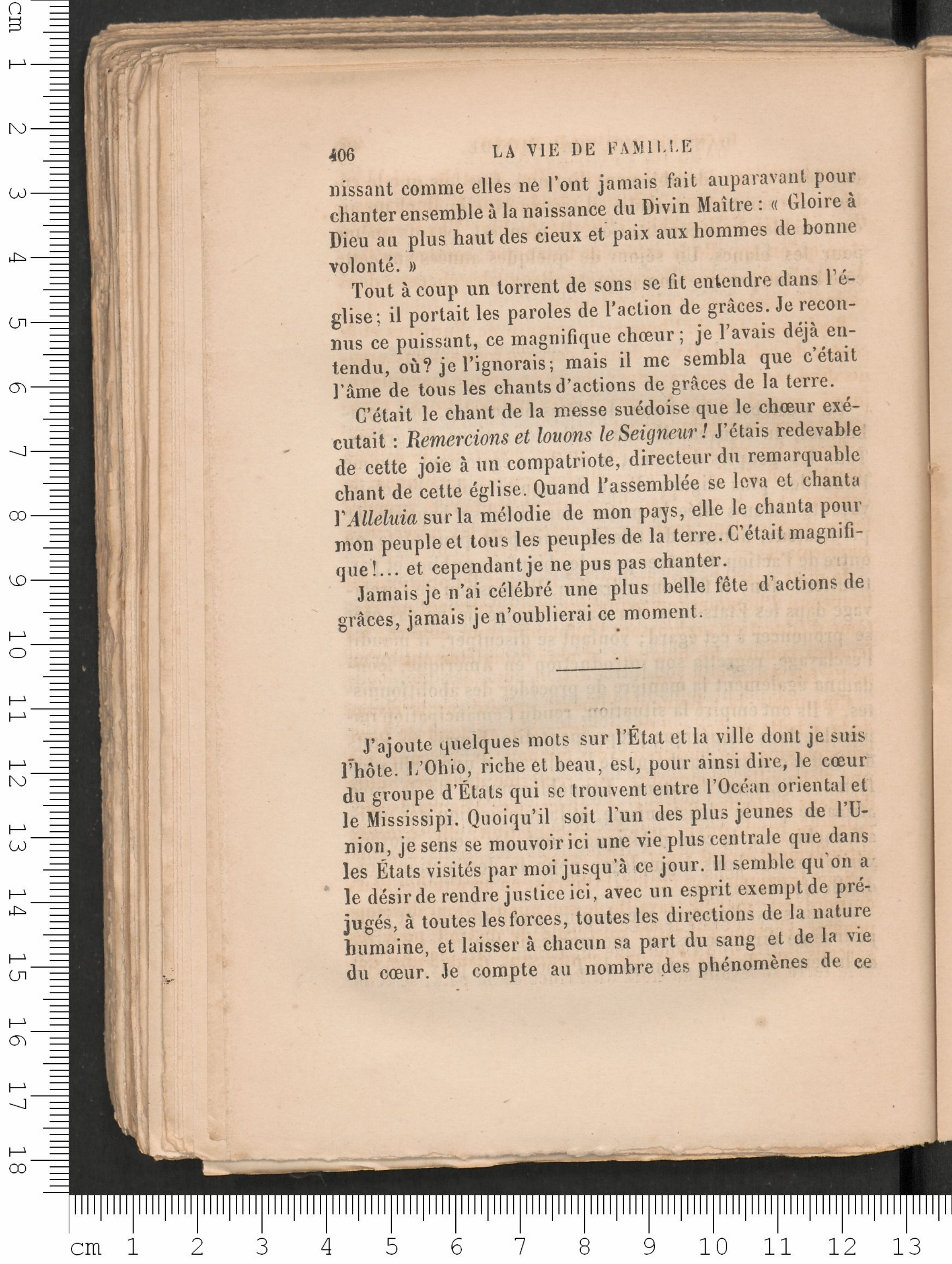
« Le climat de l'Afrique occidentale ne doit pas être considéré comme malsain pour les colons de couleur. Tous sont obligés de passer par la fièvre d'acclimatation; mais depuis que des habitations commodes ont été construites et que les malades peuvent être bien soignés, le nombre

des décès a considérablement diminué. Une fois que le colon a surmonté la maladie, il trouve un climat et un air convenables à sa constitution. Il n'en est pas de même pour les blancs. Un séjour de quelques années sur cette côte les tue presque immanquablement.»

Cincinnati, 29 novembre.

On a célébré hier l'une des fêtes nationales, peu nombreuses, du Nouveau-Monde, celle des actions de grâces. Tous les peuples devraient la célébrer également, comme l'une des plus dignes d'une humanité noble et clairvoyante. Je suis allée le matin dans l'église baptiste. Le prédicateur, homme de talent, avait pris pour texte, en outre de l'action de grâces pour les bienfaits publics et particuliers dont il fit l'énumération, la question de l'esclavage dans les États-Unis. On l'avait accusé de ne pas oser se prononcer à cet égard; voulant se disculper, il maudit l'esclavage, regretta son introduction en Amérique, condamna également la manière de procéder des abolitionnistes. « Ils ont empiré la situation, rendu l'émancipation impossible dans l'Amérique proprement dite. Jamais les États du Sud n'ont saisi la chaîne de l'esclavage d'une main plus ferme. » Suivant l'orateur, l'ennoblissement de la race africaine par le christianisme, et la colonisation des noirs affranchis sur la côte d'Afrique, sont les seuls moyens véritablement bons à employer pour la destruction graduelle de l'esclavage.

J'avais suivi l'orateur avec le plus grand intérêt, et j'eus pour ainsi dire une vision, me montrant toutes les parties de la terre se levant au nom du Prince de la paix, se réu-



nissant comme elles ne l'ont jamais fait auparavant pour chanter ensemble à la naissance du Divin Maître : « Gloire à Dieu au plus haut des cieux et paix aux hommes de bonne volonté. »

Tout à coup un torrent de sons se fit entendre dans l'église ; il portait les paroles de l'action de grâces. Je reconnus ce puissant, ce magnifique chœur ; je l'avais déjà entendu, où ? je l'ignorais ; mais il me sembla que c'était l'âme de tous les chants d'actions de grâces de la terre.

C'était le chant de la messe suédoise que le chœur exécutait : *Remercions et louons le Seigneur !* J'étais redevable de cette joie à un compatriote, directeur du remarquable chant de cette église. Quand l'assemblée se leva et chanta l'*Alleluia* sur la mélodie de mon pays, elle le chanta pour mon peuple et tous les peuples de la terre. C'était magnifique !... et cependant je ne pus pas chanter.

Jamais je n'ai célébré une plus belle fête d'actions de grâces, jamais je n'oublierai ce moment.

J'ajoute quelques mots sur l'État et la ville dont je suis l'hôte. L'Ohio, riche et beau, est, pour ainsi dire, le cœur du groupe d'États qui se trouvent entre l'Océan oriental et le Mississipi. Quoiqu'il soit l'un des plus jeunes de l'Union, je sens se mouvoir ici une vie plus centrale que dans les États visités par moi jusqu'à ce jour. Il semble qu'on a le désir de rendre justice ici, avec un esprit exempt de préjugés, à toutes les forces, toutes les directions de la nature humaine, et laisser à chacun sa part du sang et de la vie du cœur. Je compte au nombre des phénomènes de ce

genre le collége médical de cette ville, dont le président est un homme jeune, spirituel, le docteur J. Buchanam. On y étudie l'allopathie, l'homœopathie, l'hydropathie et ce qu'on appelle la médecine botanique, comme méthodes médicales naturelles pouvant être utiles chacune dans certaines maladies et circonstances.

Buchanam fait de l'homme la mesure de l'univers et le centre de celui-ci. Il voit dans le cerveau humain une organisation centrale et rayonner de là un avenir magnifique, infini, quand toutes les possibilités infinies qui s'y reposent encore se développeront.

Parmi les phénomènes du même genre est le collége Oberlin, où des jeunes gens et des jeunes personnes de couleur et de la race blanche peuvent étudier et prendre leurs degrés dans tout ce qu'enseignent les universités américaines.

Je mets aussi de ce nombre les livres et les opinions de beaucoup d'hommes remarquables, qui voudraient un système d'éducation embrassant l'humanité tout entière, les femmes comme les hommes, et plus complétement qu'on ne l'a fait jusqu'à ce jour.

Cincinnati, la « Reine de l'Ouest, » assise sur le rivage de la « belle rivière » (l'Ohio), entourée au fond de hauteurs comme une souveraine des femmes de sa cour, est une riche ville cosmopolite qui renferme dans ses murs des gens de toutes nations et églises. Les Allemands forment une partie importante de sa population; elle se monte actuellement à cent vingt mille âmes.

Sous le rapport des écoles, l'Ohio est en arrière des États du nord-est; mais il travaille de son mieux à leur développement. Lorsque j'ai visité une école de district pour les garçons, on m'a dit, en me conduisant dans l'une des

salles d'étude : « C'est la mieux tenue de toutes; jamais il n'est besoin d'y employer les châtiments corporels. » Je vis une femme pâle, encore jeune, d'un extérieur doux, debout dans une chaire, et dirigeant avec une autorité pleine de douceur quarante petits républicains évaporés. Les écoles primaires pour garçons ou filles ont à leur tête des maîtresses ; on les considère comme plus habiles que les maîtres hommes dans la direction de la première jeunesse. Elles reçoivent annuellement de trois à cinq cents dollars, suivant la capacité dont elles font preuve dans leurs fonctions. J'ai écouté avec une grande satisfaction la leçon dans laquelle on apprenait aux plus petits enfants à traiter les animaux avec justice et bonté. On leur fit répéter de mémoire des histoires où la méchanceté envers les animaux était punie d'une manière frappante. J'ignore s'il y a de ces leçons dans nos écoles, mais je sais qu'elles y seraient utiles.

Parmi les établissements scientifiques de Cincinnati, il y a un observatoire, dû au génie et au zèle d'un particulier, le professeur Mitchell. L'histoire de cet observatoire (il est de première classe) mériterait d'être connue pour faire comprendre ce que l'énergie et l'enthousiasme d'un seul homme peuvent produire dans le Nouveau-Monde. C'est la victoire du génie, de la patience et d'une volonté persévérante.

Les arts ont commencé à se montrer ici, mais ce n'est qu'un début. Il y a une association des arts dont j'ai visité l'exposition une couple de fois ; j'y ai vu quelques jolis tableaux. On m'a beaucoup parlé d'un peintre américain nommé Alston, artiste de premier ordre, dit-on. C'est à son sujet que le vieux et noble Channing a écrit : « Tant que je verrai des hommes comme Alston manquer du né-

cessaire, je n'aurai pas le courage de m'approprier le superflu de la vie. »

La sculpture paraît avoir plus de chances de succès que la peinture aux États-Unis; elle a produit Hiram Powers, sculpteur de premier ordre sous le rapport du sentiment et de l'exécution. Sa Proserpine, son petit pêcheur qui écoute, sa femme grecque esclave, ont été admirés dans la vieille Italie. L'expression pleine d'âme et de délicatesse de ses créations est aussi admirable que la beauté achevée des formes ; ses marbres paraissent vivre. Hiram Powers est né à Cincinnati. Étant enfant et pauvre, il travailla chez un horloger et montra dès lors un génie spécial. Plusieurs hommes riches de la ville se chargèrent de Hiram, lui donnèrent les moyens d'étudier et de voyager. En tête de ses protecteurs étaient Longworth, et c'est à lui que Powers a offert, comme un hommage de sa reconnaissance, sa première création originale en marbre. Cette figure est si complète, tellement vivante et belle, qu'on ne peut la décrire. C'est un buste de femme de grandeur naturelle. On l'a appelée Geneviève, j'ignore pourquoi ; elle aurait dû être désignée sous le nom de l'*Américaine*, car la beauté particulière des traits, la forme et le mouvement de la tête et du cou, sont ceux de la femme d'Amérique. C'est une régularité pleine de vie et de grâce.

Adieu. Je ne sais quand je pourrai causer de nouveau avec vous. Mais n'avons nous pas commencé un entretien et conclu une amitié qui peuvent faire bon marché du temps et des signes visibles ? Notre salon de conversation est l'éternité. Cependant un signe visible a aussi son prix, et si vous m'en donnez un en pays lointain, avec quel plaisir il sera reçu !

P. S. Ma lettre m'effraye. Elle a pris tellement d'extension en longueur et en largeur, que mes amis de Cincinnati la considéreraient comme l'un des produits gigantesques et informes du grand Ouest.

Je partirai sous peu de jours pour la Nouvelle-Orléans ; je veux voir la terre au soleil des tropiques et la domination espagnole. Je veux voir au firmament la croix du Sud et la grande étoile d'Argos. Ensuite je me tournerai de nouveau vers l'étoile polaire et notre nord silencieux, vers mon foyer paisible et chéri.

LETTRE XXXI

Arche de Noë (sur le Mississipi), 18 décembre 1850.

J'ai quitté Cincinnati avant-hier 16. Mes excellents hôtes m'ont accompagnée à bord et comblée jusqu'au dernier moment de preuves de leur bienveillance, légères et faciles à porter, car elles étaient données avec un cœur chaud. Elles m'accompagneront en Suède, me rappelleront l'Ohio et ma demeure à Cincinnati. M. Stetson m'a fait cadeau d'une collection de coquillages de l'Ohio; plusieurs sont infiniment jolis, changeants, sur fond blanc, avec toutes les couleurs de l'arc-en-ciel.

Le jour de mon départ le temps était chaud et beau ; Cincinnati, ses hauteurs plantées de vignes, ses jolies villas et la rivière étaient étincelantes de soleil. Il en était de même de mon âme ; les marques de bienveillance que j'avais reçues de plusieurs de mes amis de Cincinnati pendant ces derniers jours me touchaient le cœur; mais j'étais pro-

fondément fatiguée des suites d'une migraine et des embarras de la journée. J'avais impatience de me reposer, de me taire.

La *Belle-Key*, bateau à vapeur gigantesque, marchait avec lenteur, tonnait sourdement en descendant la rivière limpide et bleu clair. Les hautes berges, avec leurs scènes variées, jolies et amicales, passaient, la rivière s'élargissait, les hauteurs s'abaissaient, les villas disparaissaient, les fermes, les maisons en bois leur succédaient, les rives se couvraient de bois et devenaient plus désertes. Nous approchons du Mississipi.

Qu'y a-t-il ? Pourquoi court-on vers l'arrière? Une chasse sur l'eau !... Un cerf traverse la rivière allant du Kentucky vers la rive de l'Ohio. Il est bien près du rivage libre; mais deux barques, venues des bords de l'État à esclaves, le poursuivent. Son bois est au-dessus de l'eau ; il nage avec vitesse; il se sauvera peut-être, il est près du bord. Hélas! une barque démarre de la rive libre et court sur lui. Malheur au pauvre fugitif! il retourne sur ses pas. Les deux bateaux du Kentucky le rencontrent, il est cerné, et je vois les rames des trois barques se lever pour lui donner la mort. La jolie tête paraît encore au-dessus de l'eau ; on laisse tomber les rames... je détourne la vue. Le bateau à vapeur double une pointe. La vision sauvage de cette chasse s'est évanouie ; le fugitif sans défense est au pouvoir de ses persécuteurs. Je suis fatiguée, abattue. L'air est délicieux, l'eau limpide et bleue ; le ciel aussi est pur. Le cerf trouvera-t-il au delà de ce fleuve de la mort un champ paisible où il pourra se reposer après cette chasse furieuse ?...

La *Belle-Key* est de la famille des géants de rivière. Je l'appelle l'arche de Noé, parce qu'il y a plus de mille ani-

maux de toute espèce, sur le pont, dessous et au-dessus de nous. Des bœufs énormes, si gros qu'ils marchent à peine, des vaches, des veaux, des mulets, des chevaux, des moutons, des bandes entières de porcs font entendre leurs cris du pont inférieur, et nous envoient par moments des exhalaisons peu agréables ; sur le pont au-dessus de nous, caquètent des dindons, des oies, des canards, des poules; les coqs chantent et se battent, et des petits cochons de lait courent joyeusement entre les cages des volailles.

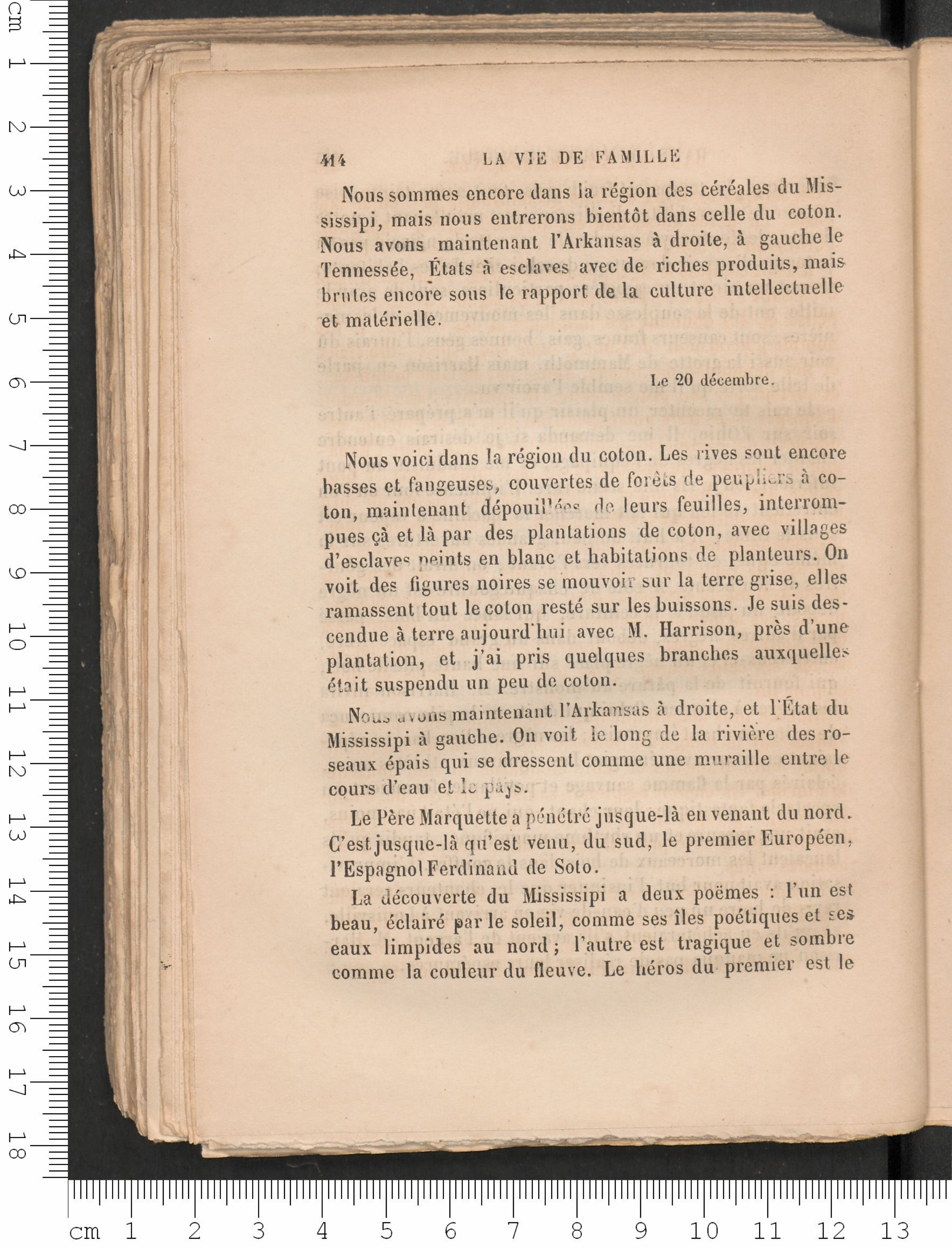
Il fait très-bon sur le pont du milieu ; le salon des femmes est spacieux et joli, le nombre des voyageurs petit et agréable. Je suis seule dans ma cabine et me porte comme une princesse de la fable. Mon compagnon de voyage, M. Lerner Harrison, fait partie des Américains au cœur énergique et chaud. C'est de plus un fort joli homme. Il possède ce mélange de cordialité et de politesse fraternelle à l'égard d'une femme confiée à ses soins, qui fait de l'homme du Nouveau-Monde la société la plus agréable qu'une femme, et de plus une étrangère, puisse désirer. Il n'y a pas de nourrisson criard à bord, et nous ne nous inquiétons pas du grognement des porcs, ni des cris des animaux de notre arche de Noë ; ils sont tous destinés à la foire de Noël de la Nouvelle-Orléans.

Le 19 décembre.

Le Mississipi-Missouri coule bourbeux et large par suite de ses eaux montantes ; il est encombré de bois flottant, de troncs d'arbres, de souches qui parfois nous donnent de rudes secousses. Les bords sont bas et marécageux, couverts de forêts à feuilles rondes mais dépouillées, et d'une espèce de peuplier appelé *arbre-coton*. C'est bien

monotone. Le temps est froid, gris; tout a une teinte grise autour de nous. L'État du Missouri est maintenant à notre droite, le Kentucky à gauche. Je regrette de n'avoir pas eu le temps d'en voir davantage de celui-ci et de ses habitants; ils ont un air et un caractère particuliers, sont de grande taille, ont de la souplesse dans les mouvements et les manières, sont causeurs francs, gais, bonnes gens. J'aurais dû voir aussi la grotte de Mammoth, mais Harrison en parle de telle sorte qu'il me semble l'avoir vu.

Je vais te raconter un plaisir qu'il m'a préparé l'autre soir sur l'Ohio. Il me demanda si je désirais entendre chanter les nègres de l'équipage, et me conduisit au pont inférieur, où je vis une scène rare. L'immense four où l'on entretient le feu qui fait marcher la machine à vapeur est sous le tillac ; il a huit ou neuf grandes ouvertures sur la même ligne, et tournées vers l'avant ; on dirait des gouffres de feu béants. A côté de chaque gouffre est un nègre debout, nu jusqu'à la ceinture, qui lance du bois, passé par d'autres nègres, debout dans un grand espace libre, entre ceux-ci et un nègre placé sur une haute pile de bois, qui fournit de la pâture au monstre. M. Harrison invita les nègres à chanter. Celui qui était sur la pile commença de suite un chant improvisé; les nègres d'en bas le répétaient en cœur avec énergie. Les vigoureux athlètes noirs, éclairés par la flamme sauvage et petillante, formaient un spectacle fantastique ; leur chant, qui ne l'était pas moins, avait une mesure et un rhythme magnifique, tandis qu'ils lançaient les morceaux de bois dans le gouffre. L'improvisation avait pour but d'insinuer que les chanteurs seraient ravis de boire un peu d'eau-de-vie en arrivant à Louisville, et qu'ils en achèteraient s'ils avaient de l'argent. M. Harrison ne manqua pas de réaliser leurs espérances.



Nous sommes encore dans la région des céréales du Missisipi, mais nous entrerons bientôt dans celle du coton. Nous avons maintenant l'Arkansas à droite, à gauche le Tennessée, États à esclaves avec de riches produits, mais brutes encore sous le rapport de la culture intellectuelle et matérielle.

Le 20 décembre.

Nous voici dans la région du coton. Les rives sont encore basses et fangeuses, couvertes de forêts de peupliers à coton, maintenant dépouillées de leurs feuilles, interrompues çà et là par des plantations de coton, avec villages d'esclaves peints en blanc et habitations de planteurs. On voit des figures noires se mouvoir sur la terre grise, elles ramassent tout le coton resté sur les buissons. Je suis descendue à terre aujourd'hui avec M. Harrison, près d'une plantation, et j'ai pris quelques branches auxquelles était suspendu un peu de coton.

Nous avons maintenant l'Arkansas à droite, et l'État du Mississipi à gauche. On voit le long de la rivière des roseaux épais qui se dressent comme une muraille entre le cours d'eau et le pays.

Le Père Marquette a pénétré jusque-là en venant du nord. C'est jusque-là qu'est venu, du sud, le premier Européen, l'Espagnol Ferdinand de Soto.

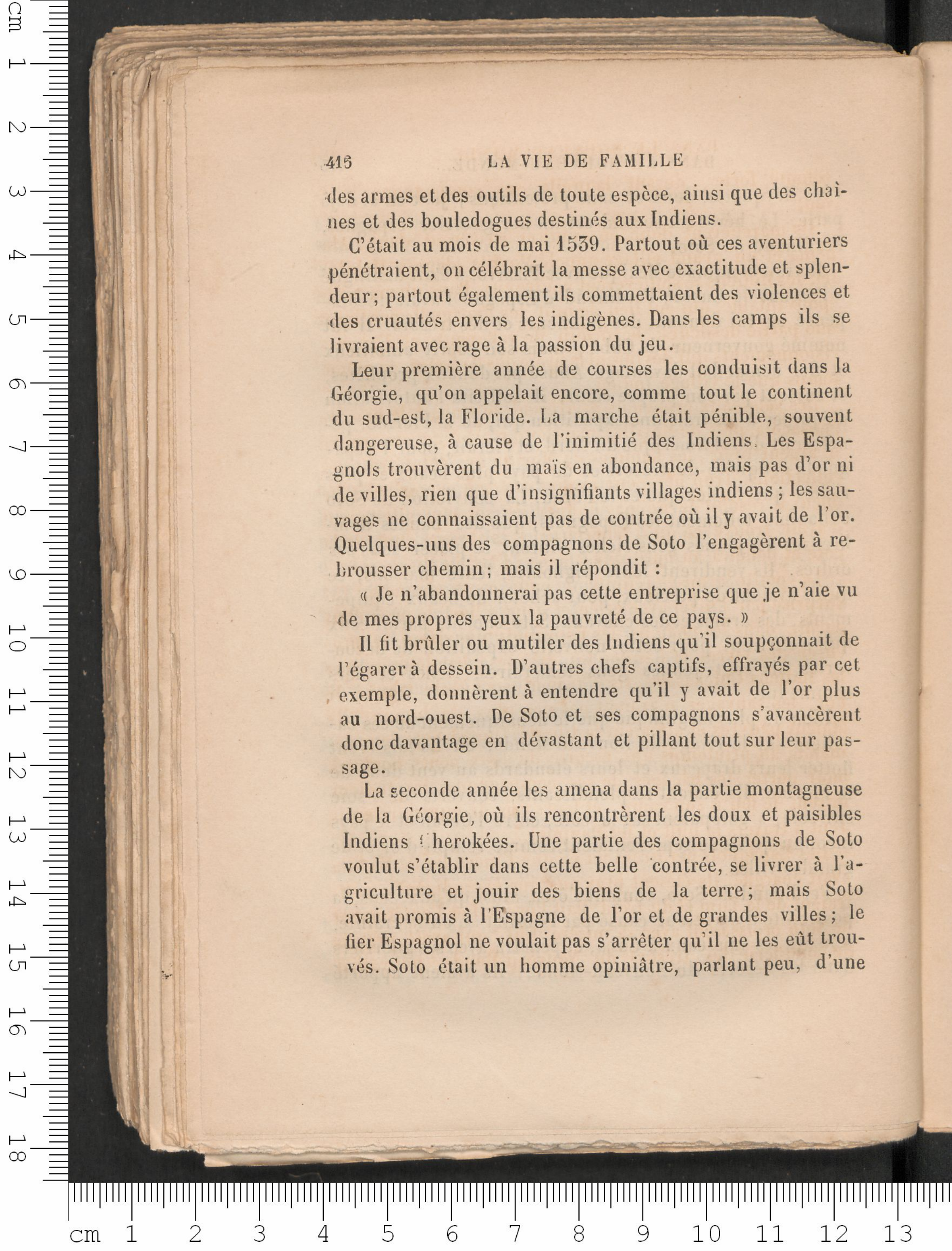
La découverte du Mississipi a deux poëmes : l'un est beau, éclairé par le soleil, comme ses îles poétiques et ses eaux limpides au nord ; l'autre est tragique et sombre comme la couleur du fleuve. Le héros du premier est le

Père Marquette, doux et sans prétentions ; je t'en ai déjà parlé. Le héros du second est un fier guerrier espagnol, Ferdinand de Soto.

Il avait conquis le Mexique avec Pizarre, s'était distingué à l'assaut de Cusco ; Ferdinand d'Espagne l'avait récompensé en lui donnant des honneurs et des trésors. Il fut nommé gouverneur de Cuba ; mais son esprit ambitieux et fier demandait davantage. Abusé par de faux prophètes, et surtout par son propre cœur, il sollicita l'autorisation d'équiper à ses frais une expédition qui, de la Floride, pénétrerait dans l'Amérique du Nord, et y ferait, pour l'Espagne la conquête de trésors et de pays plus beaux et plus riches que le Mexique et le Pérou. La conviction de Soto enflamma tellement les Espagnols, que des bandes nombreuses de jeunes gens riches vinrent se placer sous ses ordres. Ils vendirent leurs vignobles, leurs maisons, ce qu'ils avaient de précieux, pour acheter de beaux équipements, des armes et des chevaux. Soto choisit, parmi ceux qui s'offrirent pour cette nouvelle expédition de découvertes, six cents jeunes gens téméraires, riches et fiers comme lui.

Rien de plus magnifique que le débarquement de ces cavaliers sur le rivage du Nouveau-Monde, où ils laissèrent flotter leurs drapeaux et leurs étendards au vent doux de la Floride. Ils étaient resplendissants, couverts de « soie sur soie, » galopaient sur la côte, entre l'Océan et le pays inconnu qu'ils se représentaient comme rempli d'or et de grandes villes.

Ferdinand de Soto, voulant s'ôter, ainsi qu'aux siens, la possibilité d'un retour causé par l'hésitation ou la crainte, renvoya les vaisseaux à Cuba, et pénétra avec ses guerriers dans les déserts du Nouveau-Monde ; ils avaient apporté



des armes et des outils de toute espèce, ainsi que des chaînes et des bouledogues destinés aux Indiens.

C'était au mois de mai 1539. Partout où ces aventuriers pénétraient, on célébrait la messe avec exactitude et splendeur ; partout également ils commettaient des violences et des cruautés envers les indigènes. Dans les camps ils se livraient avec rage à la passion du jeu.

Leur première année de courses les conduisit dans la Géorgie, qu'on appelait encore, comme tout le continent du sud-est, la Floride. La marche était pénible, souvent dangereuse, à cause de l'inimitié des Indiens. Les Espagnols trouvèrent du maïs en abondance, mais pas d'or ni de villes, rien que d'insignifiants villages indiens ; les sauvages ne connaissaient pas de contrée où il y avait de l'or. Quelques-uns des compagnons de Soto l'engagèrent à rebrousser chemin ; mais il répondit :

« Je n'abandonnerai pas cette entreprise que je n'aie vu de mes propres yeux la pauvreté de ce pays. »

Il fit brûler ou mutiler des Indiens qu'il soupçonnait de l'égarer à dessein. D'autres chefs captifs, effrayés par cet exemple, donnèrent à entendre qu'il y avait de l'or plus au nord-ouest. De Soto et ses compagnons s'avancèrent donc davantage en dévastant et pillant tout sur leur passage.

La seconde année les amena dans la partie montagneuse de la Géorgie, où ils rencontrèrent les doux et paisibles Indiens Cherokées. Une partie des compagnons de Soto voulut s'établir dans cette belle contrée, se livrer à l'agriculture et jouir des biens de la terre ; mais Soto avait promis à l'Espagne de l'or et de grandes villes ; le fier Espagnol ne voulait pas s'arrêter qu'il ne les eût trouvés. Soto était un homme opiniâtre, parlant peu, d'une

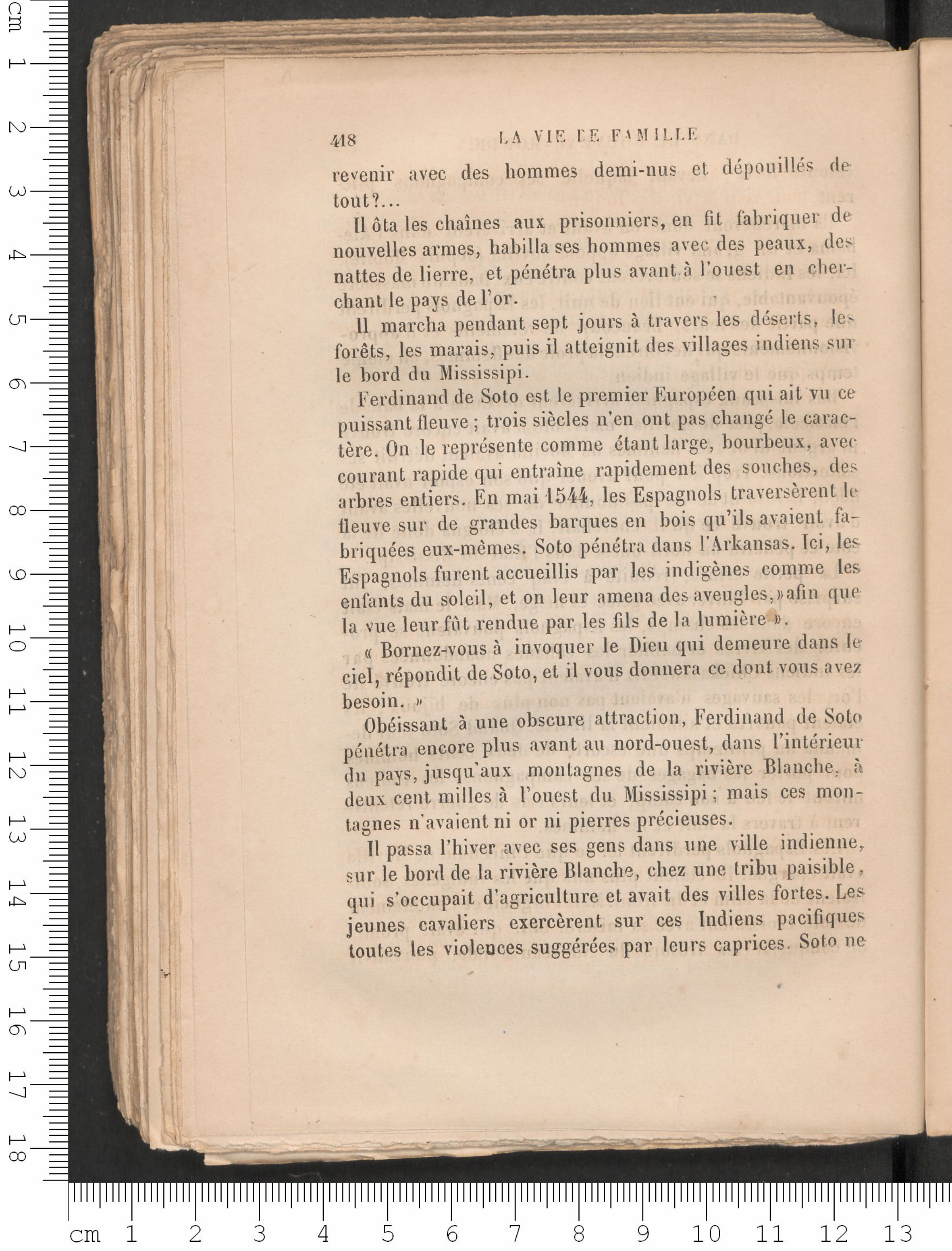
volonté forte, devant laquelle ses compagnons plièrent.

Ils marchèrent donc en avant et arrivèrent dans l'Alabama et un grand village appelé Movilla (depuis Mobile). Ici, les Indiens se soulevèrent contre eux. Dans un massacre épouvantable, qui eut lieu de nuit, les Espagnols perdirent une partie des leurs, beaucoup de vêtements et d'approvisionnements qui devinrent la proie des flammes, en même temps que le village indien.

Des vaisseaux espagnols arrivèrent de Cuba à la baie de Pensacola, près de Movilla ; mais Soto n'avait encore trouvé ni argent ni or, les flammes de Movilla avaient détruit ses collections. Trop fier pour avouer que son espoir avait été déçu, il résolut de ne pas donner de ses nouvelles avant d'avoir trouvé ce qu'il cherchait. Il s'éloigna donc de la côte et pénétra au nord-ouest dans l'État du Mississipi.

La petite armée, réduite à cinq cents hommes, fut surprise par l'hiver avec gelée et neige. Mais le maïs était encore dans les champs, les Espagnols pouvaient se procurer des vivres et habiter les cabanes abandonnées par les Indiens Chickasaws. Ils n'avaient pas encore trouvé de l'or, les sauvages n'avaient pas non plus de bijoux ; ils étaient pauvres et aimaient la liberté. Quand Soto leur demanda au printemps une escorte de deux cents hommes pour porter les bagages de ses compagnons, les Indiens mirent le feu à son camp, et leurs cris de guerre retentirent à travers la nuit et les flammes.

Les Espagnols perdirent ici ce que l'incendie de Movilla avait épargné. Ils étaient plus nus que les indigènes, souffraient de la faim et du froid. Mais l'orgueil et l'entêtement de Soto croissaient avec sa misère. Lui, qui avait promis de conquérir les trésors du Nouveau-Monde, pouvait-il



revenir avec des hommes demi-nus et dépouillés de tout?...

Il ôta les chaînes aux prisonniers, en fit fabriquer de nouvelles armes, habilla ses hommes avec des peaux, des nattes de lierre, et pénétra plus avant à l'ouest en cherchant le pays de l'or.

Il marcha pendant sept jours à travers les déserts, les forêts, les marais, puis il atteignit des villages indiens sur le bord du Mississipi.

Ferdinand de Soto est le premier Européen qui ait vu ce puissant fleuve ; trois siècles n'en ont pas changé le caractère. On le représente comme étant large, bourbeux, avec courant rapide qui entraîne rapidement des souches, des arbres entiers. En mai 1544, les Espagnols traversèrent le fleuve sur de grandes barques en bois qu'ils avaient fabriquées eux-mêmes. Soto pénétra dans l'Arkansas. Ici, les Espagnols furent accueillis par les indigènes comme les enfants du soleil, et on leur amena des aveugles, » afin que la vue leur fût rendue par les fils de la lumière ».

« Bornez-vous à invoquer le Dieu qui demeure dans le ciel, répondit de Soto, et il vous donnera ce dont vous avez besoin. »

Obéissant à une obscure attraction, Ferdinand de Soto pénétra encore plus avant au nord-ouest, dans l'intérieur du pays, jusqu'aux montagnes de la rivière Blanche, à deux cent milles à l'ouest du Mississipi ; mais ces montagnes n'avaient ni or ni pierres précieuses.

Il passa l'hiver avec ses gens dans une ville indienne, sur le bord de la rivière Blanche, chez une tribu paisible, qui s'occupait d'agriculture et avait des villes fortes. Les jeunes cavaliers exercèrent sur ces Indiens pacifiques toutes les violences suggérées par leurs caprices. Soto ne

trouvait, dit-on, aucun plaisir à la cruauté, mais on comptait pour rien la vie des Indiens.

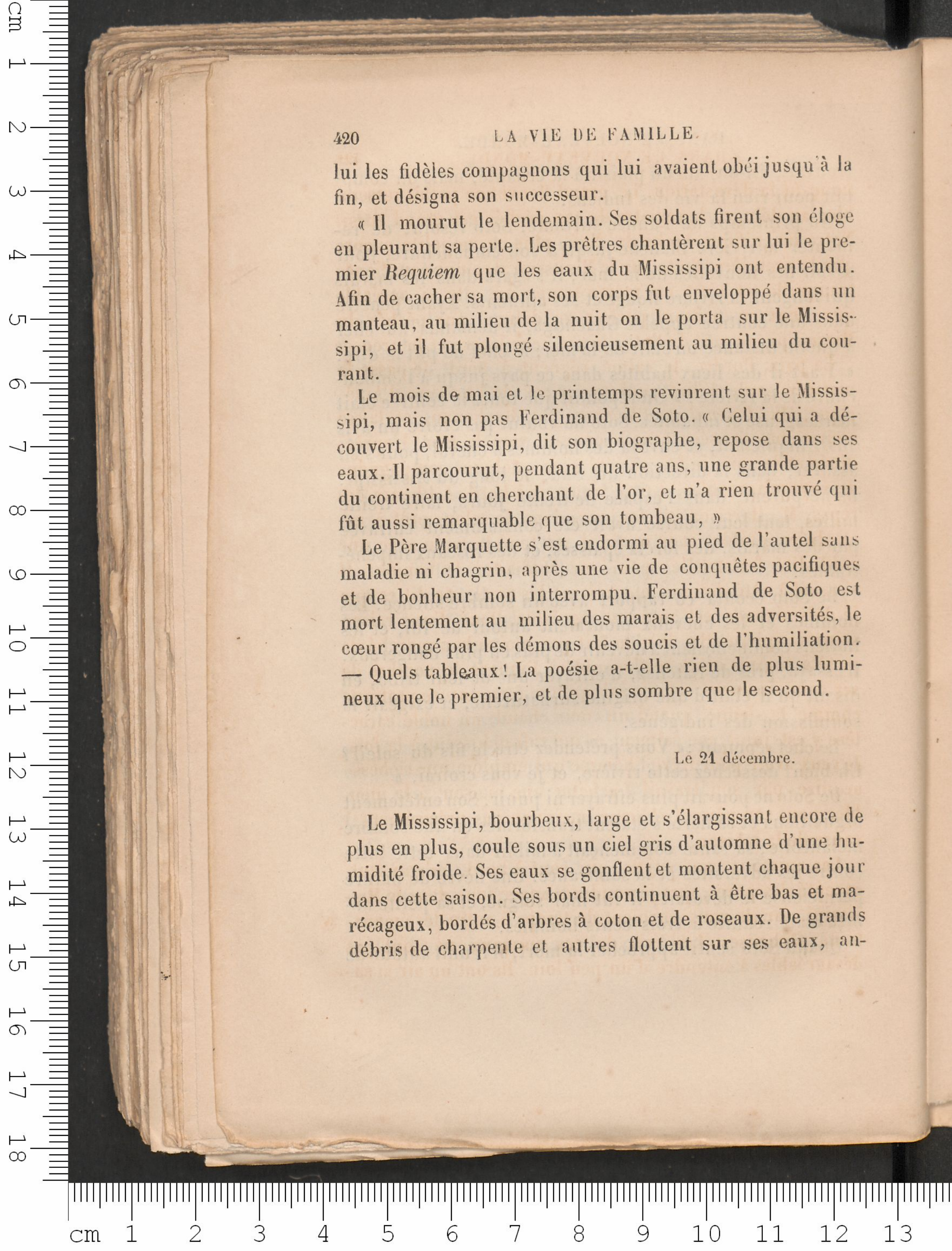
Au printemps de l'année suivante, Soto résolut de remonter la rivière Blanche jusqu'à son embouchure, pour savoir des nouvelles de la mer; il s'égara dans les marais qui longent la rivière Rouge et ses affluents. Ayant pénétré dans une contrée appelée Guachoga, il demanda au chef à quelle distance on était de la mer; le chef ne put le dire. « Y a-t-il des lieux habités dans ce pays jusqu'à l'embouchure de la rivière? » On répondit que toute la contrée était marécageuse et inhabitée. Soto ne voulut pas croire un avis aussi inquiétant, et envoya des hommes à cheval, pour s'en assurer, dans la direction du Sud, le long du Mississipi. Ils ne purent, dans l'espace de trente jours, faire trente milles, tant leur course avait été constamment entravée par des marais, des forêts épaisses, et des roseaux impénétrables.

De Soto écouta ce rapport avec un sombre silence. Les hommes et les chevaux mouraient autour de lui, et les Indiens commençaient à devenir de plus en plus dangereux. Il essaya, près de Natchez, d'effrayer une de leur tribu, en disant qu'il était d'une origine surnaturelle, et exigeait la soumission des indigènes.

Le chef répondit : « Vous prétendez être le fils du soleil? Eh bien! desséchez cette rivière, et je vous croirai. »

De Soto ne pouvait plus effrayer ni punir. Son entêtement orgueilleux et sa fierté s'étaient transformés en une sombre mélancolie; sa santé commençait à faiblir dans cette lutte contre les adversités et la souffrance. Une fièvre de nature pernicieuse le dévorait, il fut mal soigné, et sa petite armée était réduite à trois cents hommes.

Quand Soto sentit approcher la mort, il réunit autour de



lui les fidèles compagnons qui lui avaient obéi jusqu'à la fin, et désigna son successeur.

« Il mourut le lendemain. Ses soldats firent son éloge en pleurant sa perte. Les prêtres chantèrent sur lui le premier *Requiem* que les eaux du Mississipi ont entendu. Afin de cacher sa mort, son corps fut enveloppé dans un manteau, au milieu de la nuit on le porta sur le Mississipi, et il fut plongé silencieusement au milieu du courant.

Le mois de mai et le printemps revinrent sur le Mississipi, mais non pas Ferdinand de Soto. « Celui qui a découvert le Mississipi, dit son biographe, repose dans ses eaux. Il parcourut, pendant quatre ans, une grande partie du continent en cherchant de l'or, et n'a rien trouvé qui fût aussi remarquable que son tombeau, »

Le Père Marquette s'est endormi au pied de l'autel sans maladie ni chagrin, après une vie de conquêtes pacifiques et de bonheur non interrompu. Ferdinand de Soto est mort lentement au milieu des marais et des adversités, le cœur rongé par les démons des soucis et de l'humiliation. — Quels tableaux ! La poésie a-t-elle rien de plus lumineux que le premier, et de plus sombre que le second.

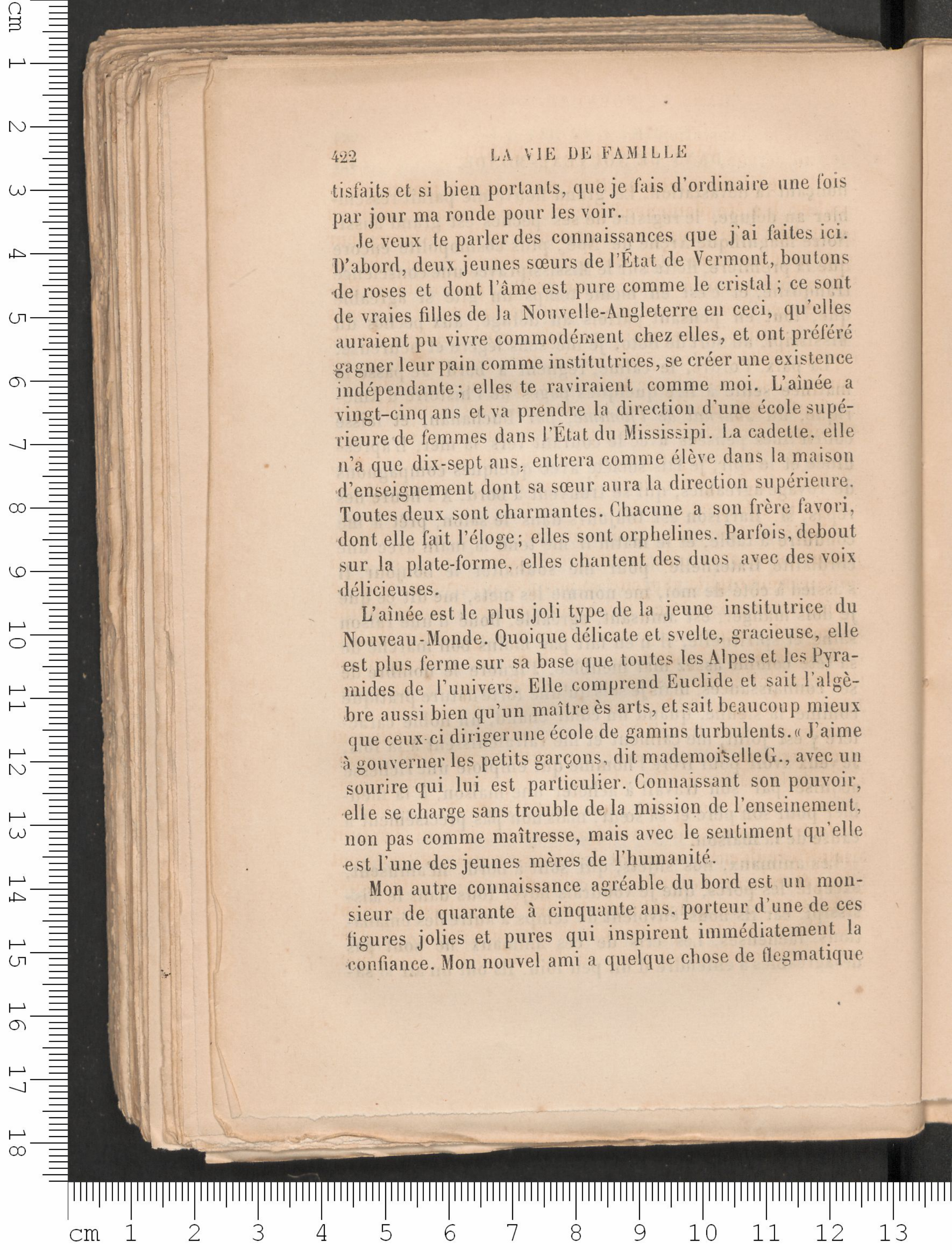
Le 21 décembre.

Le Mississipi, bourbeux, large et s'élargissant encore de plus en plus, coule sous un ciel gris d'automne d'une humidité froide. Ses eaux se gonflent et montent chaque jour dans cette saison. Ses bords continuent à être bas et marécageux, bordés d'arbres à coton et de roseaux. De grands débris de charpente et autres flottent sur ses eaux, an-

nonçant la dévastation. Le grand fleuve me paraît ressembler au déluge, le registre de ses péchés est grand aussi. Notre magnifique Arche de Noé, plus cosmopolite encore que la première, flotte sur le Mississipi avec une conscience tranquille, et c'est en même temps un gîte si agréable que, tout en pensant parfois au déluge, aux péchés du Mississipi, au sort de Soto, je me sens légère et heureuse.

La paix, l'ordre, le calme, régnent à bord. Je passe la matinée seule à lire quelques pages de l'histoire d'Amérique, du *Journal de l'homme*, par Buchanan, et laisse courir mes pensées avec le courant vers la mer. L'après-dînée et le soir, je fais société avec quelques compagnons de voyage agréables, qui se trouvent à bord. A l'heure des repas, M. Harrison est toujours dans le salon, prêt à me conduire à table, et le matin il me tend la main avec une cordialité fraternelle, pour me souhaiter le bonjour. Il s'assied à côté de moi, me nomme les mets, me dit ce que je dois manger, est amusant, agréable. Doué d'une raison saine et spirituelle, il n'en fait pas moins bon marché de sa tête comme assez mal meublée. J'ignore le nombre de ses connaissances, mais je sais qu'une forte nature pratique comme la sienne, quand un cœur chaud, un noble caractère y est joint, me calment et me rafraîchissent à la fois. Je veux avoir pour frère l'homme qui emploie une richesse acquise par son travail à acheter une maison, à la meubler pour son père et sa sœur, mais non pas précisément à cause de la maison.

Les animaux, nos sujets, qui sont à bord, m'amusent, excepté les porcs, que je voudrais noyer tous dans le Mississipi, car ils nous envoient de temps à autre des émanations fâcheuses. Les cris de ces animaux ne sont pas désagréables à entendre d'un peu loin. Ils ont un air si sa-



tisfaits et si bien portants, que je fais d'ordinaire une fois par jour ma ronde pour les voir.

Je veux te parler des connaissances que j'ai faites ici. D'abord, deux jeunes sœurs de l'État de Vermont, boutons de roses et dont l'âme est pure comme le cristal ; ce sont de vraies filles de la Nouvelle-Angleterre en ceci, qu'elles auraient pu vivre commodément chez elles, et ont préféré gagner leur pain comme institutrices, se créer une existence indépendante ; elles te raviraient comme moi. L'aînée a vingt-cinq ans et va prendre la direction d'une école supérieure de femmes dans l'État du Mississipi. La cadette, elle n'a que dix-sept ans, entrera comme élève dans la maison d'enseignement dont sa sœur aura la direction supérieure. Toutes deux sont charmantes. Chacune a son frère favori, dont elle fait l'éloge ; elles sont orphelines. Parfois, debout sur la plate-forme, elles chantent des duos avec des voix délicieuses.

L'aînée est le plus joli type de la jeune institutrice du Nouveau-Monde. Quoique délicate et svelte, gracieuse, elle est plus ferme sur sa base que toutes les Alpes et les Pyramides de l'univers. Elle comprend Euclide et sait l'algèbre aussi bien qu'un maître ès arts, et sait beaucoup mieux que ceux-ci diriger une école de gamins turbulents. « J'aime à gouverner les petits garçons, dit mademoiselle G., avec un sourire qui lui est particulier. Connaissant son pouvoir, elle se charge sans trouble de la mission de l'enseinement, non pas comme maîtresse, mais avec le sentiment qu'elle est l'une des jeunes mères de l'humanité.

Mon autre connaissance agréable du bord est un monsieur de quarante à cinquante ans, porteur d'une de ces figures jolies et pures qui inspirent immédiatement la confiance. Mon nouvel ami a quelque chose de flegmatique

et de méditatif, sa conversation me cause un plaisir particulier. Il a été planteur et propriétaire d'esclaves, mais on voit, à ses beaux yeux bleus et profonds, qu'il a été le meilleur maître du monde. Il se rend à Cuba pour y passer l'hiver, dans l'intérêt de la santé de sa femme, puis il ira en Europe. Les deux époux paraissent cordialement dévoués l'un à l'autre. Pourquoi de pareilles gens sont-ils propriétaires d'esclaves, ou, pour mieux dire, pourquoi tous les propriétaires d'esclaves ne leur ressemblent-ils pas ?..

La femme m'a dit que son mari n'avait jamais l'esprit en repos dans sa plantation, parce que la pensée de ses esclaves, le désir d'être juste envers eux, de les bien soigner, le tourmentait jour et nuit. Il croyait toujours n'avoir pas assez fait pour eux.

Nous sommes maintenant près de Wicksbourg, ville de mauvais renom située sur le bord du Mississipi. Elle aussi a fait preuve de la capacité qu'ont les Américains pour se gouverner eux-mêmes. Il y a une couple d'années qu'une bande de joueurs et d'aventuriers désespérés s'y abattit. Ils tinrent maison de jeu, y attirèrent des jeunes gens, se battirent, tirèrent des coups de pistolet dans les rues, dans les maisons, et commirent toutes sortes d'actes sauvages. Les hommes sensés de la ville se réunirent et signifièrent aux joueurs qu'ils eussent à la quitter dans huit jours, sous peine d'être arrêtés et pendus. Les aventuriers méprisèrent cet avertissement, continuèrent à jouer, à se battre, à tirer des coups de pistolet comme auparavant. Les huit jours écoulés, les hommes d'ordre se réunirent, saisirent les joueurs, — pendirent les plus mauvais d'entre eux, placèrent les autres dans une barque et les abandonnèrent sur le fleuve. On appelle cela la « loi de Lynch, » c'est-à-dire le sentiment du juste se faisant justice lui-même,

faute d'une autre législation. Depuis cette exécution, Wicksbourg est une ville convenable.

Nous sortirons bientôt de la région du coton pour entrer dans celle du sucre ; mais quand arriverons-nous dans la région de l'été ?

Le 22 décembre.

Nous y voilà, nous y voilà ! Le vent et le soleil d'été nous environnent.

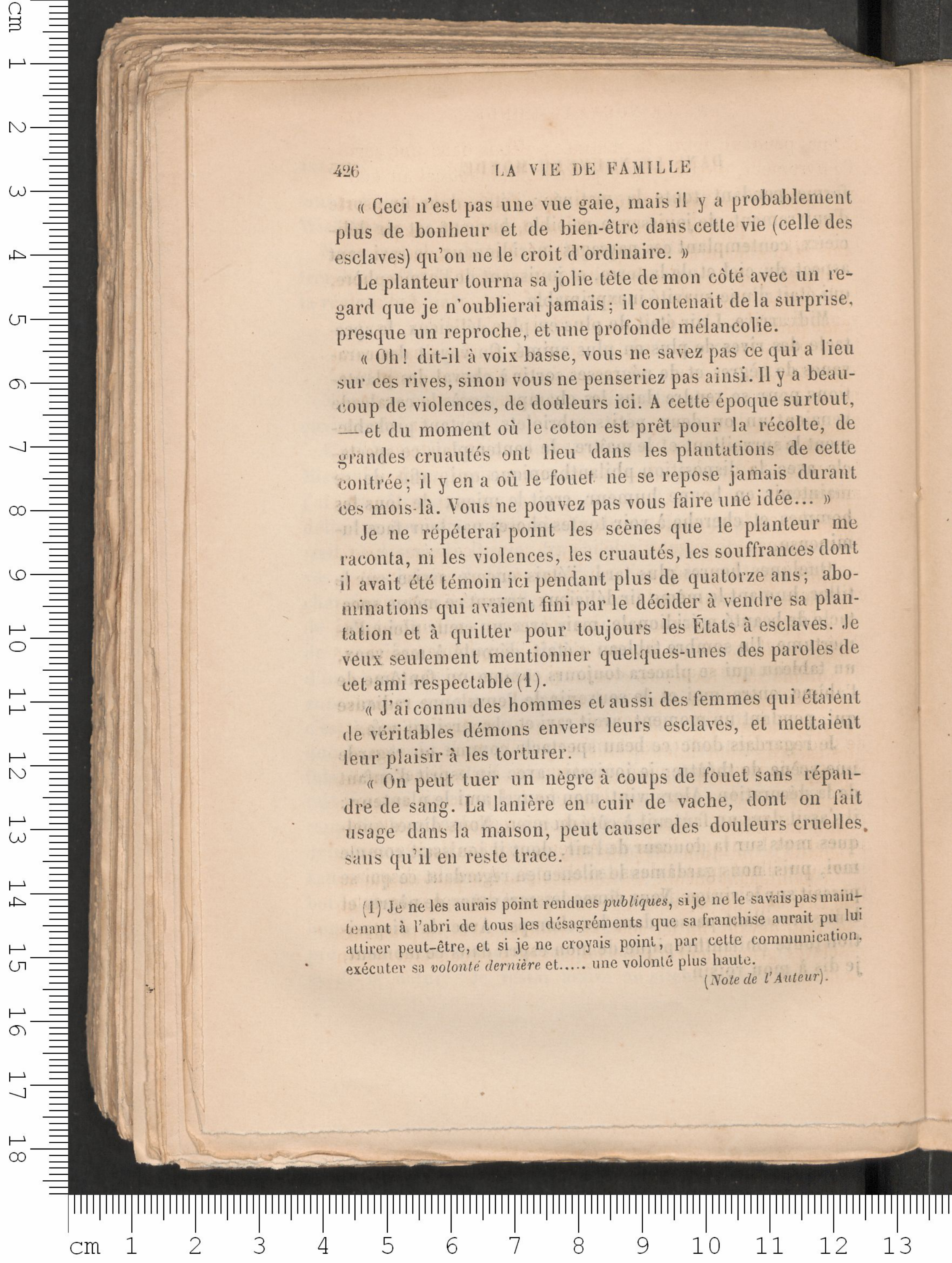
C'est le sixième jour de notre voyage en descendant le Mississipi. Lorsque je suis sortie dans la galerie ce matin, j'ai cru être dans un pays enchanté. L'air d'été le plus délicieux me caressait le visage, le ciel bleu le plus doux riait au-dessus du fleuve, des champs découverts et cultivés de ses bords ; de légères et blanches nuées d'été étaient chassées par un vent tiède, sur le sol verdoyant brillaient de jolies habitations, au milieu des bosquets d'orangers, de roses, de cyprès et de cèdres. Une vie de beauté, suave, d'un charme inexprimable en tout et par tout. Nous étions entrés au-dessous de Memphis, dans la région du sucre, c'est-à-dire dans la contrée où on le cultive en même temps que le coton et le maïs. Nous avions passé Natchez, autrefois la demeure d'une puissante tribu indienne, qui adorait le soleil et entretenait « un feu éternel. » Cette contrée rappelle bien des souvenirs sanglants. Nous avions laissé derrière nous cette ville, les États du Mississipi et de l'Arkansas ; nous étions dans la Louisiane, assise sur les deux bords du fleuve. Nous volâmes dans les bras du Sud, il nous reçut avec un cœur chaud ; je le sentis, et mon propre cœur s'ouvrit à toutes les puissances douces de la vie et de la nature. Je restai assise en silence sur la plate-

forme pendant toute la matinée ; j'étais dans une sorte d'enivrement, de jouissance paisible, humant cet air délicieux, contemplant ces paysages méridionaux, le ravissant aspect du ciel et de la terre, et jouissant de l'atmosphère, qui était d'une suavité inexprimable.

Midi arrive. L'air était de plus en plus délicieux, le spectacle des rives de plus en plus animé. On voyait des caravanes de nègres et de négresses sortir à cheval des plantations pour se rendre dans les champs. Après la cavalcade venaient un ou deux petits cabriolets, portant probablement le surveillant et le maître. Je contemplais ce spectacle avec la disposition philanthropique qui, afin de se maintenir en bonne humeur, croit le mieux de tous les hommes et cherche à voir toutes choses par leur face lumineuse.

Quelques heures plus tard, j'étais encore assise sur le tillac, humant le même air délicieux, voyant ce même spectacle de beauté méridionale, mais avec un cœur plein d'amertume. Un sombre tableau s'était déroulé à mes yeux, un tableau qui se placera toujours comme un fantôme de l'abîme entre moi et le souvenir de l'enveloppe radieuse qui, pendant un moment, avait ravi et obscurci ma vue.

Je regardais donc ce beau spectacle comme on regarde une scène de théâtre; je jouissais avec un esprit d'enfant de la décoration. Alors vint mon nouvel ami le planteur : il s'assit dans un fauteuil à côté du mien. Nous dîmes quelques mots sur la douceur de l'air, dont il jouissait comme moi, puis nous gardâmes le silence en regardant ce qui se passait sur le rivage. Nous vîmes les caravanes de nègres et leur surveillant passer dans les champs. Avec la disposition toute philanthropique de mon esprit dans ce moment, je dis à mon voisin :



« Ceci n'est pas une vue gaie, mais il y a probablement plus de bonheur et de bien-être dans cette vie (celle des esclaves) qu'on ne le croit d'ordinaire. »

Le planteur tourna sa jolie tête de mon côté avec un regard que je n'oublierai jamais ; il contenait de la surprise, presque un reproche, et une profonde mélancolie.

« Oh ! dit-il à voix basse, vous ne savez pas ce qui a lieu sur ces rives, sinon vous ne penseriez pas ainsi. Il y a beaucoup de violences, de douleurs ici. A cette époque surtout, — et du moment où le coton est prêt pour la récolte, de grandes cruautés ont lieu dans les plantations de cette contrée ; il y en a où le fouet ne se repose jamais durant ces mois-là. Vous ne pouvez pas vous faire une idée... »

Je ne répéterai point les scènes que le planteur me raconta, ni les violences, les cruautés, les souffrances dont il avait été témoin ici pendant plus de quatorze ans ; abominations qui avaient fini par le décider à vendre sa plantation et à quitter pour toujours les États à esclaves. Je veux seulement mentionner quelques-unes des paroles de cet ami respectable (1).

« J'ai connu des hommes et aussi des femmes qui étaient de véritables démons envers leurs esclaves, et mettaient leur plaisir à les torturer.

« On peut tuer un nègre à coups de fouet sans répandre de sang. La lanière en cuir de vache, dont on fait usage dans la maison, peut causer des douleurs cruelles, sans qu'il en reste trace.

(1) Je ne les aurais point rendues *publiques*, si je ne le savais pas maintenant à l'abri de tous les désagréments que sa franchise aurait pu lui attirer peut-être, et si je ne croyais point, par cette communication, exécuter sa *volonté dernière* et..... une volonté plus haute.

(*Note de l'Auteur*).

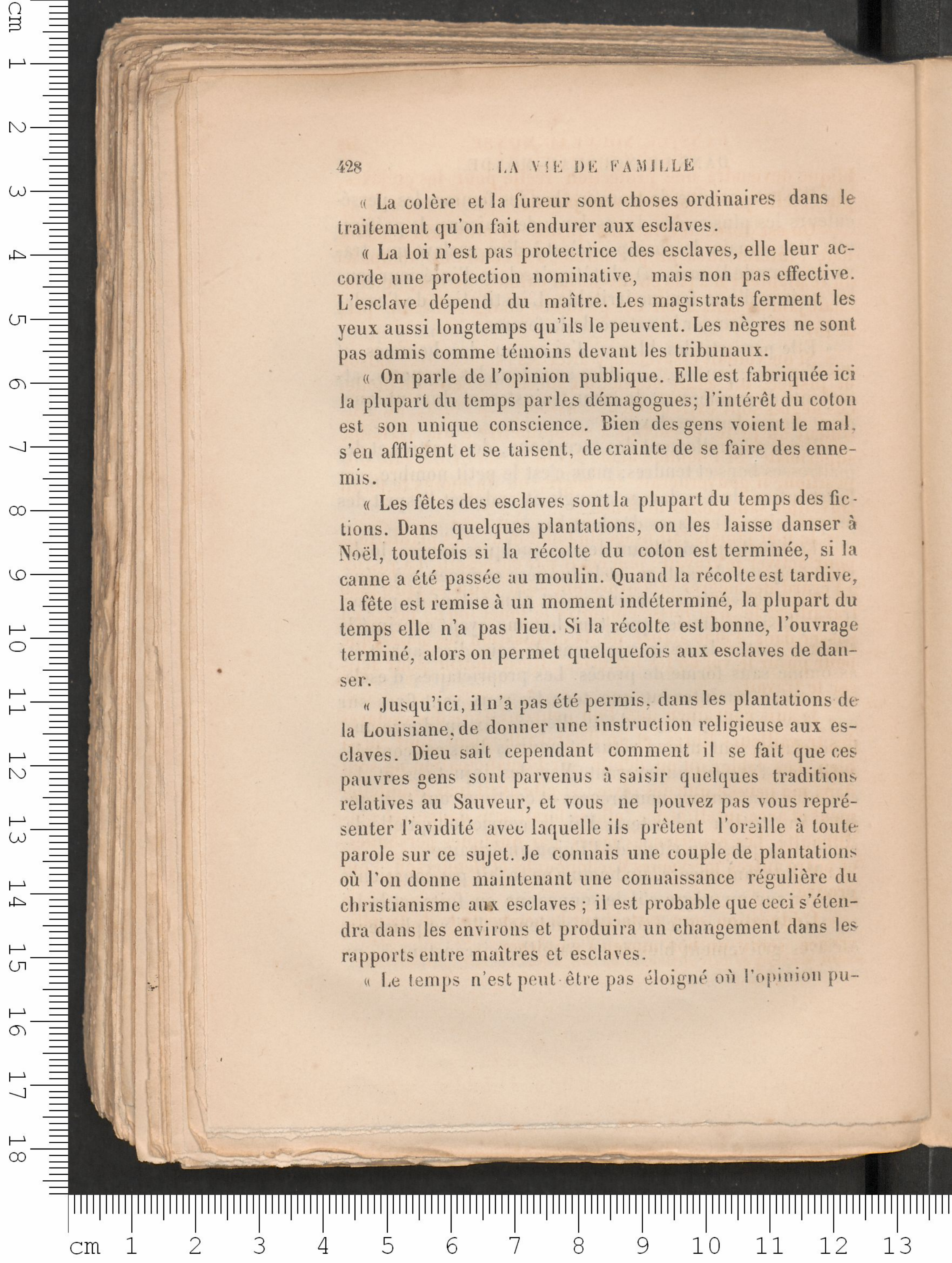
« Il n'est pas rare de trouver chez les femmes les persécuteurs les plus cruels des esclaves de maisons. Je préférerais être « main de champ » (c'est-à-dire esclave qui travaille hors de la maison) plutôt qu'esclave d'intérieur sous les ordres d'une femme irritable. L'institution de l'esclavage paraît changer la nature de la femme.

« Elle pervertit les blancs. J'ai connu des hommes et des femmes, jeunes, aimables sous tous les rapports, attrayants de manières et de cœur, injustes et durs uniquement envers leurs esclaves.

« Il y a naturellement des exceptions, des maîtres et des maîtresses bons et tendres; mais c'est le petit nombre, car l'institution de l'esclavage aveugle et endurcit l'esprit des propriétaires d'esclaves dès leur bas âge.

« La situation, meilleure depuis quelques années, le devient toujours davantage, et la lumière commence à pénétrer dans ces contrées ; on ne craint plus autant de parler. Il y a plusieurs années que, tout homme ayant exprimé la sixième partie de ce que je viens de vous dire, aurait été assommé sans forme de procès. Les propriétaires d'esclaves, sentant maintenant que tous les yeux sont fixés sur eux, deviennent plus prudents. Depuis dix ou douze ans, les esclaves sont mieux vêtus et nourris dans ces contrées qu'ils ne l'étaient auparavant. Mais les injustices et les cruautés sont encore nombreuses et continueront tant que cette institution subsistera. J'ai la conviction qu'elle deviendra la question vitale de l'Union américaine.

« Maintenant encore, un homme ne se fait pas conscience de tirer sur un nègre s'il le soupçonne en fuite, et la loi se tait devant un tel acte de violence. J'ai vu plusieurs esclaves grièvement blessés en pareilles circonstances ; un a été tué.



« La colère et la fureur sont choses ordinaires dans le traitement qu'on fait endurer aux esclaves.

« La loi n'est pas protectrice des esclaves, elle leur accorde une protection nominative, mais non pas effective. L'esclave dépend du maître. Les magistrats ferment les yeux aussi longtemps qu'ils le peuvent. Les nègres ne sont pas admis comme témoins devant les tribunaux.

« On parle de l'opinion publique. Elle est fabriquée ici la plupart du temps par les démagogues; l'intérêt du coton est son unique conscience. Bien des gens voient le mal, s'en affligent et se taisent, de crainte de se faire des ennemis.

« Les fêtes des esclaves sont la plupart du temps des fictions. Dans quelques plantations, on les laisse danser à Noël, toutefois si la récolte du coton est terminée, si la canne a été passée au moulin. Quand la récolte est tardive, la fête est remise à un moment indéterminé, la plupart du temps elle n'a pas lieu. Si la récolte est bonne, l'ouvrage terminé, alors on permet quelquefois aux esclaves de danser.

« Jusqu'ici, il n'a pas été permis, dans les plantations de la Louisiane, de donner une instruction religieuse aux esclaves. Dieu sait cependant comment il se fait que ces pauvres gens sont parvenus à saisir quelques traditions relatives au Sauveur, et vous ne pouvez pas vous représenter l'avidité avec laquelle ils prêtent l'oreille à toute parole sur ce sujet. Je connais une couple de plantations où l'on donne maintenant une connaissance régulière du christianisme aux esclaves ; il est probable que ceci s'étendra dans les environs et produira un changement dans les rapports entre maîtres et esclaves.

« Le temps n'est peut-être pas éloigné où l'opinion pu-

blique deviendra une protection réelle pour les esclaves, plus réelle que la loi ne le sera jamais.

« On est forcé d'être plus justes et plus doux, même dans l'intérêt de sa propre sûreté. J'ai connu des temps ici où le planteur n'a pas eu des nuits calmes, où il ne se couchait jamais sans avoir des pistolets chargés à balle près de lui.

« Si on voulait essayer de traiter les esclaves avec raison et justice, on serait étonné du succès de cette méthode. Les nègres sont extrêmement sensibles à la bonté, au sentiment du juste, et enclins à se soumettre à une véritable supériorité. Si l'homme blanc savait se servir de cette disposition, il gouvernerait le nègre, ou du moins le ferait travailler sans coups de fouet.

« Je n'ai jamais fait usage du fouet dans mes plantations pour activer le travail ; je n'en ai pas eu besoin. La justice à l'égard des nègres et l'ordre ont suffi pour les faire bien travailler. Je n'ai laissé employer le fouet (on ne peut s'en passer dans l'état actuel de la civilisation des noirs) que pour punir le vol ou les batteries. Il est inutile pour activer le travail.

« Je suis convaincu que l'on pourrait faire des esclaves des travailleurs libres, et qu'ils travailleraient tout aussi bien. Les fables qu'on débite sur l'émancipation ne sont dans ma pensée que des rêves ; si elle avait lieu graduellement et avec intelligence, elle se ferait sans danger et sans difficulté. Les expériences faites par quelques personnes, et entre autres messieurs Macdonoughs et Henderson, l'ont prouvé.

« L'éducation, en y rattachant la perspective de la délivrance, serait un bon moyen à employer.

« Mais il faut que beaucoup de choses changent ici, avant qu'une pareille pensée devienne générale... J'ai connu des gens d'église qui ont été les plus cruels propriétaires d'esclaves.

« Si je disais ce que j'ai vu, ce que je sais relativement au passé et au présent dans ces États, les cheveux se dresseraient sur toute tête raisonnable.

« Les récits des esclaves fugitifs que j'ai lus ne sont pas toujours dignes de foi; ils inventent souvent, et c'est inutile pour montrer combien la position des esclaves est épouvantable. La réalité l'emporte sur la fiction. Si j'étais esclave, je ne manquerais pas de sauter dans la rivière, de mettre un terme à ma vie. »

Ces paroles et les récits qui les accompagnaient, les abominations qui ont eu lieu et qui ont lieu encore journellement sur ces bords, se mêlèrent comme un vent empoisonné aux zéphyrs d'été dont j'étais caressée. Je vis un vieil esclave poursuivi à mort, parce qu'il avait osé aller voir sa femme ; je le vis déchiré, battu, arrêté et se précipiter dans les eaux de la rivière Noire qu'on lui faisait traverser pour le remettre au pouvoir de son maître. Et la loi garde le silence!

Je vis une jeune femme, à qui une parole vive était échappée, frappée sur le crâne de telle sorte qu'elle est tombée morte sur le coup. Et la loi garde le silence!

J'entendis la loi prononcer, par l'intermédiaire des jurés, entre un blanc et un noir; condamner ce dernier à être déchiré par les verges, châtiment qu'on aurait dû infliger au premier. Les membres loyaux du jury s'étaient vainement opposés à cette iniquité.

Je vis ici, sur le bord du Mississipi, il y a peu de mois

seulement, une jeune fille nègre s'arracher aux mauvais traitements de son maître (*homme d'église*) et se précipiter dans la rivière.

Je vis des bandes de femmes et d'hommes captifs, condamnés à travailler de bonne heure et tard, privés de tout rayon de la lumière qui aurait pu donner de l'espoir à la captivité, et lui faire entendre la voix de celui qui dit : « Venez à moi vous tous qui travaillez et qui êtes chargés. » Ils étaient séparés de cette lumière par des gens se disant *chrétiens!* — Mais pardon, mon Agathe, je ne devrais pas t'affliger par la vue de ces sombres tableaux, je voudrais pouvoir éviter moi-même de les regarder ; je n'oublierai jamais l'impression que j'en ai reçue. C'en était fait du plaisir que me causaient l'air et la beauté du Sud. Je haïssais la génération qui peut commettre de pareilles cruautés, de pareilles injustices ; je haïssais ceux qui les couvrent d'indulgence en faveur du commerce. J'éprouvais du dépit contre moi-même, d'avoir voulu me ménager en fermant un moment les yeux sur le résultat de l'institution de l'esclavage. Mais je me figurais que les choses étaient peut-être mieux *maintenant*.

La Géorgie et la Caroline ont cependant laissé pénétrer la lumière du christianisme jusqu'aux esclaves. Dans ces deux États, j'ai entendu les enfants de l'Afrique chanter, avec une allégresse infinie, leur Sauveur !...

Mais ici, dans la belle partie méridionale du Mississipi, les choses sont pires qu'au milieu du paganisme.

Mississipi, grand déluge, je connais maintenant ton histoire jusqu'au bout !

Cependant j'ai vu au centre de son cercle le plus sombre la conscience du Sud se faire jour avec netteté dans des yeux purs tournés vers le ciel, dans un cœur chaud et loyal.

C'est ma consolation, mon espérance. La clarté du soleil n'est pas un mensonge.

« Les ténèbres régnaient sur l'abîme, mais l'esprit de Dieu planait sur les eaux... »

Le 23 décembre.

Nous avions passé Bâton-Rouge. C'est le nom de la capitale politique de la Louisiane. Elle est située sur une hauteur de la rive droite du Mississipi. Un joli Capitole domine la petite ville, et une magnifique prison d'État, nouvellement achevée, a le pied dans les flots du fleuve.

Le Mississipi est fort large. Là se trouvent des bancs de sable et des îles verdoyantes; ses eaux sont plus limpides. Le soleil luit, le paysage est lumineux et doux. On voit des plantations, des bosquets d'orangers, des villages d'esclaves, peints en blanc sur des champs verts, de vastes perspectives sous un ciel d'été. Le fleuve est couvert d'embarcations, de bâtiments à vapeur, de barques. Nous approchons de la Nouvelle-Orléans.

J'ai voulu aujourd'hui causer avec notre femme de charge, jolie et jeune mulâtresse. Je l'ai trouvée dans sa petite cabine, étudiant activement un grand abécédaire. Je l'avais déjà vue une couple de fois occupée de la même manière. Le maître d'hôtel a promis de lui apprendre à lire, mais en cachette; et son impatience était grande d'être aussi avancée que lui dans la lecture. Je l'ai trouvée un jour seule dans notre salon, debout devant la Bible ouverte qui est toujours sur la table. Je lui demandai ce qu'elle faisait :

« Oh! ce livre! répondit-elle, je tourne et tourne ses feuil-

lets, je voudrais comprendre ce qui s'y trouve; mais je ne sais pas lire. »

Nous approchons de la Nouvelle-Orléans, « la joyeuse ville. » Dans une couple d'heures nous y serons. Tous les animaux de notre arche de Noé crient.

Nouvelle-Orléans (Louisiane). La Fayette-Square,
le 25 décembre.

Me voici bien avant dans le Sud, sans soleil, du moins pour le moment; mais il brillait avec éclat lors de notre arrivée à « Crescent-City, » qui s'étend en forme de croissant sur une large et basse langue de terre entre le Mississipi et le grand lac de Pontchartrain, dans lequel pénètrent les eaux du golfe de Mexique.

Trois bateaux à vapeur avaient sauté peu de temps avant notre arrivée. L'un d'eux était complétement neuf et faisait une course de plaisir; plusieurs hommes riches de la Nouvelle-Orléans étaient à bord, et bon nombre d'entre eux avaient été grièvement blessés, quelques-uns mortellement. Notre arche de Noé a apporté sains et saufs passagers et animaux.

Le port dans lequel nous sommes entrés est joli, attrayant par sa vaste forme demi-circulaire. Le quai est mal bâti.

Débarquée au bras de mon fidèle cavalier, je me suis dirigée avec lui vers un magnifique édifice, ressemblant au Panthéon de Rome, et dont les colonnes blanches et massives, non pas de marbre, mais en plâtre, étaient res-

plendissantes. C'était l'hôtel « Saint-Charles; » nous allions l'habiter pour le moment.

Mais quand j'ai vu que, pour une chambre petite et froide où se trouvait un lit immense, et au troisième; que, pour le droit d'occuper le grand salon où je ne voulais pas me tenir si je pouvais l'éviter: que, pour le droit de manger une infinité de choses destinées à me faire mal, je serais obligée de payer trois dollars par jour, sans pouvoir compter sur un moment agréable, je m'empressai de chercher un autre gîte.

Je trouvai bientôt ce qu'il me fallait, par l'intermédiaire de mon aimable compatriote M. Charles Schmidt. Harrison m'y a conduite ce matin en voiture avec pluie et froid.

Je demeure dans une pension bourgeoise, chez une honnête veuve; j'ai une grande et belle chambre avec tapis et cheminée, deux grandes fenêtres avec vue sur une place plantée de jeunes arbres (verts encore) et avec pelouse au centre. C'est le square La Fayette. Je me sens heureuse de ma nouvelle demeure pour laquelle je paye, y compris la nourriture, dix dollars par semaine, ce qui est bon marché pour la Nouvelle-Orléans.

A l'hôtel Saint-Charles j'ai fait la connaissance de quelques personnes fort agréables, avec lesquelles je me trouverai bien sans doute, M. et madame Geddes. Ils sont de Cincinnati; mais, comme M. Harrison, ils passent l'hiver ici, où le mari a ses affaires. Mon compagnon de voyage m'avait prévenu que madame Geddes me plairait.

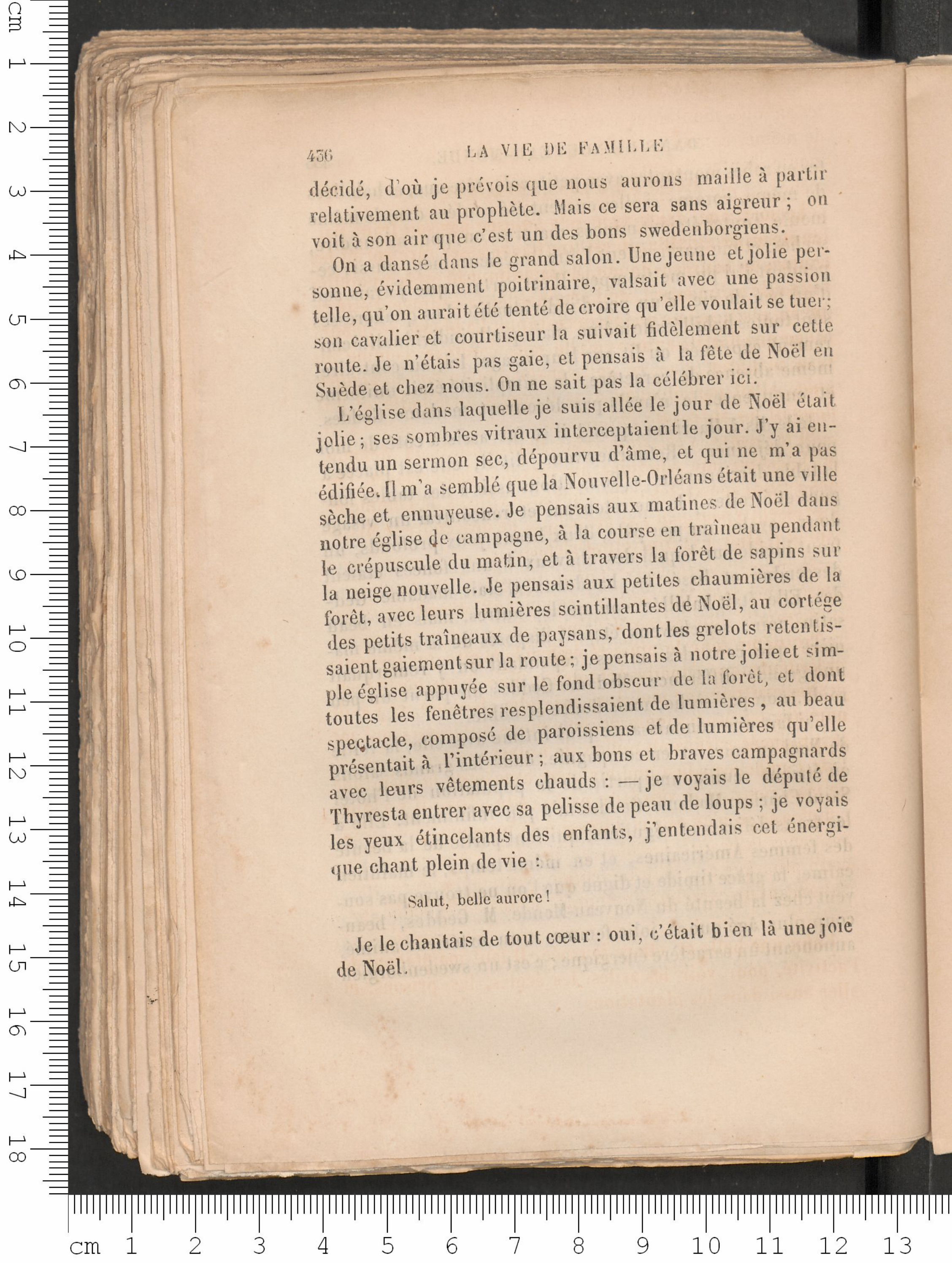
Lorsque, le lendemain de mon arrivée, je descendis le matin, pour déjeuner, dans la grande salle à manger, il ne s'y trouvait encore personne. Je me proposai de deviner, parmi les entrants, l'amie de mon nouvel ami.

Les dames arrivèrent successivement : elles étaient tou-

tes en robes montantes avec petits cols, tête nue, et habillées de même, comme si elles eussent été coulées dans le même moule. Toutes étaient minces, maigres, ou, pour mieux dire, sèches, et me paraissaient l'être intérieurement aussi ; cependant j'ai pu me tromper. Il est certain que j'avais soif d'un peu de vie, d'un peu d'individualité. Les quakeresses sont toutes habillées de même, mais quelle individualité clairement exprimée on lit sur leur visage! Ici, au contraire, même absence de caractère, la simplicité était uniforme et ennuyeuse. Je n'avais pas découvert madame Geddes.

Je le dis à Harrison, quand il se fut assis à côté de moi pour déjeuner. « Retournez-vous, dit-il, elle est placée à la table derrière vous. » (Nous étions assis à des tables longues et étroites.) Je me retournai et rencontrai un visage doux, ovale, un peu pâle, deux beaux yeux profonds, un front lucide sur lequel des cheveux bruns foncés étaient descendus et lissés en bandeaux. C'était madame Geddes. Elle était habillée comme les autres, mais en beau satin noir ; ses cheveux étaient disposés de la même manière que ceux des autres, cependant on y remarquait une grande différence. Madame Geddes me parut un peu roide, non pas sèche, mais douce et noble.

J'ai fait une connaissance plus intime avec elle, la veille de Noël au soir, et en compagnie, dans les grands salons où étaient réunie une partie de la population de l'hôtel Saint-Charles. Madame Geddes m'a plu infiniment. Elle a les traits délicats et réguliers, qui font partie de la beauté des femmes Américaines, et en même temps, le maintien calme, la grâce timide et digne que l'on ne trouve pas souvent chez la beauté du Nouveau-Monde. M. Geddes, beaucoup plus âgé que sa jolie femme, a un extérieur animé, annonçant un caractère énergique ; c'est un swedenborgien



décidé, d'où je prévois que nous aurons maille à partir relativement au prophète. Mais ce sera sans aigreur ; on voit à son air que c'est un des bons swedenborgiens.

On a dansé dans le grand salon. Une jeune et jolie personne, évidemment poitrinaire, valsait avec une passion telle, qu'on aurait été tenté de croire qu'elle voulait se tuer; son cavalier et courtiseur la suivait fidèlement sur cette route. Je n'étais pas gaie, et pensais à la fête de Noël en Suède et chez nous. On ne sait pas la célébrer ici.

L'église dans laquelle je suis allée le jour de Noël était jolie ; ses sombres vitraux interceptaient le jour. J'y ai entendu un sermon sec, dépourvu d'âme, et qui ne m'a pas édifiée. Il m'a semblé que la Nouvelle-Orléans était une ville sèche et ennuyeuse. Je pensais aux matines de Noël dans notre église de campagne, à la course en traîneau pendant le crépuscule du matin, et à travers la forêt de sapins sur la neige nouvelle. Je pensais aux petites chaumières de la forêt, avec leurs lumières scintillantes de Noël, au cortége des petits traîneaux de paysans, dont les grelots retentissaient gaiement sur la route ; je pensais à notre jolie et simple église appuyée sur le fond obscur de la forêt, et dont toutes les fenêtres resplendissaient de lumières, au beau spectacle, composé de paroissiens et de lumières qu'elle présentait à l'intérieur ; aux bons et braves campagnards avec leurs vêtements chauds : — je voyais le député de Thyresta entrer avec sa pelisse de peau de loups ; je voyais les yeux étincelants des enfants, j'entendais cet énergique chant plein de vie :

Salut, belle aurore !

Je le chantais de tout cœur : oui, c'était bien là une joie de Noël.

Le soir, une dame âgée m'a amusée par son franc parler et son originalité. (C'est une figure assez rare parmi les femmes du Nouveau-Monde.) Madame Duncan est temporelle, mais elle a de l'esprit, de l'originalité, le courage d'être ce qui lui plaît, même quant au costume. La blouse de velours rouge qui flottait autour d'elle sans ceinture, comme un vaste manteau, que ce soit convenable ou non en compagnie, allait parfaitement à sa haute et forte taille et lui donnait un air royal.

Si le temps s'éclaircit dans l'après-dînée ou demain, M. Harrison me conduira au marché des esclaves, l'un des grands spectacles de la « joyeuse ville. » Je commence à pressentir *pourquoi* j'ai été *obligée* de descendre le Mississipi et d'aller à la Nouvelle-Orléans.

Le 27 décembre.

Troisième jour de pluie et de froid, et pire que les jours précédents, car il tombe de la neige. Mais je me porte bien, je suis maîtresse de moi dans ma jolie chambre, et j'ai de nouveau eu de ces jours de printemps intérieurs qui me surprennent parfois au milieu de l'hiver.

Je t'embrasse ainsi que ma mère avec toute la plénitude de mon cœur, et je vais faire partir cette lettre; il y a longtemps que je n'en ai pas adressé à la maison.

P. S., 28 décembre.

Enfin une belle et claire journée. Il faut maintenant de l'activité, pour voir les asiles, les écoles, les prisons, et aller aussi dans les plantations.

Hier dans l'après-dînée, et par la pluie, j'ai été surprise de recevoir la visite d'amis inconnus de la Nouvelle-Orléans. Ils ont été d'une cordialité chaude qui m'a rendu tout heureuse, m'ont apporté des violettes et invitée à voir une plantation où ils veulent me montrer « ce qu'est véritablement l'esclavage. » J'en sais assez maintenant pour ne pas me laisser abuser, ni croire ce qu'un jeune et joli monsieur m'a assuré hier, c'est-à-dire que les esclaves en Amérique sont aussi heureux que possible.

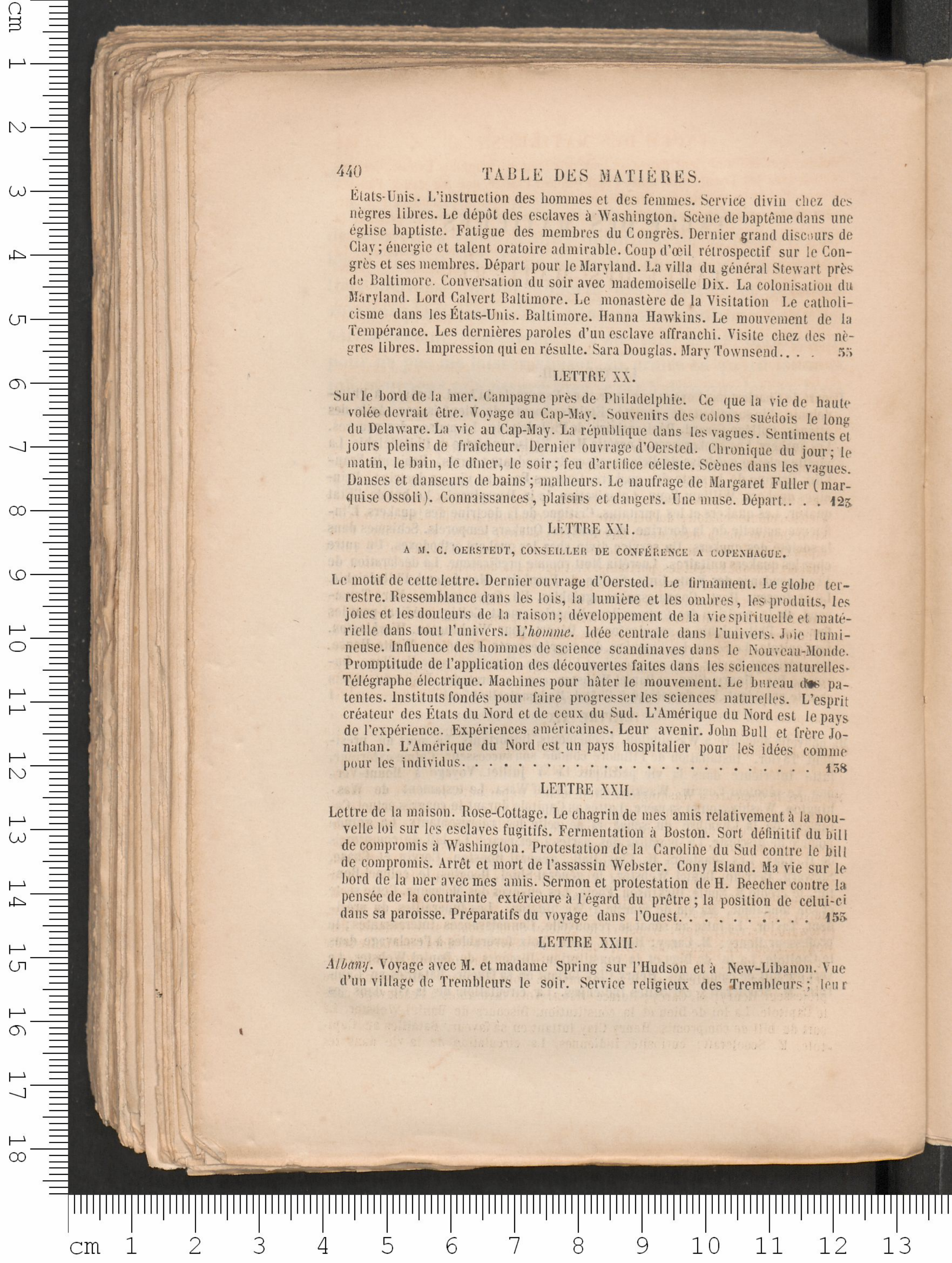
Quand je t'écrirai la prochaine fois, je t'en dirai davantage sur les habitants libres, les esclaves et l'esclavage à la Nouvelle-Orléans.

FIN DU DEUXIÈME VOLUME.

TABLE DES MATIÈRES

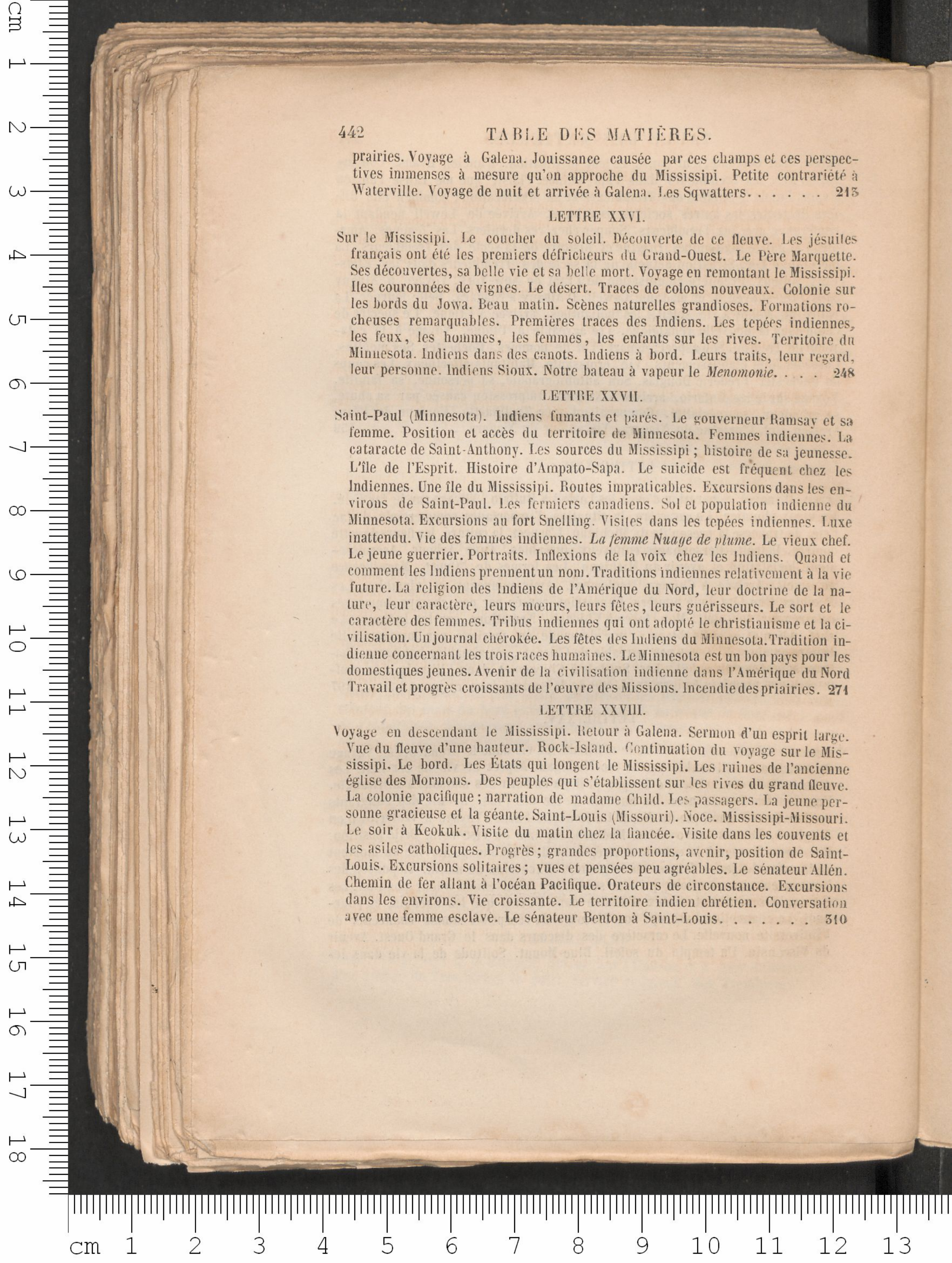
LETTRE XVIII.

LETTRE XIX.



LETTRE XXIV.

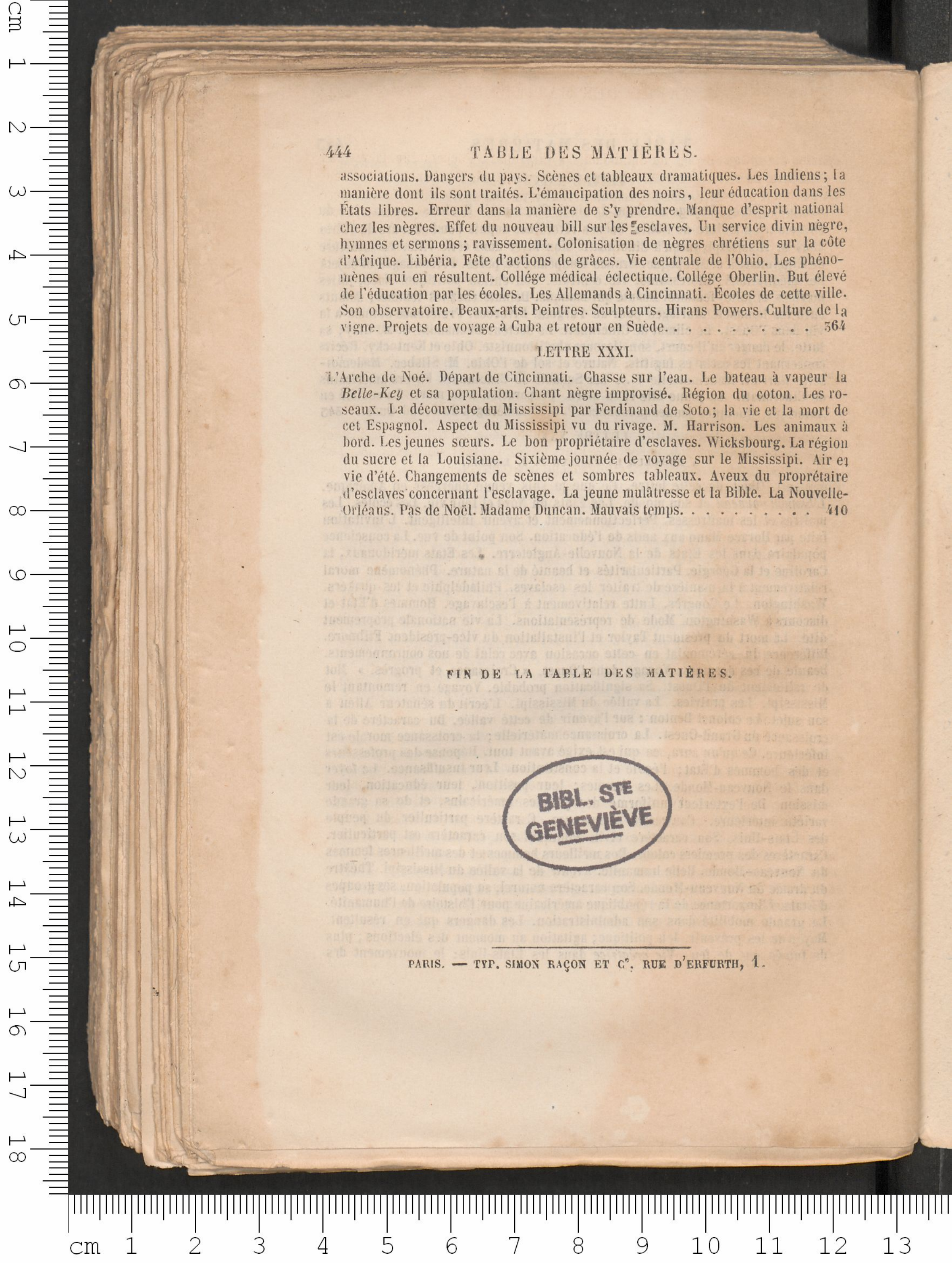
LETTRE XXV.



LETTRE XXIX.

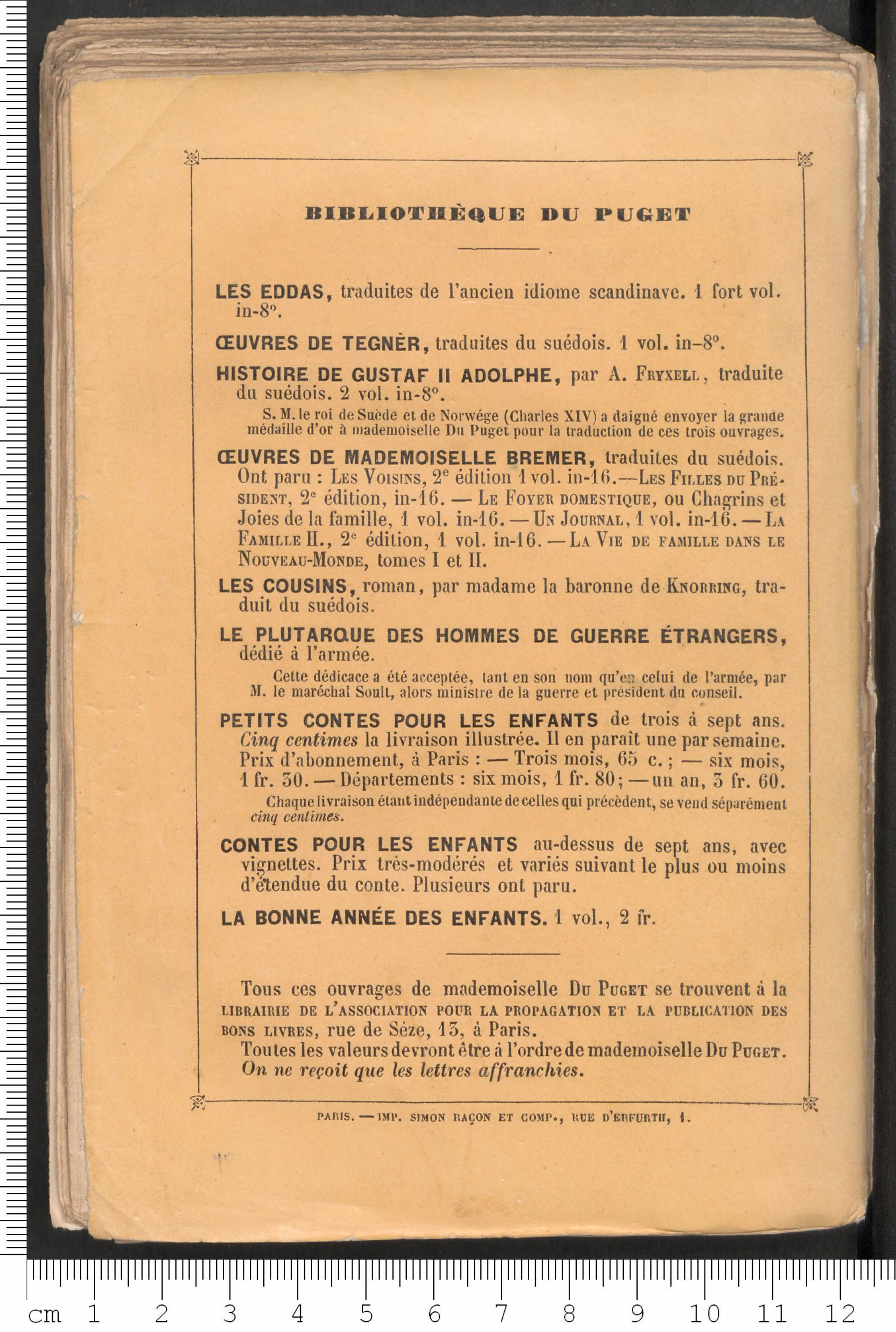
LETTRE XXX.

A MONSIEUR LE PASTEUR P. J. BŒKLIN.



FIN DE LA TABLE DES MATIÈRES.

PARIS. — TYP. SIMON RAÇON ET Cie, RUE D'ERFURTH, 1.



PARIS. — IMP. SIMON RAÇON ET COMP., RUE D'ERFURTH, 1.